

Adams 232-1

Vol 27

Œ U V R E S

D E

M^R. DE VOLTAIRE.

TOME VINT-SEPTIÈME.

10999
15.



QUESTIONS

S U R

L'ENCYCLOPÉDIE ,

P A R

DES AMATEURS.

T O M E T R O I S I È M E .



232.1
Vol 27.

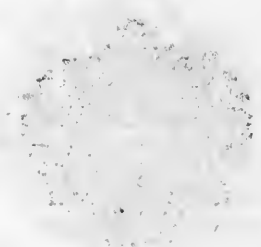
M. DCC. LXXV.

ADAMS

ADAMS

ADAMS
ADAMS 231.1
ADAMS 231.1
v. 27

ADAMS



ADAMS

ADAMS

* (I) *

QUESTIONS

SUR

L'ENCYCLOPÉDIE.

CÉSAR.

ON n'envisage point ici dans *César* le mari de tant de femmes & la femme de tant d'hommes , le vainqueur de *Pompée* & des *Scipions*, l'écrivain satyrique qui tourne *Caton* en ridicule , le voleur du trésor public qui se servit de l'argent des Romains pour asservir les Romains , le triomphateur clément qui pardonnait aux vaincus , le savant qui réforma le calendrier , le tyran & le père de sa patrie , assassiné par ses amis & par son bâtard. Ce n'est qu'en qualité de descendant des pauvres barbares , subjugués par lui , que je considère cet homme unique.

Vous ne passez pas par une seule ville de France , ou d'Espagne , ou des bords du Rhin , ou du rivage d'Angleterre vers Calais , que vous ne trouviez de bonnes gens qui se vantent d'avoir eu *César* chez eux. Des bourgeois de Douvre sont persuadés que *César* a bâti leur château , & des bourgeois de Paris croient que le grand Châtelet est un de ses beaux ouvrages. Plus d'un seigneur de paroisse en France montre une vieille tour qui lui sert de colombier , & dit que c'est *César* qui a pourvu au logement de ses pigeons. Chaque province dispute à sa voisine l'honneur d'être la

Quest. sur l'Encycl. Tome III.

A

première en date à qui *César* donna les étrivières ; c'est par ce chemin, non, c'est par cet autre qu'il passa pour venir nous égorger, & pour caresser nos femmes & nos filles, pour nous imposer des loix par interprètes, & pour nous prendre le très-peu d'argent que nous avions.

Les Indiens sont plus sages ; nous avons vu qu'ils savent confusément qu'un grand brigand nommé *Alexandre* passa chez eux après d'autres brigands : & ils n'en parlent presque jamais.

Un antiquaire Italien, en passant il y a quelques années par Vannes en Bretagne, fut tout émerveillé d'entendre les savans de Vannes s'enorgueillir du séjour de *César* dans leur ville. Vous avez sans doute, leur dit-il, quelques monumens de ce grand homme ? Oui, répondit le plus notable ; nous vous montrerons l'endroit où ce héros fit pendre tout le sénat de notre province au nombre de six cents.

Des ignorans qui trouvèrent dans le chenal de Kerantraît une centaine de poutres en 1755, avancèrent dans les journaux que c'étaient des restes d'un pont de *César* ; mais je leur ai prouvé dans ma dissertation de 1756, que c'étaient les potences où ce héros avait fait attacher notre parlement. Où sont les villes en Gaule qui puissent en dire autant ? Nous avons le témoignage du grand *César* lui-même ; il dit dans ses commentaires, que *nous sommes inconstans, & que nous préférons la liberté à la servitude*. Il nous accuse (a) d'avoir été assez insolens pour prendre des otages des Romains à qui nous en avons donné, & de n'avoir pas voulu les rendre à moins qu'on ne nous remît les nôtres. Il nous apprend à vivre.

Il fit fort bien, reprit le virtuose, son droit était incontestable. On le lui disputait pourtant. Car lors-

(a) *De bello gallico*. lib. III.

qu'il eut vaincu les Suisses émigrans , au nombre de trois cent soixante & huit mille , & qu'il n'en resta plus que cent dix mille , vous savez qu'il eut une conférence en Alsace avec *Arioviste*, roi germain ou allemand , & que cet *Arioviste* lui dit : je viens piller les Gaules , & je ne souffrirai pas qu'un autre que moi les pille. Après quoi ces bons Germains qui étaient venus pour dévaster le pays , mirent entre les mains de leurs forcières deux chevaliers romains ambassadeurs de *César* ; & ces forcières allaient les brûler & les sacrifier à leurs dieux , lorsque *César* vint les délivrer par une victoire. Avouons que le droit était égal des deux côtés ; & *Tacite* a bien raison de donner tant d'éloges aux mœurs des anciens Allemands.

Cette conversation fit naître une dispute assez vive entre les savans de Vannes & l'antiquaire. Plusieurs Bretons ne concevaient pas quelle était la vertu des Romains d'avoir trompé toutes les nations des Gaules l'une après l'autre , de s'être servi d'elles tour-à-tour pour leur propre ruine , d'en avoir massacré un quart & d'avoir réduit les trois autres quarts en servitude.

Ah ! rien n'est plus beau , repliqua l'antiquaire ; j'ai dans ma poche une médaille à fleur de coin qui représente le triomphe de *César* au capitolé. C'est une des mieux conservées ; il montra sa médaille. Un Breton un peu brusque la prit & la jeta dans la rivière. Que ne puis-je , dit-il , y noyer tous ceux qui se servent de leur puissance & de leur adresse pour opprimer les autres hommes ? Rome autrefois nous trompa , nous désunit , nous massacra , nous enchaîna. Et Rome aujourd'hui dispose encor de plusieurs de nos bénéfices. Est-il possible que nous ayons été si long-tems & en tant de façons pays d'obéissance ?

Je n'ajouterai qu'un mot à la conversation de l'antiquaire Italien & du Breton , c'est que Perrot d'Ablancourt , le traducteur des *commentaires de César* , dans

son épître dédicatoire au grand Condé, lui dit ces propres mots : *ne vous semble-t-il pas , monseigneur , que vous lisiez la vie d'un philosophe chrétien ?* Quel philosophe chrétien que *César* ! je m'étonne qu'on n'en ait pas fait un saint. Les faiseurs d'épîtres dédicatoires disent de belles choses , & fort à propos.

CHAÎNE DES ÊTRES CRÉÉS.

CETTE gradation d'êtres qui s'élèvent depuis le plus léger atome jusqu'à l'Être suprême ; cette échelle de l'infini frappe d'admiration. Mais quand on la regarde attentivement , ce grand fantôme s'évanouit , comme autrefois toutes les apparitions s'enfuyaient le matin au chant du coq.

L'imagination se complait d'abord à voir le passage imperceptible de la matière brute à la matière organisée , des plantes aux zoophytes , de ces zoophytes aux animaux , de ceux-ci à l'homme , de l'homme aux génies , de ces génies revêtus d'un petit corps aérien à des substances immatérielles ; & enfin mille ordres différens de ces substances , qui de beautés en perfections s'élèvent jusqu'à DIEU même. Cette hiérarchie plaît beaucoup aux bonnes gens , qui croient voir le pape & ses cardinaux suivis des archevêques , des évêques ; après quoi viennent les curés , les vicaires , les simples prêtres , les diacres , les sous-diacres , puis paraissent les moines , & la marche est fermée par les capucins.

Mais il y a peut-être un peu plus de distance entre DIEU & ses plus parfaites créatures , qu'entre le saint père & le doyen du sacré collège : ce doyen peut devenir pape , mais le plus parfait des génies créés

par l'Etre suprême, peut-il devenir DIEU ? n'y a-t-il pas l'infini entre DIEU & lui ?

Cette chaîne, cette gradation prétendue n'existe pas plus dans les végétaux & dans les animaux ; la preuve en est qu'il y a des espèces de plantes & d'animaux qui sont détruites. Nous n'avons plus de murex. Il était défendu aux Juifs de manger du griffon & de l'ixion ; ces deux espèces ont probablement disparu de ce monde , quoi qu'en dise *Bochart* : où donc est la chaîne ?

Quand même nous n'aurions pas perdu quelques espèces, il est visible qu'on en peut détruire. Les lions, les rhinocéros commencent à devenir fort rares. Si le reste du monde avait imité les Anglais, il n'y aurait plus de loups sur la terre.

Il est probable qu'il y a eu des races d'hommes qu'on ne retrouve plus ; mais je veux qu'elles aient toutes subsisté, ainsi que les blancs, les nègres, les cafres à qui la nature a donné un tablier de leur peau, pendant du ventre à la moitié des cuisses, & les Samoyèdes dont les femmes ont un mammelon d'un bel ébène, &c.

N'y a-t-il pas visiblement un vuide entre le singe & l'homme ? n'est-il pas aisé d'imaginer un animal à deux pieds sans plumes, qui serait intelligent sans avoir ni l'usage de la parole, ni notre figure, que nous pourrions apprivoiser, qui répondrait à nos signes & qui nous servirait ? & entre cette nouvelle espèce & celle de l'homme, n'en pourrait-on pas imaginer d'autres ?

Par delà l'homme, vous logez dans le ciel, divin *Platon*, une file de substances célestes ; nous croyons nous autres à quelques-unes de ces substances, parce que la foi nous l'enseigne. Mais vous, quelle raison avez-vous d'y croire ? vous n'avez pas parlé apparemment au génie de *Socrate* ; & le bon homme He-

res qui ressuscita exprès pour vous apprendre les secrets de l'autre monde , ne vous a rien appris de ces substances.

La prétendue chaîne n'est pas moins interrompue dans l'univers sensible.

Quelle gradation, je vous prie, entre vos planètes ! la lune est quarante fois plus petite que notre globe. Quand vous avez voyagé de la lune dans le vuide , vous trouvez Vénus ; elle est environ aussi grosse que la terre. Delà vous allez chez Mercure , il tourne dans une ellipse qui est fort différente du cercle que parcourt Vénus ; il est vingt-sept fois plus petit que nous, le soleil un million de fois plus gros , Mars cinq fois plus petit ; celui-là fait son tour en deux ans , Jupiter son voisin en douze , Saturne en trente , & encor Saturne, le plus éloigné de tous , n'est pas si gros què Jupiter. Où est la gradation prétendue ?

Et puis, comment voulez-vous que dans de grands espaces vuides il y ait une chaîne qui lie tout ? s'il y en a une, c'est certainement celle que *Newton* a découverte ; c'est elle qui fait graviter tous les globes du monde planétaire les uns vers les autres dans ce vuide immense.

O *Platon* tant admiré ! j'ai peur que vous ne nous ayez conté que des fables , & que vous n'ayez jamais parlé qu'en sophismes. O *Platon* ! vous avez fait bien plus de mal que vous ne croyez. Comment cela ? me demandera-t-on ; je ne le dirai pas.



CHAÎNE , OU GÉNÉRATION DES ÉVÉNEMENTS.

LE présent accouche , dit-on , de l'avenir. Les événemens sont enchaînés les uns aux autres , par une fatalité invincible ; c'est le destin qui , dans *Homère* , est supérieur à *Jupiter* même. Ce maître des dieux & des hommes déclare net , qu'il ne peut empêcher *Sarpédon* son fils de mourir dans le tems marqué. *Sarpédon* était né dans le moment qu'il fallait qu'il naquît , & ne pouvait pas naître dans un autre ; il ne pouvait mourir ailleurs que devant *Troye* ; il ne pouvait être enterré ailleurs qu'en *Lycie* ; son corps devait dans le tems marqué produire des légumes qui devaient se changer dans la substance de quelques *Lyciens* ; ses héritiers devaient établir un nouvel ordre dans ses états ; ce nouvel ordre devait influer sur les royaumes voisins ; il en résultait un nouvel arrangement de guerre & de paix avec les voisins des voisins de la *Lycie* : ainsi de proche en proche la destinée de toute la terre a dépendu de la mort de *Sarpédon* , laquelle dépendait de l'enlèvement d'*Hélène* ; & cet enlèvement était nécessairement lié au mariage d'*Hécube* , qui en remontant à d'autres événemens était lié à l'origine des choses.

Si un seul de ces faits avait été arrangé différemment , il en aurait résulté un autre univers : or il n'était pas possible que l'univers actuel n'existât pas : donc il n'était pas possible à *Jupiter* de sauver la vie à son fils , tout *Jupiter* qu'il était.

Ce système de la nécessité & de la fatalité a été inventé de nos jours par *Leibnitz* , à ce qu'on dit , sous le nom de *raison suffisante* ; il est pourtant fort

ancien ; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il n'y a point d'effet sans cause, & que souvent la plus petite cause produit les plus grands effets.

Milord *Bolingbroke* avoue que les petites querelles de madame *Marlborough* & de madame *Masham* lui firent naître l'occasion de faire le traité particulier de la reine *Anne* avec *Louis XIV* : ce traité amena la paix d'Utrecht ; cette paix d'Utrecht affermit *Philippe V.* sur le trône d'Espagne. *Philippe V.* prit Naples & la Sicile sur la maison d'Autriche ; le prince espagnol qui est aujourd'hui roi de Naples , doit évidemment son royaume à mylady *Masham* , & il ne l'aurait pas eu , il ne serait peut-être même pas né , si la duchesse de *Marlborough* avait été plus complaisante envers la reine d'Angleterre. Son existence à Naples dépendait d'une sottise de plus ou de moins à la cour de Londres.

Examinez les situations de tous les peuples de l'univers , elles sont ainsi établies sur une suite de faits qui paraissent ne tenir à rien , & qui tiennent à tout. Tout est rouage , poulie , corde , ressort dans cette immense machine.

Il en est de même dans l'ordre physique. Un vent qui souffle du fond de l'Afrique & des mers australes , amène une partie de l'atmosphère africaine , qui retombe en pluie dans les vallées des Alpes ; ces pluies fécondent nos terres ; notre vent du nord à son tour envoie nos vapeurs chez les Nègres ; nous faisons du bien à la Guinée , & la Guinée nous en fait. La chaîne s'étend d'un bout de l'univers à l'autre.

Mais il me semble qu'on abuse étrangement de la vérité de ce principe. On en conclut qu'il n'y a si petit atome dont le mouvement n'ait influé dans l'arrangement actuel du monde entier ; qu'il n'y a si petit accident ; soit parmi les hommes , soit parmi les animaux , qui ne soit un chaînon essentiel de la grande chaîne du destin.

Entendons-nous : tout effet a évidemment sa cause , à remonter de cause en cause dans l'abyme de l'éternité ; mais toute cause n'a pas son effet , à descendre jusqu'à la fin des siècles. Tous les événemens sont produits les uns par les autres , je l'avoue ; si le passé est accouché du présent , le présent accouche du futur ; tout a des pères , mais tout n'a pas toujours des enfans. Il en est ici précisément comme d'un arbre généalogique ; chaque maison remonte , comme on le fait , à *Adam* ; mais dans la famille il y a bien des gens qui sont morts sans laisser de postérité.

Il y a un arbre généalogique des événemens de ce monde. Il est incontestable que les habitans des Gaules & de l'Espagne descendent de *Gomer* ; & les Russes de *Magog* son frère cadet : on trouve cette généalogie dans tant de gros livres ! sur ce pied-là , on ne peut nier que le grand Turc qui descend aussi de *Magog* , ne lui ait l'obligation d'avoir été bien battu en 1769 par l'impératrice de Russie *Catherine II*. Cette aventure tient évidemment à d'autres grandes aventures ; mais que *Magog* ait craché à droite ou à gauche , auprès du mont Caucase , & qu'il ait fait deux ronds dans un puits ou trois , qu'il ait dormi sur le côté gauche ou sur le côté droit ; je ne vois pas que cela ait influé beaucoup sur les affaires présentes.

Il faut songer que tout n'est pas plein dans la nature comme *Newton* l'a démontré , & que tout mouvement ne se communique pas de proche en proche , jusqu'à faire le tour du monde comme il l'a démontré encor. Jetez dans l'eau un corps de pareille densité , vous calculez aisément qu'au bout de quelque tems le mouvement de ce corps , & celui qu'il a communiqué à l'eau , sont anéantis ; le mouvement se perd & se répare ; donc le mouvement que put produire *Magog* en crachant dans un puits ,

ne peut avoir influé sur ce qui se passe aujourd'hui en Moldavie & en Valachie. Donc , les événemens présents ne sont pas les enfans de tous les événemens passés ; ils ont leurs lignes directes ; mais mille petites lignes collatérales ne leur servent à rien. Encor une fois , tout être a son père , mais tout être n'a pas des enfans. Voyez *Destin*

CHANGEMENS ARRIVÉS DANS LE GLOBE.

QUAND on a vu de ses yeux une montagne s'avancer dans une plaine , c'est - à - dire , un immense rocher de cette montagne se détacher & couvrir des champs , un château tout entier enfoncé dans la terre , un fleuve englouti qui sort ensuite de son abyme , des marques indubitables qu'un vaste amas d'eaux inondait autrefois un pays habité aujourd'hui , & cent vestiges d'autres révolutions , on est alors plus disposé à croire les grands changemens qui ont altéré la face du monde , que ne l'est une dame de Paris qui fait seulement que la place où est bâtie sa maison était autrefois un champ labourable. Mais une dame de Naples , qui a vu sous terre les ruines d'Herculaneum , est encor moins asservie au préjugé qui nous fait croire que tout a toujours été comme il est aujourd'hui.

Y a-t-il eu un grand embrasement du tems d'un *Phaëton* ? Rien n'est plus vraisemblable ; mais ce ne fut ni l'ambition de *Phaëton* , ni la colère de *Jupiter* foudroyant , qui causèrent cette catastrophe ; de même qu'en 1755 ce ne furent point les feux allu-

més si souvent dans Lisbonne par l'inquisition qui ont attiré la vengeance divine ; qui ont allumé les feux souterrains & qui ont détruit la moitié de la ville. Car Mequinès, Tétuan & des hordes considérables d'Arabes furent encor plus maltraitées que Lisbonne ; & il n'y avait point d'inquisition dans ces contrées.

L'isle de St. Domingue , toute bouleversée depuis peu , n'avait pas déplû au Grand-Etre plus que l'isle de Corse. Tout est soumis aux loix physiques éternelles.

Le soufre , le bitume , le nitre , le fer renfermés dans la terre , ont par leurs mélanges & par leurs explosions renversé mille cités , ouvert & fermé mille gouffres , & nous sommes menacés tous les jours de ces accidens attachés à la manière dont ce monde est fabriqué , comme nous sommes menacés dans plusieurs contrées des loups & des tigres affamés pendant l'hiver.

Si le feu que *Démocrite* croyait le principe de tout , a bouleversé une partie de la terre , le premier principe de *Thalès* , l'eau a causé d'aussi grands changemens.

La moitié de l'Amérique est encor inondée par les anciens débordemens du Maragnon , de Rio de la Plata , du fleuve St. Laurent , du Mississipi & de toutes les rivières perpétuellement augmentées par les neiges éternelles des montagnes les plus hautes de la terre , qui traversent ce continent d'un bout à l'autre. Ces déluges accumulés ont produit presque partout de vastes marais. Les terres voisines sont devenues inhabitables ; & la terre , que les mains des hommes auraient dû fertiliser , a produit des poissons.

La même chose était arrivée à la Chine & à l'Egypte ; il fallut une multitude de siècles pour creuser des canaux & pour dessécher les terres. Joignez à ces longs désastres les irruptions de la mer , les terrains

qu'elle a envahis, & qu'elle a désertés, les îles qu'elle a détachées du continent, vous trouverez qu'elle a dévasté plus de quatre-vingt mille lieues quarrées d'orient en occident depuis le Japon jusqu'au mont Atlas.

L'engloutissement de l'isle Atlantide par l'Océan, peut être regardé avec autant de raison comme un point d'histoire, que comme une fable. Le peu de profondeur de la mer Atlantide jusqu'aux Canaries, pourrait être une preuve de ce grand événement; & les îles Canaries pourraient bien être des restes de l'Atlantide.

Platon prétend dans son *Timée*, que les prêtres d'Égypte, chez lesquels il a voyagé, conservaient d'anciens registres qui faisaient foi de la destruction de cette île abymée dans la mer. Cette catastrophe, dit *Platon*, arriva neuf mille ans avant lui. Personne ne croira cette chronologie sur la foi seule de *Platon*; mais aussi personne ne peut apporter contr'elle aucune preuve physique, ni même aucun témoignage historique tiré des écrivains profanes.

Pline, dans son livre III, dit, que de tout tems les peuples des côtes espagnoles méridionales ont cru que la mer s'était fait un passage entre Calpé & Abila: *Indigenæ columnas Herculis vocant, creduntque perfossas exclusa antea admisisset maria & rerum naturæ mutasset faciem.*

Un voyageur attentif peut se convaincre par ses yeux que les Cyclades, les Sporades faisaient autrefois une partie du continent de la Grèce, & surtout que la Sicile était jointe à l'Appulie. Les deux volcans de l'Etna & du Vésuve qui ont les mêmes fondemens sous la mer, le petit gouffre de Caribde, seul endroit profond de cette mer; la parfaite ressemblance des deux terrains, sont des témoignages non recusables: les déluges de Deucalion & d'Ogigès sont assez connus; & les fables inventées d'après cette vérité sont encor l'entretien de tout l'Occident.

Les anciens ont fait mention de plusieurs autres déluges en Asie. Celui dont parle *Bérose* arriva, selon lui, en Caldée environ quatre mille trois ou quatre cents ans avant notre ère vulgaire ; & l'Asie fut inondée de sables au sujet de ce déluge , autant qu'elle le fut des débordemens du Tigre & de l'Euphrate , & de tous les fleuves qui tombent dans le Pont-Euxin. Voyez *Déluge*.

Il est vrai que ces débordemens ne peuvent couvrir les campagnes que de quelques pieds d'eau ; mais la stérilité qu'ils apportent , la destruction des maisons & des ponts , la mort des bestiaux , font des pertes qui demandent près d'un siècle pour être réparées. On fait ce qu'il en a coûté à la Hollande ; elle a perdu plus de la moitié d'elle-même depuis l'an 1050. Il faut encore qu'elle combatte tous les jours contre la mer qui la menace ; & elle n'a jamais employé tant de soldats pour résister à ses ennemis , qu'elle emploie de travailleurs à se défendre continuellement des assauts d'une mer toujours prête à l'engloutir.

Le chemin par terre d'Egypte en Phénicie , en cotoyant le lac Sirbon , était autrefois très-praticable ; il ne l'est plus depuis très-long-tems. Ce n'est plus qu'un sable mouvant abreuvé d'une eau croupissante. En un mot , une grande partie de la terre ne serait qu'un vaste marais empoisonné & habité par des monstres , sans le travail assidu de la race humaine.

On ne parlera point ici du déluge universel de Noé. Il suffit de lire la sainte écriture avec soumission. Le déluge de Noé est un miracle incompréhensible , opéré surnaturellement par la justice & la bonté d'une providence ineffable , qui voulait détruire tout le genre humain coupable , & former un nouveau genre humain innocent. Si la race humaine nouvelle fut plus méchante que la première , & si elle devint plus criminelle de siècle en siècle , & de réforme en réforme ,

c'est encor un effet de cette providence , dont il est impossible de fonder les profondeurs , & dont nous adorons , comme nous le devons , les inconcevables mystères transmis aux peuples d'Occident depuis quelques siècles , par la traduction latine des Septante. Nous n'entrons jamais dans ces sanctuaires redoutables , nous n'examinons dans nos questions que la simple nature.

CHANT , MUSIQUE , MELOPEE , GESTICULATION , SALTATION.

QUESTIONS SUR CES OBJETS.

UN Turc pourra-t-il concevoir que nous ayons une espèce de chant pour le premier de nos mystères , quand nous le célébrons en musique ; une autre espèce que nous appelons *des motets* dans le même temple , une troisième espèce à l'opéra , une quatrième à l'opéra comique ?

De même pouvons-nous imaginer comment les anciens soufflaient dans leurs flûtes , récitaient sur leurs théâtres la tête couverte d'un énorme masque , & comment leur déclamation était notée ?

On promulguait les loix dans Athènes à-peu-près comme on chante dans Paris un air du pont-neuf. Le crieur public chantait un édit en se faisant accompagner d'une lyre.

C'est ainsi qu'on crie dans Paris , *la rose & le bouton* sur un ton , *vieux passemens d'argent à vendre* sur

un autre ; mais dans les rues de Paris on se passe de lyre.

Après la victoire de Chéronée, *Philippe* père d'*Alexandre*, se mit à chanter le décret par lequel *Démofthène* lui avait fait déclarer la guerre, & battit du pied la mesure. Nous sommes fort loin de chanter dans nos carrefours nos édits sur les finances & sur les deux sous pour livre.

Il est très-vraisemblable que la *mélopée*, regardée par *Aristote* dans sa *poétique* comme une partie essentielle de la tragédie, était un chant uni & simple comme celui de ce qu'on nomme la *préface à la messe*, qui est, à mon avis, le chant grégorien, & non l'ambrosien, mais qui est une vraie *mélopée*.

Quand les Italiens firent revivre la tragédie au seizième siècle, le récit était une *mélopée*, mais qu'on ne pouvait noter ; car qui peut noter des inflexions de voix qui sont des huitièmes, des seizièmes de ton ? on les apprenait par cœur. Cet usage fut reçu en France quand les Français commencèrent à former un théâtre plus d'un siècle après les Italiens. La *Sophonisbe* de *Mairet* se chantait comme celle du *Trissin*, mais plus grossièrement ; car on avait alors le gosier un peu rude à Paris, ainsi que l'esprit. Tous les rôles des acteurs, mais surtout des actrices, étaient notés de mémoire par tradition. Mlle. *Bauval* actrice du tems de *Corneille*, de *Racine* & de *Molière*, me récita, il y a quelque soixante ans & plus, le commencement du rôle d'*Emélie* dans *Cinna*, tel qu'il avait été débité dans les premières représentations par la *Beaupré*.

Cette *mélopée* ressemblait à la déclamation d'aujourd'hui, beaucoup moins que notre récit moderne ne ressemble à la manière dont on lit la gazette.

Je ne puis mieux comparer cette espèce de chant, cette *mélopée*, qu'à l'admirable récitatif de *Lulli*, critiqué par

les adorateurs des doubles croches , qui n'ont aucune connaissance du génie de notre langue , & qui veulent ignorer combien cette mélodie fournit de secours à un acteur ingénieux & sensible.

La mélopée théâtrale périt avec la comédienne *Duclos* , qui n'ayant pour tout mérite qu'une belle voix , sans esprit & sans ame , rendit enfin ridicule ce qui avait été admiré dans la *des Gillets* & dans la *Champmélé*.

Aujourd'hui on joue la tragédie séchement ; si on ne la réchauffait pas par le pathétique du spectacle & de l'action , elle ferait très-insipide. Notre siècle recommandable par d'autres endroits , est le siècle de la sécheresse.

Est-il vrai que chez les romains un acteur récitait , & un autre faisait les gestes ?

Ce n'est pas par méprise que l'abbé *Dubos* imagine cette plaisante façon de déclamer. *Tite-Live* qui ne néglige jamais de nous instruire des mœurs & des usages des Romains , & qui en cela est plus utile que l'ingénieux & satyrique *Tacite* ; (a) *Tite-Live* , dis-je , nous apprend qu'*Andronicus* s'étant enroué en chantant dans les intermèdes , obtint qu'un autre chantât pour lui tandis qu'il exécuterait la danse , & que de-là vint la coutume de partager les intermèdes entre les danseurs & les chanteurs. *Dicitur cantum egisse magis vigente motu cum nihil vocis usus impediabat*. Il exprima le chant par la danse *Cantum egisse magis vigente motu* avec des mouvemens plus vigoureux.

Mais on ne partagea point le récit de la pièce entre un acteur qui n'eût fait que gesticuler , & un autre qui n'eût que déclamer. La chose aurait été aussi ridicule qu'impraticable.

L'art

(a) Livre VII.

L'art des pantomimes qui jouent sans parler, est tout différent, & nous en avons vu des exemples très-frappans ; mais cet art ne peut plaire que lorsqu'on représente un action marquée, un événement théâtral qui se dessine aisément dans l'imagination du spectateur. On peut représenter *Orasmane* tuant *Zaire*, & se tuant lui-même ; *Sémiramis* se traînant blessée sur les marches du tombeau de *Ninus*, & tendant les bras à son fils. On n'a pas besoin de vers pour exprimer ces situations par des gestes, aux sons d'une symphonie lugubre & terrible. Mais comment deux pantomimes peindront-ils la dissertation de *Maxime* & de *Cinna* sur les gouvernemens monarchiques & populaires.

A propos de l'exécution théâtrale chez les Romains, l'abbé *Dubos* dit, que les danseurs dans les intermèdes étaient toujours en robe. La danse exige un habit plus lesté. On conserve précieusement dans les pays de Vaud, une grande salle de bains bâtie par les Romains, dont le pavé est en mosaïque. Cette mosaïque qui n'est point dégradée, représente des danseurs vêtus précisément comme les danseurs de l'opéra. On ne fait pas ces observations pour relever des erreurs dans *Dubos* ; il n'y a nul mérite dans le hasard d'avoir vu ce monument antique qu'il n'avait point vu ; & on peut d'ailleurs être un esprit très-solide & très-juste, en se trompant sur un passage de *Tite-Live*.



C H A R I T E ,

MAISONS DE CHARITÉ, DE BIENFAISANCE, HÔPITAUX, HÔTELS-DIEU, &c

CICÉRON parle en plusieurs endroits de la charité universelle ; *charitas humani generis* ; mais on ne voit point que la police & la bienfaisance des Romains aient établi de ces maisons de charité où les pauvres & les malades fussent soulagés aux dépens du public. Il y avait une maison pour les étrangers au port d'Osia, qu'on appelait *Xenodokium*. St. Jérôme rend aux Romains cette justice. Les hôpitaux pour les pauvres semblent avoir été inconnus dans l'ancienne Rome. Elle avait un usage plus noble, celui de fournir des blés au peuple. Trois cent vingt-sept greniers immenses étaient établis à Rome. Avec cette libéralité continuelle, on n'avait pas besoin d'hôpital ; il n'y avait point de nécessiteux.

On ne pouvait fonder des maisons de charité pour les enfans trouvés ; personne n'exposait ses enfans ; les maîtres prenaient soin de ceux de leurs esclaves. Ce n'était point une honte à une fille du peuple d'accoucher. Les plus pauvres familles, nourries par la république, & ensuite par les empereurs voyaient la subsistance de leurs enfans assurée.

Le mot de *maison de charité* suppose, chez nos nations modernes, une indigence que la forme de nos gouvernemens n'a pu prévenir.

Le mot d'*hôpital* qui rappelle celui d'*hospitalité*, fait souvenir d'une vertu célèbre chez les Grecs qui n'existe plus ; mais aussi il exprime une vertu bien supérieure. La différence est grande entre loger, nour-

rir, guérir tous les malheureux qui se présentent, & recevoir chez vous deux ou trois voyageurs chez qui vous aviez aussi droit d'être reçu. L'hospitalité, après tout n'était qu'un échange. Les hôpitaux sont des monumens de bienfaisance.

Il est vrai que les Grecs connaissaient les hôpitaux sous le nom de *Xenodokia* pour les étrangers, *Nozocomeia* pour les malades, & de *Ptokia* pour les pauvres. On lit dans Diogène de Laërce concernant Bion ce passage ; *Il souffrit beaucoup par l'indigence de ceux qui étaient chargés du soin des malades.*

L'hospitalité entre particuliers s'appellait *Idioxenia*, & entre les étrangers *Proxenia*. Delà on appelait *Proxenos* celui qui recevait & entretenait chez lui les étrangers au nom de toute la ville ; mais cette institution paraît avoir été fort rare.

Il n'est guère aujourd'hui de ville en Europe sans hôpitaux. Les Turcs en ont, & même pour les bêtes, ce qui semble outrer la charité. Il vaudrait mieux oublier les bêtes & songer davantage aux hommes.

Cette prodigieuse multitude de maisons de charité prouve évidemment une vérité à la quelle on ne fait pas assez d'attention, c'est que l'homme n'est pas si méchant qu'on le dit, & que malgré toutes ses fausses opinions, malgré les horreurs de la guerre qui le changent en bête féroce, on peut croire que cet animal est bon, & qu'il n'est méchant que quand il est effarouché, ainsi que les autres animaux : le mal est qu'on l'agace trop souvent.

Rome moderne a presque autant de maisons de charité que Rome antique avait d'arcs de triomphe & d'autres monumens de conquête. La plus considérable de ces maisons est une banque qui prête sur gages à deux pour cent, & qui vend les effets, si l'emprunteur ne les retire pas dans le tems marqué. On appelle cette maison *Parchihospedale*, l'archihôpital. Il

est dit, qu'il y a presque toujours deux mille malades, ce qui ferait la cinquantième partie des habitans de Rome pour cette seule maison, sans compter les enfans qu'on y élève, & les pèlerins qu'on y héberge. De quels calculs ne faut-il pas rabattre.

N'a-t-on pas imprimé dans Rome que l'hôpital de la Trinité avait couché & nourri pendant trois jours quatre cent quarante mille cinq cents pèlerins & vingt-cinq mille cinq cents pèlerines au jubilé de l'an 1600 ? *Misson* lui-même, n'a-t-il pas dit que l'hôpital de l'Annonciade à Naples possède deux de nos millions de rente ?

Peut-être enfin qu'une maison de charité fondée pour recevoir des pèlerins qui sont d'ordinaire des vagabonds, est plutôt un encouragement à la fainéantise qu'un acte d'humanité. Mais ce qui est véritablement humain, c'est qu'il y a dans Rome cinquante maisons de charité de toutes les espèces. Ces maisons de charité, de bienfaisance, sont aussi utiles & aussi respectables que les richesses de quelques monastères & de quelques chapelles sont inutiles & ridicules.

Il est beau de donner du pain, des vêtemens, des remèdes, des secours en tout genre à ses frères ; mais quel besoin un saint a-t-il d'or & de diamans ? quel bien revient-il aux hommes que Notre-Dame de Lorette ait un plus beau trésor que le sultan des Turcs ? Lorette est une maison de vanité & non de charité.

Londres, en comptant les écoles de charité, a autant de maisons de bienfaisance que Rome.

Le plus beau monument de bienfaisance qu'on ait jamais élevé, est l'hôtel des invalides fondé par *Louis XIV.*

De tous les hôpitaux, celui où l'on reçoit journellement le plus de pauvres malades, est l'hôtel-dieu

de Paris. Il y en a eu souvent entre quatre à cinq mille à la fois. Dans ces cas, la multitude nuit à la charité même. C'est en même tems le receptacle de toutes les horribles misères humaines, & le temple de la vraie vertu qui consiste à les secourir.

Il faudrait avoir souvent dans l'esprit le contraste d'une fête de Versailles, d'un opéra de Paris, où tous les plaisirs & toutes les magnificences sont réunis avec tant d'art, & d'un hôtel-dieu où toutes les douleurs, tous les dégoûts & la mort sont entassés avec tant d'horreur. C'est ainsi que sont composées les grandes villes.

Par une police admirable, les voluptés même & le luxe servent la misère & la douleur. Les spectacles de Paris ont payé année commune un tribut de plus de cent mille écus à l'hôpital.

Dans ces établissemens de charité, les inconvéniens ont souvent surpassé les avantages. Une preuve des abus attachés à ces maisons, c'est que les malheureux qu'on y transporte craignent d'y être.

L'hôtel-dieu, par exemple, était très-bien placé autrefois dans le milieu de la ville auprès de l'évêché. Il l'est très-mal quand la ville est trop grande, quand quatre ou cinq malades sont entassés dans chaque lit, quand un malheureux donne le scorbut à son voisin dont il reçoit la vérole, & qu'une atmosphère empestée répand les maladies incurables & la mort non-seulement dans cet hospice destiné pour rendre les hommes à la vie, mais dans une grande partie de la ville à la ronde.

L'inutilité, le danger même de la médecine en ce cas, sont démontrés. S'il est si difficile qu'un médecin connaisse & guérisse une maladie d'un citoyen bien soigné dans sa maison, que sera-ce de cette multitude de maux compliqués, accumulés les uns sur les autres dans un lieu pestiféré ?

En tout genre souvent plus le nombre est grand, plus mal on est.

M. de *Chamouffet*, l'un des meilleurs citoyens & des plus attentifs au bien public, a calculé par des relevés fideles, qu'il meurt un quart de malades à l'hôtel-dieu, un huitième à l'hôpital de la charité, un neuvième dans les hôpitaux de Londres, un trentième dans ceux de Versailles.

Dans le grand & célèbre hôpital de Lyon, qui a été long-tems un des mieux administrés de l'Europe, il ne mourait qu'un quinzième des malades, année commune.

On a proposé souvent de partager l'hôtel-dieu de Paris en plusieurs hospices mieux situés, plus aérés, plus salutaires ; l'argent a manqué pour cette entreprise.

Curte nescio quid semper abest rei.

On en trouve toujours quand il s'agit d'aller faire tuer des hommes sur la frontière ; il n'y en a plus quand il faut les sauver. Cependant l'hôtel-dieu de Paris possède plus d'un million de revenu qui augmente chaque année ; & les Parisiens l'ont doté à l'envi.

On ne peut s'empêcher de remarquer ici que *Germain Brice*, dans sa *description de Paris*, en parlant de quelques legs faits par le premier-président de *Bellièvre* à la salle de l'hôtel-dieu, nommée *saint Charles*, dit « qu'il faut lire cette belle inscription gravée en lettres d'or dans une grande table de marbre de la composition d'*Olivier Patru* de l'académie française, un des plus beaux efforts de son tems, dont on a des plaidoyers fort estimés. »

Qui que tu sois qui entres dans ce saint lieu, tu n'y verras presque partout que des fruits de la charité

du grand Pomponne ; les brocards d'or & d'argent , & les beaux meubles qui paraient autrefois sa chambre , par une heureuse métamorphose , servent maintenant aux nécessités des malades. Cet homme divin qui fut l'ornement & le délices de son siècle , dans le combat même de la mort , a pensé au soulagement des affligés. Le sang de Bellièvre s'est montré dans toutes les actions de sa vie. La gloire de ses ambassades n'est que trop connue , &c.

L'utile Chamouffet fit mieux que Germain Brice & Olivier Patru l'un des plus beaux esprits du tems ; voici le plan dont il proposa de se charger à ses frais , avec une compagnie solvable.

Les administrateurs de l'hôtel - dieu portaient en compte la valeur de cinquante livres pour chaque malade , ou mort , ou guéri. M. de Chamouffet , & sa compagnie offraient de gérer pour cinquante livres seulement par guérison. Les morts allaient par-dessus le marché , & étaient à sa charge.

La proposition était si belle , qu'elle ne fut point acceptée. On craignit qu'il ne pût la remplir. Tout abus qu'on veut réformer est le patrimoine de ceux qui ont plus de crédit que les réformateurs.

Une chose non moins singulière , est que l'hôtel-dieu a seul le privilège de vendre la chair en carême à son profit ; & il y perd. M. Chamouffet offrit de faire un marché où l'hôtel-dieu gagnerait ; on le refusa , & on chassa le boucher qu'on soupçonna de lui avoir donné l'avis.

Ainsi chez les humains , par un abus fatal ,
Le bien le plus parfait est la source du mal.

C H A R L A T A N.

L'ARTICLE *Charlatan* du dictionnaire encyclopédique, est rempli de vérités utiles, agréablement énoncées. M. le chevalier de *Jaucour* y a développé le charlatanisme de la médecine.

On prendra ici la liberté d'y ajouter quelques réflexions. Le séjour des médecins est dans les grandes villes ; il n'y en a presque point dans les campagnes. C'est dans les grandes villes que sont les riches malades ; la débauche, les excès de table, les passions causent leurs maladies. *Dumoulin*, non pas le jurisconsulte, mais le médecin, qui était aussi bon praticien que l'autre, a dit en mourant, qu'il laissait deux grands médecins après lui, la diète & l'eau de la rivière.

En 1728, du tems de *Lafs*, le plus fameux des charlatans de la première espèce ; un autre, nommé *Villars*, confia à quelques amis que son oncle qui avait vécu près de cent ans, & qui n'était mort que par accident, lui avait laissé le secret d'une eau qui pouvait aisément prolonger la vie jusqu'à cent cinquante années, pourvu qu'on fût sobre. Lorsqu'il voyait passer un enterrement, il levait les épaules de pitié ; si le défunt, disait-il, avait bu de mon eau, il ne serait pas où il est. Ses amis, auxquels il en donna généreusement, & qui observèrent un peu le régime prescrit, s'en trouvèrent bien, & le prônèrent. Alors il vendit la bouteille six francs ; le débit en fut prodigieux. C'était de l'eau de Seine avec un peu de nitre. Ceux qui en prirent & qui s'astreignirent à un peu de régime, surtout qui étaient nés avec un bon

tempérament , recouvrèrent en peu de jours une santé parfaite. Il disoit aux autres, c'est votre faute si vous n'êtes pas entièrement guéris. Vous avez été intempérans & incontinens : corrigez - vous de ces deux vices, & vous vivrez cent cinquante ans pour le moins. Quelques-uns se corrigèrent ; la fortune de ce bon charlatan s'augmenta comme sa réputation. L'abbé de *Pons* l'enthousiasme, le mettait fort au-dessus du maréchal de *Villars* : il fait tuer des hommes, lui dit-il, & vous les faites vivre.

On fut enfin que l'eau de *Villars* n'était que de l'eau de rivière ; on n'en voulut plus : & on alla à d'autres charlatans.

Il est certain qu'il avoit fait du bien, & qu'on ne pouvait lui reprocher que d'avoir vendu l'eau de la Seine un peu trop cher. Il portoit les hommes à la tempérance, & par-là il étoit supérieur à l'apothicaire *Arnoud* qui a farci l'Europe de ses sachets contre l'apoplexie, sans recommander aucune vertu.

J'ai connu un médecin de Londres nommé *Broun*, qui pratiquoit aux Barbades. Il avoit une sucrerie & des nègres ; on lui vola une somme considérable ; il assemble ses nègres : Mes amis, leur dit-il, le grand serpent m'a apparu pendant la nuit, il m'a dit que le voleur auroit dans ce moment une plume de perroquet sur le bout du nez. Le coupable, sur le champ porte la main à son nez. C'est toi qui m'as volé, dit le maître ; le grand serpent vient de m'en instruire ; & il reprit son argent. On ne peut guère condamner une telle charlatanerie ; mais il falloit avoir à faire à des nègres.

Scipion le premier Africain , ce grand *Scipion* fort différent d'ailleurs du médecin *Broun*, faisoit croire volontiers à ses soldats qu'il étoit inspiré par les Dieux. Cette grande charlatanerie étoit en usage dès long-tems. Peut-on blâmer *Scipion* de s'en être servi ? il

fut peut-être l'homme qui fit le plus d'honneur à la république romaine ; mais pourquoi les dieux lui inspirèrent-ils de ne point rendre ses comptes ?

Numa fit mieux ; il fallait policer des brigands & un sénat qui était de la portion de ces brigands la plus difficile à gouverner. S'il avait proposé ses loix aux tribus assemblées, les assassins de son prédécesseur lui auraient fait mille difficultés. Il s'adresse à la déesse *Egerie* qui lui donne des pandectes de la part de *Jupiter* ; il est obéi sans contradiction, & il règne heureux. Ses instructions sont bonnes, son charlatanisme fait du bien ; mais si quelque ennemi secret avait découvert la fourberie, si on avait dit, exterminons un fourbe qui prostitue le nom des dieux pour tromper les hommes, il courait risque d'être envoyé au ciel avec *Romulus*.

Il est probable que *Numa* prit très-bien ses mesures & qu'il trompa les Romains pour leur profit avec une habileté convenable aux tems, aux lieux, à l'esprit des premiers Romains.

Mahomet fut vingt fois sur le point d'échouer ; mais enfin il réussit avec les Arabes de Médine, & on le crut intime ami de l'ange *Gabriel*. Si quelqu'un venait aujourd'hui annoncer dans Constantinople qu'il est le favori de l'ange *Raphaël* très-supérieur à *Gabriel* en dignité, & que c'est à lui seul qu'il faut croire, il serait empalé en place publique. C'est aux charlatans à bien prendre leur tems.

N'y avait-il pas un peu de charlatanisme dans *Socrate* avec son démon familier, & la déclaration précife d'*Apollon* qui le proclama le plus sage de tous les hommes ? Comment *Rollin*, dans son histoire, peut-il raisonner d'après cet oracle ? comment ne fait-il pas connaître à la jeunesse que c'était une pure charlatanerie ? *Socrate* prit mal son tems. Peut-être cent ans plutôt il aurait gouverné Athènes.

Tout chef de secte en philosophie a été un peu charlatan ; mais les plus grands de tous ont été ceux qui ont aspiré à la domination. *Cromwell* fut le plus terrible de tous nos charlatans. Il parut précisément dans le seul tems où il pouvait réussir : sous *Elizabeth* il aurait été pendu : sous *Charles II.* il n'eût été que ridicule. Il vint heureusement dans le tems où l'on était dégoûté des rois ; & son fils, dans le tems où l'on était las d'un protecteur.

DE LA CHARLATANERIE DES SCIENCES ET DE LA LITTÉRATURE.

Les sciences ne pouvaient guère être sans charlatanerie. On veut faire recevoir ses opinions ; le docteur subtil veut éclipser le docteur angelique ; le docteur profond veut régner seul. Chacun bâtit son système de physique, de métaphysique, de théologie scholastique ; c'est à qui fera valoir sa marchandise. Vous avez des courtiers qui la vantent , des fots qui vous croient , des protecteurs qui vous appuyent.

Y a-t-il une charlatanerie plus grande que de mettre les mots à la place des choses, & de vouloir que les autres croient ce que vous ne croyez pas vous-même ?

L'un établit des tourbillons de matière subtile ramuse, globuleuse, striée, cannelée ; l'autre des élémens de matière qui ne sont point matière, & une harmonie préétablie qui fait que l'horloge du corps sonne l'heure quand l'horloge de l'ame la montre par son aiguille. Ces chimères trouvent des partisans pendant quelques années. Quand ces drogues sont passées de mode, de nouveaux énergumènes montent sur le théâtre ambulant ; ils bannissent les germes du monde, ils disent que la mer a produit les montagnes, & que les hommes ont été autrefois poissons.

Combien a-t-on mis de charlatanerie dans l'histoire, soit en étonnant le lecteur par des prodiges, soit en chatouillant la malignité humaine par des satyres, soit en flattant des familles de tyrans par d'infâmes éloges ?

La malheureuse espèce qui écrit pour vivre, est charlatane d'une autre manière. Un pauvre homme qui n'a point de métier, qui a eu le malheur d'aller au collège & qui croit savoir écrire, va faire sa cour à un marchand libraire, & lui demande à travailler. Le marchand libraire fait que la plupart des gens domiciliés veulent avoir de petites bibliothèques, qu'il leur faut des abrégés & des titres nouveaux ; il ordonne à l'écrivain un abrégé de l'*Histoire de Rapin Toiras*, un abrégé de l'*Histoire de l'église*, un *Recueil de bons mots* tiré de *Ménagiana*, un *Dictionnaire des grands-hommes*, où l'on place un pédant inconnu à côté de Cicéron, & un *sonettiero* d'Italie auprès de Virgile.

Un autre marchand libraire commande des romans, ou des traductions de romans. Si vous n'avez pas d'imagination, dit-il à son ouvrier, vous prendrez quelques aventures dans *Cyrus*, dans *Gusman d'Alfarache*, dans les *Mémoires secrets* d'un homme de qualité ou d'une femme de qualité ; & du total vous ferez un volume de quatre cents pages à vingt sous la feuille.

Un autre marchand libraire donne les gazettes & les almanachs de dix années à un homme de génie. Vous me ferez un extrait de tout cela, & vous me le rapporterez dans trois mois sous le nom d'*Histoire fidelle du tems*, par M. le chevalier de trois étoiles lieutenant de vaisseau employé dans les affaires étrangères.

De ces fortes de livres il y en a environ cinquante mille en Europe , & tout cela passe comme le secret de blanchir la peau , de noircir les cheveux & la panacée universelle.

CHARLES IX.

CHARLES IX. roi de France, était, dit-on , un bon poëte. Il est sûr que ses vers étaient admirables de son vivant. *Brantôme* ne dit pas à la vérité que ce roi fut le meilleur poëte de l'Europe , mais il assure qu'il *faisait surtout fort gentiment des quatrains impromptu sans songer , (comme il en a vu plusieurs) & quand il faisait mauvais tems ou pluie , ou d'un extrême chaud , il envoyait querrir messieurs les poëtes en son cabinet , & là passait son tems avec eux.*

S'il avait toujours passé son tems ainsi , & surtout s'il avait fait de bons vers , nous n'aurions pas eu la *St. Barthelemi* ; il n'aurait pas tiré de sa fenêtre avec une carrabine sur ses propres sujets comme sur des perdreaux. Ne croyez - vous pas qu'il est impossible qu'un bon poëte soit un barbare ? pour moi j'en suis persuadé.

On lui attribue ces vers , faits en son nom pour *Ronsard*.

Ta lyre qui ravit par de si doux accords,
Te foumet les esprits dont je n'ai que les corps ;
Le maître elle t'en rend , & te fait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

Ces vers sont bons , mais sont-ils de lui ? ne sont-ils

pas de son précepteur ? en voici de son imagination royale qui sont un peu différens.

Il faut suivre ton roi qui t'aime par sus tous,
Pour les vers qui de toi coulent braves & doux ;
Et crois, si tu ne viens me trouver à Pontoise,
Qu'entre nous adviendra une très-grande noise.

L'auteur de St. Barthelemi pourrait bien avoir fait ceux - là. Les vers de *César* sur *Térence* sont écrits avec un peu plus d'esprit & de goût. Ils respirent l'urbanité romaine. Ceux de *François I.* & de *Charles IX.* se ressentent de la grossièreté welche. Plût-à-dieu que *Charles IX.* eut fait plus de vers même mauvais ! Une application constante aux arts aimables adoucit les mœurs.

Emollit mores nec finit esse feros.

Au reste, la langue française ne commença à se dérouiller un peu, que long - tems après *Charles IX.* Voyez les lettres qu'on nous a conservées de *François I.* *Tout est perdu fors l'honneur*, est d'un digne chevalier ; mais en voici une qui n'est ni de *Cicéron*, ni de *César*.

Tout a steure ynfi que je me voloïs mettre o lit est arrivé Laval qui m'a apporté la serteneté du levement du siège.

Nous avons quelques lettres de la main de *Louis XIII.* qui ne sont pas mieux écrites. On n'exige pas qu'un roi écrive des lettres comme *Pline*, ni qu'il fasse des vers comme *Virgile* ; mais personne n'est dispensé de bien parler sa langue. Tout prince qui écrit comme une femme de chambre, a été fort mal élevé.



C H E M I N S.

IL n'y a pas long-tems que les nouvelles nations de l'Europe ont commencé à rendre les chemins praticables, & à leur donner quelque beauté. C'est un des grands soins des empereurs mogols & de ceux de la Chine. Mais ces princes n'ont pas approché des Romains. La voie appienne, l'aurelienne, la flaminienne, l'émilienne, la trajane subsistent encor. Les seuls Romains pouvaient faire de tels chemins, & seuls pouvaient les réparer.

Bergier, qui d'ailleurs a fait un livre utile, insiste beaucoup sur ce que *Salomon* employa trente mille Juifs pour couper du bois sur le Liban, quatre-vingt mille pour maçonner son temple, soixante & dix mille pour les charrois ; & trois mille six cents pour présider aux travaux. Soit : mais il ne s'agissait pas là de grands chemins.

*Plin*e dit, qu'on employa trois cent mille hommes pendant vingt ans pour bâtir une pyramide en Egypte : je le veux croire ; mais voilà trois cent mille hommes bien mal employés. Ceux qui travaillèrent aux canaux de l'Egypte, à la grande muraille, aux canaux & aux chemins de la Chine ; ceux qui construisent les voies de l'empire romain, furent plus avantageusement occupés que les trois cent mille misérables qui bâtirent des tombeaux en pointe pour faire reposer le cadavre d'un superstitieux Egyptien.

On connaît assez les prodigieux ouvrages des Romains ; les lacs creusés ou détournés, les collines appliquées ; la montagne percée par *Vespasien* dans la voie flaminienne l'espace de mille pieds de longueur, & dont l'inscription subsiste encor. Le pausilipe n'en approche pas.

Il s'en faut beaucoup que les fondations de la plupart de nos maisons soient aussi solides que l'étaient les grands chemins dans le voisinage de Rome ; & ces voies publiques s'étendirent dans tout l'empire , mais non pas avec la même solidité. Ni l'argent , ni les hommes n'auraient pu y suffire.

Presque toutes les chaussées d'Italie étaient relevées sur quatre pieds de fondation. Lorsqu'on trouvait un marais sur le chemin , on le comblait. Si on rencontrait un endroit montagneux , on le joignait au chemin par une pente douce. On soutenait en plusieurs lieux ces chemins par des murailles.

Sur les quatre pieds de maçonnerie , étaient posées de larges pierres de taille , des marbres épais de près d'un pied , & souvent larges de dix ; ils étaient piqués au ciseau , afin que les chevaux ne glissassent pas. On ne savait ce qu'on devait admirer davantage ou l'utilité ou la magnificence.

Presque toutes ces étonnantes constructions se firent aux dépens du trésor public. *César* répara & prolongea la voie appienne de son propre argent ; mais son argent n'était que celui de la république.

Quels hommes employait-on à ces travaux ? les esclaves , les peuples domptés , les provinciaux qui n'étaient point citoyens romains. On travaillait par corvées , comme on fait en France & ailleurs , mais on leur donnait une petite rétribution.

Auguste fut le premier qui joignit les légions au peuple pour travailler aux grands chemins dans les Gaules , en Espagne , en Asie. Il perça les Alpes à la vallée qui porta son nom , & que les Piémontais & les Français appellent par corruption la *vallée d'Aoste*. il fallut d'abord soumettre tous les sauvages qui habitaient ces cantons. On voit encor entre le grand & le petit saint Bernard l'arc de triomphe que le sénat lui érigea après cette expédition. Il perça encor les Alpes par un

un autre côté qui conduit à Lyon , & delà dans toute la Gaule. Les vaincus n'ont jamais fait pour eux-mêmes ce que firent les vainqueurs.

La chute de l'empire romain fut celle de tous les ouvrages publics , comme de toute police , de tout art , de toute industrie. Les grands chemins disparurent dans les Gaules, excepté quelques chauffées que la malheureuse reine *Brunehaut* fit réparer pour un peu de tems. A peine pouvait-on aller à cheval sur les anciennes voies qui n'étaient plus que des abymes de bourbe entremêlée de pierres. Il fallait passer par les champs labourables ; les charrettes faisaient à peine en un mois le chemin qu'elles font aujourd'hui dans une semaine. Le peu de commerce qui subsista fut borné à quelques draps, quelques toiles, un peu de mauvaise quincaillerie qu'on portait à dos de mulet dans des prisons à crenaux & à machicoulis , qu'on appelait *châteaux*, situés dans des marais , ou sur la cime des montagnes couvertes de neige.

Pour peu qu'on voyageât pendant les mauvaises saisons si longues & si rebutantes dans les climats septentrionaux, il fallait ou enfoncer dans la fange ou gravir sur des rocs. Telles furent l'Allemagne & la France entière jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Tout le monde était en bottes : on allait dans les rues sur des échasses dans plusieurs villes d'Allemagne.

Enfin sous *Louis XIV*, on commença les grands chemins que les autres nations ont imités. On en a fixé la largeur à soixante pieds en 1720. Ils sont bordés d'arbres en plusieurs endroits jusqu'à trente lieues de la capitale ; cet aspect forme un coup d'œil admirable. Les voies militaires romaines n'étaient larges que de seize pieds ; mais elles étaient infiniment plus solides. On n'était pas obligé de les réparer tous les ans comme les nôtres. Elles étaient embellies de monumens , de colonnes milliaires , & même de tombeaux superbes.

Quest. sur l'Encycl. Tome III.

C

Car ni en Grèce ni en Italie il n'était permis de faire servir les villes de sépultures; encor moins les temples: c'eût été un sacrilège. Il n'en était pas comme dans nos églises, où une vanité de barbares fait ensevelir à prix d'argent des bourgeois riches qui infectent le lieu même où l'on vient adorer DIEU, & où l'encens ne semble brûler que pour déguiser les odeurs des cadavres, tandis que les pauvres pourrissent dans le cimetière attendant, & que les uns & les autres répandent les maladies contagieuses parmi les vivans.

Les empereurs furent presque les seuls dont les cendres reposèrent dans les monumens érigés à Rome.

Les grands chemins de soixante pieds de large occupent trop de terrain. C'est environ quarante pieds de trop. La France a près de deux cents lieues ou environ de l'embouchure du Rhône au fond de la Bretagne, autant de Perpignan à Dunkerke, en comptant la lieue à deux mille cinq cents toises. Cela fait cent vingt millions de pieds quarrés pour deux seuls grands chemins, perdus pour l'agriculture. Cette perte est très-considérable dans un pays où les récoltes ne sont pas toujours abondantes.

On essaya de paver le grand chemin d'Orléans qui n'était pas de cette largeur; mais on s'aperçut depuis que rien n'était plus mal imaginé pour une route couverte continuellement de gros charriots. De ces pavés posés tout simplement sur la terre, les uns se baissent, les autres s'élèvent: le chemin devient raboteux, & bientôt impraticable; il a fallu y renoncer.

Les chemins recouverts de gravier & de sable exigent un nouveau travail toutes les années. Ce travail nuit à la culture des terres, & ruine l'agriculteur.

Mr. *Turgot*, fils du prévôt des marchands, dont le nom est en bénédiction à Paris, & l'un des plus éclairés magistrats du royaume & des plus zélés pour

le bien public , & le bienfaifant Mr. de *Fontète* ont remédié autant qu'ils ont pu à ce fatal incon-
vénient dans les provinces du Limoufin & de la Nor-
mandie.

On a prétendu qu'on devait , à l'exemple d'*Auguste*
& de *Trajan* , employer les troupes à la confection
des chemins ; mais alors il faudrait augmenter la paye
du foldat ; & un royaume qui n'était qu'une province
de l'empire romain , & qui eft fouvent obéré , peut
rarement entreprendre ce que l'empire romain faifait
fans peine.

C'eft une coutume affez fage dans les Pays-Bas
d'exiger de toutes les voitures un péage modique
pour l'entretien des voies publiques. Ce fardeau n'eft
point pefant. Le payfan eft à l'abri des vexations.
Les chemins y font une promenade continue très-
agréable.

Les canaux font beaucoup plus utiles. Les Chinois
furpaffent tous les peuples par ces monumens qui
exigent un entretien continuel. *Louis XIV* , *Col-
bert* & *Riquet* fe font immortalifés par le canal qui
joint les deux mers ; on ne les a pas encor imités. Il
n'eft pas difficile de traverser une grande partie de la
France par des canaux. Rien n'eft plus aifé en Allema-
gne que de joindre le Rhin au Danube ; mais on a
mieux aimé s'égorger & fe ruiner pour la poffeffion
de quelques villages que de contribuer au bonheur
du monde.



C H I E N.

IL semble que la nature ait donné le chien à l'homme pour sa défense & pour son plaisir. C'est de tous les animaux les plus fidele : c'est le meilleur ami que puisse avoir l'homme.

Il paraît qu'il y en a plusieurs espèces absolument différentes. Comme imaginer qu'un levrier vienne originairement d'un barbet ? il n'en a ni le poil , ni les jambes , ni le corage , ni la tête , ni les oreilles , ni la voix , ni l'odorat , ni l'instinct. Un homme qui n'aurait vu en fait de chiens que des barbets ou des épagneuls , & qui verrait un levrier pour la première fois , le prendrait plutôt pour un petit cheval nain que pour un animal de la race épagneule. Il est bien vraisemblable que chaque race fut toujours ce qu'elle est , sauf le mélange de quelques-unes en petit nombre.

Il est étonnant que le chien ait été déclaré immonde dans la loi juive , comme l'ixion , le griffon , le lièvre , le porc , l'anguille ; il faut qu'il y ait quelque raison physique ou morale que nous n'ayons pu encor découvrir.

Ce qu'on raconte de la sagacité , de l'obéissance , de l'amitié , du courage des chiens est prodigieux , & est vrai. Le philosophe militaire *Ulloa* , nous assure (*a*) que dans le Pérou les chiens espagnols reconnaissent les hommes de race indienne , les poursuivent & les déchirent ; que les chiens péruviens en font autant des espagnols. Ce fait semble prouver que l'une & l'autre espèce de chiens retient encor la haine qui lui fut inspirée du tems de la découverte ; & que

(*a*) *Voyage d'Ulloa au Pérou* , liv. VI.

chaque race combat toujours pour ses maîtres avec le même attachement & la même valeur.

Pourquoi donc le mot de *chien* est-il devenu une injure? on dit par tendresse, *mon moineau*, *ma colombe*, *ma poule*; on dit même *mon chat*; quoique cet animal soit traître. Et quand on est fâché, on appelle les gens *chiens*! Les Turcs mêmes, sans être en colère, disent par une horreur mêlée au mépris, les *chiens de chrétiens*. La populace anglaise, en voyant passer un homme qui par son maintien, son habit & sa perruque, a l'air d'être né vers les bords de la Seine ou de la Loire, l'appelle communément *French dog*, chien de Français. Cette figure de rhétorique n'est pas polie & paraît injuste.

Le délicat *Homère* introduit d'abord le divin *Achille* disant au divin *Agamemnon*; qu'il est impudent comme un chien. Cela pourrait justifier la populace anglaise.

Les plus zélés partisans du chien doivent confesser que cet animal a de l'audace dans les yeux, que plusieurs sont hargneux, qu'ils mordent quelquefois des inconnus en les prenant pour des ennemis de leurs maîtres; comme des sentinelles tirent sur les passans qui approchent trop de la contrescarpe. Ce sont là probablement les raisons qui ont rendu l'épithète de *chien* une injure; mais nous n'osons décider.

Pourquoi le chien a-t-il été adoré ou révééré (comme on voudra) chez les Egyptiens? c'est, dit-on, que le chien avertit l'homme. *Plutarque* nous apprend (a) qu'après que *Cambyse* eut tué leur bœuf *apis* & l'eut fait mettre à la broche, aucun animal n'osa manger les restes des convives, tant était profond le respect pour *apis*; mais le chien ne fut pas si scrupuleux, il avala du dieu. Ces Egyptiens furent scandalisés

(a) *Plutarque*, chap. d'*Isis* & d'*Osiris*:

comme on le peut croire, & *Anubis* perdit beaucoup de son crédit.

Le chien conserva pourtant l'honneur d'être toujours dans le ciel sous le nom du *grand* & du *petit chien*. Nous eumes constamment les jours caniculaires.

Mais de tous les chiens, *Cerbère* fut celui qui eut le plus de réputation ; il avait trois gueules. Nous avons remarqué que tout allait par trois. *Isis*, *Osiris* & *Orus* les trois premières divinités égyptiennes ; les trois frères dieux du monde grec, *Jupiter*, *Neptune* & *Pluton* ; les trois parques ; les trois furies ; les trois juges d'enfer ; les trois gueules du chien de là-bas.

Nous nous apercevons ici avec douleur que nous avons omis l'article des *chats* ; mais nous nous consolons en renvoyant leur histoire. Nous remarquerons seulement qu'il n'y a point de chats dans les cieux ; comme il y a des chèvres, des écrivisses, des taureaux, des beliers, des aigles, des lions, des poissons, des lièvres & des chiens. Mais en récompense, le chat fut consacré ou révééré, ou adoré du culte de *dulie* dans quelques villes, & peut-être de *larrie* par quelques femmes.



DE LA CHINE.

Nous avons assez remarqué ailleurs combien il est téméraire & mal-adroit de disputer à une nation telle que la chinoise ses titres authentiques. Nous n'avons aucune maison en Europe dont l'antiquité soit aussi bien prouvée que celle de l'empire de la Chine. Figurons-nous un savant maronite du mot Athos qui contesterait la noblesse des *Morozini* des *Tiepolo* & des autres anciennes maisons de Venise, des princes d'Allemagne, des *Montmorency*, des *Châtillons*, des *Talerandes* de France, sous prétexte qu'il n'en est parlé ni dans *saint Thomas*, ni dans *saint Bonaventure*. Ce maronite passerait-il pour un homme de bon sens ou de bonne foi ?

Je ne fais quels lettrés de nos climats se sont effrayés de l'antiquité de la nation chinoise. Mais ce n'est point ici une affaire de scholastique. Laissez tous les lettrés chinois, tous les mandarins, tous les empereurs reconnaître *Fo-hi* pour un des premiers qui donnèrent des loix à la Chine environ deux mille cinq ou six cents ans avant notre ère vulgaire. Convenez qu'il faut qu'il y ait des peuples avant qu'il y ait des rois. Convenez qu'il faut un tems prodigieux avant qu'un peuple nombreux, ayant inventé les arts nécessaires, se soit réuni pour se choisir un maître. Si vous n'en convenez pas, il ne nous importe. Nous croirons toujours sans vous que deux & deux font quatre.

Dans une province d'Occident, nommée autrefois *la Celtique*, on a poussé le goût de la singularité & du paradoxe jusqu'à dire que les Chinois n'étaient qu'une colonie d'Egypte, ou bien, si l'on veut, de Phénicie. On a cru prouver, comme on prouve tant

d'autres choses, qu'un roi d'Egypte appelé *Ménès* par les Grecs, était le roi de la *Chine*, *Yu*, & qu'*Atoes* était *Ki*, en changeant seulement quelques lettres ; & voici de plus comme on a raisonné.

Les Egyptiens allumaient des flambeaux quelquefois pendant la nuit, les Chinois allument des lanternes ; donc les Chinois sont évidemment une colonie d'Egypte. Le jésuite *Parennin* qui avait déjà vécu vingt-cinq ans à la Chine, & qui possédait également la langue & les sciences des Chinois, a réfuté toutes ces imaginations avec autant de politesse que de mépris. Tous les missionnaires, tous les Chinois à qui l'on conta qu'au bout de l'Occident on faisait la réforme de l'empire de la Chine, ne firent qu'en rire. Le père *Parennin* répondit un peu plus sérieusement. Vos Egyptiens, disait-il, passèrent apparemment par l'Inde pour aller peupler la Chine. L'Inde alors était-elle peuplée ou non ? si elle l'était, aurait-elle laissé passer une armée étrangère ? si elle ne l'était pas ; les Egyptiens ne feraient-ils pas restés dans l'Inde ? auraient-ils pénétré par des déserts & des montagnes impraticables jusqu'à la Chine, pour y aller fonder des colonies, tandis qu'ils pouvaient si aisément en établir sur les rivages fertiles de l'Inde & du Gange.

Les compilateurs d'une histoire universelle imprimée en angleterre, ont voulu aussi dépouiller les Chinois de leur antiquité, parce que les jésuites étaient les premiers qui avaient bien fait connaître la Chine. C'est-là sans doute une bonne raison pour dire à toute une nation : *vous en avez menti*.

Il y a, ce me semble, une réflexion bien importante à faire sur les témoignages que *Confutzé*, nommé parmi nous *Confucius*, rend à l'antiquité de sa nation ; c'est que *Confutzé* n'avait nul intérêt de mentir ; il ne faisait point le prophète, il ne se disait point inspiré, il n'enseignait point une religion nouvelle, il ne

recourait point aux prestiges ; il ne flatte point l'empereur sous lequel il vivait , il n'en parle seulement pas. C'est enfin le seul des instituteurs du monde qui ne se doit point faire suivre par des femmes.

J'ai connu un philosophe qui n'avait que le portrait de *Confucius* dans son arrière-cabinet ; il mit au bas ces quatre vers :

De la seule raison salutaire interprète ,
Sans éblouir le monde éclairant les esprits ,
Il ne parla qu'en sage , & jamais en prophète ?
Pendant on le crut , & même en son pays.

J'ai lu ses livres avec attention , j'en ai fait des extraits ; je n'y ai trouvé que la morale la plus pure , sans aucune teinture de charlatanisme. Il vivait six cents ans avant notre ère vulgaire. Ses ouvrages furent commentés par les plus savans hommes de la nation. S'il avait menti , s'il avait fait une fausse chronologie , s'il avait parlé d'empereurs qui n'eussent point existé , ne se ferait-il trouvé personne dans une nation savante qui eût réformé la chronologie de *Confutze* ? un seul Chinois a voulu le contredire , & il a été universellement bafoué.

Ce n'est pas ici la peine d'opposer le monument de la grande muraille de la Chine aux monumens des autres nations qui n'en ont jamais approché , ni de redire que les pyramides d'Egypte ne sont que des masses inutiles & puériles en comparaison de ce grand ouvrage , ni de parler de trente-deux éclipses calculées dans l'ancienne chronique de la Chine , dont vingt-huit ont été vérifiées par les mathématiciens d'Europe , ni de faire voir combien le respect des Chinois pour leurs ancêtres assure l'existence de ces mêmes ancêtres , ni de répéter au long combien ce même

respect a nuï chez eux au progrès de la physique , de la géométrie & de l'astronomie.

On fait assez qu'ils sont encor aujourd'hui ce que nous étions tous il y a environ trois cents ans , des raisonneurs très-ignorans. Le plus savant Chinois ressemble à un de nos savans du quinziesme siècle qui possédait son Aristote. Mais on peut être un fort mauvais physicien & un excellent moraliste. Aussi c'est dans la morale & dans l'économie politique , dans l'agriculture , dans les arts nécessaires que les Chinois se sont perfectionnés. Nous leur avons enseigné tout le reste ; mais dans cette partie nous devons être leurs disciples.

DE L'EXPULSION DES MISSIONNAIRES DE LA CHINE.

Humainement parlant , & indépendamment des services que les jésuites pouvaient rendre à la religion chrétienne , n'étaient-ils pas bien malheureux d'être venus de si loin porter la discorde & le trouble dans le plus vaste royaume & le mieux policé de la terre ? & n'était-ce pas abuser horriblement de l'indulgence & de la bonté des peuples orientaux , surtout après les torrens de sang versés à leur occasion au Japon ? scène affreuse dont cet empire n'a cru pouvoir prévenir les suites qu'en fermant ses ports à tous les étrangers.

Ils avaient obtenu de l'empereur de la Chine *Cam-hi* la permission d'enseigner la catholicisme ; ils s'en servirent pour faire croire à la petite portion du peuple dirigé par eux , qu'on ne pouvait servir d'autre maître que celui qui tenait la place de DIEU sur la terre , & qui résidait en Italie sur le bord d'une petite rivière nommée *le Tibre* ; que toute autre opinion religieuse , tout autre culte était abominable aux yeux

de DIEU, & qu'il punirait éternellement quiconque ne croirait pas aux jésuites ; que l'empereur *Cam-hi* leur bienfaiteur, qui ne pouvait pas prononcer CHRIST parce que les Chinois n'ont point la lettre R, serait damné à tout jamais ; que l'empereur *Yontchin* son fils le serait sans miséricorde ; que tous les ancêtres des Chinois & des Tartares l'étaient, que leurs descendants le seraient ainsi que tout le reste de la terre ; & que les révérends pères jésuites avaient une compassion vraiment paternelle de la damnation de tant d'ames.

Ils vinrent à bout de persuader trois princes du sang tartare. Cependant l'empereur *Cam-hi* mourut à la fin de 1722. Il laissa l'empire à son quatrième fils *Yontchin*, qui a été si célèbre dans le monde entier par la justice & par la sagesse de son gouvernement, par l'amour de ses sujets & par l'expulsion des jésuites.

Ils commencèrent par baptiser les trois princes & plusieurs personnes de leur maison : ces néophytes eurent le malheur de désobéir à l'empereur en quelques points qui ne regardaient que le service militaire. Pendant ce tems-là même l'indignation de tout l'empire éclata contre les missionnaires ; tous les gouverneurs des provinces, tous les colao présentèrent contre eux des mémoires. Les accusations furent portées si loin qu'on mit aux fers les trois princes disciples des jésuites.

Il est évident que ce n'était pas pour avoir été baptisés qu'on les traita si durement, puisque les jésuites eux-mêmes avouent dans leurs lettres, que pour eux ils n'essuyèrent aucune violence, & que même ils furent admis à une audience de l'empereur qui les honora de quelques présens. Il est donc prouvé que l'empereur *Yontchin* n'était nullement persécuteur. Et si les princes furent renfermés dans une prison vers

la Tartarie, tandis qu'on traitait si bien leurs convertisseurs, c'est une preuve indubitable qu'ils étaient prisonniers d'état & non pas martyrs.

L'empereur céda bientôt après aux cris de la Chine entière ; on demandait le renvoi des jésuites, comme depuis en France & dans d'autres pays on a demandé leur abolition. Tous les tribunaux de la Chine voulaient qu'on les fit partir sur le champ pour Macao qui est regardé comme une place séparée de l'empire, & dont on a laissé toujours la possession aux Portugais avec garnison chinoise.

Yontchin eut la bonté de consulter les tribunaux & les gouverneurs, pour savoir s'il y aurait quelque danger à faire conduire tous les jésuites dans la province de Kanton. En attendant la réponse il fit venir trois jésuites en sa présence, & leur dit ces propres paroles que le père *Parennin* rapporte avec beaucoup de bonne foi : « Vos Européens dans la province de » Fo-Kien voulaient anéantir nos loix (a) & trou- » blaient nos peuples ; les tribunaux me les ont dé- » férés ; j'ai dû pourvoir à ces désordres, il y va de » de l'intérêt de l'empire. . . . Que diriez-vous si j'en- » voyais dans votre pays une troupe de bonzes & » de lamas prêcher leur loi ? comment les recevriez- » vous ? Si vous avez su tromper mon père, » n'espérez pas me tromper de même. . . . Vous voulez » que les Chinois se fassent chrétiens, votre loi le » demande, je le fais bien ; mais alors que devien- » drons-nous ? les sujets de vos rois ! Les chrétiens » ne croient que vous ; dans un tems de troubles ils » n'écouteront d'autre voix que la vôtre. Je fais bien » qu'actuellement il n'y a rien à craindre ; mais quand » les vaisseaux viendront par mille & dix mille, alors » il pourrait y avoir du désordre.

(a) Le pape y avait déjà donné un évêque.

» La Chine au nord touche le royaume des Russes
» qui n'est pas méprisable ; elle a au sud les Euro-
» péens & leurs royaumes qui sont encor plus con-
» sidérables ; & à l'ouest les princes de Tartarie qui
» nous font la guerre depuis huit ans. . . . *Laurent*
» *Lange* compagnon du prince *Ismaelof* ambassadeur
» du czar , demandait qu'on accordât aux Russes la
» permission d'avoir dans toutes les provinces une
» factorerie ; on ne leur permit qu'à Pékin & sur
» les limites de Kalkas. Je vous permets de demeurer
» de même ici & à Kanton , tant que vous ne don-
» nerez aucun sujet de plainte ; & si vous en donnez ,
» je ne vous laisserai ni ici ni à Kanton. »

On abattit leurs maisons & leurs églises dans toutes les autres provinces. Enfin les plaintes contr'eux redoublèrent. Ce qu'on leur reprochait le plus , c'était d'affaiblir dans les enfans le respect pour leurs pères en ne rendant point les honneurs dus aux ancêtres , d'assembler indécemment les jeunes gens & les filles dans les lieux écartés qu'ils appellaient *églises* , de faire agenouiller les filles entre leurs jambes & de leur parler bas en cette posture. Rien ne paraissait plus monstrueux à la délicatesse chinoise. L'empereur *Yontchin* daigna même en avertir les jésuites , après quoi il renvoya la plupart des missionnaires à Macao , mais avec des politesses & des attentions dont les seuls Chinois peut-être sont capables.

Il retint à Pékin quelques jésuites mathématiciens , & entr'autres ce même *Parennin* dont nous avons déjà parlé , & qui possédant parfaitement le chinois & le tartare , avait souvent servi d'interprète. Plusieurs jésuites se cachèrent dans des provinces éloignées , d'autres dans Kanton même ; & on ferma les yeux.

Enfin , l'empereur *Yontchin* étant mort , son fils & son successeur *Kun-long* acheva de contenter la na-

tion en faisant partir pour Macao tous les missionnaires déguisés qu'on put trouver dans l'empire. Un édit solennel leur en interdisait à jamais l'entrée. S'il en vient quelques-uns, on les prie civilement d'aller exercer leurs talens ailleurs. Point de traitement dur, point de persécution. On m'assure qu'en 1760 un jésuite de Rome étant allé à Kanton, ayant été déféré par un facteur des Hollandais, le colao gouverneur de Kanton le renvoya avec un présent d'une pièce de soie, des provisions & de l'argent.

DU PRÉTENDU ATHÉISME DE LA CHINE.

On a examiné plusieurs fois cette accusation d'athéisme, intentée par nos théologaux d'Occident contre le gouvernement chinois (a) à l'autre bout du monde, c'est assurément le dernier excès de nos folies & de nos contradictions pédantesques. Tantôt on prétendait dans une de nos facultés que les tribunaux ou parlemens de la Chine étaient idolâtres, tantôt qu'ils ne reconnaissaient point de divinité ; & ces raisonneurs poussaient quelquefois leur fureur de raisonner jusqu'à soutenir que les Chinois étaient à la fois athées & idolâtres.

Au mois d'Octobre 1700, la Sorbonne déclara hérétiques toutes les propositions qui soutenaient que l'empereur & les colao croyaient en DIEU. On faisait de gros livres dans lesquels on démontrait, selon la façon théologique de démontrer, que les Chinois n'adoraient que le ciel matériel.

Nil præter nubes & cæli numen adorant.

Mais s'ils adoraient ce ciel matériel, c'était donc là leur Dieu. Ils ressembloient aux Perses qu'on dit avoir adoré le soleil ; ils ressembloient aux anciens

(a) Voyez le siècle de Louis XIV, dans l'Essai sur l'esprit & les mœurs des nations, & ailleurs.

Arabes qui adoraient les étoiles : ils n'étaient donc ni fabricateurs d'idoles, ni athées. Mais un docteur n'y regarde pas de si près, quand il s'agit dans son tripot de déclarer une proposition hérétique & malsonnante.

Ces pauvres gens qui faisaient tant de fracas en 1700 sur le ciel matériel des Chinois, ne savaient pas qu'en 1689 les Chinois ayant fait la paix avec les Russes à Niptchou qui est la limite des deux empires, ils érigèrent la même année, le 8 Septembre, un monument de marbre, sur lequel on grava en langue chinoise & en latin ces paroles mémorables.

Si quelqu'un a jamais la pensée de rallumer le feu de la guerre, nous prions le Seigneur souverain de toutes les choses, qui connaît les cœurs, de punir ces perfides, &c. (a)

Il suffisait de savoir un peu de l'histoire moderne pour mettre fin à ces disputes ridicules ; mais le gens qui croient que le devoir de l'homme consiste à commenter *St. Thomas* & *Scot*, ne s'abaissent pas à s'informer de ce qui se passe entre les plus grands empires de la terre.

(a) Voyez *l'Histoire de la Russie*, écrite sur les mémoires envoyés par l'impératrice *Elizabeth*.



CHRISTIANISME.

ETABLISSEMENT DU CHRISTIANISME , DANS SON
ÉTAT CIVIL ET POLITIQUE.

DIEU nous garde d'oser mêler ici le divin au profane , nous ne fondons point les voies de la providence. Hommes , nous ne parlons qu'à des hommes.

Lorqu'*Antoine* & ensuite *Auguste* eurent donné la Judée à l'arabe *Hérode* leur créature & leur tributaire , ce prince , étranger chez les Juifs , devint le plus puissant de tous leurs rois. Il eut des ports sur la Méditerranée , Ptolomaïde , Ascalon. Il bâtit des villes , il éleva un temple au dieu *Apollon* dans Rhodes ; un temple à *Auguste* dans Césarée. Il bâtit de fond en comble celui de Jérusalem , & il en fit une très-forte citadelle. La Palestine , sous son règne , jouit d'une profonde paix. Enfin , il fut regardé comme un messie , tout barbare qu'il était dans sa famille , & tout tyran de son peuple dont il dévorait la substance pour subvenir à ses grandes entreprises. Il n'adorait que *César* , & il fut presque adoré des hérodiens.

La secte des Juifs était répandue depuis long-tems dans l'Europe & dans l'Asie ; mais ses dogmes étaient entièrement ignorés. Personne ne connaissait les livres juifs , quoique plusieurs fussent , dit-on , déjà traduits en grec dans Alexandrie. On ne savait des Juifs que ce que les Turcs & les Persans savent aujourd'hui des Arméniens , qu'ils sont des courtiers de commerce , des agens de change. Du reste un Turc ne s'informe jamais si un Arménien est eutichéen , ou jacobite , ou chrétien de *St. Jean* , ou arien.

Le

Le théisme de la Chine & les respectables livres de *Confutée* qui vécut environ six cents ans avant *Hérodé*, étaient encor plus ignorés des nations occidentales que les rites juifs.

Les Arabes qui fournissaient les denrées précieuses de l'Inde aux Romains, n'avaient pas plus d'idée de théologie des bracmanes que nos matelots qui vont à Pondichéri ou à Madrafs. Les femmes indiennes étaient en possession de se brûler sur les corps de leurs maris de tems immémorial ; & ces sacrifices étonnans qui sont encor en usage, étaient aussi ignorés des Juifs que les coutumes de l'Amérique. Leurs livres qui parlent de *Gog* & de *Mogog*, ne parlent jamais de l'Inde.

L'ancienne religion de *Zoroastre* était célèbre & n'en était pas plus connue dans l'empire romain. On savait seulement en général que les mages admettaient une résurrection, un paradis, un enfer ; & il fallait bien que cette doctrine eût percé chez les Juifs voisins de la Caldée, puisque la Palestine était partagée du tems d'*Hérodé* entre les pharisiens qui commençaient à croire le dogme de la résurrection, & les saducéens qui ne regardaient cette doctrine qu'avec mépris.

Alexandrie, la ville la plus commerçante du monde entier, était peuplée d'Egyptiens qui adoraient *Sérapis*, & qui consacraient des chats ; de Grecs qui philosophaient, de Romains qui dominaient, de Juifs qui s'enrichissaient. Tous ces peuples s'encharnaient à gagner de l'argent, à se plonger dans les plaisirs ou dans le fanatisme ; à faire ou à défaire des sectes de religion, surtout dans l'oisiveté qu'ils goûtèrent dès qu'*Auguste* eut fermé le temple de *Janus*.

Les Juifs étaient divisés en trois factions principales ; celle des Samaritains se disait la plus ancienne, par ce que Samarie (alors Sebaste) avait subsisté pendant que

Jérusalem fut détruite avec son temple sous les rois de Babylone ; mais ces Samaritains étaient un mélange de Persans & de Palestins.

La seconde faction & la plus puissante, était celle des Jerosolimites. Ces Juifs proprement dits, détestaient ces Samaritains , & en étaient détestés. Leurs intérêts étaient tout opposés. Ils voulaient qu'on ne sacrifât que dans le temple de Jérusalem. Une telle contrainte eût attiré beaucoup d'argent dans cette ville. C'était par cette raison-là même que les Samaritains ne voulaient sacrifier que chez eux. Un petit peuple, dans une petite ville, peut, n'avoir qu'un temple ; mais dès que ce peuple s'est étendu dans soixante & dix lieues de pays en long , & dans vingt-trois en large, comme fit le peuple juif ; dès que son territoire est presque aussi grand & aussi peuplé que le Languedoc ou la Normandie, il est absurde de n'avoir qu'une église. Où en seraient les habitans de Montpellier s'il ne pouvaient entendre la messe qu'à Toulouse ?

La troisième faction était des Juifs hellénistes, composée principalement de ceux qui commerçaient , & qui exerçaient des métiers en Egypte & en Grèce. Ceux-là avaient le même intérêt que les Samaritains. *Onias* fils d'un grand-prêtre juif , & qui voulait être grand-prêtre aussi, obtint du roi d'Egypte *Ptholomée Philometor*, & surtout de *Cléopâtre* sa femme, la permission de bâtir un temple juif auprès de Bubaste. Il assura la reine *Cléopâtre* qu'*Isaïe* avait prédit qu'un jour le seigneur aurait un temple dans cet endroit-là. *Cléopâtre*, à qui il fit un beau présent, lui manda que puis qu'*Isaïe* l'avait dit, il fallait l'en croire. Ce temple fut nommé l'*Onion*. Et si *Onias* ne fut pas grand sacrificateur, il fut capitaine d'une troupe de milices. Ce temple fut construit cent soixante ans avant notre ère vulgaire. Les Juifs de Jérusalem eurent toujours cet *Onion* en horreur, aussi-bien que la traduction dite.

des Septante. Ils instituèrent même une fête d'expiation pour ces deux prétendus sacrilèges.

Les rabbins de l'Onion mêlés avec les Grecs, devinrent plus savans (à leur mode) que les rabbins de Jérusalem & de Samarie ; & ces trois factions commencèrent à disputer entr'elles sur des questions de controverse qui rendent nécessairement l'esprit subtil, faux & infociable.

Les Juifs égyptiens, pour égaler l'austérité des esséniens & des judéites de la Palestine , établirent quelque tems avant le christianisme la secte des thérapeutes, qui se vouèrent comme eux à une espèce de vie monastique & à des mortifications.

Ces différentes sociétés étaient des imitations des anciens mystères égyptiens, persans, thraciens, grecs, qui avaient inondé la terre depuis l'Euphrate & le Nil jusqu'au Tibre.

Dans les commencemens les initiés admis à ces confréries étaient en petit nombre, & regardés comme des hommes privilégiés séparés de la multitude ; mais du tems d'*Auguste* leur nombre fut très-considérable ; de sorte qu'on ne parlait que de religion du fond de la Syrie au mont Atlas, & à l'Océan germanique.

Parmi tant de sectes & de cultes s'était établie l'école de *Platon*, non-seulement dans la Grèce, mais à Rome, sur-tout dans l'Egypte. *Platon* avait passé pour avoir puisé sa doctrine chez les Egyptiens, & ceux-ci croyaient révéndiquer leur propre bien en faisant valoir les idées archeptiques platoniques, son verbe, & l'espèce de trinité qu'on débrouille dans quelques ouvrages de *Platon*.

Il paraît que cet esprit philosophique répandu alors sur tout l'Occident connu, laissa du moins échapper quelques étincelles d'esprit raisonneur vers la Palestine.

Il est certain que du tems d'*Hérode* on disputait sur les attributs de la Divinité, sur l'immortalité de l'esprit hu-

main , sur la résurrection des corps. Les Juifs racontent que la reine *Cléopatre* leur demanda si on ressusciterait nud ou habillé.

Les Juifs raisonnaient donc à leur manière. L'exagérateur *Joseph* était très-savant pour un militaire. Il y avait d'autres savans dans l'état civil, puisqu'un homme de guerre l'était. *Philon* son contemporain aurait eu de la réputation parmi les Grecs. *Gamaliel* le maître de *St. Paul*, était un grand controversiste. Les auteurs de la *Mishna* furent des polymathes.

La populace s'entretenait de religion chez les Juifs, comme nous voyons aujourd'hui en Suisse, à Genève, en Allemagne, en Angleterre, & surtout dans les Cevennes, les moindres habitans agiter la controverse. Il y a plus ; des gens de la lie du peuple ont fondé des sectes ; *Fox* en Angleterre, *Muncer* en Allemagne, les premiers réformés en France. Enfin, en faisant abstraction du grand courage de *Mahomet*, il n'était qu'un marchand de chameaux.

Ajoutons à tous ces préliminaires, que du tems d'*Hérode* on s'imagina que le monde était près de sa fin, comme nous l'avons déjà remarqué. (Voyez *Fin du monde.*)

Ce fut dans ces tems préparés par la divine providence, qu'il plut au Père éternel d'envoyer son fils sur la terre ; mystère adorable & incompréhensible auquel nous ne touchons pas.

Nous disons seulement que dans ces circonstances, si JESUS prêcha une morale pure, s'il annonça un prochain royaume des cieux pour la récompense des justes, s'il eut des disciples attachés à sa personne & à ses vertus, si ces vertus mêmes lui attirèrent les persécutions des prêtres ; si la calomnie le fit mourir d'une mort infame ; sa doctrine constamment annoncée par ses disciples dut faire un très-grand effet dans le monde. Je ne parle encor une fois qu'humainement :

je laisse à part la foule des miracles & des prophéties. Je soutiens que le christianisme dut plus réussir par sa mort que s'il n'avait pas été persécuté. On s'étonne que ses disciples aient fait de nouveaux disciples ; je m'étonnerais bien davantage s'ils n'avaient pas attiré beaucoup de monde dans leur parti. Soixante & dix personnes convaincues de l'innocence de leur chef, de la pureté de ses mœurs & de la barbarie de ses juges, doivent soulever bien des cœurs sensibles.

Le seul *Saul Paul*, devenu l'ennemi de *Gamaliel* son maître, (quelle qu'en ait été la raison) devait, humainement parlant, attirer mille hommages à JESUS, quand même JESUS n'aurait été qu'un homme de bien opprimé. *St. Paul* était savant, éloquent, véhément, infatigable, instruit dans la langue grecque, secondé de zélateurs bien plus intéressés que lui à défendre la réputation de leur maître. *St. Luc* était un Grec d'Alexandrie, (a) homme de lettres puis qu'il était médecin.

Le premier chapitre de *St. Jean* est d'une sublimité platonicienne qui dut plaire aux platoniciens d'Alexandrie. Et en effet, il se forma bientôt dans cette ville une école fondée par *Luc*, ou par *Marc* (soit l'évangéliste, soit un autre) perpétuée par *Athénagore*, *Panthène*, *Origène*, *Clément*, tous savans, tous éloquens. Cette école une fois établie, il était impossible que le christianisme ne fît pas des progrès rapides.

La Grèce, la Syrie, l'Egypte, étaient les théâtres de ces célèbres anciens mystères qui enchantèrent les peuples. Les chrétiens eurent leurs mystères comme

(a) Le titre de l'évangile syriaque de *St. Luc* porte : *Evangile de Luc l'évangéliste, qui évangélisa en grece dans Alexandrie la grande.* On trou-

ve encor ces mots dans les constitutions apostoliques : *Le second évêque d'Alexandrie fut Avilius institué par Luc.*

eux. On dut s'empressez à s'y faire initier, ne fût-ce d'abord que par curiosité ; & bientôt cette curiosité devint persuasion. L'idée de la fin du monde prochaine devait surtout engager les nouveaux disciples à mépriser les biens passagers de la terre qui allaient périr avec eux. L'exemple des thérapeutes invitait à une vie solitaire & mortifiée : tout concourait donc puissamment à l'établissement de la religion chrétienne.

Les divers troupeaux de cette grande société naissante ne pouvaient, à la vérité, s'accorder entr'eux. Cinquante-quatre sociétés eurent cinquante-quatre évangiles différens, tous secrets comme leurs mystères, tous inconnus aux gentils, qui ne virent nos quatre évangiles canoniques qu'au bout de deux cent cinquante années. Ces différens troupeaux, quoique divisés, reconnaissaient le même pasteur. Ebionites opposés à *saint Paul*, nazaréens, disciples d'*Himeneos*, d'*Alexandros*, d'*Hermogènes*, carpocratians, basilidiens, valentiniens, marcionites, sabelliens, gnostiques, montanistes, cent sectes élevées les unes contre les autres ; toutes en se faisant des reproches mutuels, étaient cependant toutes unies en JESUS, invoquaient JESUS, voyaient en JESUS l'objet de leurs pensées & le prix de leurs travaux.

L'empire romain, dans lequel se formèrent toutes ces sociétés, n'y fit pas d'abord attention. On ne les connut à Rome que sous le nom général de juifs, auxquels le gouvernement ne prenait pas garde. Les Juifs avaient acquis par leur argent le droit de commercer. On en chassa de Rome quatre mille sous *Tibère*. Le peuple les accusa de l'incendie de Rome sous *Néron*, eux & les nouveaux juifs demi-chrétiens.

On les chassa encor sous *Claude* ; mais leur argent les fit toujours revenir. Ils furent méprisés & tranquilles. Les chrétiens de Rome furent moins nombreux que ceux de Grèce, d'Alexandrie & de Syrie. Les Ro-

maines n'eurent ni pères de l'église , ni hérésiarques dans les premiers siècles. Plus ils étaient éloignés du berceau du christianisme , moins on vit chez eux de docteurs & d'écrivains. L'église était grecque , & tellement grecque qu'il n'y eut pas un seul mystère , un seul rite , un seul dogme qui ne fût exprimé en cette langue.

Tous les chrétiens , soit Grecs , soit Syriens , soit Romains , soit Egyptiens , étaient partout regardés comme des demi - juifs. C'était encor une raison de plus pour ne pas communiquer leurs livres aux gentils , pour rester unis entr'eux & impénétrables. Leur secret était plus inviolablement gardé que celui des mystères d'*Isis* & de *Cérès*. Ils faisaient une république à part , un état dans l'état. Point de temples , point d'autels , nul sacrifice , aucune cérémonie publique. Ils élisaient leurs supérieurs secrets à la pluralité des voix. Ces supérieurs , sous le nom d'anciens , de prêtres , d'évêques , de diacres menageaient la bourse commune , avaient soin des malades , pacifiaient leurs querelles. C'était une honte , un crime parmi eux de plaider devant les tribunaux , de s'enrôler dans la milice ; & pendant cent ans il n'y eut pas un chrétien dans les armées de l'empire.

Ainsi retirés au milieu du monde , & inconnus même en se montrant , ils échappaient à la tyrannie des proconsuls & des préteurs , & vivaient libres dans le public esclavage.

On ignore l'auteur du fameux livre intitulé , *Ton apostolon Didakai* , les constitutions apostoliques ; de même qu'on ignore les auteurs des cinquante évangiles non-reçus , & des actes de *St. Pierre* , & du testament des douze patriarches , & de tant d'autres écrits des premiers chrétiens. Mais il est vraisemblable que ces constitutions sont du second siècle. Quoiqu'elles soient fausement attribuées aux apôtres , elles sont très-précieuses.

On y voit quels étaient les devoirs d'un évêque élu par les chrétiens ; quel respect ils devaient avoir pour lui, quels tributs ils devaient lui payer.

L'évêque ne pouvait avoir qu'une épouse qui eût bien soin de sa maison, (a) *Mias andra gegenimenon gunaikos monogamou kalos tou idiou oikou proestota.*

On exhortait les chrétiens riches à adopter les enfans des pauvres. On faisait des collectes pour les veuves & les orphelins ; mais on ne recevait point l'argent des pécheurs ; & nommément il n'était pas permis à un cabaretier de donner son offrandre. Il est dit (b) qu'on les regardait comme des fripons. C'est pourquoi très-peu de cabaretiers étaient chrétiens. Cela même empêchait les chrétiens de fréquenter les tavernes, & les éloignait de toute société avec les gentils.

Les femmes pouvant parvenir à la dignité de diaconesses, en étaient plus attachées à la confraternité chrétienne. On les consacrait ; l'évêque les oignait d'huile au front comme on avait huilé autrefois les rois juifs. Que de raisons pour lier ensemble les chrétiens par des nœuds indissolubles !

Les persécutions, qui ne furent jamais que passagères, ne pouvaient servir qu'à redoubler le zèle & à enflammer la ferveur ; de sorte que sous *Dioclétien* un tiers de l'empire se trouva chrétien.

Voilà une petite partie des causes humaines qui contribuèrent au progrès du christianisme. Joignez-y les causes divines qui sont à elles comme l'infini est à l'unité, & vous ne pourrez être surpris que d'une seule chose, c'est que cette religion si vraie ne se soit pas étendue tout-d'un-coup dans les deux hémisphères, sans en excepter l'isle la plus sauvage.

DIEU lui-même étant descendu du ciel, étant mort

(a) Livre IV. chap. I. 1 (b) Chap. VI.

pour racheter tous les hommes , pour extirper à jamais le péché sur la face de la terre ; a cependant laissé la plus grande partie du genre humain en proie à l'erreur , au crime & au diable. Cela paraît une fatale contradiction à nos faibles esprits ; mais ce n'est pas à nous d'interroger la providence ; nous ne devons que nous anéantir devant elle.

CHRONOLOGIE.

ON dispute depuis long-tems sur l'ancienne chronologie , mais y en a-t-il une ?

Il faudroit que chaque peuplade considérable eût possédé & conservé des registres authentiques bien attestés. Mais combien peu de peuplades savaient écrire ? & dans le petit nombre d'hommes qui cultivèrent cet art si rare , s'en est-il trouvé qui prissent la peine de marquer deux dates avec exactitude ?

Nous avons à la vérité dans des tems très-récens les observations célestes des Chinois & des Caldéens. Elles ne remontent qu'environ deux mille ans plus ou moins avant notre ère vulgaire. Mais quand les premières annales se bornent à nous instruire qu'il y eut une éclipse sous un tel prince , c'est nous apprendre que ce prince existait , & non pas ce qu'il a fait.

De plus , les Chinois comptent l'année de la mort d'un empereur toute entière , fût-il mort le premier jour de l'an ; & son successeur date l'année suivante du nom de son prédécesseur. On ne peut montrer plus de respect pour ses ancêtres ; mais on ne peut supputer les tems d'une manière plus fautive en comparaison de nos nations modernes.

Ajoutez que les Chinois ne commencent leur cycle

sexagénaire , dans lequel ils ont mis de l'ordre , qu'à l'empereur *Jao* , deux mille trois cent cinquante-sept ans avant notre ère vulgaire. Tout le tems qui précède cette époque est d'une obscurité profonde.

Les hommes se sont toujours contentés de l'à-peu-près en tout genre. Par exemple , avant les horloges on ne savait qu'à-peu-près les heures du jour & de la nuit. Si on bâtissait , les pierres n'étaient qu'à-peu-près taillées , les bois à-peu-près équarris , les membres des statues à-peu-près dégrossis , on ne connaissait qu'à - peu - près ses plus proches voisins ; & malgré la perfection où nous avons tout porté , c'est ainsi qu'on en use encor dans la plus grande partie de la terre.

Ne nous étonnons donc pas s'il n'y a nulle part de vraie chronologie ancienne. Ce que nous avons des Chinois est beaucoup , si vous le comparez aux autres nations.

Nous n'avons rien des Indiens ni des Perses , presque rien des anciens Egyptiens. Tous nos systèmes inventés sur l'histoire de ces peuples , se contredisent autant que nos systèmes métaphysiques.

Les olympiades des Grecs ne commencent que sept cent vingt-huit ans avant notre manière de compter. On voit seulement vers ce tems-là quelques flambeaux dans la nuit , comme l'ère de *Nabonassar* , la guerre de Lacédémone & de Mésène ; encor dispute-t-on sur ces époques.

Tite-Live n'a garde de dire en quelle année *Romulus* commença son prétendu règne. Les Romains , qui savaient combien cette époque est incertaine , se seraient moqués de lui s'il eût voulu la fixer.

Il est prouvé que les deux cent quarante ans qu'on attribue aux sept premiers rois de Rome , sont le calcul le plus faux.

Les quatre premiers siècles de Rome sont absolument dénués de chronologie.

Si quatre siècles de l'empire le plus mémorable de la terre, ne forment qu'un amas indigeste d'événemens mêlés de fables, sans presque aucune date, que fera-ce des petites nations resserrées dans un coin de terre, qui n'ont jamais fait aucune figure dans le monde, malgré tous leurs efforts pour remplacer en charlataneries & en prodiges, ce qui leur manquait en puissance & en culture des arts ?

DE LA VANITÉ DES SYSTÈMES, SUR-
TOUT EN CHRONOLOGIE.

M. l'abbé de *Condillac* rendit un très-grand service à l'esprit humain, quand il fit voir le faux de tous les systèmes. Si on peut espérer de rencontrer un jour un chemin vers la vérité, ce n'est qu'après avoir bien reconnu tous ceux qui mènent à l'erreur. C'est du moins une consolation d'être tranquille, & de ne plus chercher, quand on voit que tant de savans ont cherché en vain.

La chronologie est un amas de vessies remplies de vent. Tous ceux qui ont cru y marcher sur un terrain solide, sont tombés. Nous avons aujourd'hui quatre-vingts systèmes, dont il n'y en a pas un de vrai.

Les Babyloniens disaient, nous comptons quatre cent soixante & treize mille années d'observations célestes. Vient un Parisien qui leur dit, votre compte est juste ; vos années étaient d'un jour solaire ; elles reviennent à douze cent quatre-vingt-dix-sept des nôtres, depuis *Atlas* roi d'Afrique grand astronome, jusqu'à l'arrivée d'*Alexandre* à Babylone.

Mais jamais, quoi qu'en dise notre Parisien, aucun peuple n'a pris un jour pour un an ; & le peuple de Babylone encor moins que personne. Il fallait seulement que ce nouveau venu de Paris dit aux Caldéens, vous êtes des exagérateurs, & nos ancêtres des igno-

rans ; les nations sont sujettes à trop de révolutions pour conserver des quatre mille sept cent trente-six siècles de calculs astronomiques. Et quant au roi des Maures *Atlas* , personne ne fait en quel tems il a vécu. *Pythagor* avait autant de raison de prétendre avoir été coq , que vous de vous vanter de tant d'observations.

Le grand ridicule de toutes ces chronologies fantastiques , est d'arranger toutes les époques de la vie d'un homme , sans savoir si cet homme a existé.

Langlet répète après quelques autres , dans sa *Compilation chronologique de l'histoire universelle*, que précisément dans le tems d'*Abraham* , six ans après la mort de *Sara* , très-peu connue des Grecs , *Jupiter* âgé de soixante - deux ans commença à régner en *Theffalie* , que son règne fut de soixante ans , qu'il épousa sa sœur *Junon* , qu'il fut obligé de céder les côtes maritimes à son frère *Neptune* , que les titans lui firent la guerre. Mais y a-t-il eu un *Jupiter* ? C'était par - là qu'il fallait commencer.

C I E L M A T É R I E L .

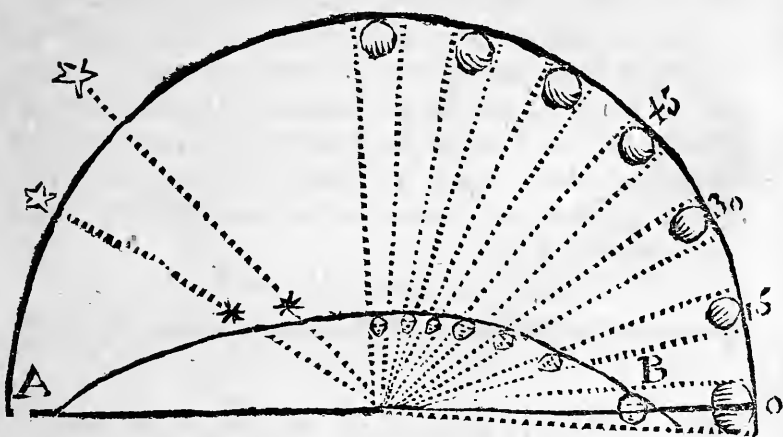
LES loix de l'optique fondées sur la nature des choses , ont ordonné que de notre petit globe nous verrons toujours le ciel matériel , comme si nous en étions le centre , quoique nous soyons bien loin d'être centre.

Que nous le verrons toujours comme une voûte surbaissée , quoiqu'il n'y ait d'autre voûte que celle de notre atmosphère , laquelle n'est point surbaissée.

Que nous verrons toujours les astres roulans sur

cette voûte, & comme dans un même cercle ; quoiqu'il n'y ait que cinq planètes principales & dix lunes , & un anneau , qui marchent ainsi que nous dans l'espace.

Que notre soleil & notre lune nous paraîtront toujours d'un tiers plus grands à l'horison qu'au zénith , quoiqu'ils soient plus près de l'observateur au zénith qu'à l'horison ; & que les étoiles nous paraîtront toujours plus rapprochées à l'horison qu'au zénith. Voici l'effet que font nécessairement les astres sur nos yeux.



Cette figure représente à-pe u-près en quelle proportion le soleil & la lune doivent être apperçus dans la courbe A B , & comment les astres doivent paraître plus rapprochés les uns des autres dans la même courbe.

1°. Telles sont les loix de l'optique , telle est la nature de vos yeux , que premièrement le ciel matériel , les nuages , la lune , le soleil qui est si loin de vous , les planètes qui dans leur apogée en sont encor plus loin , tous les astres placés à des distances encor plus immenses , comètes , météores , tout doit vous pa-

raître dans cette voûte surbaissée composée de votre atmosphère.

2°. Pour moins compliquer cette vérité, observons seulement ici le soleil qui semble parcourir le cercle A B.

Il doit vous paraître au zénith plus petit qu'à quinze degrés au-dessous, à trente degrés encor plus gros, & enfin à l'horison encor davantage ; tellement que ses dimensions dans le ciel inférieur décroissent en raison de ses hauteurs dans la progression suivante ;

A l'horison - - - - -	100.
A quinze degrés - - - - -	68.
A trente degrés - - - - -	50.
A quarante-cinq degrés - - - - -	40.

Ses grandeurs apparentes dans la voûte surbaissée, sont comme ses hauteurs apparentes ; & il en est de même de la lune & d'une comète. (Voyez *Robert Shmith.*)

3°. Ce n'est point l'habitude, ce n'est point l'interposition des terres, ce n'est point la réfraction de l'atmosphère qui causent cet effet. *Mallebranche & Regis* ont disputé l'un contre l'autre ; mais *Robert Shmith* a calculé.

4°. Observez les deux étoiles qui étant à une prodigieuse distance l'un de l'autre, & à des profondeurs très-différentes dans l'immensité de l'espace, sont considérées ici comme placées dans le cercle que le soleil semble parcourir. Vous les voyez distantes l'une de l'autre dans le grand cercle ; se rapprochant dans le petit par les mêmes loix.

C'est ainsi que vous voyez le ciel matériel. C'est par ces règles invariables de l'optique que vous voyez les planètes tantôt rétrogrades, tantôt stationnaires ; elles ne font rien de tout cela. Si vous étiez dans le soleil, vous verriez toutes les planètes & les comètes rouler

régulièrement autour de lui dans les ellipses que DIEU leur assigne. Mais vous êtes sur la planète de la Terre, dans un coin où vous ne pouvez jouir de tout le spectacle.

N'accusons donc point les erreurs de nos sens avec *Mallebranche* ; des loix constantes de la nature, émanées de la volonté immuable du tout-puissant, & proportionnées à la constitution de nos organes, ne peuvent être des erreurs.

Nous ne pouvons voir que les apparences des choses, & non les choses mêmes. Nous ne sommes pas plus trompés quand le soleil, ouvrage de DIEU, cet astre un million de fois aussi gros que notre terre, nous paraît plat & large de deux pieds, que lorsque, dans un miroir convexe, ouvrage de nos mains, nous voyons un homme sous la dimension de quelques pouces.

Si les mages Caldéens furent les premiers qui se servirent de l'intelligence que DIEU leur donna pour mesurer & mettre à leur place les globes célestes, d'autres peuples plus grossiers ne les imitèrent pas.

Ces peuples enfans & sauvages imaginèrent la terre plate, soutenue dans l'air je ne sais comment par son propre poids ; le soleil, la lune & les étoiles marchant continuellement sur un ceintre solide qu'on appella *plaque firmament* ; ce ceintre portant des eaux & ayant des portes d'espace en espace, les eaux sortant par ces portes pour humecter la terre.

Mais comment le soleil, la lune & tous les astres, reparaissaient-ils après s'être couchés ? on n'en savait rien. Le ciel touchait à la terre plate ; il n'y avait pas moyen que le soleil, la lune & les étoiles tournassent sous la terre & allassent se lever à l'Orient après s'être couchés à l'Occident. Il est vrai que ces ignorans avaient raison par hasard, en ne concevant pas que le soleil & les étoiles fixes tournassent autour de la terre. Mais ils étaient bien loin de soup-

çonner le soleil immobile, & la terre avec son satellite tournant autour de lui dans l'espace avec les autres planètes. Il y avait plus loin de leurs fables au vrai système du monde que des ténèbres à la lumière.

Ils croyaient que le soleil & les étoiles revenaient par des chemins inconnus, après s'être délassés de leur course dans la mer Méditerranée, on ne fait pas précisément dans quel endroit. Il n'y avait pas d'autre astronomie du tems même d'*Homère* qui est si nouveau. Car les Caldéens tenaient leur science secrète pour se faire plus respecter des peuples. *Homère* dit plus d'une fois, que le soleil se plonge dans l'Océan; (& encor cet Océan c'est le Nil) c'est-là qu'il répare par la fraîcheur des eaux, pendant la nuit, l'épuisement du jour; après quoi il va se rendre au lieu de son lever par des routes inconnues aux mortels. On a comparé cette idée à celle du baron de *Feneste*, qui dit, que si on ne voit pas le soleil quand il revient, *c'est qu'il revient de nuit.*

Comme alors la plupart des peuples de Syrie & les Grecs, connaissaient un peu l'Asie & une petite partie de l'Europe, & qu'ils n'avaient aucune notion de tout ce qui est au nord du Pont-Euxin & au midi du Nil, ils établirent d'abord que la terre était plus longue que large d'un grand tiers; par conséquent le ciel qui touchait à la terre & qui l'embrassait, était aussi plus long que large. Delà nous vinrent les degrés de longitude & de latitude, dont nous avons toujours conservé les noms, quoique nous ayons réformé la chose.

Le livre de *Job*, composé par un ancien Arabe, qui avait quelque connaissance de l'astronomie, puisqu'il parle des constellations, s'exprime pourtant ainsi.
« Où étiez-vous quand je jetais les fondemens de
» la terre? qui en a pris les dimensions? sur quoi
» fes

» ses bafes portent - elles ? qui a pofé fa pierre angulaire ? »

Le moindre écolier lui répondrait aujourd'hui , La terre n'a ni pierre angulaire , ni bafe , ni fondement ; & à l'égard de fes dimensions nous les connaissons très-bien , puisque depuis *Magellan* jufqu'à M. de *Bougainville* , plus d'un navigateur en a fait le tour .

Le même écolier fermerait la bouche au déclamateur *Laftance* & à tous ceux qui ont dit avant & après lui que la terre eft fondée fur l'eau , & que le ciel ne peut être au-deffous de la terre , & que par conféquent il eft ridicule & impie de foupçonner qu'il y ait des antipodes .

C'eft une chofe curieufe de voir avec quel dédain , avec quelle pitié *Laftance* regarde tous les philofophes qui depuis quatre cents ans commençoient à connaître le cours apparent du foleil & des planètes , la rondeur de la terre , la liquidité , la non réfiftance des cieux , à travers defquels les planètes couraient dans leurs orbites , &c. Il recherche (a) *par quels degrés les philofophes font parvenus à cet excès de folie de faire de la terre une boule , & d'entourer cette boule du ciel.*

Ces raifonnemens font dignes de tous ceux qu'il fait fur les fifylles .

Notre écolier dirait à tous ces docteurs : apprenez qu'il n'y a point de cieux folides placés les uns fur les autres , comme on vous l'a dit ; qu'il n'y a point de cercles réels dans lefquels les aftres courent fur une prétendue plaque .

Que le foleil eft le centre de notre monde planétaire .

Que la terre & les planètes roulent autour de lui ,

(a) *Laftance* , liv. III. chap. X XIV.

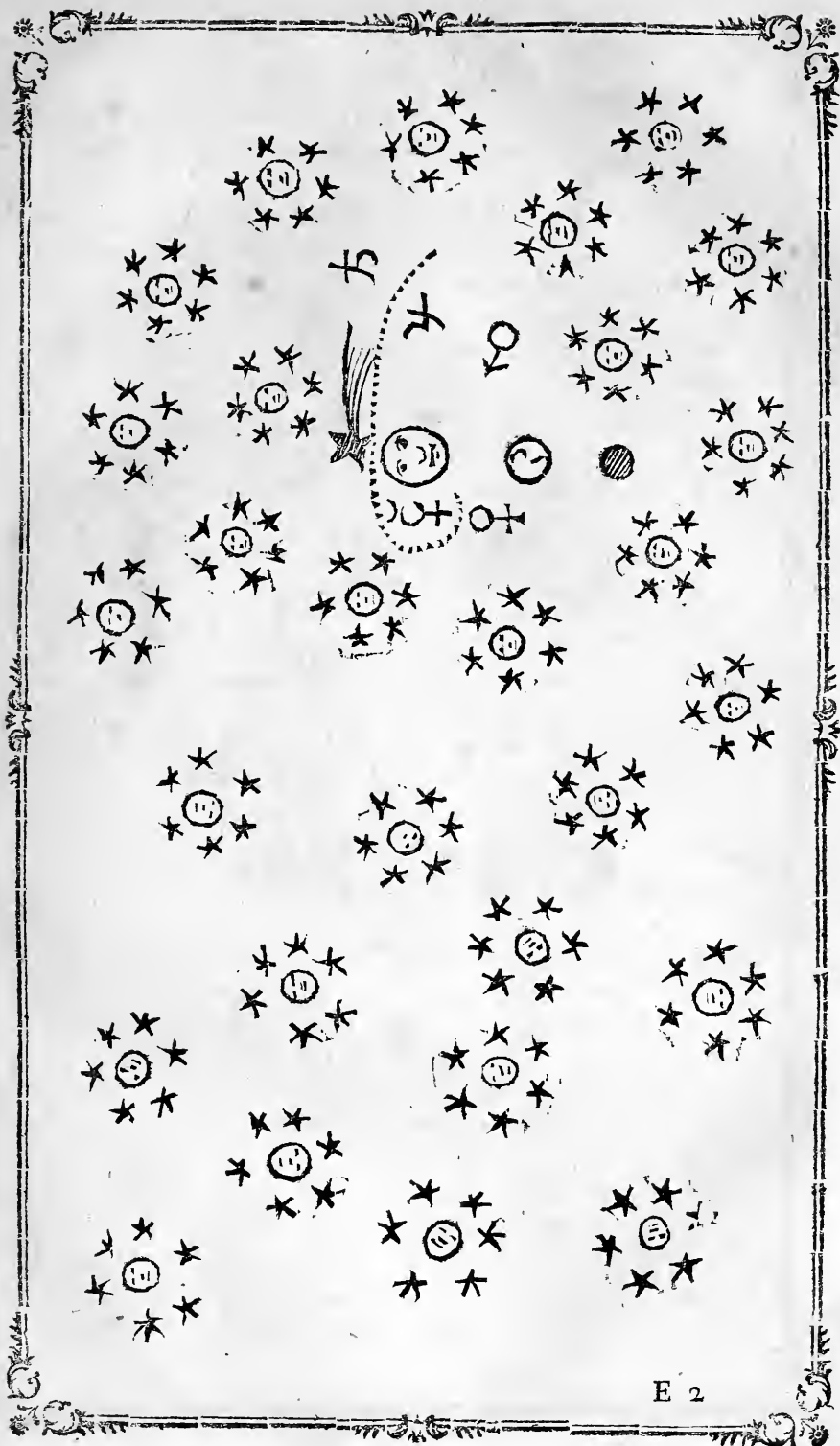
dans l'espace , non pas en traçant des cercles , mais des ellipses.

Apprenez qu'il n'y a ni dessus ni dessous , mais que les planètes , les comètes tendent routes vers le soleil , leur centre , & que le soleil tend vers elles , par une gravitation éternelle.

Laclance & les autres babillards seraient bien étonnés en voyant le système du monde tel qu'il est.

Cette petite planche représente , quoi qu'imparfaitement , comment notre soleil , notre monde planétaire , nos comètes sont perdus dans l'immensité de l'espace peuplé de tant d'autres univers , & à quel point cette expression commune le ciel & la terre est impropre , quoique nécessaire à notre faiblesse.







LE CIEL DES ANCIENS.

SI un ver à soie donnait le nom de *ciel* au petit duvet qui entoure sa coque , il raisonnerait aussi bien que firent tous les anciens , en donnant le nom de *ciel* à l'atmosphère , qui est , comme dit très - bien M. de Fontenelle dans ses *mondes* , le duvet de notre coque.

Les vapeurs qui sortent de nos mers & de notre terre , & qui forment les nuages , les météores & les tonnerres , furent pris d'abord pour la demeure des dieux. Les dieux descendent toujours dans des nuages d'or chez Homère ; c'est delà que les peintres les peignent encor aujourd'hui assis sur une nuée. Comment est-on assis sur l'eau ? Il était bien juste que le maître des dieux fût plus à son aise que les autres : on lui donna un aigle pour le porter , parce que l'aigle vole plus haut que les autres oiseaux.

Les anciens Grecs voyant que les maîtres des villes demeuraient dans des citadelles , au haut de quelque montagne , jugèrent que les dieux pouvaient avoir une citadelle aussi , & la placèrent en Thessalie sur le mont Olympe , dont le sommet est quelquefois caché dans les nues ; de sorte que leur palais était de plain-pied à leur ciel.

Les étoiles & les planètes qui semblent attachées à la voûte bleue de notre atmosphère , devinrent ensuite les demeures des dieux ; sept d'entr'eux eurent chacun leur planète , les autres logèrent où ils purent ; le conseil général des dieux se tenait dans une grande salle , à laquelle on allait par la voie lactée ; car il fallait bien que les dieux eussent une salle en l'air , puis-

que les hommes avaient des hôtels-de-ville sur la terre.

Quand les titans , espèce d'animaux entre les dieux & les hommes , déclarèrent une guerre assez juste à ces dieux-là , pour réclamer une partie de leur héritage du côté paternel , étant fils du ciel & de la terre , ils ne mirent que deux ou trois montagnes les unes sur les autres , comptant que c'en était bien assez pour se rendre maître du ciel & du château de l'Olympe.

*Neve foret terris securior arduus æther ;
Affectasse ferunt regnum cæleste gigantes ,
Altaque congestos struxisse ad sidera montes.*

On attaqua le ciel aussi bien que la terre ;
Les géants , chez les dieux osant porter la guerre ,
Entassèrent des monts jusqu'aux astres des nuits.

Il y a pourtant des six cent millions de lieues de ces astres-là , & beaucoup plus loin encor de plusieurs étoiles au mont Olympe.

Virgile ne fait point de difficulté de dire :

Sub pedibusque videt nubis & sydera Daphnis.
Daphnis voit sous ses pieds les astres & les nues.

Mais où donc était Daphnis ?

A l'opéra & dans des ouvrages plus sérieux on fait descendre des dieux au milieu des vents , des nuages & du tonnerre , c'est-à-dire , qu'on promène DIEU dans les vapeurs de notre petit globe. Ces idées sont si proportionnées à notre faiblesse , qu'elles nous paraissent grandes.

Cette physique d'enfans & de vieilles était prodigieusement ancienne ; cependant on croit que les Caldéens avaient des idées presque aussi saines que nous de ce qu'on appelle *le ciel* ; ils plaçaient le soleil au

centre de notre monde planétaire , à - peu - près à la distance de notre globe que nous avons reconnue ; ils faisaient tourner la terre , & quelques planètes autour de cet astre ; c'est ce que nous apprend *Aristarque* de Samos : c'est à-peu-près le système du monde que *Copernic* a perfectionné depuis ; mais les philosophes gardaient le secret pour eux , afin d'être plus respectés des rois & du peuple , ou plutôt pour n'être pas persécutés.

Le langage de l'erreur est si familier aux hommes , que nous appellons encor nos vapeurs , & l'espace de la terre à la lune , du nom de *ciel* ; nous disons , monter au ciel , comme nous disons que le soleil tourne , quoiqu'on sache bien qu'il ne tourne pas. Nous sommes probablement le ciel pour les habitans de la lune , & chaque planète place son ciel dans la planète voisine.

Si on avait demandé à *Homère* dans quel ciel était allée l'ame de *Sarpédon* , & où était celle d'*Hercule* , *Homère* eût été bien embarrassé ; il eût répondu par des vers harmonieux.

Quelle fureté avait-on que l'ame aérienne d'*Hercule* se fût trouvée plus à son aise dans *Vénus* , dans *Saturne* , que sur notre globe ? Aurait-elle été dans le soleil ? la place ne paraît pas tenable dans cette fournaise. Enfin , qu'entendaient les anciens par le ciel ? ils n'en savaient rien , ils criaient toujours *le ciel & la terre* ; c'est comme si on criait l'infini & un atôme. Il n'y a point , à proprement parler , de ciel , il y a une quantité prodigieuse de globes qui roulent dans l'espace vuide , & notre globe roule comme les autres.

Les anciens croyaient qu'aller dans les cieux c'était monter ; mais on ne monte point d'un globe à un autre ; les globes célestes sont tantôt au-dessus de notre horizon , tantôt au-dessous. Ainsi , supposons que *Vénus* étant venue à *Paphos* , retournât dans sa pla-

nète quand cette planète était couchée, la déesse *Vénus* ne montait point alors par rapport à notre horizon ; elle descendait , & on devait dire en ce cas *descendre au ciel*. Mais les anciens n'y entendaient pas tant de finesse ; ils avaient des notions vagues , incertaines , contradictoires sur tout ce qui tenait à la physique. On a fait des volumes immenses pour savoir ce qu'ils pensaient sur bien des questions de cette sorte. Quatre mots auraient suffi ; *ils ne pensaient pas*.

C I C E R O N.

C'EST dans le tems de la décadence des beaux arts en France , c'est dans le siècle des paradoxes , & dans l'avilissement de la littérature & de la philosophie persécutées , qu'on veut flétrir *Cicéron* ; & quel est l'homme qui essaie de déshonorer sa mémoire ? c'est un de ses disciples , c'est un homme qui prête , comme lui , son ministère à la défense des accusés ; c'est un avocat qui a étudié l'éloquence chez ce grand maître ; c'est un citoyen qui paraît animé comme *Cicéron* même de l'amour du bien public.

Dans un livre intitulé *Canaux navigables*, livre rempli de vues patriotiques & grandes plus que praticables , on est bien étonné de lire cette philippique contre *Cicéron* qui n'a jamais fait creuser de canaux.

« Le trait le plus glorieux de l'histoire de *Cicéron*,
 » c'est la ruine de la conjuration de *Catilina* ; mais
 » à le bien prendre , elle ne fit du bruit à Rome qu'autant qu'il affecta d'y mettre de l'importance. Le
 » danger existait dans ses discours bien plus que dans
 » la chose. C'était une entreprise d'hommes ivres

» qu'il était facile de déconcerter. Ni le chef , ni les
» complices n'avaient pris la moindre mesure pour assu-
» rer le succès de leur crime. Il n'y eut d'étonnant
» dans cette étrange affaire que l'appareil dont le consul
» chargea toutes ses démarches , & la facilité avec la-
» quelle on lui laissa sacrifier à son amour-propre tant de
» rejettons des plus illustres familles.

» D'ailleurs , la vie de *Cicéron* est pleine de traits
» honteux ; son éloquence était vénale autant que son
» ame était pusillanime. Si ce n'était pas l'intérêt qui
» dirigeait sa langue , c'était la frayeur ou l'espérance ;
» le désir de se faire des appuis le portait à la tribune
» pour y défendre sans pudeur des hommes plus
» déshonorés , plus dangereux cent fois que *Catilina*.
» Parmi ses cliens , on ne voit presque que des scélé-
» rats : & par un trait singulier de la justice divine , il
» reçut enfin la mort des mains d'un de ces misérables
» que son art avait dérobés aux rigueurs de la justice
» humaine. »

A le bien prendre , la conjuration de *Catilina* fit à Rome plus que du bruit ; elle la plongea dans le plus grand trouble & dans le plus grand danger. Elle ne fut terminée que par une bataille si sanglante , qu'il n'est aucun exemple d'un pareil carnage , & peu d'un courage aussi intrépide. Tous les soldats de *Catilina* après avoir tué la moitié de l'armée de *Petereius* furent tués jusqu'au dernier ; *Catilina* périt percé de coups sur un monceau de morts , & tous furent trouvés le visage tournés contre l'ennemi. Ce n'était pas là une entreprise si facile à déconcerter ; *César* la favorisait , & elle apprit à *César* à conspirer un jour plus heureusement contre sa patrie.

Cicéron défendait sans pudeur des hommes plus déshonorés , plus dangereux cent fois que Catilina.

Est-ce quand il défendait dans la tribune la Sicile contre *Cerres* , & la république romaine contre *An-*

toine ? est-ce quand il réveillait la clémence de César en faveur de *Ligarius* & du roi *Dejotare* ? ou lorsqu'il obtenait le droit de cité pour le poète *Archias* ; ou lorsque dans sa belle oraison pour la loi *Manilia* il emportait tous les suffrages des Romains en faveur du grand *Pompée* ?

Il plaida pour *Milon* meurtrier de *Clodius* ; mais *Clodius* avait mérité sa fin tragique par ses fureurs. *Clodius* avait trempé dans la conjuration de *Catilina* , *Clodius* était son plus mortel ennemi , il avait soulevé Rome contre lui , & l'avait puni d'avoir sauvé Rome ; *Milon* était son ami.

Quoi ! c'est de nos jours qu'on ose dire que DIEU punit *Cicéron* d'avoir plaidé pour un tribun militaire nommé *Popilius Léna* , & que la vengeance céleste le fit assassiner par ce *Popilius Léna* même ! Personne ne fait si *Popilius Léna* était coupable ou non du crime dont *Cicéron* le justifia quand il le défendit ; mais tous les hommes savent que ce monstre fut coupable de la plus horrible ingratitude , de la plus infame avarice , & de la plus détestable barbarie , en assassinant son bienfaiteur pour gagner l'argent de trois monstres comme lui. Il était réservé à notre siècle de vouloir faire regarder l'assassinat de *Cicéron* comme un acte de la justice divine. Les triumvirs ne l'auraient pas osé. Tous les siècles jusqu'ici ont détesté & pleuré sa mort.

On reproche à *Cicéron* de s'être vanté trop souvent d'avoir sauvé Rome , & d'avoir trop aimé la gloire. Mais ses ennemis voulaient flétrir cette gloire. Une faction tyrannique le condamnait à l'exil , & abattait sa maison , parce qu'il avait préservé toutes les maisons de Rome de l'incendie que *Catilina* leur préparait. Il vous est permis (c'est même un devoir) de vanter vos services quand on les méconnaît , & surtout quand on vous en fait un crime.

On admire encor *Scipion* de n'avoir répondu à ses accusateurs que par ces mots : *C'est à pareil jour que j'ai vaincu Annibal , allons rendre grace aux dieux.* Il fut suivi par tout le peuple au capitolé , & nos cœurs l'y suivent encor en lisant ce trait d'histoire ; quoiqu'après tout il eût mieux valu rendre ses comptes que se tirer d'affaire par un bon mot.

Cicéron fut admiré de même par le peuple romain le jour qu'à l'expiration de son consulat , étant obligé de faire les sermens ordinaires , & se préparant à haranguer le peuple selon la coutume , il en fut empêché par le tribun *Métellus* qui voulait l'outrager. *Cicéron* avait commencé par ces mots , *je jure* ; le tribun l'interrompit , & déclara qu'il ne lui permettrait pas de haranguer. Il s'éleva un grand murmure. *Cicéron* s'arrêta un moment , & renforçant sa voix noble & sonore , il dit pour toute harangue , *je jure que j'ai sauvé la patrie.* L'assemblée enchantée s'écria , *nous jurons qu'il a dit la vérité.* Ce moment fut le plus beau de sa vie. Voilà comme il faut aimer la gloire.

Je ne fais où j'ai lu autrefois ces vers ignorés.

Romains , j'aime la gloire & ne veux point m'en taire ;
Des travaux des humains c'est le digne salaire :
Ce n'est qu'en vous servant qu'il la faut acheter.
Qui n'ose la vouloir n'ose la mériter.

Peut-on mépriser *Cicéron* si on considère sa conduite dans son gouvernement de la Cilicie , qui était alors une des plus importantes provinces de l'empire romain , en ce qu'elle confinait à la Syrie , & à l'empire des Parthes. Laodicée , l'une des plus belles villes d'Orient , en était la capitale : cette province était aussi florissante qu'elle est dégradée aujourd'hui sous le gouvernement des Turcs , qui n'ont jamais eu de *Cicéron*.

Il commence par protéger le roi de Cappadoce *Ario-*

barzane, & il refuse les présens que ce roi veut lui faire. Les Parthes viennent attaquer en pleine paix Antioche ; *Cicéron* y vole, il atteint les Parthes après des marches forcées par le mont Taurus, il les fait fuir, il les poursuit dans leur retraite, *Orzace* leur général est tué avec une partie de son armée.

Delà il court à Pendenissum capitale d'un pays allié des Parthes, il la prend ; cette province est soumise. Il tourne aussi-tôt contre les peuples appelés *Tiburaniens*, il les défait ; ses troupes lui défèrent le titre d'empereur qu'il garda toute sa vie. Il aurait obtenu à Rome les honneurs du triomphe sans *Caton* qui s'y opposa, & qui obligea le sénat à ne décerner que des réjouissances publiques & des remerciemens aux dieux, lorsque c'était à *Cicéron* qu'on devait en faire.

Si on se représente l'équité, le désintéressement de *Cicéron* dans son gouvernement, son activité, son affabilité, deux vertus si rarement compatibles, les bienfaits dont il combla les peuples dont il était le souverain absolu, il faudra être bien difficile pour ne pas accorder son estime à un tel homme.

Si vous faites réflexion que c'est - là ce même Romain qui le premier introduisit la philosophie dans Rome, que ses *Tusculanes* & son livre de la *Nature des dieux* sont les deux plus beaux ouvrages qu'ait jamais écrit la sagesse qui n'est qu'humaine, & que son traité des *Offices* est le plus utile que nous ayons en morale, il sera encor plus mal aisé de mépriser *Cicéron*. Plaignons ceux qui ne le lisent pas, plaignons encor plus ceux qui ne lui rendent pas justice.

Opposons au détracteur français les vers de l'Espagnol *Martial* dans son épigramme contre *Antoine*.

*Quid profunt sacra pretiosa silentia linguæ ?
Incipient omnes pro Cicerone loqui.*

Ta prodigue fureur acheta son silence ,
Mais l'univers entier parle à jamais pour lui.

Voyez surtout ce que dit Juvenal , *Roma patrem
patriæ Ciceronem libera dixit.*

C I R U S.

PLUSIEURS doctes , & *Rollin* après eux , dans un siècle où l'on cultive sa raison , nous ont assuré que *Javan* , qu'on suppose être le père des Grecs , était petit-fils de *Noé*. Je le crois , comme je crois que *Perfée* était le fondateur du royaume de Perse , & *Niger* de la Nigritie. C'est seulement un de mes chagrins que les Grecs n'aient jamais connu ce *Noé* le véritable auteur de leur race. J'ai marqué ailleurs mon étonnement & ma douleur qu'*Adam* notre père à tous ait été absolument ignoré de tous , depuis le Japon jusqu'au détroit de Lemaire , excepté d'un petit peuple qui n'a lui-même été connu que très-tard. La science des généalogies est sans doute très-certaine , mais bien difficile.

Ce n'est ni sur *Javan* , ni sur *Noé* , ni sur *Adam* que tombent aujourd'hui mes doutes ; c'est sur *Cirus* ; & je ne recherche pas laquelle des fables débitées sur *Cirus* est préférable , celle d'*Hérodote* ou de *Ctésias* , ou celle de *Xénophon* , ou de *Diodore* , ou de *Justin* , qui toutes se contredisent. Je ne demande point pourquoi on s'est obstiné à donner ce nom de *Cirus* à un barbare qui s'appellait *Kosrou* , & ceux de *Ciropolis* , de *Perfèpolis* , à des villes qui ne se nommèrent jamais ainsi.

Je laisse-là tout ce qu'on a dit du grand *Cirus* , &

jusqu'au roman de ce nom , & jusqu'aux voyages que l'Ecoffais *Ramsay* lui a fait entreprendre. Je demande seulement quelques instructions aux Juifs sur ce *Cirus* dont ils ont parlé.

Je remarque d'abord qu'aucun historien. n'a dit un mot des Juifs dans l'histoire de *Cirus* , & que les Juifs sont les seuls qui osent faire mention d'eux-mêmes en parlant de ce prince.

Ils ressembtent en quelque sorte à certaines gens qui disaient d'un ordre de citoyens supérieur à eux : nous connaissons messieurs , mais messieurs ne nous connaissent pas. Il en est de même d'*Alexandre* par rapport aux Juifs. Aucun historien d'*Alexandre* n'a mêlé le nom d'*Alexandre* avec celui des Juifs ; mais *Joséph* ne manque pas de dire qu'*Alexandre* vint rendre ses respects à Jérusalem ; qu'il adora je ne fais quel pontife juif nommé *Jaddus* , lequel lui avait autrefois prédit en songe la conquête de la Perse. Tous les petits se rengorgent ; les grands songent moins à leur grandeur.

Quand *Tarif* vient conquérir l'Espagne , les vaincus lui disent qu'ils l'ont prédit. On en dit autant à *Genhiskan* , à *Tamerlan* , à *Mahomet II*.

A dieu ne plaise que je veuille comparer les prophéties juives à tous les diseurs de bonne-aventure qui font leur cour aux victorieux , & qui leur prédisent ce qui leur est arrivé. Je remarque seulement que les Juifs produisent des témoignages de leur nation sur *Cirus* , environ cent soixante ans avant qu'il fût au monde.

On trouve dans *Isaïe* , (chap. XLV ,) voici ce que dit le Seigneur à *Cirus* qui est mon Christ , que j'ai pris par la main pour lui assujettir les nations , pour mettre ensuite les rois , pour ouvrir devant lui les portes. Je marcherai devant vous ; j'humilierai les grands , je romprai les coffres ; je vous donnerai l'argent caché ,

afin que vous sachiez que je suis le Seigneur, &c.

Quelques favans ont peine à digérer que le Seigneur gratifie du nom de son CHRIST un profane de la religion de *Zoroastre*. Ils osent dire que les Juifs firent comme tous les faibles qui flattent les puissans, qu'ils supposèrent des prédictions en faveur de *Cirus*.

Ces savans ne respectent pas plus *Daniel* qu'*Isaïe*. Ils traitent toutes les prophéties attribuées à *Daniel* avec le même mépris que *St. Jérôme* montre pour l'aventure de *Suzanne*, pour celle du dragon de *Bélus*, & pour les trois enfans de la fournaise.

Ces savans ne paraissent pas assez pénétrés d'estime pour les prophètes. Plusieurs même d'entr'eux prétendent qu'il est métaphysiquement impossible de voir clairement l'avenir ; qu'il y a une contradiction formelle à voir ce qui n'est point ; que le futur n'existe pas, & par conséquent ne peut être vu ; que les fraudes en ce genre sont innombrables chez toutes les nations ; qu'il faut enfin se défier de tout dans l'histoire ancienne.

Ils ajoutent que s'il y a jamais eu une prédiction formelle, c'est celle de la découverte de l'Amérique dans *Sénèque* le tragique.

. *Venient annis*
Sæcula feris quibus oceanus
Vincula rerum laxet ; & ingens
Pateat tellus, &c. . . .

Les quatre étoiles du pole antarctique sont annoncées encor plus clairement dans le *Dante*. Cependant personne ne s'est avisé de prendre *Senèque* & *Aligeri Dante* pour des devins.

Nous sommes bien loin d'être du sentiment de ces

savans , nous nous bornons à être extrêmement circonspects sur les prophètes de nos jours.

Quant à l'histoire de *Cirus* , il est vraiment fort difficile de savoir s'il mourut de sa belle mort , ou si *Thomiris* lui fit couper la tête. Mais je souhaite , je l'avoue , que les savans qui font couper le cou à *Cirus* , aient raison. Il n'est pas mal que ces illustres voleurs de grand chemin , qui vont pillant & ensanglantant la terre , soient un peu châtiés quelquefois.

Cirus a toujours été destiné à devenir le sujet d'un roman. *Xénophon* a commencé , & malheureusement *Ramsay* a fini. Enfin , pour faire voir quel triste sort attend les héros , *Danchet* a fait une tragédie de *Cirus*.

Cette tragédie est entièrement ignorée. La *Cyropédie* de *Xénophon* est plus connue , parce qu'elle est d'un Grec. Les voyages de *Cirus* le sont beaucoup moins , quoiqu'ils aient été imprimés en anglais & en français , & qu'on y ait prodigué l'érudition.

Le plaisant du roman intitulé *voyages de Cyrus* consiste à trouver un *Messie* partout , à Memphis , à Babylone , à Ecbatane , à Tyr comme à Jérusalem , & chez *Platon* comme dans l'évangile. L'auteur ayant été quaker , anabaptiste , anglican , presbytérien , était venu se faire *fénéloniste* à Cambrai sous l'illustre auteur du *Télémaque*. Etant devenu depuis précepteur de l'enfant d'un grand seigneur , il se crut fait pour instruire l'univers , & pour le gouverner , il donne en conséquence des leçons à *Cirus* pour devenir le meilleur roi de l'univers , & le théologien le plus orthodoxe.

Ces deux rares qualités paraissent assez incompatibles.

Il le mène à l'école de *Zoroastre* , & ensuite à celle du jeune juif *Daniel* , le plus grand philosophe qui ait jamais été. Car non-seulement il expliquait tous les songes ; (ce qui est le fin de la science humaine) mais il devinait tous ceux qu'on avait faits ; & c'est à quoi
nul

nul autre que lui n'est encor parvenu. On s'attendait que *Daniel* présenterait la belle *Susanne* au prince : c'était la marche naturelle d'un roman ; mais il n'en fit rien.

Cyrus en récompense a de longues conversations avec le grand roi *Nabucodonosor*, dans le tems qu'il était bœuf ; & *Ramsay* fait ruminer *Nabucodonosor* en théologien très-profond.

Et puis, étonnez-vous que le prince, pour qui cet ouvrage fut composé, aimât mieux aller à la chasse, ou à l'opéra que de le lire.

C L E R C.

IL y aurait peut-être encor quelque chose à dire sur ce mot, même après le dictionnaire de *Du Cange*, & celui de l'Encyclopédie. Nous pouvons, par exemple, observer qu'on était si savant vers les dixième & onzième siècles, qu'il s'introduisit une coutume ayant force de loi en France, en Allemagne, en Angleterre, de faire grace de la corde à tout criminel condamné qui savait lire ; tant un homme de cette érudition était nécessaire à l'état.

Guillaume le bâtard, conquérant de l'Angleterre, y porta cette coutume. Cela s'appellait bénéfice de clergie, *beneficium clericorum aut clergicorum*.

Nous avons remarqué en plus d'un endroit que de vieux usages perdus ailleurs se retrouvent en Angleterre, comme on retrouva dans l'Isle de Samothrace les anciens mystères d'*Orphée*. Aujourd'hui même encor ce bénéfice de clergie subsiste chez les Anglais dans toute sa force pour un meurtre commis sans dessein, & pour un premier vol qui ne passe pas cinq

Quest. sur l'Encycl. Tome III.

F

cents livres sterling. Le criminel qui fait lire, demande le bénéfice de clergie; on ne peut le lui refuser. Le juge qui était réputé par l'ancienne loi ne savoir pas lire lui-même, s'en rapporte encor au chapelain de la prison, qui présente un livre au condamné. Ensuite il demande au chapelain, *Legit ? Lit-il ?* Le chapelain répond, *Legit ut clericus. Il lit comme un clerc.* Et alors on se contente de faire marquer d'un fer chaud le criminel à la paume de la main. On a eu soin de l'enduire de graisse; le fer fume & produit un sifflement sans faire aucun mal au patient réputé clerc.

DU CÉLIBAT DES CLERCS.

On demande si dans les premiers siècles de l'église le mariage fut permis aux clercs, & dans quel tems il fut défendu ?

Il est avéré que les clercs, loin d'être engagés au célibat dans la religion juive, étaient tous au contraire excités au mariage, non-seulement par l'exemple de leurs patriarches, mais par la honte attachée à vivre sans postérité.

Toutefois, dans les tems qui précédèrent les derniers malheurs des Juifs, il s'éleva des sectes de rigoristes, esséniens, judaïtes, thérapeutes, hérوديens; & dans quelques-unes comme celles des esséniens & des thérapeutes, les plus dévots ne se mariaient pas. Cette continence était une imitation de la chasteté des vestales établies par *Numa Pompilius*, de la fille de *Pythagore* qui institua un couvent, des prêtresses de *Diane*, de la pythie de *Delphe*, & plus anciennement de *Cassandre* & de *Chrysis* prêtresses d'*Apollon*, & même des prêtresses de *Bacchus*.

Les prêtres de *Cybèle*, non-seulement faisaient vœu de chasteté, mais de peur de violer leurs vœux ils se rendaient eunuques.

Plutarque, dans sa huitième question des propos de table, dit qu'il y a des collèges de prêtres en Egypte qui renoncent au mariage.

Les premiers chrétiens, quoique faisant profession d'une vie aussi pure que celle des esséniens & des thérapeutes, ne firent point une vertu du célibat. Nous avons vu que presque tous les apôtres & les disciples étaient mariés. St. Paul écrit à Tite, (a) *choisissez pour prêtre celui qui n'aura qu'une femme ayant des enfans fideles, & non accusés de luxure.*

Il dit la même chose à Timothée; (b) *que le surveillant soit mari d'une seule femme.*

Il semble faire si grand cas du mariage, que dans la même lettre à Timothée, il dit, (c) *la femme ayant prévariqué se sauvera en faisant des enfans.*

Ce qui arriva dans le fameux concile de Nicée au sujet des prêtres mariés, mérite une grande attention. Quelques évêques, au rapport de *Sozomène* & de *Socrate*, (d) proposèrent une loi qui défendit aux évêques & aux prêtres de toucher dorénavant à leurs femmes; mais St. *Paphnuce* le martyr, évêque de Thèbes en Egypte, s'y opposa fortement, disant, *que coucher avec sa femme c'est chasteté*; & son avis fut suivi par le concile.

Suidas, *Gelase Ciscène*, *Cassiodore* & *Nicéphore Calliste*, rapportent précisément la même chose.

Le Concile seulement défendit aux ecclésiastiques d'avoir chez eux des agapètes, des associées, autres que leurs propres femmes, excepté leurs mères, leurs sœurs, leurs tantes & des vieilles hors de tout soupçon.

Depuis ce tems, le célibat fut recommandé sans être ordonné. St. *Jérôme* voué à la solitude, fut ce-

(a) Epître à Tite, chap. I.

(c) Chap. II. v. 15.

(b) I. à Timoth. ch. III.

(d) Sozom. liv. I. Socrate,

v. 2.

liv. I.

lui de tous les pères qui fit les plus grands éloges du célibat des prêtres ; cependant, il prend hautement le parti de *Cartérius* évêque d'Espagne qui s'était remarié deux fois. *Si je voulais nommer*, dit-il, *tous les évêques qui ont passé à de secondes noces, j'en trouverais plus qu'il n'y eut d'évêques au concile de Rimini* ; (a) *Tantus numerus congregabitur ut Riminensis synodus superetur.*

Les exemples des clercs mariés, & vivans avec leurs femmes, sont innombrables. *Sidonius* évêque de Clermont en Auvergne au cinquième siècle, épousa *Papianilla* fille de l'empereur *Avitus* ; & la maison de *Polignac* a prétendu en descendre. *Simplicius* évêque de Bourges eut deux enfans de sa femme *Palladia*.

St. Grégoire de Nazianze était fils d'un autre *Grégoire* évêque de Nazianze, & de *Nona*, dont cet évêque eut trois enfans, savoir *Cesarius*, *Gorgonia* & le *Saint*.

On trouve dans le décret romain, au canon *Osius*, une liste très-longue d'évêques enfans de prêtres. Le pape *Osius* lui-même était fils du sous-diacre *Etienne*, & le pape *Boniface I.* fils du prêtre *Joconde*. Le pape *Felix III.* fut fils du prêtre *Felix*, & devint lui-même un des aïeux de *Grégoire* le grand. *Jean II.* eut pour père le prêtre *Proiectus*. *Agapet* le prêtre *Gordien*. Le pape *Sylvestre* était fils du pape *Hormisdas*. *Théodore I.* naquit du mariage de *Théodore* patriarche

Jérusalem, ce qui devait réconcilier les deux églises.

Enfin, après plus d'un concile tenu inutilement sur le célibat qui devait toujours accompagner le sacerdoce, le pape *Grégoire VII.* excommunia tous les prêtres mariés, soit pour rendre l'église plus respectable par une discipline plus rigoureuse, soit pour attacher plus étroitement à la cour de Rome les évêques

(a) Lettre LXVIII. à *Océanus*.

& les prêtres des autres pays qui n'auraient d'autre famille que l'église.

Cette loi ne s'établit pas sans de grandes contradictions.

C'est une chose très-remarquable que le concile de Basle ayant déposé, du moins en paroles, le pape *Eugène IV*, & élu *Amédée de Savoie*, plusieurs évêques ayant objecté que ce prince avait été marié, *Enéas Silvius*, depuis pape sous le nom de *Pie II*, soutint l'élection d'*Amedée*, par ces propres paroles ; *Non solum qui uxorem habuit, sed uxorem habens potest assumi.* -- Non-seulement celui qui a été marié, mais celui qui l'est, peut être pape.

Ce *Pie II*. était conséquent. Lisez ses lettres à sa maîtresse dans le *recueil de ses œuvres*. Il était persuadé qu'il y a de la démence à vouloir frauder la nature, qu'il faut la guider, & non chercher à l'anéantir. (a)

Quoiqu'il en soit, depuis le concile de Trente il n'y a plus de dispute sur le célibat des clercs dans l'église catholique romaine ; il n'y a plus que des desirs.

Toutes les communions protestantes se sont séparées de Rome sur cet article.

Dans l'église grecque qui s'étend aujourd'hui des frontières de la Chine au cap Matapan, les prêtres se marient une fois. Partout les usages varient, la discipline change selon les tems & selon les lieux. Nous ne faisons ici que raconter, & nous ne controversons jamais.

DES CLERCS DU SECRET, DEVENUS DEPUIS SE- CRETAIRES D'ÉTAT ET MINISTRES.

Les clercs du secret, clercs du roi, qui sont devenus depuis secrétaires d'état en France & en An-

(a) Voyez *Onanisme*.

gleterre , étaient originairement notaires du roi ; ensuite on les nomma *secrétaires des commandemens*. C'est le savant & laborieux *Pasquier* qui nous l'apprend. Il était bien instruit , puisqu'il avait sous ses yeux les registres de la chambre des comptes qui de nos jours ont été consumés par un incendie.

A la malheureuse paix du Catau-Cambresis en 1558 , un clerc de *Philippe II.* ayant pris le titre de *secrétaire d'état* , l'Aubépine qui était clerc secrétaire des commandemens du roi de France , & son notaire , prit aussi le titre de *secrétaire d'état* afin que les dignités fussent égales , si les avantages de la paix ne l'étaient pas.

En Angleterre , avant *Henri VIII* , il n'y avait qu'un secrétaire du roi , qui présentait debout les mémoires & requêtes au conseil. *Henri VIII.* en créa deux , & leur donna les mêmes titres & les mêmes prérogatives qu'en Espagne. Les grands seigneurs alors n'acceptaient pas ces places ; mais avec le tems elles sont devenues si considérables , que les pairs du royaume & les généraux des armées en ont été revêtus. Ainsi tout change. Il ne reste rien en France du gouvernement de *Hugues* surnommé *Capet* , ni en Angleterre de l'administration de *Guillaume* surnommé *le bâtard*.



C L I M A T.

H *Ic segetes, illic veniunt felicius uvæ :
 Arborei, factus alibi, atque injussa virescunt
 Gramina ; nonne vides, croceos ut Tmolus odores ,
 India mittit ebur, molles sua thura Sabæi ?
 Ut chalybes nudi ferrum, virosaque pontus
 Castorea, Eliadum palmas Epirus equarum ?*

Il faut ici se servir de la traduction de M. l'abbé de l'Isle dont l'élégance en tant d'endroits est égale au mérite de la difficulté surmontée.

Ici sont des vergers qu'enrichit la culture,
 Là règne un verd gazon qu'entreient la nature ;
 Le Tmole est parfumé d'un safran précieux ;
 Dans les champs de Saba l'encens croît pour les dieux ;
 L'Euxin voit le castor se jouer dans ses ondes ,
 Le pont s'enorgueillit de ses mines profondes ;
 L'Inde produit l'ivoire ; & dans ses champs guerriers
 L'Epire pour l'Elide exerce ses coursiers.

Il est certain que le sol & l'atmosphère signalent leur empire sur toutes les productions de la nature, à commencer par l'homme, & à finir par les champignons.

Dans le grand siècle de *Louis XIV*, l'ingénieux *Fontenelle* a dit :

« On pourrait croire que la zone torride & les deux
 » glaciales, ne sont pas fort propres pour les sciences.
 » Jusqu'à présent elles n'ont point passé l'Egypte
 » & la Mauritanie d'un côté, & de l'autre la Suède.

» Peut-être n'a ce pas été par hasard qu'elles se sont
 » tenues entre le mont Atlas & la mer Baltique. On
 » ne fait si ce ne sont point là les bornes que la nature
 » leur a posées ; & si l'on peut espérer de voir jamais
 » de grands auteurs Lapons ou Nègres. »

Chardin, l'un de ces voyageurs qui raisonnent , & qui approfondissent , va encor plus loin que *Fontenelle* en parlant de la Perse. (a) « La température des climats
 » chauds (dit-il) énerve l'esprit comme le corps , &
 » dissipe ce feu nécessaire à l'imagination pour l'inven-
 » tion. On n'est pas capable dans ces climats-là de lon-
 » gues veilles , & de cette forte application qui enfan-
 » tent les ouvrages des arts libéraux & des arts mé-
 » chaniques , &c. »

Chardin ne songeait pas que *Sadi* & *Lokman* étaient Perians. Il ne faisait pas attention qu'*Archimède* était de Sicile , où la chaleur est plus grande que dans les trois quarts de la Perse. Il oubliait que *Pythagore* apprit autrefois la géométrie chez les bracmanes.

L'abbé *Dubos* soutint , & développa autant qu'il le put ce sentiment de *Chardin*.

Cent cinquante ans avant eux *Bodin* en avait fait la base de son système , dans sa *république* & dans sa *méthode de l'histoire* ; il dit que l'influence du climat est le principe du gouvernement des peuples & de leur religion.

Diodore de Sicile fut de ce sentiment long-tems avant *Bodin*.

L'auteur de l'*Esprit des loix* , sans citer personne , poussa cette idée encor plus loin que *Dubos* , *Chardin* & *Bodin*. Une certaine partie de la nation l'en crut l'inventeur , & lui en fit un crime. C'est ainsi que cette partie de la nation est faite. Il y a partout des gens qui ont plus d'enthousiasme que d'esprit.

(a) *Chardin* , chap. VII.

On pourrait demander à ceux qui soutiennent que l'atmosphère fait tout , pourquoi l'empereur *Julien* dit dans son *Misopogon* que ce qui lui plaisait dans les Parisiens c'était la gravité de leurs caractères , & la sévérité de leurs mœurs ; & pourquoi ces Parisiens , sans que le climat ait changé , sont aujourd'hui des enfans badins à qui le gouvernement donne le fouet en riant , & qui eux-mêmes rient le moment d'après , & chanfonnent leurs précepteurs ?

Pourquoi les Egyptiens qu'on nous peint encor plus graves que les Parisiens , sont aujourd'hui le peuple le plus mou , le plus frivole & le plus lâche , après avoir , dit-on , conquis autrefois toute la terre pour leur plaisir , sous un roi nommé *Sésostris* ?

Pourquoi dans Athènes n'y a-t-il plus d'*Anacréons* ni d'*Aristotes* , ni de *Zeunis* ?

D'où vient que Rome a pour ses *Cicerons* , ses *Catons* & ses *Tites-Lives* , des citoyens qui n'osent parler , & une populace de gueux abrutis , dont le suprême bonheur est d'avoir quelquefois de l'huile à bon marché , & de voir défiler des processions ?

Cicéron plaisante beaucoup sur les Anglais dans ses lettres. Il prie *Quintus* son frère , lieutenant de *César* , de lui mander s'il a trouvé de grands philosophes parmi eux dans l'expédition d'Angleterre. Il ne se doutait pas qu'un jour ce pays pût produire des mathématiciens qu'il n'aurait jamais pu entendre. Cependant le climat n'a point changé ; & le ciel de Londres est tout aussi nébuleux qu'il l'était alors.

Tout change dans les corps , & dans les esprits avec le tems. Peut-être un jour les Américains viendront enseigner les arts aux peuples de l'Europe.

Le climat a quelque puissance , le gouvernement cent fois plus ; la religion jointe au gouvernement encor davantage.

INFLUENCE DU CLIMAT.

Le climat influe sur la religion en fait de cérémonies & d'usages. Un législateur n'aura pas eu de peine à faire baigner des Indiens dans le Gange à certains tems de la lune ; c'est un grand plaisir pour eux. On l'aurait lapidé, s'il eût proposé le même bain aux peuples qui habitent les bords de la Duina vers Arcangel. Défendez le porc à un Arabe qui aurait la lèpre s'il mangeait de cette chair très - mauvaise & très - dégoûtante dans son pays, il vous obéira avec joie. Faites la même défense à un Westphalien , il sera tenté de vous battre.

L'abstinence du vin est un bon précepte de religion dans l'Arabie , où les eaux d'orange , de citron , de limon sont nécessaires à la santé. *Mahomet* n'aurait pas peut-être défendu le vin en Suisse , surtout avant d'aller au combat.

Il y a des usages de pure fantaisie. Pourquoi les prêtres d'Egypte imaginèrent-ils la circoncision ? ce n'est pas pour la santé. *Cambyse* qui les traita comme ils le méritaient , eux & leur bœuf *Apis* , les courtisans de *Cambyse* , les soldats de *Cambyse* , n'avaient point fait rogner leurs prépuces & se portaient fort bien. La raison du climat ne fait rien aux parties génitales d'un prêtre. On offrait son prépuce à *Isis* probablement , comme on présentait partout les prémices des fruits de la terre. C'était offrir les prémices du fruit de la vie.

Les religions ont toujours roulé sur deux pivots ; observance & croyance ; l'observance tient en grande partie au climat ; la croyance n'en dépend point. On fera tout aussi bien recevoir un dogme sous l'équateur & sous le cercle polaire. Il sera ensuite également rejeté à Batavia & aux Orcades , tandis qu'il fera

soutenu *unguibus & rostro* à Salamanque. Cela ne dépend point du sol & de l'atmosphère, mais uniquement de l'opinion, cette reine inconstante du monde.

Certaines libations de vin seront de précepte dans un pays de vignoble, & il ne tombera point dans l'esprit d'un législateur d'instituer en Norwège des mystères sacrés qui ne pourraient s'opérer sans vin.

Il sera expressément ordonné de brûler de l'encens dans le parvis d'un temple où l'on égorge des bêtes à l'honneur de la Divinité & pour le souper des prêtres. Cette boucherie appelée *temple*, ferait un lieu d'infection abominable, si on ne le purifiait pas continuellement : & sans le secours des aromates, la religion des anciens aurait apporté la peste. On ornait même l'intérieur des temples de festons de fleurs pour rendre l'air plus doux.

On ne sacrifiera point de vache dans le pays brûlant de la presqu'île des Indes ; parce que cet animal qui nous fournit un lait nécessaire est très-rare dans une campagne aride, que sa chair y est sèche, coriace, très-peu nourrissante, & que les bracmanes feraient très-mauvaise chère. Au contraire, la vache deviendra sacrée, attendu sa rareté & son utilité.

On n'entrera que pieds-nuds dans le temple de *Jupiter-Ammon*, où la chaleur est excessive : il faudra être bien chauffé pour faire ses dévotions à Copenhague.

Il n'en est pas ainsi du dogme. On a cru au polythéisme dans tous les climats, & il est aussi aisé à un Tartare de Crimée qu'à un habitant de la Mecque de reconnaître un DIEU unique, incommunicable, non-engendré & non-engendreur. C'est par le dogme encor plus que par les rites qu'une religion s'étend d'un climat à un autre. Le dogme de l'unité de DIEU passa bientôt de Médine au mont Caucafé ; alors le climat cède à l'opinion.

Les Arabes dirent aux Turcs : « Nous nous faisons » circoncire en Arabie sans savoir trop pourquoi ; c'é- » tait une ancienne mode des prêtres d'Egypte d'of- » frir à *Oshiret* ou *Osiris* une petite partie de ce qu'ils » avaient de plus précieux : Nous avons adopté cette » coutume trois mille ans avant d'être mahométans. » Vous ferez circoncis comme nous ; vous ferez obli- » gés comme nous de coucher avec une de vos fem- » mes tous les vendredis , & de donner par an deux » & demi pour cent de votre revenu aux pauvres. » Nous ne buvons que de l'eau & du forbet ; toute » liqueur enivrante nous est défendue ; elles sont per- » nicieuses en Arabie. Vous embrasserez ce régime , » quoique vous aimiez le vin passionnément ; & que » même il vous soit souvent nécessaire sur les bords » du Phaze & de l'Araxe. Enfin , si vous voulez aller » au ciel & y être bien placés , vous prendrez le che- » min de la Mecque. »

Les habitans du nord du Caucase se soumettent à ces loix , & embrassent dans toute son étendue une religion qui n'était pas faite pour eux.

En Egypte le culte emblématique des animaux succéda aux dogmes de *Thaut*. Les dieux des Romains partagèrent ensuite l'Egypte avec les chiens , les chats & les crocodilles. A la religion romaine succéda le christianisme : il fut entièrement chassé par le mahométisme , qui cédera peut-être la place à une religion nouvelle.

Dans toutes ces vicissitudes le climat n'est entré pour rien : le gouvernement a tout fait. Nous ne considérons ici que les causes secondes , sans lever des yeux profanes vers la providence qui les dirige. La religion chrétienne , née dans la Syrie , ayant reçu ses principaux accroissemens dans Alexandrie , habite aujourd'hui les pays où *Teutate* , *Irminsul* , *Frida* , *Odin* étaient adorés.

Il y a des peuples dont ni le climat , ni le gouvernement n'ont fait la religion. Quelle cause a détaché le nord de l'Allemagne , le Dannemarck , les trois quarts de la Suisse , la Hollande , l'Angleterre , l'Ecosse , l'Irlande de la communion romaine ? . . . la pauvreté. On vendait trop cher les indulgences & la délivrance du purgatoire à des ames dont les corps avaient alors très-peu d'argent. Les prélats , les moines engloutissaient tout le revenu d'une province. On prit une religion à meilleur marché. Enfin , après vingt guerres civiles , on a cru que la religion du pape était fort bonne pour les grands seigneurs , & la réformée pour les citoyens. Le tems fera voir qui doit l'emporter vers la mer Egée & le Pont-Euxin de la religion grecque ou de la religion turque.

C L O U.

N O U S ne nous arrêterons pas à remarquer la barbarie agreste qui fit clou de *clavus* , & cloud de *clo-doldal* , & clou de gérosle , quoique le gérosle ressemble fort mal à un clou ; & *clou* , maladie de l'œil ; & *clou* , tumeur de la peau , &c. Ces expressions viennent de la négligence & de la stérilité de l'imagination ; c'est la honte d'un langage.

Nous demandons seulement ici aux reviseurs de livres la permission de transcrire ce que le missionnaire *Labat* dominicain , provéditeur du St. Office , a écrit sur les clous de la croix , à laquelle il est plus que probable que jamais aucun clou ne fut attaché.

« (a) Le religieux Italien qui nous conduisait , eut

(a) *Voyage du jacobin Labat* , tom. VIII. pag. 34 & 35.

» assez de crédit pour nous faire voir entr'autre un
 » des clous dont notre Seigneur fut attaché à la croix.
 » Il me parut bien différent de celui que les béné-
 » dictins font voir à St. Denis. Peut-être que celui
 » de St. Denis avait servi pour les pieds, & qu'il de-
 » vait être plus grand que celui des mains. Il fallait
 » pourtant que ceux des mains fussent assez grands,
 » & assez forts pour soutenir tout le poids du corps.
 » Mais il faut que les Juifs aient employé plus de
 » quatre clous, ou que quelques-uns de ceux qu'on
 » expose à la vénération des fideles ne soient pas bien
 » authentiques. Car l'histoire rapporte que *sainte Hé-*
 » *lène* en jeta un dans la mer pour appaiser une
 » tempête furieuse qui agitait son vaisseau. *Constan-*
 » *tin* se servit d'un autre pour faire le mord de la
 » bride de son cheval. On en montre un tout entier à
 » St. Denis en France, un autre aussi tout entier à
 » Ste. Croix de Jérusalem à Rome. Un auteur Romain
 » de notre siècle, très-célèbre, assure que la couronne
 » de fer dont on couronne les empereurs en Italie,
 » est faite d'un de ces clous. On voit à Rome & à Car-
 » pentras deux mords de bride aussi faits de ces clous,
 » & on en fait voir encor en d'autres endroits. Il est
 » vrai qu'on a la discrétion de dire de quelques-uns,
 » tantôt que c'est la pointe, & tantôt que c'est la
 » tête. »

Le missionnaire parle sur le même ton de toutes les reliques. Il dit au même endroit que lorsqu'on apporta de Jérusalem à Rome le corps du premier diacre *St. Etienne*, & qu'on le mit dans le tombeau du diacre *St. Laurent*, en 557, *St. Laurent se retira de lui-même pour donner la droite à son hôte ; action qui lui acquit le surnom de civil Espagnol. (a)*

(a) Ce même missionnaire | véditeur du St. Office, qui ne
Labat, frère prêcheur, pro- | manque pas une occasion de

Ne faisons sur ces passages qu'une réflexion , c'est que si quelque philosophe s'était expliqué dans l'Encyclopédie comme le missionnaire dominicain *Labat* , une foule de *Patouillets* & de *Nonottes* , de *Chiniacs* , de *Chaumeix* & d'autres polissons auraient crié au déiste , à l'athée , au géomètre.

Selon ce que l'on peut être
Les choses changent de nom.

Amphitryon.

tomber rudement sur les reliques & sur les miracles des autres moines , ne parle qu'avec une noble assurance de tous les prodiges & de toutes les prééminences de l'ordre de *St. Dominique*. Nul écrivain monastique n'a jamais poussé si loin la vigueur de l'amour-propre conventuel. Il faut voir comme il traite les bénédictins & le père Martène. (*) *Ingrats bénédictins ! ah père Martène ! -- noire ingratitude , que toute l'eau du déluge ne peut effacer ! -- vous enchérissez sur les lettres provinciales , & vous retenez le bien des jacobins ! tremblez , révérends bénédictins de la congrégation de St. Vannes. -- Si père Martène n'est pas content , il n'a qu'à parler.*

C'est bien pis quand il punit le très-judicieux & très-plaisant voyageur *Misson* , de n'avoir pas excepté les jacobins de tous les moines auxquels il accorde beaucoup de ridicule. *Labat* traite *Misson* de *bouffon ignorant qui ne peut être lu que par la canaille anglaise*. Et ce qu'il y a de mieux , c'est que ce moine fait tous ses efforts pour être plus hardi & plus drôle que *Misson*. Au surplus , c'était un des plus effrontés convertisseurs que nous eussions ; mais en qualité de voyageur il ressemble à tous les autres qui croient que tout l'univers a les yeux ouverts sur tous les cabarets où ils ont couché , & sur leurs querelles avec les commis de la douane.

(*) *Voyages de Labat* tom. V , depuis la page 303 jusqu'à la page 313.



COHÉRENCE, COHÉSION, ADHÉSION.

FORCE par laquelle les parties des corps tiennent ensemble. C'est le phénomène le plus commun & le plus inconnu. *Newton* se moque des atomes crochus par lesquels on a voulu expliquer la *cohérence* ; il resterait à savoir pourquoi ils sont crochus, & pourquoi ils cohèrent.

Il ne traite pas mieux ceux qui ont expliqué la *cohésion* par le repos ; *C'est*, dit-il, *une qualité occulte*. Il a recours à une attraction ; mais cette attraction qui peut exister, & qui n'est point du tout démontrée, n'est-elle pas une qualité occulte ? La grande attraction des globes célestes est démontrée & calculée. Celle des corps adhérens est incalculable. Or, comment admettre une force immésurable qui serait de la même nature que celle qu'on mesure ?

Néanmoins, il est démontré que la force d'attraction agit sur toutes les planètes & sur tous les corps graves, proportionnellement à leur solidité ; donc elle agit sur toutes les particules de la matière ; donc il est très-vraisemblable qu'en résidant dans chaque partie par rapport au tout, elle réside aussi dans chaque partie par rapport à la continuité ; donc la cohérence peut être l'effet de l'attraction.

Cette opinion paraît admissible jusqu'à ce qu'on trouve mieux ; & le mieux n'est pas facile à rencontrer.

COLIMAÇONS.

COLIMAÇONS.

Petit ouvrage écrit en 1768.

SECTION PREMIÈRE.

IL y a quelque tems qu'on ne parlait que des jésuites, & à présent on ne s'entretient que des escargots. Chaque chose a son tems ; mais il est certain que les colimaçons dureront plus que tous nos ordres religieux : car il est clair que si on avait coupé la tête à tous les capucins & à tous les carmes, ils ne pourraient plus recevoir des novices ; au-lieu qu'une limace à qui l'on a coupé le cou reprend une nouvelle tête au bout d'un mois.

Plusieurs naturalistes ont fait cette expérience, & ce qui n'arrive que trop souvent, ils ne sont pas du même avis. Les uns disent que ce sont les limaces simples que j'appelle *incoques* qui reprennent une tête ; les autres disent que ce sont les escargots, les limaçons à coquilles. *Experientia fallax*, l'expérience même est trompeuse. (a) Il est très-vraisemblable que le succès de cette tentative dépend de l'endroit dans lequel l'on fait l'amputation & de l'âge du patient.

Je me suis donné souvent le plaisir innocent de couper des têtes de colimaçons escargots à coquilles, &

(a) Dans un programme des reproductions animales imprimé, il est dit page 6, dans l'avis du traducteur, que la tête & les autres parties se reproduisent dans l'escargot terrestre, & que les cornes se reproduisent dans

le limaçon sans coquille ; c'est communément tout le contraire. Et d'ailleurs les limaces nues *incoques*, & le colimaçon à coquille sont également terrestres.

Quest. sur l'Encycl. Tome III.

G

de limaces nues incoques. Je vais vous exposer fidèlement ce qui m'est arrivé. Je serais fâché d'en imposer au monde.

Le vingt-sept de Mai 1768 par les neuf heures du matin, le tems étant serein, je coupai la tête entière avec ses quatre antennes à vingt limaces nues incoques de couleur mort-doré brun, & à douze escargots à coquilles. Je coupai aussi la tête à huit autres escargots, mais entre les antennes. Au bout de quinze jours deux de mes limaces ont montré une tête naissante, elles mangeaient déjà, & leurs quatre antennes commençaient à poindre. Les autres se portent bien, elle mangent sous le capuchon qui les couvre sans allonger encor le cou. Il ne m'est mort que la moitié de mes escargots, tous les autres sont en vie. Ils marchent, ils grimpent à un mur, ils allongent le cou ; mais il n'y a nulle apparence de tête, excepté à un seul. On lui avait coupé le cou entièrement, sa tête est revenue ; mais il ne mange pas encore. *Unus est ne desperes ; sed unus est ne confidas. (a)*

Ceux à qui l'on n'a fait l'opération qu'entre les quatre antennes, ont déjà repris leur museau. Dès qu'ils seront en état de manger & de faire l'amour, j'en rendrai compte. Voilà deux prodiges bien avérés : des animaux qui vivent sans tête ; des animaux qui reproduisent une tête.

J'ose espérer que mes escargots, mes colimaçons reprendront des têtes entières comme les limaces ; mais enfin je n'en ai encor vu qu'un à qui cela soit arrivé ; & je crains même de m'être trompé.

Si la tête revient difficilement aux escargots, ils

(a) On est obligé de dire qu'on doute encor si cet escargot auquel il revient une tête, & dont une corne commence à paraître, n'est pas du nombre de ceux à qui l'on n'a coupé que la tête & deux antennes. Il est déjà revenu un museau à ceux-ci au bout de quinze jours. Ces expériences sont incontestables.

ont en récompense des privilèges bien plus considérables. Les colimaçons ont le bonheur d'être à la fois mâles & femelles, comme ce beau garçon fils de *Vénus* & de *Mercure*, dont la nymphe *Salmacis* fut amoureuse.

Les colimaçons sont assurément l'espèce la plus favorisée de la nature. Ils ont de doubles organes de plaisir. Chacun d'eux est pourvu d'une espèce de carquois blanc, dont il tire une flèche amoureuse longue de trois à quatre lignes. Ils donnent & reçoivent tour-à-tour ; leurs voluptés sont non-seulement le double des nôtres, mais elles sont beaucoup plus durables. On fait, jeunes gens, dans quel court espace de tems s'évanouit votre jouissance. Un moment la voit naître & mourir. Cela passe comme un éclair, & ne revient pas si souvent qu'on le dit dans les chansons. Les colimaçons se pâment trois, quatre heures entières. C'est peu par rapport à l'éternité ; mais c'est beaucoup par rapport à nous. Vous voyez évidemment que *Louis Racine* a tort d'appeler le colimaçon *solitaire odieux*, il n'y a rien de plus sociable. J'ose interpeller ici l'amant le plus tendre & le plus vigoureux ; s'il était quatre heures entières dans la même attitude avec l'objet de ses chastes amours, je pense qu'il serait bien ennuyé & qu'il désirerait d'être quelque tems à lui-même ; mais les colimaçons ne s'ennuient point. C'est un charme de les voir s'approcher & s'unir ensemble par cette longue fraise qui leur sert à la fois de jambes & de manteau. J'ai vingt fois été témoin de leurs tendres caresses.

Si les limaces incoques n'ont ni deux sexes ni ces longs ravissmens, la nature en récompense les fait renaître. Le quel vaut mieux ?

Les escargots nous surpassent autant dans la faculté de la vue que dans celle de l'amour. Ils ont une double paire d'yeux comme un double instrument de

tendresse. Quatre yeux pour un colimaçon ! O nature ! nature ! Il y a un grain noir au bout de leurs quatre antennes supérieures. Ce point noir descend dans le creux de ces quatre trompes quand on y touche , à travers une espèce d'humeur vitrée , & remonte ensuite avec célérité ; leurs yeux sont mobiles , ils sont enfermés dans une gaine ; ces yeux sont à la fois des cornes , des trompes , avec lesquelles l'escargot & la limace cherchent leur nourriture. Coupez les yeux & les trompes à l'escargot & à la limace incoque , ces yeux se reproduisent dans la limace incoque. Peut-être qu'ils ressusciteront aussi dans l'escargot.

Je crois l'une & l'autre espèce sourde : car quelque bruit que l'on fasse autour d'eux , rien ne les alarme. Si elles ont des oreilles je me retracterai ; cela ne coûte rien à un galant homme.

Qu'ils soient sourds ou non , il est certain que les têtes des limaces ressuscitent ; & que les colimaçons vivent sans tête. *O altitudo divitiarum.*

SECTION SECONDE.

Cet animal à qui je viens de couper la tête est-il encor animé ? Oui sans doute , puisque l'escargot décapité remue & montre son cou , puisqu'il vit , puisque la tête revient en moins d'un mois à des limaces incoques.

Cet animal a-t-il des sensations avant que sa tête soit revenue ? Je dois le soupçonner , puisqu'il remue le cou , qu'il étend , & que dès qu'on y touche , il le resserre.

Peut-on avoir des sensations sans avoir au moins quelque idée confuse ? Je ne le crois pas : car toute sensation est plaisir ou douleur , & on a la perception de cette douleur & de ce plaisir. Autrement ce serait ne pas sentir.

Qui donne cette sensation, cette idée commencée? Celui qui a fait le limaçon, le soleil & les astres. Il est impossible qu'un animal se donne des sensations à lui-même. Le sceau de la divinité est dans les apperceptions d'un ciron, comme dans le cerveau de *Virgile*.

On cherche à expliquer comme on sent, comment on pense. Je m'en tiens au poëte *Aratus* que *St. Paul* a cité.

In Deo vivimus, movemur & sumus.

Qui me dira comment une ame, un principe de sensations & d'idées réside entre quatre cornes, & comment l'ame restera dans l'animal quand les quatre cornes & la tête sont coupées? On ne peut guère dire d'une limace : *Ignis est illis vigor & celestis origo* ; il serait difficile de prouver que l'ame d'un colimaçon qui n'est qu'une glaire en vie soit un feu céleste. Enfin ce prodige d'une tête renaissante inconnu depuis le commencement des choses jusqu'à nous, est plus inexplicable que la direction de l'aimant. Cet étonnant objet de notre curiosité confondue tient à la nature des choses, aux premiers principes, qui ne sont pas plus à notre portée que la nature des habitans de *Sirius* & de *Canope*. Pour peu qu'on creuse on trouve un abyme infini. Il faut admirer & se taire.



C O N C I L E.

ASSEMBLÉE, conseil d'état, parlement, états généraux, c'était autrefois la même chose parmi nous. On n'écrivait ni en celtique, ni en germanique, ni en espagnol dans nos premiers siècles. Le peu qu'on écrivait était conçu en langue latine par quelques clercs; ils exprimaient toute assemblée de leudes, de heeren, ou de ricos-ombres, ou de quelques prélats par le mot de *concilium*. De là vient qu'on trouve dans les sixième, septième & huitième siècles, tant de conciles qui n'étaient précisément que des conseils d'état.

Nous ne parlerons ici que des grands conciles appelés *généraux* soit par l'église grecque, soit par l'église latine : on les nomma *synodes* à Rome comme en Orient dans les premiers siècles; car les Latins empruntèrent des Grecs les noms & les choses.

En 325 grand concile dans la ville de Nicée, convoqué par *Constantin*. La formule de la décision est; nous croyons JESUS consubstantiel au Père, DIEU de DIEU, lumière de lumière, engendré & non fait. Nous croyons aussi au saint Esprit. (Voyez *Arianisme*.)

Il est dit dans le supplément appelé *appendix*, que les pères du concile voulant distinguer les livres canoniques des apocryphes, les mirent tous sur l'autel, & que les apocryphes tombèrent par terre d'eux-mêmes.

Nicéphore assure (a) que deux évêques, *Chrisante* & *Misonius*, morts pendant les premières sessions, ressuscitèrent pour signer la condamnation d'*Arius*, & remoururent incontinent après.

(a) Liv. VIII. ch. XXIII.

Baronius soutient le fait, (a) mais *Fleuri* n'en parle pas.

En 359, l'empereur *Constance* assemble le grand concile de Rimini & de Séleucie, au nombre de six cents évêques, & d'un nombre prodigieux de prêtres. Ces deux conciles correspondans ensemble, défont tout ce que le concile de Nicée a fait, & proscrivent la consubstantiabilité. Aussi fut-il regardé depuis comme faux concile.

En 381, par les ordres de l'empereur *Théodose*, grand concile à Constantinople, de cent cinquante évêques, qui anathématisent le concile de Rimini. *Saint Grégoire* de Nazianze y préside; (b) l'évêque de Rome y envoie des députés. On ajoute au symbole de Nicée, JESUS-CHRIST s'est incarné par le saint Esprit & de la Vierge Marie -- il a été crucifié pour nous sous Ponce Pilate -- il a été enseveli, & il est ressuscité le troisième jour, suivant les écritures. -- Il est assis à la droite du Père -- nous croyons aussi au saint Esprit, Seigneur vivifiant qui procède du Père.

En 431, grand concile d'Ephèse convoqué par l'empereur *Théodose*. *Nestorius* évêque de Constantinople ayant persécuté violemment tous ceux qui n'étaient pas de son opinion sur des points de théologie, essuya des persécutions à son tour pour avoir soutenu que la sainte vierge *Marie* mère de JESUS-CHRIST n'était point mère de DIEU, parce que, disait-il, JESUS-CHRIST, étant le verbe fils de DIEU, *Marie* ne pouvait pas être à la fois la mère de DIEU le

(a) Tom. IV, N°. 82.

(b) Voyez la lettre de *St. Grégoire* de Nazianze à *Procope*; il dit : « Je crains les conciles, je n'en ai jamais vu qui n'aient fait plus de mal que de bien, & qui aient eu une bonne fin; l'esprit de dif-

» pute, la vanité, l'ambition y
» dominant; celui qui veut y
» réformer les méchans, s'ex-
» pose à être accusé sans les
» corriger. »

Ce saint savait que les pères des conciles sont hommes.

père & de DIEU le fils. *Saint Cyrille* s'éleva hautement contre lui. *Nestorius* demanda un concile écuménique ; il l'obtint. *Nestorius* fut condamné, mais *Cyrille* fut déposé par un comite du concile. L'empereur cassa tout ce qui s'était fait dans ce concile ; ensuite permit qu'on se rassemblât. Les députés de Rome arrivèrent fort tard. Les troubles augmentant , l'empereur fit arrêter *Nestorius* & *Cyrille*. Enfin il ordonna à tous les évêques de s'en retourner chacun dans son église, & il n'y eut point de conclusion. Tel fut le fameux concile d'Ephèse.

En 449 , grand concile encor à Ephèse , surnommé depuis le *brigandage*. Les évêques furent au nombre de cent trente. *Dioscore* évêque d'Alexandrie y présida. Il y eut deux députés de l'église de Rome , & plusieurs abbés de moines. Il s'agissait de savoir si JESUS-CHRIST avait deux natures. Les évêques & tous les moines d'Egypte s'écrièrent qu'il fallait déchirer en deux tous ceux qui diviserait en deux JESUS-CHRIST. Les deux natures furent anathématisées. On se battit en plein concile, ainsi qu'on s'était battu au petit concile de Cirthe en 355 , & au petit concile de Carthage.

En 451 , grand concile de Calcédoine convoqué par *Pulchérie* , qui épousa *Martien* , à condition qu'il ne ferait que son premier sujet. *Saint Léon* évêque de Rome qui avait un très-grand crédit , profitant des troubles que la querelle de deux natures excitait dans l'empire , présida au concile par ses légats ; c'est le premier exemple que nous en ayons. Mais les pères du concile craignant que l'église d'Occident ne prétendît par cet exemple la supériorité sur celle d'Orient , décidèrent par le vingt-huitième canon que le siège de Constantinople & celui de Rome auraient également les mêmes avantages & les mêmes privilèges.

Ce fut l'origine de la longue inimitié qui régna & qui règne encor entre les deux églises.

Ce concile de Calcédoine établit les deux natures & une seule personne.

En 553, grand concile à Constantinople, convoqué par *Justinien* qui se mêlait de théologie. Il s'agissait de trois petits écrits différens qu'on ne connaît plus aujourd'hui. On les appella *les trois chapitres*. On disputait aussi sur quelques passages d'*Origène*.

L'évêque de Rome *Vigile* voulut y aller en personne, mais *Justinien* le fit mettre en prison. Le patriarche de Constantinople présida. Il n'y eut personne de l'église latine, parce qu'alors le grec n'était plus entendu dans l'Occident devenu tout-à-fait barbare.

En 680, encor un concile général à Constantinople, convoqué par l'empereur *Constantin le barbu*. C'est le premier concile appelé par les latins *in trullo*, parce qu'il fut tenu dans un fallon du palais impérial. L'empereur y présida lui-même. A sa droite étaient les patriarches de Constantinople & d'Antioche; à sa gauche les députés de Rome & de Jérusalem. On y décida que JESUS-CHRIST avait deux volontés. On y condamna le pape *Honorius I* comme monotélite, c'est-à-dire, qui voulait que JESUS-CHRIST n'eût eu qu'une volonté.

En 787, second concile de Nicée, convoqué par *Irène* sous le nom de l'Empereur *Constantin* son fils, auquel elle fit crever les yeux. Son mari *Léon* avait aboli le culte des images, comme contraire à la simplicité des premiers siècles; & favorisant l'idolâtrie, *Irène* le rétablit; elle parla elle-même dans le concile. C'est le seul qui ait été tenu par une femme. Deux légats du pape *Adrien IV* y assistèrent & ne parlèrent point, parce qu'ils n'entendaient pas le grec; ce fut le patriarche *Tarèze* qui fit tout.

Sept ans après, les Francs ayant entendu dire qu'un concile à Constantinople avait ordonné l'adoration des images, assemblèrent par l'ordre de *Charles*, fils de *Pepin*, nommé depuis *Charlemagne*, un concile assez nombreux à Francfort. On y traita le second concile de Nicée de *synode impertinent & arrogant*, tenu en Grèce pour adorer des peintures.

En 842, grand concile à Constantinople, convoqué par l'impératrice *Théodora*. Culte des images solennellement établi. Les Grecs ont encor une fête en l'honneur de ce grand concile, qu'on appelle l'*orthodoxie*. *Théodora* n'y présida pas.

En 861, grand concile à Constantinople, composé de trois cent dix-huit évêques, convoqué par l'empereur *Michel*. On y dépose *saint Ignace* patriarche de Constantinople, & on élut *Photius*.

En 866, autre grand concile à Constantinople, où le pape *Nicolas I.* est déposé par contumace & excommunié.

En 869, autre grand concile à Constantinople, où *Photius* est excommunié, & déposé à son tour, & *saint Ignace* rétabli.

En 879, autre grand concile à Constantinople, où *Photius* déjà rétabli est reconnu pour vrai patriarche par les légats du pape *Jean VIII*. On y traite de *conciliabule* le grand concile écuménique où *Photius* avait été déposé.

Le pape *Jean VIII* déclare *Judas*, tous ceux qui disent que le saint Esprit procède du Père & du Fils.

En 1122 & 23, grand concile à Rome, tenu dans l'église de saint Jean de Latran par le pape *Calixte II*. C'est le premier concile général que les papes convoquèrent. Les empereurs d'Occident n'avaient presque plus d'autorité, & les empereurs d'Orient pressés par les mahométans & par les croisés, ne tenaient plus que de chétifs petits conciles.

Au reste , on ne fait pas trop ce que c'est que Latran. Quelques petits conciles avaient été déjà convoqués dans Latran. Les uns disent que c'était une maison bâtie par un nommé *Latranus* du tems de *Néron*, les autres que c'est l'église de saint Jean même bâtie par l'évêque *Sylvestre*.

Les évêques dans ce concile se plainquirent fortement des moines ; *Ils possèdent*, disent-ils , *les églises, les terres, les châteaux, les dixmes, les offrandes des vivans & des morts, il ne leur reste plus qu'à nous ôter la crosse & l'anneau*. Les moines restèrent en possession.

En 1139 , autre grand concile de Latran par le pape *Innocent II* ; il y avait , dit-on , mille évêques. C'est beaucoup. On y déclara les dixmes ecclésiastiques de droit divin , & on excommunia les laïques qui en possédaient.

En 1179 , autre grand concile de Latran par le pape *Alexandre III* ; il y eut trois cent deux évêques Latins & un abbé Grec. Les décrets furent tous de discipline. La pluralité des bénéfices y fut défendue.

En 1215 , dernier concile général de Latran par *Innocent III*, quatre cent douze évêques, huit cents abbés. Dès ce tems, qui était celui des croisades, les papes avaient établi un patriarche Latin à Jérusalem & un à Constantinople. Ces patriarches vinrent au concile. Ce grand concile dit , que DIEU ayant donné aux hommes la doctrine salutaire par Moïse , fit naître enfin son fils d'une vierge pour montrer le chemin plus clairement ; que personne ne peut être sauvé hors de l'église catholique.

Le mot de *transsubstantiation* ne fut connu qu'après ce concile. Il y fut défendu d'établir de nouveaux ordres religieux. Mais depuis ce tems on en a formé quatre-vingts.

Ce fut dans ce concile qu'on dépouilla *Raimond* comte de Toulouse de toutes ses terres.

En 1245, grand concile à Lyon ville impériale. *Innocent IV* y mène l'empereur de Constantinople *Jean Paléologue* qu'il fait asseoir à côté de lui. Il y dépose l'empereur *Frédéric II* comme *fêlon* ; il donne un chapeau rouge aux cardinaux, signe de guerre contre *Frédéric*. Ce fut la source de trente ans de guerres civiles.

En 1274, autre concile général à Lyon. Cinq cents évêques, soixante & dix gros abbés & mille petits. L'empereur Grec *Michel Paléologue*, pour avoir la protection du pape, envoie son patriarche Grec *Théophane*, & un évêque de Nicée pour se réunir en son nom à l'église latine. Mais ces évêques sont désavoués par l'église grecque.

En 1311, le pape *Clément V* indique un concile général dans la petite ville de Vienne en Dauphiné. Il y abolit l'ordre des templiers. On ordonne de brûler les bégares, béguins & béguines, espèces d'hérétiques auxquels on imputait tout ce qu'on avait imputé autrefois aux premiers chrétiens.

En 1414, grand concile de Constance, convoqué enfin par un empereur qui rentre dans ses droits ; c'est *Sigismond*. On y dépose le pape *Jean XXIII* convaincu de plusieurs crimes. On y brûle *Jean Hus* & *Jérôme* de Prague convaincus d'opiniâtreté.

En 1431, grand concile de Bâle, où l'on dépose en vain le pape *Eugène IV* qui fut plus habile que le concile.

En 1438, grand concile à Ferrare, transféré à Florence, où le pape excommunié excommunie le concile, & le déclare criminel de lèse-majesté. On y fit une réunion feinte avec l'église grecque, écrasée par les synodes turcs qui se tenaient le sabre à la main.

Il ne tint pas au pape *Jules II* que son concile de

Latran en 1512, ne passât pour un concile écuménique. Ce pape y excommunia solennellement le roi de France *Louis XII*, mit la France en interdit, cita tout le parlement de Provence à comparaître devant lui ; il excommunia tous les philosophes, parce que la plupart avaient pris le parti de *Louis XII*. Cependant, ce concile n'a point le titre de *brigandage* comme celui d'Ephèse.

En 1537, concile de Trente, convoqué d'abord par le pape *Paul III* à Mantoue, & ensuite à Trente en 1543, terminé en Décembre 1563 sous *Pie IV*. Les princes catholiques le reçurent quant au dogme, & deux ou trois quant à la discipline.

On croit qu'il n'y aura désormais pas plus de conciles généraux qu'il n'y aura d'états généraux en France & en Espagne.

Il y a dans le vatican un beau tableau qui contient la liste des conciles généraux. On n'a inscrit que ceux qui sont approuvés par la cour de Rome : chacun met ce qu'il veut dans ses archives.



C O N F E S S I O N .

LE repentir de ses fautes peut seul tenir lieu d'innocence. Pour paraître s'en repentir, il faut commencer par les avouer. La confession est donc presque aussi ancienne que la société civile.

On se confessait dans tous les mystères d'Egypte, de Grèce, de Samothrace. Il est dit dans la vie de *Marc-Aurèle*, que lorsqu'il daigna s'associer aux mystères d'*Eleusine*, il se confessa à l'hiérophante, quoi qu'il fût l'homme du monde qui eut le moins besoin de confession.

Cette cérémonie pouvait être très-salutaire. Elle pouvait aussi être très-dangereuse : c'est le sort de toutes les institutions humaines. On fait la réponse de ce Spartiate à qui un hiérophante voulait persuader de se confesser : A qui dois-je avouer mes fautes ? est-ce à DIEU ou à toi ? c'est à DIEU, dit le prêtre. -- Retire-toi donc, homme. (*Plutarque* dits notables des Lacédémoniens.)

Il est difficile de dire en quel tems cette pratique s'établit chez les Juifs, qui prirent beaucoup de rites de leurs voisins. La *Mishna* qui est le recueil des loix juives. (*a*) dit que souvent on se confessait en mettant la main sur un veau appartenant au prêtre, ce qui s'appellait *la confession des vœux*.

Il est dit dans la même *Mishna* (*b*) que tout accusé qui avait été condamné à la mort, s'allait confesser devant témoins dans un lieu écarté, quelques momens avant son supplice. S'il se sentait coupable, il devait dire, *que ma mort expie tous mes péchés*. S'il se

(*a*) *Mishna*, tom. II, pag. 394.

(*b*) *Mishna*, tom. IV. pag. 134.

sentait innocent, il prononçait, *que ma mort expie mes péchés, hors celui dont on m'accuse.*

Le jour de la fête que l'on appelait chez les Juifs l'*expiation solennelle*, (c) les Juifs dévots se confessaient les uns les autres en spécifiant leurs péchés. Le confesseur récitait trois fois treize mots du psaume LXXVII, ce qui fait trente-neuf; & pendant ce tems il donnait trente-neuf coups de fouet au confessé, lequel les lui rendait à son tour; après quoi ils s'en retournaient quitte à quitte. On dit que cette cérémonie subsiste encor.

On venait en foule se confesser à *saint Jean* pour la réputation de sa sainteté, comme on venait se faire baptiser par lui du baptême de justice, selon l'ancien usage; mais il n'est point dit que *saint Jean* donnât trente-neuf coups de fouet à ses pénitens.

La confession alors n'était point un sacrement. Il y en a plusieurs raisons. La première est que le mot de *sacrement* était alors inconnu: cette raison dispense de déduire les autres. Les chrétiens prirent la confession dans les rites juifs & non pas dans les mystères d'*Ifis* & de *Cérès*. Les Juifs se confessaient à leurs camarades & les chrétiens aussi. Il parut dans la suite plus convenable que ce droit appartint aux prêtres. Nul rite, nulle cérémonie ne s'établit qu'avec le tems. Il n'était guère possible qu'il ne restât quelque trace de l'ancien usage des laïques de se confesser les uns aux autres.

Voyez le paragraphe ci-dessous, *Si les laïques &c.* pag. 117.

Du tems de *Constantin*, on confessa d'abord publiquement ses fautes publiques.

Au cinquième siècle après le schisme de *Novatus* & de *Novatien*, on établit les pénitenciers pour absou-

(a) *Synagogue judaïque*, chap. XXXV.

dre ceux qui étaient tombés dans l'idolâtrie. Cette confession aux prêtres pénitenciers fut abolie sous l'empereur *Théodose*. (a) Une femme s'étant accusée tout haut au pénitencier de Constantinople d'avoir couché avec le diacre, cette indiscretion causa tant de scandale & de trouble dans toute la ville (b), que *Neclarius* permit à tous les fideles de s'approcher de la sainte table sans confession, & de n'écouter que leur conscience pour communier. C'est pourquoi *saint Jean Chrysostome* qui succéda à *Neclarius*, dit au peuple dans sa cinquième homélie : « Confessez-vous continuellement à DIEU ; je ne vous produis point sur un théâtre avec vos compagnons de service pour leur découvrir vos fautes. Montrez à DIEU vos blessures, & demandez-lui les remèdes ; avouez vos péchés à celui qui ne le reproche point devant les hommes. Vous le célériez en vain à celui qui connaît toutes choses, &c. »

On prétend que la confession auriculaire ne commença en Occident que vers le septième siècle, & qu'elle fut instituée par les abbés, qui exigèrent que leurs moines vinssent deux fois par an leur avouer toutes leurs fautes. Ce furent ces abbés qui inventèrent cette formule. *Je t'absous autant que je le peux & que tu en a besoin*. Il semble qu'il eût été plus respectueux pour l'Etre-suprême, & plus juste, de dire, *puisse-t-il pardonner à tes fautes & aux miennes !*

Le bien que la confession a fait, est d'avoir obtenu quelquefois des restitutions de petits voleurs. Le mal est d'avoir quelquefois dans les troubles des états, forcé les pénitens à être rebelles & sanguinaires en conscience.

(a) *Socrate*, liv. V. *Sozomène*, liv. VII.

(b) En effet, comment cette indiscretion aurait-elle causé un scandale public si elle avait été secrète ?

conscience. Les prêtres guelfes refusaient l'absolution aux gibelins ? & les prêtres gibelins se gardaient bien d'absoudre les guelfes.

Le conseiller d'état *Lénet* rapporte dans ses mémoires , que tout ce qu'il put obtenir en Bourgogne pour faire soulever les peuples en faveur du prince de *Condé* détenu à Vincennes par le Mazarin , fut de lâcher des prêtres dans les confessionnaux. C'est en parler comme des chiens enragés qui pouvaient souffler le rage de la guerre civile dans le secret du confessionnal.

Au siège de Barcelone , les moines refusèrent l'absolution à tous ceux qui restaient fideles à *Philippe V.*

Dans la dernière révolution de Gènes , on avertissait toutes les consciences , qu'il n'y avait point de salut pour quiconque ne prendrait pas les armes contre les Autrichiens.

Ce remède salutaire se tourna de tout tems en poison. Les assassins des *Sforces* , des *Médecis* , des princes d'*Orange* , des rois de France , se préparèrent aux parricides par le sacrement de la confession.

Louis XI , la *Brinvilliers* se confessaient dès qu'ils avaient commis un grand crime ; & se confessaient souvent , comme les gourmands prennent médecine pour avoir plus d'appétit.

DE LA RÉVÉLATION PAR LA CONFESSION.

Jaurigny & *Balthazar Gérard*, assassins du prince d'*Orange* *Guillaume I* , le dominicain *Jacques Clément* , *Jean Châtel* , le feuillant *Ravaillac* & tous les autres parricides de ce tems-là se confessèrent avant de commettre leurs crimes. Le fanatisme dans ces siècles déplorables était parvenu à un tel excès , que la confession n'était qu'un engagement de plus à consommer leur scélératesse : elle devenait sacrée , par cette raison que la confession est un sacrement.

Strada dit lui-même , que Jaurigny *non ante facinus aggredi sustinuit quam expiatam noxis animam apud dominicanum sacerdotem cœlesti pane firmaverit. Jaurigny n'osa entreprendre cette action sans avoir fortifié par le pain céleste son ame purgée par la confession aux pieds d'un dominicain.*

On voit dans l'interrogatoire de Ravaillac que ce malheureux sortant des feuillans & voulant entrer chez les jésuites , s'était adressé au jésuite d'Aubigni ; qu'après lui avoir parlé de plusieurs apparitions qu'il avait eues , il montra à ce jésuite un couteau , sur la lame duquel un cœur & une croix étaient gravés , & qu'il dit ces propres mots au jésuite : *Ce cœur indique que le cœur du roi doit être porté à faire la guerre aux huguenots.*

Peut-être si ce d'Aubigni avait eu assez de zèle & de prudence pour faire instruire le roi de ces paroles , peut-être s'il avait dépeint l'homme qui les avait prononcées , le meilleur des rois n'aurait pas été assassiné.

Le vingtième Auguste , ou Août , l'année 1610 , trois mois après la mort de *Henri IV* , dont les blessures saignaient dans le cœur de tous les Français , l'avocat-général *Servin* , dont la mémoire est encor illustre , requit qu'on fit signer aux jésuites les quatre articles suivans.

- 1°. Que le concile est au-dessus du pape.
- 2°. Que le pape ne peut priver le roi d'aucun de ses droits par l'excommunication.
- 3°. Que les ecclésiastiques sont entièrement soumis au roi comme les autres.
- 4°. Qu'un prêtre qui fait par la confession une conspiration contre le roi & l'état , doit la révéler aux magistrats.

Le 22 , le parlement rendit un arrêt , par lequel il défendait aux jésuites d'enseigner la jeunesse avant d'a-

voir signé ces quatre articles. Mais la cour de Rome était alors si puissante, & celle de France si faible, que cet arrêt fut inutile.

Un fait qui mérite d'être observé, c'est que cette même cour de Rome, qui ne voulait pas qu'on révélât la confession, quand il s'agirait de la vie des souverains, obligeait les confesseurs à dénoncer aux inquisiteurs ceux que leurs pénitentes accusaient en confession de les avoir séduites & d'avoir abusé d'elles. *Paul IV*, *Pie IV*, *Clément VIII*, *Grégoire XV*. ordonnèrent ces révélations. (a) C'était un piège bien embarrassant pour les confesseurs & pour les pénitentes. C'était faire d'un sacrement un greffe de délations & même de sacrilèges. Car par les anciens canons, & surtout par le concile de Latran tenu sous *Innocent III*, tout prêtre qui révèle une confession de quelque nature que ce puisse être, doit être interdit & condamné à une prison perpétuelle.

Mais il y a bien pis ; voilà quatre papes aux seizième & dix-septième siècles qui ordonnent la révélation d'un péché d'impureté, & qui ne permettent pas celle d'un parricide. Une femme avoue ou suppose dans le sacrement devant un carme qu'un cordelier l'a séduite ; le carme doit dénoncer le cordelier. Un assassin fanatique croyant servir DIEU en tuant son prince vient consulter un confesseur sur ce cas de conscience ; le confesseur devient sacrilège s'il sauve la vie à son souverain.

Cette contradiction absurde & horrible est une suite malheureuse de l'opposition continuelle qui règne depuis tant de siècles entre les loix ecclésiastiques & les loix civiles. Le citoyen se trouve pressé dans cent occasions entre le sacrilège & le crime de haute trahison ;

(a) La constitution de *Grégoire XV* est du 30 Août 1622. Voyez les *Mémoires ecclésiastiques* du jésuite d'Avrigni, si mieux n'aimez consulter le Bulletin.

& les règles du bien & du mal sont ensevelies dans un chaos dont on ne les a pas encor tirées.

La réponse du jésuite *Coton* à *Henri IV.* durera plus que l'ordre des jésuites. Révéleriez-vous la confession d'un homme résolu de m'assassiner ? *Non ; mais je me mettrais entre vous & lui.*

On n'a pas toujours suivi la maxime du père *Coton*. Il y a dans quelques pays des mystères d'état inconnus au public , dans lesquels les révélations des confessions entrent pour beaucoup. On fait par le moyen des confesseurs attitrés les secrets des prisonniers. Quelques confesseurs , pour accorder leur intérêt avec le sacrilège , usent d'un singulier artifice. Ils rendent compte , non pas précisément de ce que le prisonnier leur a dit , mais de ce qu'il ne leur a pas dit. S'ils sont chargés , par exemple , de savoir si un accusé a pour complice un Français ou un Italien , ils disent à l'homme qui les emploie : Le prisonnier m'a juré qu'aucun Italien n'a été informé de ses desseins. De là on juge que c'est le Français soupçonné qui est coupable.

L'auteur de cet article a été presque témoin lui-même d'une révélation encor plus forte & plus singulière.

On connaît la trahison que fit *Daubenton* jésuite , à *Philippe V.* roi d'Espagne , dont il était confesseur. Il crut par une politique très-mal entendue , devoir rendre compte des secrets de son pénitent au duc d'*Orléans* régent du royaume , & eut l'imprudence de lui écrire ce qu'il n'aurait dû confier à personne de vive voix. Le duc d'*Orléans* envoya sa lettre au roi d'Espagne ; le jésuite fut chassé , & mourut quelque tems après. C'est un fait avéré. (a)

(a) Voyez le *Précis du siècle de Louis XV.* in-4°. tom. II. pag. 61.

On ne laisse pas d'être fort en peine pour décider formellement dans quels cas il faut révéler la confession ; car si on décide que c'est pour crime de lèze-majesté humaine, il est aisé d'étendre bien loin ce crime de lèze-majesté, & de le porter jusqu'à la contrebande du sel & des mouffelines, attendu que ce délit offense précisément les majestés. A plus forte raison fauera-t-il révéler les crimes de lèze-majesté divine ; & cela peut aller jusqu'aux moindres fautes, comme d'avoir manqué vêpres & le salut.

Il serait donc très-important de bien convenir des confessions qu'on doit révéler, & de celles qu'on doit taire ; mais une telle décision serait encor très-dangereuse. Que de choses il ne faut pas approfondir !

Pontas qui décide en trois volumes *in-folio* de tous les cas possibles de la conscience des Français, & qui est ignoré dans le reste de la terre, dit qu'en aucune occasion on ne doit révéler la confession. Les parlemens ont décidé le contraire. A qui croire de *Pontas* ou des gardiens des loix du royaume, qui veillent sur la vie des rois & sur le salut de l'état ? (a)

SI LES LAÏQUES ET LES FEMMES ONT ÉTÉ CONFESSEURS ET CONFESSEUSES ?

De même que dans l'ancienne loi les laïques se confessaient les uns aux autres ; les laïques dans la nouvelle loi eurent long-tems ce droit par l'usage. Il suffit pour le prouver de citer la célèbre *Joinville* qui dit expressément, *que le connétable de Chypre se confessa à lui, & qu'il lui donna l'absolution selon le droit qu'il en avait.*

St. Thomas s'exprime ainsi dans sa somme ; (b) *Confessio ex defectu sacerdotis laïco facta sacramentalis est*

(a) Voyez *Pontas* à l'article
Confesseur.

(b). 3^e. partie, pag. 255.
édition de Lyon, 1738.

quodam modo. La confession faite à un laïque au défaut d'un prêtre est sacramentale en quelque façon.

Fleuri, dans son *histoire ecclésiastique*, dit, (a) qu'en Espagne, au treizième siècle, les abbesses donnaient la bénédiction à leurs religieuses, entendaient leurs confessions, & prêchaient publiquement.

Innocent III. n'attaque point cet usage dans sa lettre du 10 Décembre 1210.

Ce droit était si ancien qu'on le trouve établi dans les règles de *St. Basile*. (b) Il permet aux abbesses de confesser leurs religieuses conjointement avec un prêtre.

Le père *Martène*, dans ses *rites de l'église*, (c) convient que les abbesses confisèrent long-tems leurs nonnes; mais il ajoute qu'elles étaient si curieuses, qu'on fut obligé de leur ôter ce droit.

L'ex-jésuite nommé *Nonotte* doit se confesser, & faire pénitence, non pas d'avoir été un des plus grands ignorans qui aient jamais barbouillé du papier, car ce n'est pas un péché; non pas d'avoir appelé du nom d'*erreurs* des vérités qu'il ne connaissait pas; mais d'avoir calomnié avec la plus stupide insolence l'auteur de cet article, & d'avoir appelé son frère *Raca*, en niant tous ces faits & beaucoup d'autres dont il ne savait pas un mot. Il s'est rendu coupable de *la géhenne du feu*; il faut espérer qu'il demandera pardon à DIEU de ses énormes sottises: nous ne demandons point la mort du pécheur, mais sa conversion.

On a long-tems agité pourquoi trois hommes assez fameux dans cette petite partie du monde où la confession est en usage, sont morts sans ce sacrement. Ce sont le pape *Léon X*, *Pélisson* & le cardinal *Dubois*.

Ce cardinal se fit ouvrir le périnée par le bistouri de

(a) Livre LXXVI. tom. |
XVI. pag. 246.

(b) Tom. II. pag. 43.
(c) Tom. II. pag. 39.

la *Peironie* , mais il pouvait se confesser & communier avant l'opération.

Pélisson protestant jusqu'à l'âge de quarante ans , s'était converti pour être maître des requêtes & pour avoir des bénéfices.

A l'égard du pape *Léon X* , il était si occupé des affaires temporelles , quand il fut surpris par la mort , qu'il n'eut pas le tems de songer aux spirituelles.

DES BILLETS DE CONFESSION.

Dans les pays protestans on se confesse à DIEU , & dans les pays catholiques aux hommes. Les protestans disent qu'on ne peut tromper DIEU ; au lieu qu'on ne dit aux hommes que ce qu'on veut. Comme nous ne traitons jamais la controverse , nous n'entrons point dans cette ancienne dispute. Notre société littéraire est composée de catholiques & de protestans réunis par l'amour des lettres. Il ne faut pas que les querelles ecclésiastiques y sèment la zizanie.

Contentons-nous de la belle réponse de ce Grec qu'un prêtre voulait confesser aux mystères de *Cérès* : Est-ce à DIEU ou à toi que je dois parler ? -- c'est à DIEU -- Retire-toi donc , ô homme.

En Italie , & dans les pays d'obédience , il faut que tout le monde sans distinction se confesse & communie. Si vous avez par devers vous des péchés énormes , vous avez aussi les grands pénitenciers pour vous absoudre. Si votre confession ne vaut rien , tant pis pour vous. On vous donne à bon compte un reçu imprimé , moyennant quoi vous communiez , & on jette tous les reçus dans un ciboire ; c'est la règle.

On ne connaissait point à Paris ces billets au porteur , lorsque vers l'an 1750 un archevêque de Paris imagina d'introduire une espèce de banque spirituelle pour extirper le jansénisme & pour faire triompher la bulle *Uni-*

génitus. Il voulut qu'on refusât l'extrême-onction & le viatique à tout malade qui ne remettait pas un billet de confession, signé d'un prêtre constitutionnaire.

C'était refuser les sacremens aux neuf dixièmes de Paris. On lui disait en vain, Songez à ce que vous faites ; ou ces sacremens sont nécessaires pour n'être point damné, ou l'on peut être sauvé sans eux avec la foi, l'espérance, la charité, les bonnes œuvres & les mérites de notre Sauveur. Si l'on peut être sauvé sans ce viatique, vos billets sont inutiles. Si les sacremens sont absolument nécessaires, vous damnez tous ceux que vous en privez ; vous faites brûler pendant toute l'éternité six à sept cent mille âmes, supposé que vous viviez assez long-tems pour les enterrer ; cela est violent ; calmez-vous ; & laissez mourir chacun comme il peut.

Il ne répondit point à ce dilemme ; mais il persista. C'est une chose horrible d'employer pour tourmenter les hommes la religion qui les doit consoler. Le parlement qui a la grande police, & qui vit la société troublée, opposa, selon la coutume, des arrêts aux mandemens. La discipline ecclésiastique ne voulut point céder à l'autorité légale. Il fallut que la magistrature employât la force, & qu'on envoyât des archers pour faire confesser, communier & enterrer les Parisiens à leur gré.

Dans cet excès de ridicule dont il n'y avait point encore d'exemple, les esprits s'aigrirent ; on cabala à la cour, comme s'il s'était agi d'une place de fermier-général, ou de faire disgracier un ministre. Le royaume fut troublé d'un bout à l'autre. Il entre toujours dans une cause des incidens qui ne sont pas du fond : il s'en mêla tant que tous les membres du parlement furent exilés, & que l'archevêque le fut à son tour.

Ces billets de confession auraient fait naître une guerre civile dans les tems précédens ; mais dans le nôtre ils ne

produisirent heureusement que des tracasseries civiles. L'esprit philosophique qui n'est autre chose que la raison , est devenu chez tous les honnêtes gens le seul antidote dans ces maladies épidémiques.

CONFIANCE EN SOI-MÊME.

Nous tromper dans nos entreprises,
C'est à quoi nous sommes sujets ;
Le matin je fais des projets ,
Et le long du jour des sottises.

Ces petits vers conviennent assez à un grand nombre de raisonneurs ; & c'est une chose assez plaisante de voir un grave directeur d'ames finir par un procès criminel , conjointement avec un banqueroutier. A ce propos nous réimprimons ici ce petit conte qui est ailleurs , car il est bon qu'il soit partout.

Memnon conçut un jour le projet insensé d'être parfaitement sage. Il n'y a guère d'hommes à qui cette folie n'ait quelquefois passé par la tête. *Memnon* se dit à lui-même ; Pour être très-sage , & par conséquent très-heureux , il n'y a qu'à être sans passions ; & rien n'est plus aisé , comme on fait. Premièrement je n'aimerai jamais de femme ; car en voyant une beauté parfaite , je me dirai à moi-même : ces joues-là se rideront un jour , ces beaux yeux seront bordés de rouge , cette gorge ronde deviendra plate & pendante , cette belle tête deviendra chauve. Or je n'ai qu'à la voir à présent des mêmes yeux dont je la verrai alors ; & assurément cette tête ne fera pas tourner la mienne.

En second lieu je ferai toujours sobre : j'aurai beau être tenté par la bonne chère , par des vins délicieux ,

par la séduction de la société ; je n'aurai qu'à me représenter les suites des excès , une tête pesante , un estomac embarrassé , la perte de la raison , de la santé , & du tems : je ne mangerai alors que pour le besoin ; ma santé sera toujours égale , mes idées toujours pures & lumineuses. Tout cela est si facile , qu'il n'y a aucun mérite à y parvenir.

Ensuite , disait *Memnon* , il faut penser un peu à ma fortune ; mes desirs sont modérés , mon bien est solidement placé sur le receveur général des finances de Ninive ; j'ai de quoi vivre dans l'indépendance ; c'est-là le plus grand des biens. Je ne serai jamais dans la cruelle nécessité de faire ma cour : je n'envierai personne , & personne ne m'enviera. Voilà qui est encore très-aisé. J'ai des amis , continuait-il , je les conserverai , puisqu'ils n'auront rien à me disputer. Je n'aurai jamais d'humeur avec eux , ni eux avec moi. Cela est sans difficulté.

Ayant fait ainsi son petit plan de sagesse dans sa chambre , *Memnon* mit la tête à la fenêtre. Il vit deux femmes qui se promenaient sous des platanes auprès de sa maison. L'une était vieille & paraissait ne songer à rien. L'autre était jeune , jolie , & semblait fort occupée. Elle soupirait , elle pleurait , & n'en avait que plus de graces. Notre sage fut touché , non pas de la beauté de la dame , (il était bien sûr de ne pas sentir une telle faiblesse) mais de l'affliction où il la voyait. Il descendit , il aborda la jeune Ninivienne , dans le dessein de la consoler avec sagesse. Cette belle personne lui conta de l'air le plus naïf & le plus touchant tout le mal que lui faisait un oncle qu'elle n'avait point ; avec quels artifices il lui avait enlevé un bien qu'elle n'avait jamais possédé , & tout ce qu'elle avait à craindre de sa violence. Vous me paraissez un homme de si bon conseil , lui dit-elle , que si vous aviez la condescendance de venir jus-

ques chez moi , & d'examiner mes affaires , je suis sûre que vous me tireriez du cruel embarras où je suis. *Memnon* n'hésita pas à la suivre , pour examiner sagement ses affaires , & pour lui donner un bon conseil.

La dame affligée le mena dans une chambre parfumée , & le fit asseoir avec elle poliment sur un large sofa , où ils se tenaient tous deux les jambes croisées vis-à-vis l'un de l'autre. La dame parla en baissant les yeux , dont il échappait quelquefois des larmes , & qui en se relevant rencontraient toujours les regards du sage *Memnon*. Ses discours étaient pleins d'un attendrissement qui redoublait toutes les fois qu'ils se regardaient. *Memnon* prenait ses affaires extrêmement à cœur , & se sentait de moment en moment la plus grande envie d'obliger une personne si honnête & si malheureuse. Ils cessèrent insensiblement , dans la chaleur de la conversation , d'être vis-à-vis l'un de l'autre. Leurs jambes ne furent plus croisées. *Memnon* la conseilla de si près , & lui donna des avis si tendres , qu'ils ne pouvaient ni l'un ni l'autre parler d'affaires , & qu'ils ne savaient plus où ils en étaient.

Comme ils en étaient là , arrive l'oncle , ainsi qu'on peut bien le penser : Il était armé de la tête aux pieds ; & la première chose qu'il dit , fut qu'il allait tuer , comme de raison , le sage *Memnon* & sa nièce ; la dernière qui lui échappa fut qu'il pouvait pardonner pour beaucoup d'argent. *Memnon* fut obligé de donner tout ce qu'il avait. On était heureux dans ce tems-là d'en être quitte à si bon marché ; l'Amérique n'était pas encor découverte ; & les dames affligées n'étaient pas à beaucoup près si dangereuses qu'elles le sont aujourd'hui.

Memnon honteux & désespéré rentra chez lui : il y trouva un billet qui l'invitait à dîner avec quel-

ques-uns de ses intimes amis. Si je reste seul chez moi, dit-il, j'aurai l'esprit occupé de ma triste aventure, je ne mangerai point, je tomberai malade. Il vaut mieux aller faire avec mes amis intimes un repas frugal. J'oublierai dans la douceur de leur société la sottise que j'ai faite ce matin. Il va au rendez-vous; on le trouve un peu chagrin. On le fait boire pour dissiper sa tristesse. Un peu de vin pris modérément est un remède pour l'ame & pour le corps. C'est ainsi que pense le sage *Memnon*; & il s'enivre. On lui propose de jouer après le repas. Un jeu réglé avec des amis est un passe-tems honnête. Il joue; on lui gagne tout ce qu'il a dans sa bourse, & quatre fois autant sur sa parole. Une dispute s'élève sur le jeu, on s'échauffe: l'un de ses amis intimes lui jette à la tête un cornet, & lui crève un œil. On rapporte chez lui le sage *Memnon*, ivre, sans argent, & ayant un œil de moins.

Il cuve un peu son vin; & dès qu'il a la tête plus libre, il envoie son valet chercher de l'argent chez le receveur-général des finances de Ninive, pour payer ses intimes amis: on lui dit que son débiteur a fait le matin une banqueroute frauduleuse qui met en alarme cent familles. *Memnon* outré va à la cour avec un emplâtre sur l'œil & un placet à la main, pour demander justice au roi contre le banqueroutier. Il rencontra dans un salon plusieurs dames qui portaient toutes d'un air aisé des cerceaux de vingt-quatre pieds de circonférence. L'une d'elles qui le connaissait un peu, dit en le regardant de côté: Ah l'horreur! Une autre qui le connaissait davantage lui dit: Bon soir, monsieur *Memnon*; mais vraiment, monsieur *Memnon*, je suis fort aise de vous voir; à propos, monsieur *Memnon*, pourquoi avez-vous perdu un œil? Et elle passa sans attendre sa réponse. *Memnon* se cacha dans un coin, & attendit le moment

où il pût se jeter aux pieds du monarque. Ce moment arriva. Il baïssa trois fois la terre, & présenta son placet. Sa gracieuse majesté le reçut très-favorablement, & donna le mémoire à un de ses satrapes pour lui en rendre compte. Le satrape tire *Memnon* à part, & lui dit d'un air de hauteur en ricanant amèrement ; Je vous trouve un plaisant borgne, de vous adresser au roi plutôt qu'à moi ; & encor plus plaisant d'oser demander justice contre un honnête banqueroutier, que j'honore de ma protection, & qui est le neveu d'une femme de chambre de ma maîtresse. Abandonnez cette affaire-là, mon ami, si vous voulez conserver l'œil qui vous reste.

Memnon ayant ainsi renoncé le matin aux femmes, aux excès de table, au jeu, à toute querelle, & surtout à la cour, avait été avant la nuit trompé & volé par une belle dame, s'était enivré, avait joué, avait eu une querelle, s'était fait crever un œil, & avait été à la cour où l'on s'était moqué de lui.

Pétrifié d'étonnement & navré de douleur, il s'en retourne la mort dans le cœur. Il veut rentrer chez lui ; il y trouve des huissiers qui démeublaient sa maison de la part de ses créanciers. Il reste presque évanoui sous une platane ; il y rencontre la belle dame du matin qui se promenait avec son cher oncle, & qui éclata de rire en voyant *Memnon* avec son emplâtre. La nuit vint ; *Memnon* se coucha sur de la paille auprès des murs de sa maison. La fièvre le saisit, il s'endormit dans l'accès ; & un esprit céleste lui apparut en songe.

Il était tout resplendissant de lumière. Il avait six belles ailes, mais ni pieds, ni tête, ni queue, & ne ressemblait à rien. Qui es-tu ? lui dit *Memnon* ; ton bon génie, lui répondit l'autre. Rends-moi donc mon œil, ma santé, mon bien, ma sagesse, lui dit *Memnon*. Ensuite il lui conta comment il avait perdu tout cela en un jour. Voilà des aventures qui ne nous arri-

vent jamais dans le monde que nous habitons , dit l'esprit. Et quel monde habitez-vous , dit l'homme affligé. Ma patrie , répondit-il , est à cinq cent millions de lieues du soleil , dans une petite étoile auprès de *Sirius*, que tu vois d'ici. Le beau pays ! dit *Memnon* : quoi ! vous n'avez point chez vous de coquines qui trompent un pauvre homme , point d'amis intimes qui lui gagnent son argent & qui lui crevent un œil , point de banqueroutiers , point de satrapes qui se moquent de vous en vous refusant justice ? Non , dit l'habitant de l'étoile , rien de tout cela. Nous ne sommes jamais trompés par les femmes , parce que nous n'en avons point ; nous ne faisons point d'excès de table , parce que nous ne mangeons point ; nous n'avons point de banqueroutiers , parce qu'il n'y a chez nous ni or ni argent ; on ne peut pas nous crever les yeux , parce que nous n'avons point de corps à la façon des vôtres ; & les satrapes ne nous font jamais d'injustice , parce que dans notre petite étoile tout le monde est égal.

Memnon lui dit alors : monseigneur sans femme & sans dîner , à quoi passez-vous votre tems ? A veiller , dit le génie , sur les autres globes qui nous sont confiés , & je viens pour te consoler. Hélas ! reprit *Memnon* , que ne veniez-vous la nuit passée , pour m'empêcher de faire tant de folies ? J'étais auprès d'*Assan* , ton frère aîné , dit l'être céleste. Il est plus à plaindre que toi. Sa gracieuse majesté le roi des Indes , à la cour duquel il a l'honneur d'être , lui a fait crever les deux yeux pour une petite indiscretion , & il est actuellement dans un cachot les fers aux pieds & aux mains. C'est bien la peine , dit *Memnon* , d'avoir un bon génie dans une famille , pour que de deux frères l'un soit borgne , l'autre aveugle , l'un couché sur la paille , l'autre en prison. Ton sort changera , reprit l'animal de l'étoile. Il est vrai que tu seras toujours borgne ;

mais , à cela près , tu seras assez heureux , pourvu que tu ne fasses jamais le sot projet d'être parfaitement sage. C'est donc une chose à laquelle il est impossible de parvenir , s'écria *Memnon* en soupirant. Aussi impossible , lui repliqua l'autre , que d'être parfaitement habile , parfaitement fort , parfaitement puissant , parfaitement heureux. Nous - mêmes , nous en sommes bien loin. Il y a un globe où tout cela se trouve ; mais dans les cent mille millions de mondes qui sont dispersés dans l'étendue , tout se suit par degrés. On a moins de sagesse & de plaisirs dans le second que dans le premier , moins dans le troisième que dans le second. Ainsi du reste jusqu'au dernier , où tout le monde est complètement fou. J'ai bien peur , dit *Memnon* , que notre petit globe terriqué ne soit précisément les petites-maisons de l'univers dont vous me faites l'honneur de me parler. Pas tout-à-fait , dit l'esprit ; mais il en approche : il faut que tout soit en sa place. Eh mais , dit *Memnon* , certains poètes , certains philosophes ont donc grand tort de dire , *que tout est bien*. Ils ont grande raison , dit le philosophe de là-haut , en considérant l'arrangement de l'univers entier. Ah ! je ne croirai cela , repliqua le pauvre *Memnon* , que quand je ne ferai plus borgne.

C O N F I S C A T I O N .

ON a très-bien remarqué dans le dictionnaire encyclopédique , à l'article *Confiscation* , que le fisc , soit public , soit royal , soit seigneurial , soit impérial , soit déloyal , était un petit panier de jonc ou d'osier , dans lequel on mettait autrefois le peu d'argent qu'on avait

pu recevoir ou extorquer. Nous nous fervons aujourd'hui de sacs ; le fisc royal est le sac royal.

C'est une maxime reçue dans plusieurs pays de l'Europe, que qui confisque le corps , confisque les biens. Cet usage est surtout établi dans le pays où la coutume tient lieu de loi ; & une famille entière est punie dans tous les cas pour la faute d'un seul homme.

Confisquer le corps n'est pas mettre le corps d'un homme dans le panier de son seigneur suzerain ; c'est dans le langage barbare du barreau, se rendre maître du corps d'un citoyen , soit pour lui ôter la vie , soit pour le condamner à des peines aussi longues que sa vie : on s'empare de ses biens si on le fait périr , ou s'il évite la mort par la fuite.

Ainsi , ce n'est pas assez de faire mourir un homme pour ses fautes, il faut encor faire mourir de faim ses héritiers.

La rigueur de la coutume confisque dans plus d'un pays les biens d'un homme qui s'est arraché volontairement aux misères de cette vie ; & ses enfans sont réduits à la mendicité parce que leur père est mort.

Dans quelques provinces catholiques romaines on condamne aux galères perpétuelles , par une sentence arbitraire , un père de famille (a), soit pour avoir donné retraite chez soi à un prédicant, soit pour avoir écouté son sermon dans quelques cavernes, ou dans quelque désert : alors la femme & les enfans sont réduits à mendier leur pain.

Cette jurisprudence qui consiste à ravir la nourriture aux orphelins, & à donner à un homme le bien d'autrui, fut inconnue dans tout le tems de la république Romaine. *Sylla* l'introduisit dans ses proscriptions. Il faut avouer qu'une rapine inventée par *Sylla* n'était

(a) Voyez l'édit de 1724, 14 Mai, publié à la sollicitation du cardinal de *Fleuri*, & revu par lui.

n'était pas un exemple à suivre. Aussi cette loi qui semblait n'être dictée que par l'inhumanité & l'avarice, ne fut suivie ni par *César*, ni par le bon empereur *Trajan*, ni par les *Antonins* dont toutes les nations prononcent encor le nom avec respect & avec amour. Enfin, sous *Justinien*, la confiscation n'eut lieu que pour le crime de lèze-majesté.

Il semble que dans les tems de l'anarchie féodale, les princes & les seigneurs des terres étant très-peu riches, cherchassent à augmenter leur trésor par les condamnations de leurs sujets, & qu'on voulut leur faire un revenu du crime. Les loix chez eux étant arbitraires, & la jurisprudence romaine ignorée, les coutumes ou bizarres ou cruelles prévalurent. Mais aujourd'hui que la puissance des souverains est fondée sur des richesses immenses & assurées, leur trésor n'a pas besoin de s'enfler des faibles débris d'une famille malheureuse. Ils sont abandonnés pour l'ordinaire au premier qui les demande. Mais est-ce à un citoyen à s'engraïsser des restes du sang d'un autre citoyen ?

La confiscation n'est point admise dans le pays où le droit romain est établi, excepté le ressort du parlement de Toulouse. Elle ne l'est point dans quelques pays coutumiers, comme le Bourbonnais, le Berri, le Maine, le Poitou, la Bretagne, où au moins elle respecte les immeubles. Elle était établie autrefois à Calais, & les anglais l'abolirent lorsqu'ils en furent les maîtres. Il est assez étrange que les habitants de la capitale vivent sous une loi plus rigoureuse que ceux de ces petites villes ; tant il est vrai que la jurisprudence a été souvent établie au hasard, sans régularité, sans uniformité, comme on bâtit des chaumières dans un village.

Voici comment l'avocat-général *Omer Talon* parla en plein parlement dans le plus beau siècle de la

Quest. sur l'Encycl. Tome III.

France en 1673, au sujet des biens d'une demoiselle de *Canillac* qui avaient été confisqués. Lecteur, faites attention à ce discours; il n'est pas dans le style des oraisons de *Cicéron*; mais il est curieux (a)

EXTRAIT DU PLAIDOYER DE L'AVOCAT-GÉNÉRAL
TALON SUR DES BIENS CONFISQUÉS.

« Au chap. XIII. du deuteronomie, DIEU dit, » Si
» tu te rencontres dans une ville, & dans un lieu
» où regne l'idolâtrie, mets tout au fil de l'épée,
» sans exception d'âge, de sexe ni de condition. Ras-
» semble dans les places publiques toutes les dépouil-
» les de la ville, brûle-la toute entière avec ses dé-
» pouilles, & qu'il ne reste qu'un monceau de cen-
» dres de ce lieu d'abomination. En un mot, fais-en
» un sacrifice au Seigneur, & qu'il ne demeure rien
» en tes mains des biens de cet anathème.

» Ainsi, dans le crime de lèse-majesté le roi était
» maître des biens, & les enfans en étaient privés.
» Le procès ayant été fait à Naboth *quia maledixerat*
» *regi*, le roi *Achab* se mit en possession de son hé-
» ritage. *David* étant averti que *Miphibozeth* s'était
» engagé dans la rebellion donna tous ses biens à
» *Siba* qui lui en apporta la nouvelle : *tua sint omnia*
» *quæ fuerunt Miphibozeth.* »

Il s'agit de savoir qui héritera des biens de Mlle.
de *Canillac*, biens autrefois confisqués sur son père,
abandonnés par le roi à un garde du trésor royal,
& donnés ensuite par le garde du trésor royal à la
testatrice. Et c'est sur ce procès d'une fille d'Auver-
gne qu'un avocat-général s'en rapporte à *Achab* roi-
telet d'une partie de la Palestine, qui confisqua la
vigne de *Naboth* après avoir assassiné le propriétaire

(a) *Journal du palais*, tom. I. pag. 444.

par le poignard de la justice juive ; action abominable qui est passée en proverbe , pour inspirer aux hommes l'horreur de l'usurpation. Assurément la vigne de *Naboth* n'avait aucun rapport avec l'héritage de Mlle. de *Canillac*. Le meurtre & la confiscation des biens de *Miphibozeth*, petit-fils du roi *Saül*, & fils de *Sonathas* ami & protecteur de *David*, n'ont pas une plus grande affinité avec le testament de cette demoiselle.

C'est avec cette pédanterie , avec cette démençe de citations étrangères au sujet , avec cette ignorance des premiers principes de la nature humaine , avec ces préjugés mal conçus & mal appliqués , que la jurisprudence a été traitée par des hommes qui ont eu de la réputation dans leur sphère. On laisse aux lecteurs à se dire ce qu'il est superflu qu'on leur dise.

C O N S C I E N C E .

S E C T I O N P R E M I È R E .

De la conscience du bien & du mal.

L O C K E a démontré , (s'il est permis de se servir de ce terme en morale & en métaphysique) que nous n'avons ni idées innées , ni principes innés ; & il a été obligé de le démontrer trop au long , parce qu'alors cette erreur était universelle.

Delà il suit évidemment que nous avons le plus grand besoin qu'on nous mette de bonnes idées & de bons principes dans la tête , dès que nous pouvons faire usage de la faculté de l'entendement.

Locke apporte l'exemple des sauvages qui tuent & qui mangent leur prochain sans aucun remords de

conscience; & des soldats chrétiens bien élevés qui dans une ville prise d'assaut pillent, égorgent, violent, non-seulement sans remords, mais avec un plaisir charmant, avec honneur & gloire, avec les applaudissemens de tous leurs camarades.

Il est très-sûr que dans les massacres de la St. Barthelemi, & dans les *autos-da-fé*, dans les saints actes de foi de l'inquisition, nulle conscience de meurtrier ne se reprocha jamais d'avoir massacré hommes, femmes, enfans d'avoir fait crier, évanouir, mourir dans les tortures des malheureux qui n'avaient d'autres crimes que de faire la pâque différemment des inquisiteurs.

Il résulte de tout cela que nous n'avons point d'autre conscience que celle qui nous est inspirée par le tems, par l'exemple, par notre tempérament, par nos réflexions.

L'homme n'est né avec aucun principe, mais avec la faculté de les recevoir tous. Son tempérament le rendra plus enclin à la cruauté ou à la douceur; son entendement lui fera comprendre un jour que le quarre de douze est cent quarante-quatre, qu'il ne faut pas faire aux autres ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fit; mais il ne comprendra pas de lui-même ces vérités dans son enfance, il n'entendra pas la première, & il ne sentira pas la seconde.

Un petit sauvage qui aura faim, & à qui son père aura donné un morceau d'un autre sauvage à manger, en demandera autant le lendemain, sans imaginer qu'il ne faut pas traiter son prochain autrement qu'on ne voudrait être traité soi-même. Il fait machinalement, invinciblement tout le contraire de ce que cette éternelle vérité enseigne.

La nature a pourvu à cette horreur; elle a donné à l'homme la disposition à la pitié & le pouvoir de comprendre la vérité. Ces deux présens de DIEU sont le fondement de la société civile. C'est ce qui fait qu'il y

a toujours eu peu d'anthropophages ; c'est ce qui rend la vie un peu tolérable chez les nations civilisées. Les pères & les mères donnent à leurs enfans une éducation qui les rend bientôt sociables ; & cette éducation leur donne une conscience.

Une religion pure , une morale pure , inspirées de bonne heure , façonnent tellement la nature humaine , que depuis environ sept ans jusqu'à seize ou dix-sept , on ne fait pas une mauvaise action sans que la conscience en fasse un reproche. Ensuite viennent les violentes passions qui combattent la conscience & qui l'étouffent quelquefois. Pendant le conflit , les hommes tourmentés par cet orage , consultent en quelques occasions d'autres hommes , comme dans leurs maladies ils consultent ceux qui ont l'air de se bien porter.

C'est ce qui a produit des casuistes , c'est-à-dire , des gens qui décident des cas de conscience. Un des plus sages casuistes a été *Cicéron* dans son livre des *offices* , c'est-à-dire , des devoirs de l'homme. Il examine les points les plus délicats ; mais long-tems avant lui *Zoroastre* avait paru régler la conscience par le plus beau des préceptes : *Dans le doute si une action est bonne ou mauvaise , abstiens-toi.* Porte XXX. Nous en parlons ailleurs.

SECTION SECONDE.

Conscience. Si un juge doit juger selon la conscience ou selon les preuves.

Thomas d'Aquin , vous êtes un grand saint , un grand théologien ; & il n'y a point de dominicain qui ait pour vous plus de vénération que moi. Mais vous avez décidé dans votre somme , qu'un juge doit donner sa voix selon les allégations & les prétendues preuves contre un accusé , dont l'innocence lui est parai-

tement connue. Vous prétendez que les dépositions des témoins qui ne peuvent être que fausses, les preuves résultantes du procès qui sont impertinentes, doivent l'emporter sur le témoignage de ses yeux mêmes. Il a vu commettre le crime par un autre ; & selon vous , il doit en conscience condamner l'accusé quand sa conscience lui dit que cet accusé est innocent.

Il faudrait donc , selon vous , que si le juge lui-même avait commis le crime dont il s'agit , sa conscience l'obligeât de condamner l'homme faussement accusé de ce même crime.

En conscience , grand saint , je crois que vous vous être trompé de la manière la plus absurde & la plus horrible : c'est dommage qu'en possédant si bien le droit canon , vous ayez si mal connu le droit naturel. Le premier devoir d'un magistrat est d'être juste avant d'être formaliste : si en vertu des preuves qui ne sont jamais que des probabilités , je condamnaï un homme dont l'innocence me serait démontrée , je me croirais un sot & un assassin.

Heureusement tous les tribunaux de l'univers pensent autrement que vous. Je ne fais pas si *Farinacius* & *Grillandus* sont de votre avis. Quoiqu'il en soit , si vous rencontrez jamais *Cicéron* , *Ulpien Tribonien* , *Dumoulin* , le chancelier de l'Hôpital , le chancelier d'*Aguesseau* , demandez-leur bien pardon de l'erreur où vous êtes tombé.

SECTION TROISIÈME.

De la conscience trompeuse.

Ce qu'on a peut-être jamais dit de mieux sur cette question importante , se trouve dans le livre comique de *Tristram Shandy* , écrit par un curé nommé *Sterne* , le second *Rabelais* d'Angleterre ; il ressemble à ces

petits satyres de l'antiquité qui renfermaient des essences précieuses.

Deux vieux capitaines à demi-payé, assistés du docteur *Slop*, font les questions les plus ridicules. Dans ces questions, les théologiens de France ne sont pas épargnés. On insiste particulièrement sur un mémoire présenté à la forbonne par un chirurgien qui demande la permission de baptiser les enfans dans le ventre de leurs mères, au moyen d'une canule qu'il introduira proprement dans l'utérus, sans blesser la mère ni l'enfant.

Enfin, ils se font lire par un caporal un ancien sermon sur la conscience, composé par ce même curé *Sterne*.

Parmi plusieurs peintures, supérieures à celles de *Rimbran* & aux crayons de *Calot*, il peint un honnête-homme du monde passant ses jours dans les plaisirs de la table, du jeu & de la débauche, ne faisant rien que la bonne compagnie puisse lui reprocher, & par conséquent ne se reprochant rien. Sa conscience & son honneur l'accompagnent aux spectacles, au jeu, & surtout lorsqu'il paie libéralement la fille qu'il entretient. Il punit sévèrement quand il est en charge les petits larcins du commun peuple; il vit gaiement, & meurt sans le moindre remords.

Le docteur *Slop* interrompt le lecteur pour dire que cela est impossible dans l'église anglicane, & ne peut arriver que chez les papistes.

Enfin, le curé *Sterne* cite l'exemple de *David* qui a, dit-il, tantôt une conscience délicate & éclairée, tantôt une conscience très-dure & très-ténébreuse.

Lorsqu'il peut tuer son roi dans une caverne, il se contente de lui couper un pan de sa robe : voilà une conscience délicate. Il passe une année entière sans avoir le moindre remords de son adultère avec *Bet-*

zabée & du meurtre d'Urie : voilà la même conscience endurcie , & privée de lumière.

Tels sont , dit-il , la plupart des hommes. Nous avouons à ce curé que les grands du monde sont très-souvent dans ce cas ; le torrent des plaisirs & des affaires les entraîne ; ils n'ont pas le tems d'avoir de la conscience , cela est bon pour le peuple ; encor n'en a-t-il guère quand il s'agit de gagner de l'argent. Il est donc très-bon de réveiller souvent la conscience des couturières & des rois par une morale qui puisse faire impression sur eux ; mais pour faire cette impression , il faut mieux parler qu'on ne parle aujourd'hui.

SECTION QUATRIÈME.

Conscience : liberté de conscience.

traduit de l'allemand.

(Nous n'adoptons pas tout ce paragraphe ; mais comme il y a quelques vérités , nous n'avons pas cru devoir l'omettre , & nous ne nous chargeons pas de justifier ce qui peut s'y trouver de peu mesuré & de trop dur.)

L'aumônier du prince de lequel prince est catholique romain , menaçait un anabaptiste de le chasser des petits états du prince ; il lui disait qu'il n'y a que trois sectes autorisées dans l'empire ; que pour lui anabaptiste qui était d'une quatrième , il n'était pas digne de vivre dans les terres de monseigneur : & enfin , la conversation s'échauffant , l'aumônier menaçait l'anabaptiste de le faire pendre. Tant pis pour son atteste , répondit l'anabaptiste ; je suis un gros manufacturier ; j'emploie deux cents ouvriers , je fais entrer deux cent mille écus par an dans ses états ; ma famille ira s'établir ailleurs ; monseigneur y perdra.

Et si monseigneur fait pendre tes deux cents ouvriers & ta famille ? reprit l'aumônier ; & s'il donne ta manufacture à de bons catholiques ?

Je l'en défie , dit le vieillard ; on ne donne pas une manufacture comme une métairie , parce qu'on ne donne pas l'industrie : cela ferait beaucoup plus fou que s'il faisait tuer tous ses chevaux , parce que l'un d'eux t'aura jeté par terre , & que tu es un mauvais écuyer.

L'intérêt de monseigneur n'est pas que je mange du pain sans levain ou levé. Il est que je procure à ses sujets de quoi manger , & que j'augmente ses revenus par mon travail. Je suis honnête-homme ; & quand j'aurais le malheur de n'être pas né tel , ma profession me forcerait à le devenir ; car dans les entreprises de négoce , ce n'est pas comme dans celle de cour & dans les tiennes : point de succès sans probité. Que t'importe que j'aie été baptisé dans l'âge qu'on appelle de raison , tandis que tu l'as été sans le savoir ? que t'importe que j'adore DIEU à la manière de mes pères ? Si tu suivais tes belles maximes , & si tu avais la force en main , tu irais donc d'un bout de l'univers à l'autre , faisant pendre à ton plaisir le Grec qui ne croit pas que l'Esprit procède du Père & du Fils ; tous les Anglais , tous les Hollandais , Danois , Suédois , Islandais , Prussiens , Hanovriens , Saxons , Holstenois , Hessois , Virtembergeois , Bernois , Hambourgeois , Cosaques , Valaques , Grecs , Russes , qui ne croient pas le pape infaillible ; tous les musulmans qui croient un seul DIEU ; & les Indiens dont la religion est plus ancienne que la juive ; & les lettrés Chinois qui depuis quatre mille ans servent un DIEU unique sans superstition , & sans fanatisme ! Voilà donc ce que tu ferais si tu étais le maître ! Affurément , dit le moine ; car je suis dévoré du zèle de la maison du Seigneur. *Zelus domus sue comedit me.*

Ça , dis-moi un peu , cher aumônier , repartit l'ana-

baptiste, es-tu dominicain ou jésuite, ou diable ? Je suis jésuite, dit l'autre. Eh mon ami, si tu n'es pas diable, pourquoi dis-tu des choses si diaboliques ?

C'est que le révérend père recteur m'a ordonné de les dire.

Et qui a ordonné cette abomination au révérend père recteur ?

C'est le provincial.

De qui le provincial a-t-il reçu cet ordre ?

De notre général ; & le tout pour plaire à un plus grand seigneur que lui.

Dieux de la terre qui avec trois droigts avez trouvé le secret de vous rendre maîtres d'une grande partie du genre humain ; si dans le fond du cœur vous avouez que vos richesses & votre puissance ne sont point essentielles à votre salut & au nôtre, jouissez - en avec modération. Nous ne voulons pas vous démentir, vous déshonorer : mais ne nous écrasez pas. Jouissez & laissez-nous paisibles ; démêlez vos intérêts avec les rois ; & laissez-nous nos manufactures.

CONSEILLER ou JUGE.

BARTOLOMÉ.

QUOI ! il n'y a que deux ans que vous étiez au collège, & vous voilà déjà conseiller de la cour de Naples ?

GERONIMO.

Oui, c'est un arrangement de famille ; il m'en a peu coûté.

BARTOLOMÉ.

Vous êtes donc devenu bien savant depuis que je ne vous ai vu ?

GERONIMO.

Je me suis quelquefois fait inscrire dans l'école de droit, où l'on m'apprenait que le droit naturel est commun aux hommes & aux bêtes, & que le droit des gens n'est que pour les gens. On me parlait de l'édit du préteur, & il n'y a plus de préteur ; des fonctions des édiles, & il n'y a plus d'édiles ; du pouvoir des maîtres sur les esclaves, & il n'y plus d'esclaves. Je ne fais presque rien des loix de Naples, & me voilà juge.

BARTOLOMÉ.

Ne tremblez-vous pas d'être chargé de décider du sort des familles, & ne rougissez-vous pas d'être si ignorant ?

GERONIMO.

Si j'étais savant, je rougirais peut-être davantage. J'entends dire aux savans que presque toutes les loix se contredisent, que ce qui est juste à Gayette est injuste à Otrante, que dans la même juridiction on perd à la seconde chambre le même procès qu'on gagne à la troisième. J'ai toujours dans l'esprit ce beau discours d'un avocat vénitien ; *Illustrissimi signori, l'anno passato avete giudicato così ; e questo anno nella medesima lite avete giudicato tutto il contrario ; e sempre ben !*

Le peu que j'ai lu de nos loix m'a paru souvent très-embrouillé. Je crois que si je les étudiais pendant quarante ans, je serais embarrassé pendant quarante ans : cependant je les étudie ; mais je pense qu'avec du bon sens & de l'équité, on peut être un très-bon magistrat, sans être profondément savant. Je ne connais point de meilleur juge que *Sancho Pança* : cependant il ne savait par un mot du code de l'isle Balataria. Je ne chercherai point à accorder ensemble *Cujas* & *Camille Descurtis*, ils ne sont point mes législateurs. Je ne connais de loix que celles qui ont la sanction du souverain. Quand elles seront claires, je les suivrai à la

la lettre ; quand elles seront obscures , je suivrai les lumières de ma raison , qui sont celles de ma conscience.

BARTOLOMÉ.

Vous me donnez envie d'être ignorant , tant vous raisonnez bien. Mais comment vous tirerez-vous des affaires d'état , de finance , & de commerce ?

GERONIMO.

DIEU merci , nous ne nous en mêlons guère à Naples. Une fois le marquis de *Carpi* notre vice-roi voulut nous consulter sur les monnoies ; nous parlames de l'*æs grave* des Romains , & les banquiers se moquèrent de nous. On nous assambla dans un tems de disette pour régler le prix du bled ; nous fumes assamblés six semaines , & on mourait de faim. On consulta enfin deux forts laboureurs , & deux bons marchands de bled ; & il y eut dès le lendemain plus de pain au marché qu'on n'en voulait.

Chacun doit se mêler de son métier ; le mien est de juger les contestations , & non pas d'en faire naître ; mon fardeau est assez grand.

CONSEQUENCE.

QUELLE est donc notre nature ; & qu'est-ce que notre chétif esprit ? Quoi l'on peut tirer les conséquences les plus justes , les plus lumineuses , & n'avoir pas le sens commun ? Cela n'est que trop vrai. Le fou d'Athènes qui croyait que tous les vaisseaux qui abordaient au Pirée lui appartenaient , pouvait calculer merveilleusement combien valait le chargement de ces vaisseaux , & en combien de jours ils pouvaient arriver de Smyrne au Pirée.


Nous avons vu des imbécilles qui ont fait des calculs & des raisonnemens bien plus étonnans. Ils n'étaient donc pas imbécilles ? me dites-vous. Je vous demande pardon , ils l'étaient. Ils posaient tout leur édifice sur un principe absurde , ils enfilait régulièrement des chimères. Un homme peut marcher très-bien & s'égarer , & alors mieux il marche & plus il s'égare.

Le *Fo* des Indiens eut pour père un éléphant qui daigna faire un enfant à une princesse indienne, laquelle accoucha du *DIEU Fo* par le côté gauche. Cette princesse était la propre sœur d'un empereur des Indes : donc *Fo* était le neveu de l'empereur ; & les petits-fils de l'éléphant & du monarque étaient cousins issus de germain ; donc selon les loix de l'état la race de l'empereur étant éteinte , ce sont les descendans de l'éléphant qui doivent succéder. Le principe reçu , on ne peut mieux conclure.

Il est dit que l'éléphant divin était haut de neuf pieds de roi. Tu présumes avec raison que la porte de son écurie devait avoir plus de neuf pieds , afin qu'il pût y entrer à son aise. Il mangeait cinquante livres de riz par jour , vingt-cinq livres de sucre , & buvait vingt-cinq livres d'eau. Tu trouves par ton arithmétique qu'il avalait trente-six mille cinq cents livres pesant par année ; on ne peut compter mieux. Mais ton éléphant a-t-il existé ? était-il beau-frère de l'empereur ? sa femme a-t-elle fait un enfant par le côté gauche ? C'est-là ce qu'il fallait examiner ; vingt auteurs qui vivaient à la Cochinchine l'ont écrit l'un après l'autre ; tu devais confronter ces vingts auteurs , peser leurs témoignages , consulter les anciennes archives , voir s'il est question de cet éléphant dans les registres ; examiner si ce n'est point une fable que des imposteurs ont eu intérêt d'accréditer. Tu es parti d'un principe extravagant pour en tirer des conclusions justes.

C'est moins la logique qui manque aux hommes que la source de logique. Il ne s'agit pas de dire, six vaisseaux qui m'appartiennent sont chacun de deux cents tonneaux, le tonneau est de deux mille livres pesant ; donc j'ai douze cent mille livres de marchandises au port de Pirée. Le grand point est de savoir si ces vaisseaux sont à toi. Voilà le principe dont ta fortune dépend ; tu compteras après. Voyez *Principe*.

Un ignorant, fanatique & conséquent, est souvent un homme à étouffer. Il aura lu que *Phinée* transporté d'un saint zèle, ayant trouvé un Juif couché avec une Madianite, les tua tous deux, & fut imité par les lévites qui massacrèrent tous les ménages moitié Madianites, moitié Juifs. Il sait que son voisin catholique couche avec sa voisine huguenote ; ils les tuera tous deux sans difficulté : on ne peut agir plus conséquemment. Quel est le remède à cette maladie horrible de l'ame ? C'est d'accoutumer de bonne heure les enfans à ne rien admettre qui choque la raison, à ne leur conter jamais d'histoires de revenans, de fantômes, de forciers, de possédés, de prodiges ridicules. Une fille d'une imagination tendre & sensible, entend parler de possessions ; elle tombe dans une maladie de nerfs, elle a des convulsions, elle se croit possédée. J'en ai vu mourir une de la révolution que ces abominables histoires avaient faites dans ses organes. Voyez *Esprit faux, & fanatique*.



CONSPIRATIONS CONTRE LES PEUPLES, ou PROSCRIPTIONS.

IL y a des choses qu'il faut sans cesse mettre sous les yeux des hommes. Ayant retrouvé ce morceau qui intéresse l'humanité entière, nous avons cru que c'était ici sa place, d'autant plus qu'il y a quelques additions.

CONSPIRATIONS OU PROSCRIPTIONS JUIVES.

L'histoire est pleine de conspirations contre les tyrans ; mais nous ne parlerons ici que des conspirations des tyrans contre les peuples. Si l'on remonte à la plus haute antiquité parmi nous, si l'on ose chercher les premiers exemples des proscriptions dans l'histoire des Juifs ; si nous séparons ce qui peut appartenir aux passions humaines, de ce que nous devons révéler dans les décrets éternels ; si nous ne considérons que l'effet terrible d'une cause divine, nous trouverons d'abord une proscription de vingt-trois mille Juifs après l'idolâtrie d'un veau d'or ; une de vingt-quatre mille pour punir l'Israélite qu'on avait surpris dans les bras d'une Madianite ; une de quarante-deux mille hommes de la tribu d'Ephraïm, égorgés à un gué du Jourdain. C'était une vraie proscription ; car ceux de Galaad qui exerçaient la vengeance de *Jephthé* contre les Ephraïmites, voulaient connaître & démêler leurs victimes en leur faisant prononcer l'un après l'autre le mot *schibolet* au passage de la rivière ; & ceux qui disaient *fibolet*, selon la prononciation éphraï-

mite, étaient reconnus & tués sur le champ. Mais il faut considérer que cette tribu d'Ephraïm ayant osé s'opposer à *Jephté* choisi par DIEU même pour être le chef de son peuple, méritait sans doute un tel châtiment.

C'est pour cette raison que nous ne regardons point comme une injustice l'extermination entière des peuples du Canaan ; ils s'étaient, sans doute, attiré cette punition par leurs crimes ; ce fut le DIEU vengeur des crimes qui les proscrivit ; les Juifs n'étaient que les bourreaux.

CELLE DE MITHRIDATE.

De telles proscriptions commandées par la Divinité même, ne doivent pas sans doute être imitées par les hommes ; aussi le genre humain ne vit point de pareils massacres jusqu'à *Mithridate*. Rome ne lui avait pas encor déclaré la guerre, lorsqu'il ordonna qu'on assassinât tous les Romains qui se trouvaient dans l'Asie mineure. *Plutarque* fait monter le nombre des victimes à cent cinquante mille, *Appien* le réduit à quatre-vingt-mille.

Plutarque n'est guère croyable, & *Appien* probablement exagère. Il n'est pas vraisemblable que tant de citoyens romains demeuraient dans l'Asie mineure, où ils avaient alors très-peu d'établissmens. Mais quand ce nombre serait réduit à la moitié, *Mithridate* n'en ferait pas moins abominable. Tous les historiens conviennent que le massacre fut général, & que ni les femmes, ni les enfans ne furent épargnés.

CELLE DE SYLLA, DE MARIUS ET DES TRIUMVIRS.

Mais environ dans ce tems-là même, *Sylla* & *Marius* exercèrent sur leurs compatriotes la même fureur

reur qu'ils éprouvaient en Asie. *Marius* commença les proscriptions, & *Sylla* les surpassa. La raison humaine est confondue quand elle veut juger des Romains. On ne conçoit pas comment un peuple chez qui tout était à l'enchère, & dont la moitié égorgeait l'autre, pût être dans ce tems-là même le vainqueur de tous les rois. Il y eut une horrible anarchie depuis les proscriptions de *Sylla* jusqu'à la bataille d'*Actium*, & ce fut pourtant alors que Rome conquît les Gaules, l'Espagne, l'Egypte, la Syrie, toute l'Asie mineure & la Grèce.

Comment expliquerons-nous ce nombre prodigieux de déclamations qui nous restent sur la décadence de Rome, dans ces tems sanguinaires & illustres ? Tout est perdu, disent vingt auteurs latins, *Rome tombe par ses propres forces, le luxe a vengé l'univers*. Tout cela ne veut dire autre chose, sinon que la liberté publique n'existait plus ; mais la puissance subsistait ; elle était entre les mains de cinq ou six généraux d'armée, & le citoyen romain qui avait jusques-là vaincu pour lui-même, ne combattait plus que pour quelques usurpateurs.

La dernière proscription fut celle d'*Antoine*, d'*Octave* & de *Lépide* ; elle ne fut pas plus sanguinaire que celle de *Sylla*.

Quelque horrible que fût le règne de *Caligula* & des *Nérons*, on ne voit point de proscriptions sous leur empire ; il n'y en eut point dans les guerres des *Galba*, des *Othons*, des *Vitellius*.

CELLE DES JUIFS SOUS TRAJAN.

Les Juifs seuls renouvelèrent ce crime sous *Trajan*. Ce prince humain les traitait avec bonté. Il y en avait un très-grand nombre dans l'Egypte & dans la province de Cyrène. La moitié de l'isle de Chypre

Quest. sur l'Encycl. Tome III.

était peuplée de Juifs. Un nommé *André* qui se donna pour un messie , pour un libérateur des Juifs , ranima leur exécrable enthousiasme qui paraissait affoupi. Il leur persuada qu'ils seraient agréables au Seigneur , & qu'ils rentreraient enfin victorieux dans Jérusalem , s'ils exterminaient tous les infidèles dans les lieux où ils avaient le plus de synagogues. Les Juifs séduits par cet homme massacrèrent ; dit-on , plus de deux cents vingt mille personnes dans la Cyrenaïque & dans Chypre. *Dion* & *Eusèbe* disent que non-contens de les tuer , ils mangeaient leur chair , se faisaient une ceinture de leurs intestins , & se frottaient le visage de leur sang. Si cela est ainsi , ce fut , de toutes les conspirations contre le genre humain dans notre continent , la plus inhumaine & la plus épouvantable , & elle dut l'être , puisque la superstition en était le principe. Ils furent punis , mais moins qu'ils ne le méritaient , puisqu'ils subsistent encor.

CELLE DE THÉODOSE, &c.

Je ne vois aucune conspiration pareille dans l'histoire du monde , jusqu'au tems de *Théodose* , qui proscrivit les habitans de Thessalonique , non pas dans un mouvement de colère , comme des menteurs mercénaires l'écrivent si souvent , mais après six mois des plus mûres réflexions. Il mit dans cette fureur méditée un artifice & une lâcheté qui la rendaient encor plus horrible. Les jeux publics furent annoncés par son ordre , les habitans invités ; les courses commencèrent au milieu de ces réjouissances , ses soldats égorgèrent sept à huit mille habitans ; quelques auteurs disent quinze mille. Cette proscription fut incomparablement plus sanguinaire & plus inhumaine que celle des triumvirs ; ils n'avaient compris que leurs ennemis dans leurs listes , mais *Théodose* ordonna que tout pérît sans dis-

tion. Les triumvirs se contentèrent de taxer les veuves & les filles des proscrits, *Théodose* fit massacrer les femmes & les enfans, & cela dans la plus profonde paix, & lorsqu'il était au comble de sa puissance. Il est vrai qu'il expia ce crime ; il fut quelque tems sans aller à la messe.

CELLE DE L'IMPÉRATRICE THÉODORA.

Une conspiration beaucoup plus sanglante encor que toutes les précédentes, fut celle d'une impératrice *Theodora*, au milieu du neuvième siècle. Cette femme superstitieuse & cruelle, veuve du cruel *Théophile*, & tutrice de l'infame *Michel*, gouverna quelques années Constantinople. Elle donna ordre qu'on tuât tous les manichéens dans ses états. *Fleury*, dans son *Histoire ecclésiastique*, avoue qu'il en périt environ cent mille. Il s'en sauva quarante mille qui se réfugièrent dans les états du calife, & qui devenus les plus implacables comme les plus justes ennemis de l'empire grec, contribuèrent à sa ruine. Rien ne fut plus semblable à notre St. Barthelemi, dans laquelle on voulut détruire les protestans, & qui les rendit furieux.

CELLE DES CROISÉS CONTRE LES JUIFS.

Cette rage des conspirations contre un peuple entier sembla s'assoupir jusqu'au tems des croisades. Une horde de croisés dans la première expédition de *Pierre l'hermite*, ayant pris son chemin par l'Allemagne, fit vœu d'égorger tous les Juifs qu'ils rencontreraient sur leur route. Ils allèrent à Spire, à Worms, à Cologne, à Mayence, à Francfort ; ils fendirent le ventre aux hommes, aux femmes, aux enfans de la nation juive qui tombèrent entre leurs mains, & cherchèrent dans leurs entrailles l'or qu'on supposait que ces malheureux avaient avalé.

Cette action des croisés ressemblait parfaitement à celle des Juifs de Chypre & de Cyrène , & fut peut-être encor plus affreuse , parce que l'avarice se joignait au fanatisme. Les Juifs alors furent traités comme ils se vantent d'avoir traité autrefois des nations entières : mais selon la remarque de Suarez , *ils avaient égorgé leurs voisins par une piété bien entendue , & les croisés les massacrèrent par une piété mal entendue*. Il y a au moins de la piété dans ces meurtres , & cela est bien consolant.

CELLE DES CROISADES CONTRE LES ALBIGEOIS.

La conspiration contre les Albigeois fut de la même espèce , & eut une atrocité de plus ; c'est qu'elle fut contre des compatriotes , & qu'elle dura plus long-tems. *Suarez* aurait dû regarder cette proscription comme la plus édifiante de toutes , puisque de saints inquisiteurs condamnèrent aux flammes tous les habitans de Béziers , de Carcassonne , de Lavaur , & de cent bourgs considérables ; presque tous les citoyens furent brûlés en effet , ou pendus , ou égorgés.

LES VÊPRES SICILIENNES.

S'il est quelque nuance entre les grands crimes , peut-être la journée des vêpres siciliennes est la moins exécrationnable de toutes , quoiqu'elle le soit excessivement. L'opinion la plus probable , est que ce massacre ne fut point prémédité. Il est vrai que *Jean de Procida* , émissaire du roi d'Arragon , préparait dès-lors une révolution à Naples & en Sicile ; mais il paraît que ce fut un mouvement subit dans le peuple animé contre les Provençaux , qui le déchaîna tout-d'un-coup , & qui fit couler tant de sang. Le roi *Charles d'Anjou* , frère de *St. Louis* , s'était rendu odieux par le meurtre de *Con-*

radin & du duc d'Autriche, deux jeunes héros & deux grands princes dignes de son estime, qu'il fit condamner à mort comme des voleurs. Les Provençaux qui vexaient la Sicile étaient détestés. L'un d'eux fit violence à une femme le lendemain de pâque ; on s'attroupa , on s'émut, on sonna le tocsin , on cria : *meurent les tyrans* ; tout ce qu'on rencontra de Provençaux fut massacré ; les innocens périrent avec les coupables.

LES TEMPLIERS.

Je mets sans difficulté au rang des conjurations contre une société entière le supplice des templiers. Cette barbarie fut d'autant plus atroce qu'elle fut commise avec l'appareil de la justice. Ce n'était point une de ces fureurs que la vengeance soudaine ou la nécessité de se défendre semble justifier : c'était un projet réfléchi d'exterminer tout un ordre trop fier & trop riche. Je pense bien que dans cet ordre il y avait de jeunes débauchés qui méritaient quelque correction ; mais je ne croirai jamais qu'un grand-maître , & tant de chevaliers parmi lesquels on comptait des princes , tous vénérables par leur âge & par leurs services , fussent coupables des bassesses absurdes & inutiles dont on les accusait. Je ne croirai jamais qu'un ordre entier de religieux ait renoncé en Europe à la religion chrétienne , pour laquelle il combattait en Asie , en Afrique , & pour laquelle même encor plusieurs d'entr'eux gémissaient dans les fers des Turcs & des Arabes , aimant mieux mourir dans les cachots que de renier leur religion.

Enfin , je crois sans difficulté à plus de quatre-vingts chevaliers qui , en mourant , prennent DIEU à témoin de leur innocence. N'hésitons point à mettre leur proscription au rang des funestes effets d'un tems d'ignorance & de barbarie.

MASSACRE DANS LE NOUVEAU-MONDE.

Dans ce recensement de tant d'horreurs, mettons surtout les douze millions d'hommes détruits dans le vaste continent du nouveau-monde. Cette proscription est à l'égard de toutes les autres ce que serait l'incendie de la moitié de la terre à celui de quelques villages.

Jamais ce malheureux globe n'éprouva une dévastation plus horrible & plus générale, & jamais crime ne fut mieux prouvé. *Las Casas*, évêque de Chiapa dans la nouvelle Espagne, ayant parcouru pendant plus de trente années les îles & la terre-ferme découvertes, avant qu'il fût évêque; & depuis qu'il eut cette dignité, témoin oculaire de ces trente années de destruction, vint enfin en Espagne dans sa vieillesse, se jeter aux pieds de *Charles-Quint* & du prince *Philippe* son fils, & fit entendre ses plaintes qu'on n'avait pas écoutées jusqu'alors. Il présenta sa requête au nom d'un hémisphère entier : elle fut imprimée à Valladolid. La cause de plus de cinquante nations prosrites dont il ne subsistait que de faibles restes, fut solennellement plaidée devant l'empereur. *Las Casas* dit que ces peuples détruits étaient d'une espèce douce, faible & innocente, incapable de nuire & de résister, & que la plupart ne connaissaient pas plus les vêtemens & les armes que nos animaux domestiques. J'ai parcouru, dit-il, toutes les petites îles Lucaïes, & je n'y ai trouvé que onze habitans, reste de plus de cinq cent mille.

Il compte ensuite plus de deux millions d'hommes détruits dans Cuba & dans Hispaniola, & enfin plus de dix millions dans le continent. Il ne dit pas, j'ai oui dire qu'on a exercé ces énormités incroyables, il dit : *je les ai vues : j'ai vu cinq caciques brûlés pour s'être*

enfuis avec leurs sujets ; j'ai vu ces créatures innocentes massacrées par milliers ; enfin , de mon tems , on a détruit plus de douze millions d'hommes dans l'Amérique.

On ne lui contesta pas cette étrange dépopulation , quelque incroyable qu'elle paraisse. Le docteur *Sépulvéda* qui plaidait contre lui , s'attacha seulement à prouver que tous ces Indiens méritaient la mort , parce qu'ils étaient coupables du péché contre nature , & qu'ils étaient antropophages.

Je prends DIEU à témoin , répond le digne évêque *Las Casas* , que vous calorniez ces innocens après les avoir égorgés. Non , ce n'était pas parmi eux que régnait la pédérastie , & que l'horreur de manger de la chair humaine s'était introduite ; il se peut que dans quelques contrées de l'Amérique que je ne connais pas , comme au Brésil ou dans quelques isles , on ait pratiqué ces abominations de l'Europe ; mais ni à Cuba , ni à la Jamaïque , ni dans l'Hispaniola , ni dans aucune isle que j'ai parcourues , ni au Pérou , ni au Mexique où est mon évêché , je n'ai entendu jamais parler de ces crimes ; & j'en ai fait les enquêtes les plus exactes. C'est vous qui êtes plus cruels que les antropophages ; car je vous ai vu dresser des chiens énormes pour aller à la chasse des hommes , comme on va à celle des bêtes fauves. Je vous ai vus donner vos semblables à dévorer à vos chiens. J'ai entendu les Espagnols dire à leurs camarades , prête-moi une longe d'indien pour le déjeuner de mes dogues , je t'en rendrai demain un quartier. C'est enfin chez vous seuls que j'ai vus de la chair humaine étalée dans vos boucheries , soit pour vos dogues , soit pour vous-mêmes. Tout cela , continue-t-il , est prouvé au procès , & je jure par le grand DIEU qui m'écoute , que rien n'est plus véritable.

Enfin *Las Casas* obtint de *Charles-Quint* des loix qui arrêterent le carnage réputé jusqu'alors légitime ,

attendu que c'était des chrétiens qui massacraient des infideles.

CONSPIRATION CONTRE MÉRINDOL.

La proscription juridique des habitans de Mérindol & de Cabrière, sous *François I.* en 1546, n'est à la vérité qu'une étincelle en comparaison de cet incendie universel de la moitié de l'Amérique. Il périt dans ce petit pays environ cinq à six mille personnes des deux sexes & de tout âge. Mais cinq mille citoyens surpassent en proportion dans un canton si petit, le nombre de douze millions dans la vaste étendue des isles de l'Amérique, dans le Mexique & dans le Pérou. Ajoutez surtout que les désastres de notre patrie nous touchent plus que ceux d'un autre hémisphère.

Ce fut la seule proscription revêtue des formes de la justice ordinaire; car les templiers furent condamnés par des commissaires que le pape avait nommés, & c'est en cela que le massacre de Mérindol porte un caractère plus affreux que les autres. Le crime est plus grand quand il est commis par ceux qui sont établis pour réprimer les crimes & pour protéger l'innocence.

Un avocat-général du parlement d'Aix nommé *Guerin*, fut le premier auteur de cette boucherie. *C'était, dit l'historien César Nostradamus, un homme noir ainsi de corps que d'ame, autant froid orateur que persécuteur ardent & calomniateur effronté.* Il commença par dénoncer en 1540 dix-neuf personnes au hasard comme hérétiques. Il y avait alors un violent parti dans le parlement d'Aix, qu'on appelait les *brûleurs*. Le président d'*Oppède* était à la tête de ce parti. Les dix-neuf accusés furent condamnés à la mort sans être entendus, & dans ce nombre il se trouva quatre femmes & cinq enfans qui s'enfuirent dans des cavernes.

Il y avait alors, à la honte de la nation, un inqui-

siteur de la foi en Provence ; il se nommait frère *Jean de Rome*. Ce malheureux accompagné de satellites allait souvent dans Mérimol & dans les villages d'alentour ; il entraînait inopinément & de nuit dans les maisons où il était averti qu'il y avait un peu d'argent ; il déclarait le père, la mère & les enfans hérétiques, leur donnait la question, prenait l'argent & violait les filles. Vous trouverez une partie des crimes de ce scélérat dans le fameux plaidoyer d'*Aubri*, & vous remarquerez qu'il ne fut puni que par la prison.

Ce fut cet inquisiteur qui, n'ayant pu entrer chez les dix-neuf accusés, les avait fait dénoncer au parlement par l'avocat-général *Guerin*, quoiqu'il prétendit être le seul juge du crime d'hérésie. *Guerin* & lui soutinrent que dix-huit villages étaient infectés de cette peste. Les dix-neuf citoyens échappés devaient, selon eux, faire révolter tout le canton. Le président d'*Oppède*, trompé par une information frauduleuse de *Guerin*, demanda au roi des troupes pour appuyer la recherche & la punition des dix-neuf prétendus coupables. *François I*, trompé à son tour, accorda enfin les troupes. Le vice-légat d'Avignon y joignit quelques soldats. Enfin en 1544, d'*Oppède* & *Guerin* à leur tête mirent le feu à tous les villages ; tout fut tué, & *Aubri* rapporte dans son plaidoyer, que plusieurs soldats assouvirent leur brutalité sur les femmes & sur les filles expirantes qui palpaient encor. C'est ainsi qu'on servait la religion.

Quiconque a lu l'histoire, fait assez qu'on fit justice ; que le parlement de Paris fit pendre l'avocat-général, & que le président d'*Oppède* échappa au supplice qu'il avait mérité. Cette grande cause fut plaidée pendant cinquante audiences. On a encor les plaidoyers, ils sont curieux. D'*Oppède* & *Guerin* alléguaient pour leur justification tous les passages de l'écriture, où il est dit :

Frappez les habitans par le glaive , détruisez tout jusqu'aux animaux. (*a*)

Tuez le vieillard , l'homme , la femme & l'enfant à la mammelle. (*b*)

Tuez l'homme , la femme , l'enfant sevré , l'enfant quitte , le bœuf , la brebis , le chameau & l'âne. (*c*)

Ils alléguaient encor les ordres & les exemples donnés par l'église contre les hérétiques. Ces exemples & ces ordres n'empêchèrent pas que *Guerin* ne fût pendu. C'est la seule proscription de cette espèce qui ait été punie par les loix , après avoir été faite à l'abri de ces loix mêmes.

CONSPIRATION DE LA ST. BARTHELEMI.

Il n'y eut que vingt-huit ans d'intervalle entre les massacres de Mérindol & la journée de la St. Barthelemy. Cette journée fait encor dresser les cheveux à la tête de tous les Français , excepté ceux d'un abbé qui a osé imprimer en 1758 une espèce d'apologie de cet événement exécrable. C'est ainsi que quelques esprits bizarres ont eu le caprice de faire l'apologie du diable. *Ce ne fut*, dit-il , *qu'une affaire de proscription*. Voilà une étrange excuse ! Il semble qu'une affaire de proscription soit une chose d'usage , comme on dit , une affaire de barreau , une affaire d'intérêt , une affaire de calcul , une affaire d'église.

Il faut que l'esprit humain soit bien susceptible de tous les travers , pour qu'il se trouve au bout de près de deux cents ans un homme qui de sang-froid entreprend de justifier ce que l'Europe entière abhorre. L'archevêque *Perefixe* prétend qu'il périt cent mille Français dans cette conspiration religieuse. Le duc de *Sulli*

(*a*) Deut. chap. XIII.

(*b*) Josué , chap. XVI.

(*c*) Premier liv. des rois , chap. XV.

n'en compte que soixante & dix mille. M. l'abbé abusé du martyrologe des calvinistes , lequel n'a pu tout compter , pour affirmer qu'il n'y eut que quinze mille victimes Eh ! monsieur l'abbé ! ne serait-ce rien que quinze mille personnes égorgées , en pleine paix , par leurs concitoyens !

Le nombre des morts ajoute , sans doute , beaucoup à la calamité d'une nation , mais rien à l'atrocité du crime. Vous prétendez , homme charitable , que la religion n'eut aucune part à ce petit mouvement populaire. Oubliez-vous le tableau que le pape *Grégoire XIII* fit placer dans le vatican , & au bas duquel était écrit , *Pontifex Colignii necem probat*. Oubliez-vous sa procession solennelle de l'église St. Pierre à l'église St. Louis , le *Te Deum* qu'il fit chanter , les médailles qu'il fit frapper pour perpétuer la mémoire de l'heureux carnage de la St. Barthelemi. Vous n'avez peut-être pas vu ces médailles ; j'en ai vu entre les mains de M. l'abbé de Rothelin. Le pape *Grégoire* y est représenté d'un côté , & de l'autre c'est un ange qui tient une croix dans la main gauche & une épée dans la droite. En voilà-t-il assez , je ne dis pas pour vous convaincre , mais pour vous confondre ?

CONSPIRATION D'IRLANDE.

La conjuration des Irlandais catholiques contre les protestans , sous *Charles I* , en 1641 , est une fidelle imitation de la St. Barthelemi. Des historiens anglais contemporains , tels que le chancelier *Clarendon* & un chevalier *Jean Temple* , assurent qu'il y eut cent cinquante mille hommes de massacrés. Le parlement d'Angleterre , dans sa déclaration du 25 Juillet 1643 , en compte quatre-vingt mille : mais M. *Brooke* qui paraît très-instruit , crie à l'injustice dans un petit livre que j'ai entre les mains. Il dit qu'on se plaint à tort ; & il

semble prouver assez bien qu'il n'y eut que quarante mille citoyens d'immolés à la religion , en y comprenant les femmes & les enfans.

CONSPIRATION DANS LES VALLÉES DU PIÉMONT.

J'omets ici un grand nombre de proscriptions particulières. Les petits désastres ne se comptent point dans les calamités générales ; mais je ne dois point passer sous silence la proscription des habitans des vallées du Piémont en 1655.

C'est une chose assez remarquable dans l'histoire , que ces hommes presque inconnus au reste du monde , aient persévéré constamment de tems immémorial dans des usages qui avaient changé partout ailleurs. Il en est de ces usages comme de la langue : une infinité de termes antiques se conservent dans des cantons éloignés , tandis que les capitales & les grandes villes varient dans leur langage de siècle en siècle.

Voilà pourquoi l'ancien roman que l'on parlait du tems de *Charlemagne*, subsiste encor dans le patois du pays de Vaux, qui a conservé le nom de *pays Roman*. On retrouve des vestiges de ce langage dans toutes les vallées des Alpes & des Pyrénées. Les peuples voisins de Turin qui habitaient les cavernes vaudoises, gardèrent l'habillement , la langue , & presque tous les rites du tems de *Charlemagne*.

On fait assez que dans le huitième & dans le neuvième siècle , la partie septentrionale de l'Occident ne connaissait point le culte des images ; & une bonne raison , c'est qu'il n'y avait ni peintre ni sculpteur : rien même n'était décidé encor sur certaines questions délicates , que l'ignorance ne permettait pas d'approfondir. Quand ces points de controverse furent arrêtés & réglés ailleurs , les habitans des vallées l'ignorèrent ; & étant ignorés eux-mêmes des autres hommes , ils res-

tèrent dans leur ancienne croyance ; mais enfin , ils furent mis au rang des hérétiques & poursuivis comme tels.

Dès l'année 1487 , le pape *Innocent VIII* envoya dans le Piémont un légat nommé *Albertus de Capitoneis* , archidiacre de Crémone , prêcher une croisade contr'eux. La teneur de la bulle du pape est singulière. Il recommande aux inquisiteurs , à tous les ecclésiastiques & à tous les moines , « de prendre unanimement les » armes contre les Vaudois , de les écraser comme des » aspics , & de les exterminer saintement. » *In hæreticos armis insurgant , eosque velut aspides venenosos conculcent , & ad tam sanctam exterminationem adhibeant omnes conatus.*

La même bulle octroie à chaque fidele le droit de « s'emparer de tous les meubles & immeubles des » hérétiques , sans forme de procès. » *Bona quæcumque mobilia , & immobilia quibuscumque licite occupandi , &c.*

Et par la même autorité elle déclara que tous les magistrats qui ne prêteront pas main-forte seront privés de leurs dignités : *Seculares honoribus , titulis , feudis , privilegiis privandi.*

Les Vaudois ayant été vivement persécutés , en vertu de cette bulle , se crurent des martyrs. Ainsi leur nombre augmenta prodigieusement. Enfin la bulle d'*Innocent VIII* fut mise en exécution à la lettre , en 1655. Le marquis de *Pianesse* entra le 15 d'Avril dans ces vallées avec deux régimens , ayant des capucins à leur tête. On marcha de caverne en caverne , & tout ce qu'on rencontra fut massacré. On pendait les femmes nues à des arbres , on les arrosait du sang de leurs enfans ; & on emplissait leur matrice de poudre à laquelle on mettait le feu.

Il faut faire entrer , sans doute , dans ce triste catalogue les massacres des Cevennes & du Vivarais qui

durèrent pendant dix ans , au commencement de ce siècle. Ce fut en effet un mélange continuuel de proscriptions & de guerres civiles. Les combats , les assassinats , & les mains des bourreaux ont fait périr près de cent mille de nos compatriotes , dont dix mille ont expiré sur la roue , ou par la corde , ou dans les flammes , si on en croit tous les historiens contemporains des deux partis.

Est-ce l'histoire des serpens & des tigres que je viens de faire ? non , c'est celle des hommes. Les tigres & les serpens ne traitent point ainsi leur espèce. C'est pourtant dans le siècle de *Cicéron* , de *Pollion* , d'*Atticus* , de *Varius* , de *Tibulle* , de *Virgile* , d'*Horace* , qu'*Auguste* fit ses proscriptions. Les philosophes de *Thou* & *montagne* , le chancelier de *l'Hôpital* vivaient du tems de la saint *Barthelemi* : & les massacres des *Cevennes* font du siècle le plus florissant de la monarchie française. Jamais les esprits ne furent plus cultivés , les talens en plus grand nombre , la politesse plus générale. Quel contraste , quel chaos , quelles horribles inconséquences composent ce malheureux monde ! On parle des pestes , des tremblemens de terre , des embrasemens , des déluges , qui ont désolé le globe ; heureux , dit-on , ceux qui n'ont pas vécu dans le tems de ces bouleversemens ! Disons plutôt ; heureux ceux qui n'ont pas vu les crimes que je retrace ! Comment s'est-il trouvé des barbares pour les ordonner , & tant d'autres barbares pour les exécuter ? Comment y a-t-il encor des inquisiteurs & des familiers de l'inquisition ?

Un homme modéré , humain , né avec un caractère doux , ne conçoit pas plus qu'il y ait eu parmi les hommes des bêtes féroces ainsi altérées de carnage , qu'il ne conçoit des métamorphoses de tourterelles en vautours ; mais il comprend encor moins que ces monstres aient trouvé à point nommé une multitude d'exécuteurs. Si des officiers & des soldats courent au com-

bat sur un ordre de leurs maîtres, cela est dans l'ordre de la nature ; mais que sans aucun examen ils aillent assassiner de sang-froid un peuple sans défense, c'est ce qu'on n'oserait pas imaginer des furies mêmes de l'enfer. Ce tableau soulève tellement le cœur de ceux qui se pénètrent de ce qu'ils lisent, que pour peu qu'on soit enclin à la tristesse, on est fâché d'être né ; on est indigné d'être homme.

La seule chose qui puisse consoler, c'est que de telles abominations n'ont été commises que de loin-à-loin ; n'en voilà qu'environ vingt exemples principaux dans l'espace de près de quatre mille années. Je fais que les guerres continuelles qui ont désolé la terre sont des fléaux encor plus destructeurs par leur nombre & par leur durée ; mais enfin, comme je l'ai déjà dit, le péril étant égal des deux côtés dans la guerre, ce tableau révolte bien moins que celui des proscriptions, qui ont toutes été faites avec lâcheté, puisqu'elles ont été faites sans danger, & que les *Sylla* & les *Augustes* n'ont été au fond que des assassins qui ont attendu des passans au coin d'un bois, & qui ont profité des dépouilles.

La guerre paraît l'état naturel de l'homme. Toutes les sociétés connues ont été en guerre, hormis les brames & les primitifs que nous appellons *quakres*, & quelques autres petits peuples. Mais il faut avouer que très-peu de sociétés se sont rendues coupables de ces assassinats publics appelés *proscriptions*. Il n'y en a aucun exemple dans la haute antiquité, excepté chez les Juifs. Le seul roi de l'Orient qui se soit livré à ce crime est *Mithridate* ; & depuis *Auguste* il n'y a eu de proscriptions dans notre hémisphère que chez les chrétiens qui occupent une très-petite partie du globe. Si cette rage avait saisi souvent le genre humain, Il n'y aurait plus d'hommes sur la terre, elle ne serait habitée que par les animaux qui sont sans

contredit beaucoup moins méchans que nous. C'est à la philosophie, qui fait aujourd'hui tant de progrès, d'adoucir les mœurs des hommes; c'est à notre siècle de réparer les crimes des siècles passés. Il est certain que quand l'esprit de tolérance sera établi, on ne pourra plus dire,

*Ætas parentum pejor avis tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiore.*

On dira plutôt, mais en meilleurs vers que ceux-ci,
Nos aïeux ont été des monstres exécrables,
Nos pères ont été méchans;
On voit aujourd'hui leurs enfans,
Etant plus éclairés devenir plus traitables.

Mais pour oser dire que nous sommes meilleurs que nos ancêtres, il faudrait que nous trouvant dans les mêmes circonstances qu'eux, nous nous abstinssions avec horreur des cruautés dont ils ont été coupables; & il n'est pas démontré que nous fussions plus humains en pareil cas. La philosophie ne pénètre pas toujours chez les grands qui ordonnent, & encor moins chez les hordes des petits qui exécutent. Elle n'est le partage que des hommes placés dans la médiocrité, également éloignés de l'ambition qui opprime, & de la basse férocité qui est à ses gages.

Il est vrai qu'il n'est plus de nos jours de persécutions générales. Mais on voit quelquefois de cruelles atrocités. La société, la politesse, la raison inspirent des mœurs douces; cependant quelques hommes ont cru que la barbarie était un de leurs devoirs. On les a vus abuser de leurs misérables emplois si souvent humiliés, jusqu'à se jouer de la vie de leurs semblables en colorant leur inhumanité du nom de justice;

ils

ils ont été sanguinaires sans nécessité : ce qui n'est pas même le caractère des animaux carnassiers. Toute dureté qui n'est pas nécessaire est un outrage au genre humain. Les cannibales se vengent , mais ils ne font pas expirer dans d'horribles supplices un compatriote qui n'a été qu'imprudent.

Puissent ces réflexions satisfaire les âmes sensibles & adoucir les autres !

CONTRADICTION.

EXEMPLES TIRÉS DE L'HISTOIRE, DE LA SAINTE ÉCRITURE, DE PLUSIEURS ÉCRIVAINS, DU FAMEUX CURÉ MÉLIER, D'UN PRÉDICANT NOMMÉ ANTOINE , &c.

ON a déjà montré ailleurs (a) les contradictions de nos usages , de nos mœurs , de nos loix , on n'en a pas dit assez.

Tout a été fait , surtout dans notre Europe , comme l'habit d'*Arlequin* : son maître n'avait point de drap ; quand il fallut l'habiller , il prit des vieux lambeaux de toutes couleurs : *Arlequin* fut ridicule , mais il fut vêtu.

Où est le peuple dont les loix & les usages ne se contredisent pas ? Y a-t-il une contradiction plus frappante & en même-tems plus respectable que le saint

(a) On peut voir dans les *Mélanges d'histoire , de littérature & de philosophie*, l'article *Contradiction* , qui traite différemment la même matière.

empire romain ? en quoi est-il saint ? en quoi est-il empire ? en quoi est-il romain ?

Les Allemands sont une brave nation que ni les *Germanicus*, ni les *Traians* ne purent jamais subjuguier entièrement. Tous les peuples germains qui habitaient au-delà de l'Elbe, furent toujours invincibles, quoique mal armés ; c'est en partie de ces tristes climats que sortirent les vengeurs du monde. Loin que l'Allemagne soit l'empire romain, elle a servi à le détruire.

Cet empire était réfugié à Constantinople, quand un Allemand, un Austrasien alla d'Aix-la-chapelle à Rome, dépouiller pour jamais les *Césars* grecs de ce qu'il leur restait en Italie. Il prit le nom de César, d'*imperator* ; mais ni lui ni ses successeurs n'osèrent jamais résider à Rome. Cette capitale ne peut ni se vanter, ni se plaindre que depuis *Augustule* dernier excrément de l'empire romain, aucun César ait vécu & soit enterré dans ses murs.

Il est difficile que l'empire soit *saint* puisqu'il professe trois religions, dont deux sont déclarées impies, abominables, damnales & damnées, par la cour de Rome que toute la cour impériale regarde comme souveraine sur ces cas.

Il n'est pas certainement Romain, puisque l'empereur n'a pas dans Rome une maison.

En Angleterre, on sert les rois à genoux. La maxime constante est que le roi ne peut jamais faire mal. *The king can do no wrong*. Ses ministres seuls peuvent avoir tort ; il est infailible dans ses actions comme le pape dans ses jugemens. Telle est la loi fondamentale, la loi salique d'Angleterre. Cependant le parlement juge son roi *Edouard II.* vaincu & fait prisonnier par sa femme ; on déclare qu'il a tous les torts du monde, & qu'il est déchu de tous droits à la cou-

ronne. *Guillaume Trussel* vient dans sa prison lui faire le compliment suivant :

« Moi, *Guillaume Trussel*, procureur du parlement » & de toute la nation anglaise, je révoque l'hommage à toi fait autrefois ; je te défie & je te prive du pouvoir royal, & nous ne tiendrons plus à toi dorénavant. (a) »

Le parlement juge & condamne le roi *Richard II.* fils du grand *Edouard III.* Trente & un chefs d'accusations sont produits contre lui, parmi lesquels on en trouve deux singuliers ; Qu'il avait emprunté de l'argent sans payer, & qu'il avait dit en présence de témoins qu'il était le maître de la vie & des biens de ses sujets.

Le parlement dépose *Henri VI.* qui avait un très-grand tort, mais d'une autre espèce, celui d'être imbécille.

Le parlement déclare *Edouard IV.* traître, confisque tous ses biens ; & ensuite le rétablit quand il est heureux.

Pour *Richard III.*, celui-là eut véritablement tort plus que tous les autres : c'était un *Néron*, mais un *Néron* courageux ; & le parlement ne déclara ses torts que quand il eut été tué.

La chambre représentant le peuple d'Angleterre, imputa plus de torts à *Charles I.* qu'il n'en avait ; & le fit périr sur un échaffaut. Le parlement jugea que *Jacques II.* avait de très-grands torts, & surtout celui de s'être enfui. Il déclara la couronne vacante, c'est-à-dire, il le déposa.

Aujourd'hui *Junius* écrit au roi d'Angleterre que ce monarque a tort d'être bon & sage. Si ce ne sont pas là des contradictions, je ne fais où l'on peut en trouver.

(a) *Rapin Thoiras* n'a pas traduit littéralement cet acte.

DES CONTRADICTIONS DANS QUELQUES RITES.

Après ces grandes contradictions politiques qui se divisent en cent mille petites contradictions , il n'y en a point de plus forte que celle de quelques-uns de nos rites. Nous détestons le judaïsme ; il n'y a pas quinze ans qu'on brûlait encor les Juifs. Nous les regardons comme les assassins de notre DIEU , & nous nous assemblons tous les dimanches pour psalmodier des cantiques juifs : si nous ne les récitons pas en hébreu , c'est que nous sommes des ignorans. Mais les quinze premiers évêques , prêtres, diacres & troupeau de Jérusalem , berceau de la religion chrétienne , récitèrent toujours les pseumes juifs dans l'idiome juif de la langue syriaque ; & jusqu'au tems du calife *Omar* ; presque tous les chrétiens depuis Tyr jusqu'à Alep priaient dans cet idiome juif. Aujourd'hui qui réciterait les pseumes tels qu'ils ont été composés , qui les chanterait dans la langue juive , ferait soupçonné d'être circoncis , & d'être juif : il ferait brûlé comme tel : il l'aurait été du moins il y a vingt ans, quoique JESUS-CHRIST ait été circoncis , quoique les apôtres & les disciples aient été circoncis. Je mets à part tout le fonds de notre sainte religion , tout ce qui est un objet de foi , tout ce qu'il ne faut considérer qu'avec une soumission craintive , je n'envisage que l'écorce , je ne touche qu'à l'usage ; je demande s'il y en eut jamais un plus contradictoire ?

DES CONTRADICTIONS DANS LES AFFAIRES ET
DANS LES HOMMES.

Si quelque société littéraire veut entreprendre le dictionnaire des contradictions , je souscris pour vingt volumes *in-folio*.

Le monde ne subsiste que de contradictions ; que

faudrait-il pour les abolir ? Assembler les états du genre humain. Mais de la manière dont les hommes sont faits , ce serait une nouvelle contradiction s'ils étaient d'accord. Assemblez tous les lapins de l'univers , il n'y aura pas deux avis différens parmi eux.

Je ne connais que deux sortes d'êtres immuables sur la terre ; les géomètres & les animaux ; ils sont conduits par deux règles invariables, la démonstration & l'instinct : & encor les géomètres ont ils eu quelques disputes , mais les animaux n'ont jamais varié.

DES CONTRADICTIONS DANS LES HOMMES ET DANS LES AFFAIRES.

Les contrastes , les jours & les ombres sous lesquels on représente dans l'histoire les hommes publics , ne sont pas des contradictions , ce sont des portraits fideles de la nature humaine.

Tous les jours on condamne & on admire *Alexandre* le meurtrier de *Clius* , mais le vengeur de la Grèce , le vainqueur des Perses & le fondateur d'Alexandrie.

César le débauché qui vole le trésor public de Rome pour asservir sa patrie , mais dont la clémence égale la valeur , & dont l'esprit égale le courage.

Mahomet imposteur , brigand , mais le seul des législateurs qui ait eu du courage & qui ait fondé un grand empire.

L'enthousiaste *Cromwell* , fourbe dans le fanatisme même , assassin de son roi en forme juridique , mais aussi profond politique que valeureux guerrier.

Mille contrastes se présentent souvent en foule , & ces contrastes sont dans la nature ; ils ne sont pas plus étonnans qu'un beau jour suivi de la tempête.

DES CONTRADICTIONS APPARENTES DANS LES LIVRES.

Il faut soigneusement distinguer dans les écrits , &

surtout dans les livres sacrés , les contradictions apparentes & les réelles. Il est dit dans le pentateuque que *Moyse* était le plus doux des hommes , & qu'il fit égorger vingt - trois mille Hébreux qui avaient adoré le veau d'or , & vingt - quatre mille qui avaient ou épousé comme lui , ou fréquenté des femmes Madianites. Mais des sages commentateurs ont prouvé solidement que *Moyse* était d'un naturel très-doux , & qu'il n'avait fait qu'exécuter les vengeances de DIEU en faisant massacrer ces quarante-sept mille Israélites coupables , comme nous l'avons déjà vu.

Des critiques hardis ont cru appercevoir une contradiction dans le récit où il est dit que *Moyse* changea toutes les eaux de l'Egypte en sang , & que les magiciens de *Pharaon* firent ensuite le même prodige , sans que l'exode mette aucun intervalle entre le miracle de *Moyse* & l'opération magique des enchanteurs.

Il paraît d'abord impossible que ces magiciens changent en sang ce qui est déjà devenu sang ; mais cette difficulté peut se lever , en supposant que *Moyse* avait laissé les eaux reprendre leur première nature , pour donner au pharaon le tems de rentrer en lui-même. Cette supposition est d'autant plus plausible , que si le texte ne la favorise pas expressément , il ne lui est pas contraire.

Les mêmes incrédules demandent , comment tous les chevaux ayant été tués par la grêle dans la sixième plaie , *Pharaon* put poursuivre la nation juive avec de la cavalerie ? Mais cette contradiction n'est pas même apparente , puisque la grêle qui tua tous les chevaux qui étaient aux champs , ne put tomber sur ceux qui étaient dans les écuries.

Une des plus fortes contradictions qu'on ait cru trouver dans l'histoire des Rois , est la disette totale d'armes offensives & défensives chez les Juifs à l'avé-

nement de *Saül*, comparée avec l'armée de trois cent trente mille combattans que *Saül* conduit contre les Ammonites qui assiégeaient Jabès en Galaad.

Il est rapporté en effet qu'alors, (a) & même après cette bataille, il n'y avait pas une lance, pas une seule épée chez tout le peuple Hébreu; que les Philistins empêchaient les Hébreux de forger des épées & des lances; que les Hébreux étaient obligés d'aller chez les Philistins pour faire aiguïser le soc de leurs char-rués, (b) leurs hoyaux, leurs coignées, & leurs ser-pettes.

Cet aveu semble prouver que les Hébreux étaient en très-petit nombre, & que les Philistins étaient une nation puissante, victorieuse, qui tenait les Israélites sous le joug, & qui les traitait en esclaves; qu'enfin il n'était pas possible que *Saül* eût assemblé trois cent trente mille combattans, &c.

Le révérend pere *Dom Calmet* dit, (c) qu'il est croyable qu'il y a un peu d'exagération dans ce qui est dit ici de *Saül* & de *Jonathas*. Mais ce savant homme oublie que les autres commentateurs attribuent les premières victoires de *Saül* & de *Jonathas* à un de ces miracles évidens que DIEU daigna faire si souvent en faveur de son pauvre peuple. *Jonathas* avec son seul écuyer tua d'abord vingt ennemis, & les Philistins étonnés tournèrent leurs armes les uns contre les autres. L'auteur du livre des Rois dit positivement, (a) que ce fut comme un miracle de DIEU, *accidit quasi miraculum à DEO*. Il n'y a donc point-là de contradiction.

Les ennemis de la religion chrétienne, les *Celses*, les *Porphires*, les *Juliens*, ont épuisé la sagacité de leur esprit sur cette matière. Des auteurs juifs se sont

(a) I. Rois, ch. III. v. 22.

(b) Ch. XIII. v. 19. 20. &

21.

(c) Note de *Dom Calmes* sur le verset 19.

(d) Ch. XIV. v. 15.

prévalus de tous les avantages que leur donnait la supériorité de leurs connaissances dans la langue hébraïque pour mettre au jour ces contradictions apparentes ; ils ont été suivis même par des chrétiens tels que mylord *Herbert*, *Volaston*, *Tindal*, *Toland*, *Collins*, *Shaftersburi*, *Volston*, *Gordon*, *Bolingbroke*, & plusieurs auteurs de divers pays. *Freret* secrétaire perpétuel de l'académie de belles - lettres de France, le savant *Le Clerc* même, *Simon* de l'oratoire, ont cru appercevoir quelques contradictions qu'on pouvait attribuer aux copistes. Une foule d'autres critiques a voulu relever & réformer des contradictions qui leur ont paru inexplicables.

On lit dans un livre dangereux fait avec beaucoup d'art : (a) « *St. Matthieu* & *St. Luc* donnent chacun une généalogie de JESUS - CHRIST différentes ; & pour qu'on ne croie pas que ce sont de ces différences légères, qu'on peut attribuer à méprise on inadvertence, il est aisé de s'en convaincre par ses yeux en lisant *Matthieu* au chap. I. & *Luc* au chap. III : on verra qu'il y a quinze générations de plus dans l'une que dans l'autre ; que depuis *David* elles se séparent absolument, qu'elles se réunissent à *Salathiel* ; mais qu'après son fils elles se séparent de nouveau, & ne se réunissent plus qu'à *Joseph*.

» Dans la même généalogie *St. Matthieu* tombe encore dans une contradiction manifeste ; car il dit qu'*Ossias* était père de *Jonathan* : & dans les paralipomènes livre premier, chap. III. v. 11 & 12, on trouve trois générations entr'eux, savoir *Joas*, *Azarias*, *Azarias*, desquels *Luc* ne parle pas plus que *Matthieu*. De plus, cette généalogie ne fait rien à

(a) Analyse de la religion à *St. Evremont*.
chrétienne, pag. 22. attribuée

» celle de JESUS puisque , selon notre loi , *Joseph* n'a-
» vait eu aucun commerce avec *Marie*. »

Pour répondre à cette objection faite depuis le tems
d'*Origène* , & renouvelée de siècle en siècle , il faut
lire *Julius Africanus*. Voici les deux généalogies con-
ciliées dans la table suivante , telle qu'elle se trouve
dans la bibliothèque des auteurs ecclésiastiques.

David.

Salomon & ses
descendans rappor-
tés par *St. Mat-*
thieu.

Natham & ses
descendans rappor-
tés par *St. Luc*.

Ezra.

Mathan pre-
mier mari.

Melchi, ou plu-
tôt *Mathat* second
mari.

Leur femme commu-
ne , dont on ne fait

Jacob fils de point le nom ; mariée *Héli*.
Mathan premier mari. premièrement à *Héli* ,
dont elle n'a point eu
d'enfant , & ensuite
à *Jacob* son frère.

Fils naturel de
Joseph. Jacob.

Fils d'*Héli* se-
lon la loi.

Autre manière de concilier les deux généalogies par
St. Epiphane.

Jacob Panther descendu de *Salomon* , est père de *Jo-*
seph & de *Cléophas*.

Joseph a de sa première femme six enfans , *Jacques* ,
Josué , *Siméon* , *Juda* , *Marie* & *Salome*.

Il épouse ensuite la vierge *Marie* mère de JESUS , fille
de *Joachim* & d'*Anne*.

Il y a plusieurs autres manières d'expliquer ces

deux généalogies. Voyez l'ouvrage de Dom Calmet, intitulé , *Dissertation où l'on essaie de concilier saint Matthieu avec saint Luc sur la généalogie de JESUS-CHRIST.*

Les mêmes savans incrédules qui ne sont occupés qu'à comparer des dates , à examiner les livres & les médailles , à confronter les anciens auteurs , à chercher la vérité avec la prudence humaine , & qui perdent par leur science la simplicité de la foi , reprochent à *saint Luc* de contredire les autres évangiles , & de s'être trompé dans ce qu'il avance sur la naissance du Sauveur. Voici comme s'en explique témérairement l'auteur de l'*Analyse de la religion chrétienne.*

« *St. Luc* dit que *Cirénus* avait le gouvernement de » Syrie lorsqu'*Auguste* fit faire le dénombrement de » tout l'empire. On va voir combien il se rencontre » de faussetés évidentes dans ce peu de mots. *Tacite* » & *Suétone* les plus exacts de tous les historiens , ne » disent pas un mot du prétendu dénombrement de » tout l'empire , qui assurément eût été un événement » bien singulier , puisqu'il n'y en eut jamais sous aucun » empereur ; du moins aucun auteur ne rapporte qu'il » y en ait eu. 2^o. *Cirénus* ne vint dans la Syrie que » dix ans après le tems marqué par *Luc* ; elle était » alors gouvernée par *Quintilius Varus* , comme *Ter-* » *tullien* le rapporte , & comme il est confirmé par les » médailles. »

On avouera qu'en effet il n'y eut jamais de dénombrement de tout l'empire romain , & qu'il n'y eut qu'un cens de citoyens romains , selon l'usage. Il se peut que des copistes aient écrit *dénombrement* pour *cens*. A l'égard de *Cirénus* , que les copistes ont transcrit *Cirinus* , il est certain qu'il n'était pas gouverneur de la Syrie dans le tems de la naissance de notre Sauveur , & que c'était alors *Quintilius Varus* ; mais il est très-naturel que *Quintilius Varus* ait en-

voyé en Judée ce même *Cirénus* qui lui succéda dix ans après dans le gouvernement de la Syrie. On ne doit pas dissimuler que cette explication laisse encor quelques difficultés.

Premièrement, le cens fait sous *Auguste* ne se rapporte point au tems de la naissance de JESUS-CHRIST.

Secondement, les Juifs n'étaient point compris dans ce cens. *Joseph* & son épouse n'étaient point citoyens romains. *Marie* ne devait donc point, dit-on, partir de Nazareth qui est à l'extrémité de la Judée, à quelques milles du mont Thabor, au milieu du désert, pour aller accoucher à Bethléem qui est à quatre-vingt milles de Nazareth.

Mais il se peut très-aisément que *Cirinus* ou *Cirénus* étant venu à Jérusalem de la part de *Quintilius Varus* pour imposer un tribut par tête, *Joseph* & *Marie* eussent reçu l'ordre du magistrat de Bethléem de venir se présenter pour payer le tribut dans le bourg de Bethléem lieu de leur naissance ; il n'y a rien là qui soit contradictoire.

Les critiques peuvent tâcher d'infirmer cette solution, en représentant que c'était *Hérode* seul qui imposait les tributs ; que les Romains ne levaient rien alors sur la Judée ; qu'*Auguste* laissait *Hérode* maître absolu chez lui, moyennant le tribut que cet Iduméen payait à l'empire. Mais on peut dans un besoin s'arranger avec un prince tributaire, & lui envoyer un intendant, pour établir de concert avec lui la nouvelle taxe.

Nous ne dirons point ici comme tant d'autres, que les copistes ont commis beaucoup de fautes, & qu'il y en a plus de dix mille dans la version que nous avons. Nous aimons mieux dire avec les docteurs & les plus éclairés, que les évangiles nous ont été donnés pour nous enseigner à vivre saintement, & non pas à critiquer savamment.

Ces prétendues contradictions firent un effet bien terrible sur le déplorable *Jean Mélier* curé d'Etrepigni & de But en Champagne ; cet homme , vertueux à la vérité , & très-charitable , mais sombre & mélancolique , n'ayant guère d'autres livres que la Bible & quelques pères , les lut avec une attention qui lui devint fatale ; il ne fut pas assez docile , lui qui devait enseigner la docilité à son troupeau. Il vit les contradictions apparentes , & ferma les yeux sur la conciliation. Il crut voir des contradictions affreuses entre JESUS né juif , & ensuite reconnu DIEU ; entre ce DIEU connu d'abord pour le fils de *Joseph* charpentier & le frère de *Jacques* , mais descendu d'un empirée qui n'existe point ; pour détruire le péché sur la terre , & la laissant couverte de crimes ; entre ce DIEU né d'un vil artisan , & descendant de *David* par son père qui n'était pas son père ; entre le Créateur de tous les mondes & le petit-fils de l'adultère *Betzabée* , de l'impudente *Ruth* , de l'incestueuse *Thamar* , de la prostituée de Jérico & de la femme d'*Abraham* ravie par un roi d'Egypte , ravie ensuite à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Mélier étale avec une impiété monstrueuse toutes ces prétendues contradictions qui le frappèrent , & dont il lui aurait été aisé de voir la solution pour peu qu'il eût eu l'esprit docile. Enfin sa tristesse s'augmentant dans la solitude , il eut le malheur de prendre en horreur la sainte religion qu'il devait prêcher & aimer ; & n'écoutant plus que sa raison séduite , il abjura le christianisme par un testament olographe , dont il laissa trois copies à sa mort arrivée en 1732. L'extrait de ce testament a été imprimé plusieurs fois , & c'est un scandale bien cruel. Un curé qui demande pardon à DIEU & à ses paroissiens , en mourant , de leur avoir enseigné des dogmes chrétiens ! un curé charitable qui a le christianisme en exécration , parce

que plusieurs chrétiens sont méchans , que le faste de Rome le révolte , & que les difficultés des saints livres l'irritent ! un curé qui parle du christianisme comme *Porphire* , *Jamblique* , *Epictète* , *Marc-Aurèle* , *Julien* ! & cela lorsqu'il est prêt de paraître devant DIEU ! quel coup funeste pour lui & pour ceux que son exemple peut égarer !

C'est ainsi que le malheureux prédicant *Antoine* , trompé par les contradictions apparentes qu'il crut voir entre la nouvelle loi & l'ancienne , entre l'olivier franc & l'olivier sauvage , eut le malheur de quitter la religion chrétienne pour la religion juive ; & plus hardi que *Jean Mélier* , il aima mieux mourir que se rétracter.

On voit par le testament de *Jean Mélier* , que c'étaient surtout les contrariétés apparentes des évangiles , qui avaient bouleversé l'esprit de ce malheureux pasteur d'ailleurs d'une vertu rigide , & qu'on ne peut regarder qu'avec compassion. *Mélier* est profondément frappé des deux généalogies qui semblent se combattre ; il n'en avait pas vu la conciliation ; il se soulève ; il se dépite , en voyant que *saint Matthieu* fait aller le père , la mère & l'enfant en Egypte , après avoir reçu l'hommage de trois mages ou rois d'Orient , & pendant que le vieil *Hérode* craignant d'être détrôné par un enfant qui vient de naître à Bethléem , fait égorger tous les enfans du pays , pour prévenir cette révolution. Il est étonné que ni *saint Luc* , ni *saint Jean* , ni *saint Marc* ne parlent de ce massacre. Il est confondu quand il voit que *saint Luc* fait res-ter *saint Joseph* , la bienheureuse vierge *Marie* , & JESUS notre Sauveur à Bethléem , après quoi ils se retirèrent à Nazareth. Il devait voir que la sainte famille pouvait aller d'abord en Egypte & quelque-tems après à Nazareth sa patrie.

Si *saint Matthieu* seul parle des trois mages & de l'é-

toile qui les conduisit du fond de l'Orient à Bethléem , & du massacre des enfans ; si les autres évangélistes n'en parlent pas , ils ne contredisent point *saint Matthieu* ; le silence n'est point une contradiction.

Si les trois premiers évangélistes , *saint Matthieu* , *saint Marc* & *saint Luc* ne font vivre JESUS-CHRIST que trois mois depuis son baptême en Galilée jusqu'à son supplice à Jérusalem ; & si *saint Jean* le fait vivre trois ans & trois mois , il est aisé de rapprocher *saint Jean* des trois autres évangélistes , puisqu'il ne dit point expressément que JESUS-CHRIST prêcha en Galilée pendant trois ans & trois mois , & qu'on l'infère seulement de ses récits. Fallait-il renoncer à sa religion sur de simples inductions , sur de simples raisons de controverse , sur des difficultés de chronologie ?

Il est impossible , dit *Mélier* , d'accorder *saint Matthieu* & *saint Luc* , quand le premier dit que JESUS en sortant du désert alla à Capharnaüm , & le second qu'il alla à Nazareth.

St. Jean dit que ce fut *André* qui s'attacha le premier à JESUS-CHRIST , les trois autres évangélistes disent que ce fut *Simon Pierre*.

Il prétend encor qu'ils se contredisent sur le jour où JESUS célébra sa pâque , sur l'heure de son supplice , sur le lieu , sur le tems de son apparition , de sa résurrection. Il est persuadé que des livres qui se contredisent , ne peuvent être inspirés par le St. Esprit ; mais il n'est pas de foi que le St. Esprit ait inspiré toutes les syllabes ; il ne conduisit pas la main de tous les copistes , il laissa agir les causes secondes : c'était bien assez qu'il daignât nous révéler les principaux mystères , & qu'il instituât dans la suite des tems une église pour les expliquer. Toutes ces contradictions reprochées si souvent aux évangiles avec une si grande amertume , sont mises au grand jour par les sages com-

mentateurs ; loin de se nuire , elles s'expliquent chez eux l'une par l'autre , elles se prêtent un mutuel secours dans les concordances , & dans l'harmonie des quatre évangiles.

Et s'il y a plusieurs difficultés qu'on ne peut expliquer , des profondeurs qu'on ne peut comprendre , des aventures qu'on ne peut croire , des prodiges qui révoltent la faible raison humaine , des contradictions qu'on ne peut concilier ; c'est pour exercer notre foi & pour humilier notre esprit.

CONTRADICTIONS DANS LES JUGEMENTS SUR LES OUVRAGES.

J'ai quelquefois entendu dire d'un bon juge plein de goût : cet homme ne décide que par humeur. Il trouvait hier le *Poussin* un peintre admirable : aujourd'hui il le trouve très-médiocre. C'est que le *Poussin* en effet a mérité de grands éloges , & des critiques.

On ne se contredit point quand on est en extase devant les belles scènes d'*Horace* & de *Curiace* , du *Cid* & de *Chimène* , d'*Auguste* & de *Cinna* ; & qu'on voit ensuite avec un soulèvement de cœur mêlé de la plus vive indignation quinze tragédies de suite sans aucun intérêt , sans aucune beauté , & qui ne sont pas même écrites en français.

C'est l'auteur qui se contredit : c'est lui qui a le malheur d'être entièrement différent de lui-même. Le juge se contredirait , s'il applaudissait également l'excellent & le détestable. Il doit admirer dans *Homère* la peinture des *prières* , qui marchent après l'*injure* les yeux mouillés de pleurs ; la ceinture de *Vénus* ; les adieux d'*Hector* & d'*Andromaque* ; l'entrevue d'*Achille* & de *Priam*. Mais doit-il applaudir de même à des dieux qui se disent des injures & qui se battent ; à l'uniformité

des combats qui ne décident rien ; à la brutale férocité des héros ; à l'avarice qui les domine presque tous ; enfin à un poëme qui finit par une trêve de onze jours , laquelle fait sans doute attendre la continuation de la guerre & la prise de Troye que cependant on ne trouve point ?

Le bon juge passe souvent de l'approbation au blâme , quelque bon livre qu'il puisse lire. Voyez *Goût*.

CONTRASTE.

CONTRASTE ; opposition de figures , de situations , de fortune , de mœurs , &c. Une bergère ingénue fait un beau contraste dans un tableau avec une princesse orgueilleuse. Le rôle de l'Imposteur & celui d'Ariste font un contraste admirable dans le *Tartuffe*.

Le petit peut contraster avec le grand dans la peinture , mais on ne peut dire qu'il lui est contraire. Les oppositions de couleurs contrastent , mais aussi il y a des couleurs contraires les unes aux autres , c'est-à-dire , qui font un mauvais effet parce qu'elles choquent les yeux lorsqu'elles sont rapprochées.

Contradictoire ne peut se dire que dans la dialectique. Il est contradictoire qu'une chose soit & ne soit pas , qu'elle soit en plusieurs lieux à la fois , qu'elle soit d'un tel nombre , d'une telle grandeur , & qu'elle n'en soit pas. Cette opinion , ce discours , cet arrêt sont contradictoires.

Les diverses fortunes de *Charles XII.* ont été contraires , mais non pas contradictoires ; elles forment dans l'histoire un beau contraste.

C'est un grand contraste , & ce sont deux choses
bien

bien contraires ; mais il n'est point contradictoire que le pape ait été adoré à Rome & brûlé à Londres le même jour , & que pendant qu'on l'appellait *vice-Dieu* en Italie , il ait été représenté en cochon dans les rues de Moscou , pour l'amusement de *Pierre le grand*.

Mahomet mis à la droite de DIEU dans la moitié du globe , & damné dans l'autre , est le plus grand des contrastes.

Voyagez loin de votre pays , tout fera contraste pour vous.

Le blanc qui le premier vit un nègre fut bien étonné ; mais le premier raisonneur qui dit que ce nègre venait d'une paire blanche , m'étonne bien davantage ; son opinion est contraire à la mienne. Un peintre qui représente des blancs , des nègres & des olivâtres , peut faire de beaux contrastes.

CONVULSIONS.

ON dansa vers l'an 1724 sur le cimetière de St. Médard ; il s'y fit beaucoup de miracles : en voici un rapporté dans une chanson de Mad. la duchesse du *Maine*.

Un décroteur à la royale
Du talon gauche estropié,
Obtint pour grace spéciale
D'être boiteux de l'autre pié.

Les convulsions miraculeuses , comme on fait , continuèrent jusqu'à ce qu'on eût mis une garde au cimetière.

Quest. sur l'Encycl. Tome III.

M

De par le roi, défense à DIEU
De plus fréquenter en ce lieu.

Les jésuites, comme on le fait encor, ne pouvant plus faire de tels miracles depuis que leur *Xavier* avait épuisé les graces de la compagnie à ressusciter neuf morts de compte fait, s'avisèrent, pour balancer le crédit des jansénistes, de faire graver une estampe de JESUS-CHRIST habillé en jésuite. Un plaisant du parti janséniste, comme on le fait encore, mit au bas de l'estampe.

Admirez l'artifice extrême
De ces moines ingénieux ;
Ils vous ont habillé comme eux,
Mon DIEU, de peur qu'on ne vous aime.

Les jansénistes pour mieux prouver que jamais JESUS-CHRIST n'avait pu prendre l'habit de jésuite, remplirent Paris de convulsions, & attirèrent le monde à leur préau. Le conseiller au parlement, *Carré de Montgeron*, alla présenter au roi un recueil in-4°. de tous ces miracles, attestés par mille témoins ; il fut mis, comme de raison, dans un château, où l'on tâcha de rétablir son cerveau par le régime ; mais la vérité l'emporte toujours sur les persécutions ; les miracles se perpétuèrent trente ans de suite, sans discontinuer. On faisait venir chez soi sœur *Rose*, sœur *Illuminée*, sœur *Promise*, sœur *Confite* ; elles se faisaient fouetter, sans qu'il y parût le lendemain ; on leur donnait des coups de bâches sur leur estomac bien cuirassé, bien rembourré, sans leur faire de mal ; on les couchait devant un grand feu, le visage frotté de pommade, sans qu'elles brûlassent ; enfin, comme tous les arts se perfectionnent, on a fini par leur enfoncer

des épées dans les chairs , & par les crucifier. Un fameux maître d'école même a eu aussi l'avantage d'être mis en croix : tout cela pour convaincre le monde qu'une certaine bulle était ridicule, ce qu'on aurait pu prouver sans tant de frais. Cependant , & jésuites , & jansénistes , se réunirent tous contre l'*Esprit des loix* , & contre & contre & contre & contre Et nous ofons après cela nous moquer des Lappons , des Samoyèdes & des Nègres , ainsi que nous l'avons dit tant de fois !

DES COQUILLES

ET DES SYSTÈMES BATIS SUR DES COQUILLES.

IL est arrivé aux coquilles la même chose qu'aux anguilles ; elles ont fait éclore des systèmes nouveaux. On trouve dans quelques endroits de ce globe des amas de coquillages , on voit dans quelques autres des huîtres pétrifiées : delà on a conclu que malgré les loix de la gravitation & celles des fluides , & malgré la profondeur du lit de l'Océan , la mer avait couvert toute la terre il y a quelques millions d'années.

La mer ayant inondé ainsi successivement la terre , a formé les montagnes par ses courans , par ses marées ; & quoique son flux ne s'élève qu'à la hauteur de quinze pieds dans ses plus grandes intumescences sur nos côtes , elle a produit des roches hautes de dix-huit mille pieds.

Si la mer a été partout , il y a eu un tems où le monde

n'était peuplé que de poissons. Peu à peu les nageoires sont devenues des bras, la queue fourchue s'étant allongée a formé des cuisses & des jambes ; enfin les poissons sont devenues des hommes, & tout cela s'est fait en conséquence des coquilles qu'on a déterminées. Ces systèmes valent bien l'horreur du vuide, les formes substantielles, la matière globuleuse, subtile, cannelée, striée, la négation de l'existence des corps, la baguette devinatoire de *Jacques Aimard*, l'harmonie préétablie, & le mouvement perpétuel.

Il y a, dit-on, des débris immenses de coquilles auprès de *Mastricht*. Je ne m'y oppose pas, quoique je n'y en aie vu qu'une très-petite quantité. La mer a fait d'horribles ravages dans ces quartiers-là ; elle a englouti la moitié de la Frise, elle a couvert des terrains autrefois fertiles, elle en a abandonné d'autres. C'est une vérité reconnue, personne ne conteste les changemens arrivés sur la surface du globe dans une longue suite de siècles. Il se peut physiquement, & sans oser contredire nos livres sacrés, qu'un tremblement de terre ait fait disparaître l'isle Atlantide neuf-mille ans avant *Platon*, comme il le rapporte, quoique ses mémoires ne soient pas sûrs. Mais tout cela ne prouve pas que la mer ait produit le mont *Caucase*, les *Pyrénées* & les *Alpes*.

On prétend qu'il y a des fragmens de coquillages à *Montmartre* & à *Courtagnon* auprès de *Rheims*. On en rencontre presque partout ; mais non pas sur la cime des montagnes, comme le suppose le système de *Maillet*.

Il n'y en a pas une seule sur la chaîne des hautes montagnes depuis la *Sierra-Morena* jusqu'à la dernière cime de l'*Apennin*. J'en ai fait chercher sur le mont *St. Godard*, sur le *St. Bernard*, dans les montagnes de la *Tarentaise*, on n'en pas découvert.

Un seul physicien m'a écrit qu'il a trouvé une écaille

d'huître pétrifiée vers le mont Cenis. Je dois le croire, & je suis très-étonné qu'on n'y en ait pas vu des certaines. Les lacs voisins nourrissent de grosses moules dont l'écaille ressemble parfaitement aux huîtres ; on les appelle même *petites huîtres* dans plus d'un canton.

Est-ce d'ailleurs une idée tout-à-fait romanesque de faire réflexion à la foule innombrable de pèlerins qui partaient à pied de St. Jacques en Galice, & de toutes les provinces pour aller à Rome par le mont Cenis chargés de coquilles à leurs bonnets ? Il en venait de Syrie, d'Egypte, de Grèce, comme de Pologne & d'Autriche. Le nombre des romipètes a été mille fois plus considérable que celui des hagi qui ont visité la Mecque & Médine, parce que les chemins de Rome sont plus faciles, & qu'on n'était pas forcé d'aller par caravanes. En un mot, une huître près du mont Cenis ne prouve pas que l'Océan Indien ait enveloppé toutes les terres de notre hémisphère.

On rencontre quelquefois en fouillant la terre des pétrifications étrangères, comme on rencontre dans l'Autriche des médailles frappées à Rome. Mais pour une pétrification étrangère il y en a mille de nos climats.

Quelqu'un a dit qu'il aimerait autant croire le marbre composé de plumes d'autruches que de croire le porphyre composé de pointes d'oursin. Ce quelqu'un là avait grande raison, si je ne me trompe.

On découvrit ; ou l'on crut découvrir il y a quelques années, les ossemens d'une renne & d'un hypopotame près d'Etampes, & delà on conclut que le Nil & la Lapponie avaient été autrefois sur le chemin de Paris à Orléans. Mais on aurait dû plutôt soupçonner qu'un curieux avait eu autrefois dans son cabinet le squelette d'une renne & celui d'un hippopotame. Cent exemples pareils invitent à examiner long-tems avant que de croire.

AMAS DE COQUILLES.

Mille endroits sont remplis de mille débris de testacées, de crustacées, de pétrifications. Mais remarquons encor une fois, que ce n'est presque jamais ni sur la croupe, ni dans les flancs de cette continuité de montagnes dont la surface du globe est traversée ; c'est à quelques lieues de ces grands corps, c'est au milieu des terres, c'est dans des cavernes, dans des lieux où il est très-vraisemblable qu'il y avait de petits lacs qui ont disparu, de petites rivières dont le cours est changé, des ruisseaux considérables dont la source est tarie. Vous y voyez des débris de tortues, d'écrevisses, de moules, de colimaçons, de petites crustacées de rivière, de petites huîtres semblables à celles de Lorraine. Mais de véritables corps marins, c'est ce que vous ne voyez jamais. S'il y en avait, pourquoi n'y aurait-on jamais vu d'os de chiens marins, de requins, de baleines ?

Vous prétendez que la mer a laissé dans nos terres des marques d'un très-long séjour. Le monument le plus sur ferait assurément quelques amas de marfouins au milieu de l'Allemagne. Car vous en voyez des milliers se jouer sur la surface de la mer Germanique dans un tems ferein. Quand vous les aurez découverts & que je les aurai vus à Nuremberg, & à Francfort, je vous croirai : mais en attendant permettez-moi de ranger la plupart de ces suppositions avec celle du vaisseau pétrifié trouvé dans le canton de Berne à cent pieds sous terre, tandis qu'un de ses ancres était sur le mont St. Bernard.

J'ai vu quelquefois des débris de moules & de colimaçons qu'on prenait pour des coquilles de mer.

Si on songeait seulement que dans une année pluvieuse, il y a plus de limaçons dans dix lieues de pays

que d'hommes sur la terre, on pourrait se dispenser de chercher ailleurs l'origine de ces fragmens de coquillages dont le bord du Rhône & ceux d'autres rivières sont tapissés dans l'espace de plusieurs milles. Il y a beaucoup de ces limaçons dont le diamètre est de plus d'un pouce. Leur multitude détruit quelquefois les vignes & les arbres fruitiers. Les fragmens de leurs coques endurcies sont partout. Pourquoi donc imaginer que des coquillages des Indes sont venus s'amonceler dans nos climats quand nous en avons chez nous par millions ? Tous ces petits fragmens de coquilles dont on fait tant de bruit pour accréditer un système, sont pour la plupart si informes, si usés, si méconnaissables, qu'on pourrait également parier que ce sont des débris d'écrevisses ou de crocodiles, ou des ongles d'autres animaux. Si on trouve une coquille bien conservée dans le cabinet d'un curieux, on ne fait d'où elle vient ; & je doute qu'elle puisse servir de fondement à un système de l'univers.

Je ne nie pas, encor une fois, qu'on ne rencontre à cent milles de la mer quelques huîtres pétrifiées, des conques, des univalves, des productions qui ressemblent parfaitement aux productions marines ; mais est-on bien sûr que le sol de la terre ne peut enfanter ces fossiles ? La formation des agathes arborisées ou herborisées, ne doit-elle pas nous faire suspendre notre jugement ? Un arbre n'a point produit l'agathe qui représente parfaitement un arbre ; la mer peut aussi n'avoir point produit ces coquilles fossiles qui ressemblent à des habitations de petits animaux marins. L'expérience suivante en peut rendre témoignage.



OBSERVATION IMPORTANTE SUR LA FORMATION
DES PIERRES ET DES COQUILLAGES.

Monsieur *Le Royer* de la Sauvagère, ingénieur en chef, & de l'académie des belles-lettres de la Rochelle, seigneur de la terre de Places en Touraine auprès de Chinon, atteste qu'auprès de son château une partie du sol s'est métamorphosée deux fois en un lit de pierre tendre dans l'espace de quatre-vingts ans. Il a été témoin lui-même de ce changement. Tous ses vassaux, & tous ses voisins l'ont vu. Il a bâti avec cette pierre qui est devenue très-dure étant employée. La petite carrière dont on l'a tirée recommence à se former de nouveau. Il y renaît des coquilles qui d'abord ne se distinguent qu'avec un microscope, & qui croissent avec la pierre. Ces coquilles sont de différentes espèces ; il y a des ostracites, des griphites qui ne se trouvent dans aucune de nos mers ; des cammes, des télines, des cœurs dont les germes se développent insensiblement, & s'étendent jusqu'à six lignes d'épaisseur.

N'y a-t-il pas là de quoi étonner du moins ceux qui affirment que tous les coquillages qu'on rencontre dans quelques endroits de la terre, y ont été déposés par la mer ?

Si on ajoute à tout ce que nous avons déjà dit, ce phénomène de la terre de Places ; si d'un autre côté on considère que le fleuve de Gambie & la rivière de Bissao sont remplis d'huîtres, que plusieurs lacs en ont fourni autrefois, & en ont encore, ne fera-t-on pas porté à suspendre son jugement ? notre siècle commence à bien observer ; il appartiendra aux siècles suivans de décider, mais probablement on fera un jour assez savant pour ne décider pas.

DE LA GROTTE DES FÉES.

Les grottes où se forment les stalactites & les stalagmites sont communes. Il y en a dans presque toutes les provinces. Celle du Chablais est peut-être la moins connue des physiciens, & qui mérite le plus de l'être. Elle est située dans des rochers affreux au milieu d'une forêt d'épines, à deux petites lieues de Ripaille, dans la paroisse de Féterne. Ce sont trois grottes en voûte l'une sur l'autre, taillées à pic par la nature dans un roc inabordable. On n'y peut monter que par une échelle, & il faut s'élancer ensuite dans ces cavités en se tenant à des branches d'arbres. Cet endroit est appelé par les gens du lieu *les grottes des Fées*. Chacune a dans son fond un bassin dont l'eau passe pour avoir la même vertu que celle de Ste. Reine. L'eau qui distille dans la supérieure à travers le rocher, y a formé dans la voûte la figure d'une poule qui couve des poussins. Auprès de cette poule est une autre concrétion qui ressemble parfaitement à un morceau de lard avec sa couenne, de la longueur de près de trois pieds.

Dans le bassin de cette même grotte où l'on se baigne, on trouve des figures de pralines telles qu'on les vend chez des confiseurs, & à côté la forme d'un rouet ou tour à filer avec la quenouille. Les femmes des environs prétendent avoir vu dans l'enfoncement une femme pétrifiée, au-dessous du rouet. Mais les observateurs n'ont point vu en dernier lieu cette femme. Peut-être les concrétions stalactites avaient défini autrefois une figure informe de femme ; & c'est ce qui fit nommer cette caverne *la grotte des Fées*. Il fut un tems qu'on n'osait en approcher ; mais depuis que la figure de la femme a disparu, on est devenu moins timide.

Maintenant, qu'un philosophe à système raisonne sur ce jeu de la nature, ne pourrait-il pas dire : voilà des pétrifications véritables ! Cette grotte était habitée, sans doute, autrefois par une femme ; elle filait au rouet, son lard était pendu au plancher, elle avait auprès d'elle sa poule avec ses poussins ; elle mangeait des pralines, lorsqu'elle fut changée en rocher elle & ses poulets, & son lard, & son rouet, & sa quenouille, & ses pralines ; comme *Edith* femme de *Loth* fut changée en statue de sel. L'antiquité fourmille de ces exemples.

Il serait bien plus raisonnable de dire, cette femme fut pétrifiée, que de dire, ces petites coquilles viennent de la mer des Indes ; cette écaille fut laissée ici par la mer il y a cinquante mille siècles ; ces glossopètres sont des langues de marfouins qui s'assemblèrent un jour sur cette colline pour n'y laisser que leurs gosiers ; ces pierres en spirale renfermaient autrefois le poisson *Nautilus* que personne n'a jamais vu.

DE FALLUN DE TOURAINE ET DE SES COQUILLES.

On regarde enfin le fallun de Touraine comme le monument le plus incontestable de ce séjour de l'Océan sur notre continent dans une multitude prodigieuse de siècles ; & la raison, c'est qu'on prétend que cette mine est composée de coquilles pulvérisées.

Certainement si à trente-six lieues de la mer il était d'immenses bancs de coquillages marins, s'ils étaient posés à plat par couches régulières, il serait démontré que ces bancs ont été le rivage de la mer : & il est d'ailleurs très-vraisemblable que des terrains bas & plats ont été tour-à-tour couverts & dégagés des eaux jusqu'à trente & quarante lieues ; c'est l'opinion de toute l'antiquité. Une mémoire confuse s'en est

conservée, & c'est ce qui a donné lieu à tant de fables.

*Nil equidem durare diù sub imagine eadem
Crediderim. Sic ad ferrum venistis ab auro
Secula. Sic toties versa est fortuna locorum.
Vidi ego quod fuerat quondam solidissima tellus
Esse frētum. Vidi factas ex æquore terras :
Et procul à pelago conchæ jacuere marinæ :
Et vetus inventa est in montibus anchora summis. (a)
Quodque fuit campus, vellem decursus aquarum
Fecit : & eluvie mons est deductus in æquor :
Eque paludosa siccis humus aret arenis :
Quæque sitim tulerant, stagnata paludibus hument.*

C'est ainsi que *Pythagore* s'explique dans *Ovide*.
Voici une imitation de ces vers qui en donnera l'idée.

Le tems qui donne à tous le mouvement & l'être ,
Produit , accroit , détruit , fait mourir , fait renaître ,
Change tout dans les cieux , sur la terre & dans l'air.
L'âge d'or à son tour suivra l'âge de fer.
Flore imbellit des champs l'aridité sauvage.
La mer change son lit , son flux & son rivage.
Le limon qui nous porte est né du sein des eaux.
Où croissent les moissons , voguèrent les vaisseaux.
La main lente du tems applanit les montagnes ;
Il creuse les vallons , il étend les campagnes ;

(a). Cela ressemble un peu à Bernard : aussi s'est-on bien
l'ancre de vaisseau qu'on prétendait avoir trouvé sur le grand St. gardé d'insérer cette chimère
dans la traduction.

Tandis que l'Eternel, le souverain des tems
Demeure inébranlable en ces grands changemens.

Mais pourquoi cet Océan n'a-t-il formé aucune montagne sur tant de côtes plates livrées à ses marées ? Et pourquoi s'il a déposé des amas prodigieux de coquilles en Touraine, n'a-t-il pas laissé les mêmes monumens dans les autres provinces à la même distance ?

D'un côté je vois plusieurs lieues de rivages au niveau de la mer dans la basse Normandie : Je traverse la Picardie, la Flandre, la Hollande, la basse Allemagne, la Poméranie, la Prusse, la Pologne, la Russie, une grande partie de la Tartarie, sans qu'une seule haute montagne, faisant partie de la grande chaîne, se présente à mes yeux. Je puis franchir ainsi l'espace de deux mille lieues dans un terrain assez uni, à quelques collines près. Si la mer répandue originairement sur notre continent avait fait les montagnes, comment n'en a-t-elle pas fait une seule dans cette vaste étendue ?

De l'autre côté ces prétendus bancs de coquilles à trente à quarante lieues de la mer, méritent le plus sérieux examen. J'ai fait venir de cette province dont je suis éloigné de cent cinquante lieues, une caisse de fallun. Le fond de cette minière est évidemment une espèce de terre calcaire & marneuse, mêlée de talc, laquelle a quelques lieues de longueur sur environ une & demie de largeur. Les morceaux purs de cette terre pierreuse sont un peu salés au goût. Les laboureurs l'emploient pour féconder leurs terres, & il est très-vraisemblable que son sel les fertilise : on en fait autant dans mon voisinage avec du gyps. Si ce n'était qu'un amas de coquilles, je ne vois pas qu'il pût fumer la terre. J'aurai beau jeter dans mon champ toutes les coques desséchées de limaçons & des mou-

les de ma province, ce serait comme si j'avais semé sur des pierres.

Quoique je sois sûr de peu de choses, je puis affirmer que je mourrais de faim, si je n'avais pour vivre qu'un champ de vieilles coquilles cassées. (a)

En un mot, il est certain, autant que mes yeux peuvent avoir de certitude, que cette marne est une espèce de terre, & non pas un assemblage d'animaux marins qui seraient au nombre de plus de cent mille milliards de milliards. Je ne fais pourquoi l'académicien qui le premier après *Palissi* fit connaître cette singularité de la nature, a pu dire, *Ce ne sont que de petits fragmens de coquilles très-reconnaissables pour en être des fragmens; car ils ont leurs cannelures très-bien marquées, seulement ils ont perdu leur luisant & leur vernis.*

Il est reconnu que dans cette mine de pierre calcaire & de talc on n'a jamais vu une seule écaille d'huître, mais qu'il y en a quelques-unes de moules, parce que cette mine est entourée d'étangs. Cela seul décide la question contre *Bernard Palissi*, & détruit tout le merveilleux que *Reaumur* & ses imitateurs ont voulu y mettre.

Si quelques petits fragmens de coquilles mêlés à la terre marneuse, étaient réellement des coquilles de mer, il faudrait avouer quelles sont dans cette falunière depuis des tems reculés qui épouvantent l'imagination, & que c'est un des plus anciens monumens des révolutions de notre globe. Mais aussi, comment une production enfouie quinze pieds en terre pendant tant de siècles, peut-elle avoir l'air si nouveau? Comment y a-t-on trouvé la coquille d'un limaçon

(a) Tout ce que ces coquillages pourraient opérer, ce serait de diviser une terre trop compacte. On en fait autant avec du

gravier. Des coquilles fraîches & pilées pourraient servir par leur huile : mais des coquillages desséchés ne sont bons à rien.

toute fraîche ? pourquoi la mer n'aurait-elle confié ces coquilles tourangeotes qu'à ce seul petit morceau de terre & non ailleurs ? N'est-il pas de la plus extrême vraisemblance que ce fallun qu'on avait pris pour un réservoir de petits poissons, n'est précisément qu'une mine de pierre calcaire d'une médiocre étendue ?

D'ailleurs l'expérience de M. de *la Sauvagère* qui a vu des coquillages se former dans une pierre tendre, & qui rend témoignage avec ses voisins, ne doit-elle pas au moins nous inspirer quelques doutes ?

Voici une autre difficulté, un autre sujet de douter. On trouve entre Paris & Arcueil, sur la rive gauche de la Seine, un banc de pierre très-long, tout parsemé de coquilles maritimes, ou qui du moins leur ressemblent parfaitement. On m'en a envoyé un morceau pris au hasard à cents pieds de profondeur. Il s'en faut bien que les coquilles y soient amoncelées par couches ; elles y sont éparfes & dans la plus grande confusion. Cette confusion seule contredit la régularité prétendue qu'on attribue au fallun de Touraine.

Enfin, si ce fallun a été produit à la longue dans la mer, elle est donc venue à près de quarante lieues dans un pays plat, & elle n'y a point formé de montagnes. Il n'est donc nullement probable que les montagnes soient des productions de l'Océan. De ce que la mer serait venue à quarante lieues, s'ensuivrait-il qu'elle aurait été partout ?

IDÉES DE PALISSI SUR LES COQUILLES PRÉTENDUES.

Avant que *Bernard Palissi* eut prononcé que cette mine de marne de trois lieues d'étendue n'était qu'un amas de coquilles, les agriculteurs étaient dans l'u-

sage de se servir de cet engrais , & ne soupçonnaient pas que ce fussent uniquement des coquilles qu'ils employassent. N'avaient-ils pas des yeux ? Pourquoi ne crut-on pas *Palissi* sur sa parole ? Ce *Palissi* d'ailleurs était un peu visionnaire. Il fit imprimer le livre intitulé : *Le moyen de devenir riche & la manière véritable par laquelle tous les hommes de France pourront apprendre à multiplier & à augmenter leur trésor & possessions, par maître Bernard Palissi inventeur des rustiques figulines du roi*. Il tint à Paris une école, où il fit afficher qu'il rendait l'argent à ceux qui lui prouveraient la fausseté de ses opinions. En un mot, *Palissi* crut avoir trouvé la pierre philosophale. Son grand œuvre décrédita ses coquilles jusqu'au tems où elles furent remises en honneur par un académicien célèbre qui enrichit les découvertes des *Swammerdam*, des *Leuvenhoeck*, par l'ordre dans lequel il les plaça, & qui voulut rendre de grands services à la physique. L'expérience, comme on l'a déjà dit, est trompeuse ; il faut donc examiner encore ce fallun. Il est certain qu'il pique la langue par une légère âcreté, c'est un effet que des coquilles ne produiront pas. Il est indubitable que le fallun est une terre calcaire & marneuse. Il est indubitable aussi qu'elles renferment quelques coquilles de moules à dix, à quinze pieds de profondeur. L'auteur estimable de l'*Histoire naturelle*, aussi profond dans ses vues qu'attrayant par son style, dit expressément : *Je prétends que les coquilles sont l'intermède que la nature emploie pour former la plupart des pierres. Je prétends que les crayes, les marnes, & les pierres à chaux ne sont composées que de poussière & de débris de coquilles.*

On peut aller trop loin, quelque habile physicien que l'on soit. J'avoue que j'ai examiné pendant douze ans de suite la pierre à chaux que j'ai employée, &

que ni moi, ni aucun des assistans n'y avons apperçu le moindre vestige de coquilles.

A-t-on donc besoin de toutes ces suppositions pour prouver les revolutions que notre globe a essuyées dans des tems prodigieusement reculés ? Quand la mer n'aurait abandonné & couvert tour-à-tour les terrains bas de ses rivages que le long de deux mille lieues sur quarante de large dans les terres, ce serait un changement sur la surface du globe de quatre-vingt mille lieues quarrées.

Les éruptions des volcans, les tremblemens, les affaissemens des terrains doivent avoir bouleversé une assez grande quantité de la surface du globe ; des lacs, des rivières ont disparu, des villes ont été englouties ; des isles se sont formées ; des terres ont été séparées : les mers intérieures ont pu opérer des revolutions beaucoup plus considérables. N'en voilà-t-il pas assez ? Si l'imagination aime à se représenter ces grandes vicissitudes de la nature, elle doit être contente.

J'avoue encor qu'il est démontré aux yeux qu'il a fallu une prodigieuse multitude de siècles pour opérer toutes les revolutions arrivées dans ce globe, & dont nous avons des témoignages incontestables. Les quatre cent soixante & dix mille ans dont les Babylo niens précepteurs des Egyptiens se vantaient, ne fussent peut-être pas : mais je ne veux point contredire la Genèse que je regarde avec vénération. Je suis partagé entre ma faible raison qui est mon seul flambeau, & les livres sacrés juifs auxquels je n'entends rien du tout. Je me borne toujours à prier DIEU que des hommes ne persécutent pas des hommes, qu'on ne fasse pas de cette terre si souvent bouleversée une vallée de misères & de larmes, dans laquelle des serpens destinés à ramper quelques minutes dans leurs trous ; dardent continuellement leur venin les uns contre les autres.

DU SYSTÈME DE MAILLET, QUI DE L'INSPECTION DES COQUILLES CONCLUT QUE LES POISSONS SONT LES PREMIERS PÈRES DES HOMMES.

Maillet, dont nous avons déjà parlé, crut s'appercevoir au grand Caire que notre continent n'avait été qu'une mer dans l'éternité passée, il vit des coquilles; & voici comme il raisonna: Ces coquilles prouvent que la mer a été pendant des milliers de siècles à Memphis; donc les Egyptiens & les singes viennent incontestablement des poissons marins.

Les anciens habitans des bords de l'Euphrate ne s'éloignaient pas beaucoup de cette idée, quand ils débinièrent que le fameux poisson *Oannes* sortait tous les jours du fleuve pour les venir catéchiser sur le rivage. *Dercéto* qui est la même que *Vénus* avait une queue de poisson. La *Vénus* d'*Hésiode* naquit de l'écumé de la mer.

C'est peut-être suivant cette cosmogonie qu'*Homère* dit que l'Océan est le père de toutes choses; mais par ce mot d'*Océan*, il n'entend, dit-on, que le Nil, & non notre mer Océane qu'il ne connaissait pas.

Thalès apprit aux Grecs que l'eau est le premier principe de la nature. Ses raisons sont, que la semence de tous les animaux est aqueuse, qu'il faut de l'humidité à toutes les plantes, & qu'enfin les étoiles sont nourries des exhalaisons humides de notre globe. Cette dernière raison est merveilleuse; & il est plaisant qu'on parle encor de *Thalès* & qu'on veuille savoir ce qu'*Athénée* & *Plutarque* en pensaient.

Cette nourriture des étoiles n'aurait pas réussi dans notre tems; & malgré les sermons du poisson *Oannes*, les argumens de *Thalès*, les imaginations de *Maillet*, malgré l'extrême passion qu'on a aujourd'hui pour les

Quest. sur l'Encycl. Tome III. N

généalogies, il y a peu de gens qui croient descendre d'un turbot & d'une morue. Pour étayer ce système, il fallait absolument que toutes les espèces & tous les élémens se changeassent les uns en les autres. Les *Métamorphoses* d'Ovide devenaient le meilleur livre de physique qu'on ait jamais écrit.

Notre globe a eu sans doute ses métamorphoses, ses changemens de forme; & chaque globe a eu les siennes, puisque tout étant en mouvement, tout a dû nécessairement changer : il n'y a que l'immobile qui soit immuable, la nature est éternelle, mais nous autres nous sommes d'hier. Nous découvrons milles signes de variations sur notre petite sphère. Ces signes nous apprennent que cent villes ont été englouties, que des rivières ont disparu, que dans de longs espaces de terrain on marche sur des débris. Ces épouvantables révolutions accablent notre esprit. Elle ne sont rien du tout pour l'univers, & presque rien pour notre globe. La mer qui laisse des coquilles sur un rivage qu'elle abandonne, est une goutte d'eau qui s'évapore au bord d'une petite tasse; les tempêtes les plus horribles ne sont que le léger mouvement de l'air produit par l'aile d'une mouche. Toutes nos énormes révolutions sont un grain de sable à peine dérangé de sa place. Cependant, que de vains efforts pour expliquer ces petites choses; que de systèmes, que de charlatanisme pour rendre compte de ces légères variations si terribles à nos yeux! que d'animosités dans ces disputes! les conquérans qui ont envahi le monde n'ont pas été plus orgueilleux & plus acharnés que les vendeurs d'orviétan qui ont prétendu le connaître.

La terre est un soleil écroulé, dit celui-ci; c'est une comète qui a effleuré le soleil, dit celui-là. En voici un qui crie que cette huître est une médaille du déluge. Un autre lui répond qu'elle est pétrifiée depuis quatre mil-

liards d'années. Eh pauvres gens qui osez parler en maîtres, vous voulez m'enseigner la formation de l'univers, & vous ne savez pas celle d'un ciron, celle d'une paille !

C O R P S.

CORPS & matière, c'est ici même chose, quoiqu'il n'y ait pas de synonyme à la rigueur. Il y a eu des gens qui par ce mot *corps* ont aussi entendu esprit. Ils ont dit, esprit signifie originairement *souffle*, il n'y a qu'un corps qui puisse souffler ; donc esprit & corps pourraient bien au fonds être la même chose. C'est dans ce sens que *La Fontaine* disait au célèbre duc de *la Rochefoucault* :

J'entends les esprits corps, & pétris de matière.

C'est dans le même sens qu'il dit à Madame de *la Sablière*.

Je subtiliserais un morceau de matière,
Quintessence d'atome extrait de la lumière,
Je ne fais quoi plus vif & plus subtil encor.

Personne ne s'avisa de harceler le bon *La Fontaine*, & de lui faire un procès sur ces expressions. Si un pauvre philosophe & même un poète en disait autant aujourd'hui, que de gens pour se faire de fête, que de folliculaires pour vendre douze sous leurs extraits, que de fripons uniquement dans le dessein de faire du mal au philosophe, au péripatéticien, au disciple de *Gassendi*, à l'écolier de *Locke* & des premiers pères, au damné !

De même que nous ne savons ce que c'est qu'un esprit, nous ignorons ce que c'est qu'un corps : nous voyons quelques propriétés ; mais quel est ce sujet en qui ces propriétés résident ? Il n'y a que des corps, disaient *Démocrite & Epicure* ; il n'y point de corps, disaient les disciples de *Zénon d'Elée*.

L'évêque de Cloine, *Berklay*, est le dernier, qui par cent sophismes captieux a prétendu prouver que les corps n'existent pas. Ils n'ont, dit-il, ni couleurs, ni odeurs, ni chaleur ; ces modalités sont dans vos sensations, & non dans les objets. Il pouvait s'épargner la peine de prouver cette vérité ; elle était assez connue. Mais delà il passe à l'étendue, à la solidité qui sont des essences du corps, & il croit prouver qu'il n'y a pas d'étendue dans une pièce de drap verd, parce que ce drap n'est pas verd en effet ; cette sensation du verd n'est qu'en vous ; donc cette sensation de l'étendue n'est aussi qu'en vous. Et après avoir ainsi détruit l'étendue, il conclut que la solidité qui y est attachée tombe d'elle-même ; & qu'ainsi il n'y a rien au monde que nos idées. De forte que, selon ce docteur, dix mille hommes tués par dix mille coups de canon, ne sont dans le fonds que dix mille appréhensions de notre entendement ; & quand un homme fait un enfant à sa femme, ce n'est qu'une idée qui se loge dans une autre idée, dont il naîtra une troisième idée.

Il ne tenait qu'à M. l'évêque de Cloine de ne point tomber dans l'excès de ce ridicule. Il croit montrer qu'il n'y a point d'étendue, parce qu'un corps lui a paru avec sa lunette quatre fois plus gros qu'il ne l'était à ses yeux, & quatre fois plus petit à l'aide d'un autre verre. Delà il conclut qu'un corps ne pouvant à la fois avoir quatre pieds, seize pieds, & un seul pied d'étendue, cette étendue n'existe pas ; donc il n'y a rien. Il n'avait qu'à prendre une mesure, & dire : De quelque

étendue qu'un corps me paraisse, il est étendu de tant de ces mesures.

Il lui était bien aisé de voir qu'il n'en est pas de l'étendue & de la solidité comme des sons, des couleurs, des saveurs, des odeurs, &c. Il est clair que ce sont en nous des sentimens excités par la configuration des parties; mais l'étendue n'est point un sentiment. Que ce bois allumé s'éteigne, je n'ai plus chaud; que cet air ne soit plus frappé, je n'entends plus; que cette rose se fane, je n'ai plus d'odorat pour elle; mais ce bois, cet air, cette rose, sont étendus sans moi. Le paradoxe de *Berklay* ne vaut pas la peine d'être réfuté.

C'est ainsi que les *Zénons* d'Elée, les *Parménides* argumentaient autrefois; & ces gens-là avaient beaucoup d'esprit: ils vous prouvaient qu'une tortue doit aller aussi vite qu'*Achille*; qu'il n'y a point de mouvement: il agitaient cent autres questions aussi utiles. La plupart des Grecs jouèrent des gobelets avec la philosophie, & transmirent leurs tréteaux à nos scholastiques. *Bayle* lui-même a été quelquefois de la bande; il a brodé des toiles d'araignées comme un autre; il argumente à l'article *Zénon* contre l'étendue divisible de la matière & la contiguité des corps; il dit tout ce qui ne ferait pas permis de dire à un géomètre de six mois.

Il est bon de savoir ce qui avait entraîné l'évêque *Berklay* dans ce paradoxe. J'eus, il y a long-tems, quelques conversations avec lui; il me dit que l'origine de son opinion venait de ce qu'on ne peut concevoir ce que c'est que ce sujet qui reçoit l'étendue. Et en effet, il triomphe dans son livre, quand il demande à *Hilas* ce que c'est que ce sujet, ce *substratum*, cette substance; C'est le corps étendu, répond *Hilas*; alors l'évêque, sous le nom de *Philonoiis*, se moque de lui; & le pauvre *Hilas* voyant qu'il a dit

que l'étendue est le sujet de l'étendue , & qu'il a dit une fortise , demeure tout confus & avoue qu'il n'y comprend rien , qu'il n'y a point de corps , que le monde matériel n'existe pas , qu'il n'y a qu'un monde intellectuel.

Philonoüs devait dire seulement à *Hilas* : Nous ne savons rien sur le fonds de ce sujet , de cette substance étendue , solide , divisible , mobile , figurée , &c. ; je ne la connais pas plus que le sujet pensant , sentant & voulant ; mais ce sujet n'en existe pas moins , puisqu'il a des propriétés essentielles dont il ne peut être dépouillé.

Nous sommes tous comme la plupart des dames de Paris ; elles font grande chère sans savoir ce qui entre dans les ragoûts ; de même nous jouissons des corps , sans savoir ce qui les compose. De quoi est fait le corps ? De parties , & ces parties se résolvent en d'autres parties. Que sont ces dernières parties ? Toujours des corps ; vous divisez sans cesse , & vous n'avancez jamais.

Enfin , un subtil philosophe remarquant qu'un tableau est fait d'ingrédients , dont aucun n'est un tableau , & une maison de matériaux dont aucun n'est une maison , imagina que les corps sont bâtis d'une infinité de petits êtres qui ne sont pas corps ; & cela s'appelle *des monades*. Ce système ne laisse pas d'avoir son bon ; & s'il était révélé , je le croirais très-possible ; tous ces petits êtres seraient des points mathématiques , des espèces d'ames qui n'attendraient qu'un habit pour se mettre dedans : ce serait une métempsychose continuelle. Ce système en vaut bien un autre ; je l'aime bien autant que la déclinaison des atomes , les formes substantielles , la grace versatile , & les vampires.

C O U T U M E.

IL y a cent quarante - quatre coutumes en France qui ont force de loi ; ces loix font presque toutes différentes. Un homme qui voyage dans ce pays change de loi presque autant de fois qu'il change de chevaux de poste. La plupart de ces coutumes ne commencerent à être rédigées par écrit que du tems de *Charles VII* ; la grande raison , c'est qu'auparavant très-peu de gens savaient écrire. On écrivit donc une partie d'une partie de la coutume de Ponthieu ; mais ce grand ouvrage ne fut achevé par les Picards que sous *Charles VIII*. Il n'y en eut que seize de rédigées du tems de *Louis XII*. Enfin , aujourd'hui la jurisprudence s'est tellement perfectionnée , qu'il n'y a guère de coutume qui n'ait plusieurs commentateurs ; & tous , comme on croit bien , d'un avis différent. Il y en a déjà vingt - six sur la coutume de Paris. Les juges ne savent auquel entendre ; mais pour les mettre à leur aise , on vient de faire la coutume de Paris en vers. C'est ainsi qu'autrefois la prêtresse de Delphe rendait ses oracles.

Les mesures sont aussi différentes que les coutumes ; de sorte que ce qui est vrai dans le fauxbourg de Montmartre , devient faux dans l'abbaye de St. Denis. DIEU ait pitié de nous !



DES CRIMES ou DÉLITS

DE TEMS ET DE LIEU.

UN Romain tue malheureusement en Egypte un chat consacré ; & le peuple en fureur punit ce sacrilège en déchirant le Romain en pièces. Si on avait mené ce Romain au tribunal , & si les juges avaient eu le sens commun , ils l'auraient condamné à demander pardon aux Egyptiens & aux chats , à payer une forte amende soit en argent , soit en souris. Ils lui auraient dit qu'il faut respecter les sottises du peuple quand on n'est pas assez fort pour les corriger.

Le vénérable chef de la justice lui aurait parlé à-peu-près ainsi : Chaque pays a ses impertinences légales , & ses délits de tems & de lieu. Si dans votre Rome devenue souveraine de l'Europe , de l'Afrique , & de l'Asie mineure , vous alliez tuer un poulet sacré dans le tems qu'on lui donne du grain pour savoir au juste la volonté des dieux , vous seriez sévèrement puni. Nous croyons que vous n'avez tué notre chat que par mégarde. La cour vous admoneste. Allez en paix ; soyez plus circonspect.

C'est une chose très-indifférente d'avoir une statue dans son vestibule. Mais si l'orsqu'*Oclave* surnommé *Auguste* était maître absolu , un Romain eût placé chez lui une statue de *Brutus* , il eût été puni comme séditionnaire. Si un citoyen avait , sous un empereur régnant , la statue du compétiteur à l'empire , c'était , disait-on , un crime de lèse-majesté , de haute trahison.

Un Anglais , ne sachant que faire , s'en va à Rome ; il rencontre le prince *Charles-Edouard* chez un cardinal ; il en est fort content. De retour chez lui , il boit dans un cabaret à la santé du prince *Charles-Edouard*. Le voilà accusé de *haute* trahison. Mais qui a-t-il trahi *hautement* , lorsqu'il a dit , en buvant , qu'il souhaitait que ce prince se portât bien ? S'il a conjuré pour le mettre sur le trône , alors il est coupable envers la nation : mais jusques-là on ne voit pas que dans l'exacte justice le parlement puisse exiger de lui autre chose que de boire quatre coups à la santé de la maison de *Hanovre* , s'il en a bu deux à la santé de la maison de *Stuart*.

DES CRIMES DE TEMS ET DE LIEU
QU'ON DOIT IGNORER.

On fait combien il faut respecter Notre - Dame de Lorette , quand on est dans la marche d'Ancône. Trois jeunes gens y arrivent ; ils font de mauvaises plaisanteries sur la maison de Notre - Dame qui a voyagé par l'air , qui est venue en Dalmatie , qui a changé deux ou trois fois de place , & qui enfin ne s'est trouvée commodément qu'à Lorette. Nos trois étourdis chantent à souper une chanson faite autrefois par quelque huguenot contre la translation de la *santa casa* de Jérusalem au fond du golphe Adriatique. Un fanatique est instruit par hasard de ce qui s'est passé à leur souper ; il fait des perquisitions ; il cherche des témoins ; il engage un monsignor à lâcher un monitoire. Ce monitoire alarme les consciences. Chacun tremble de ne pas parler. Tourières , bedeaux , cabaretiers , laquais , servantes ont bien entendu tout ce qu'on n'a point dit , ont vu tout ce qu'on n'a point fait ; c'est un vacarme , un scandale épouvantable dans toute la marche d'Ancône. Déjà l'on dit à une

demi-lieue de Lorette que ces enfans ont tué Notre-Dame ; à une lieue plus loin on assure qu'ils ont jeté la *santa casa* dans la mer. Enfin , ils sont condamnés. La sentence porte que d'abord on leur coupera la main , qu'ensuite on leur arrachera la langue , qu'après cela on les mettra à la torture pour savoir d'eux (au moins par signes) combien il y avait de couplets à la chanson ; & qu'enfin ils seront brûlés à petit feu.

Un avocat de Milan , qui dans ce tems se trouvait à Lorette , demanda au principal juge à quoi donc il aurait condamné ces enfans s'ils avaient violé leur mère , & s'ils l'avaient ensuite égorgée pour la manger ? Oh oh ! répondit le juge , il y a bien de la différence ; violer , assassiner & manger son père & sa mère n'est qu'un délit contre les hommes.

Avez-vous une loi expresse , dit le Milanais , qui vous force à faire périr par un si horrible supplice des jeunes gens à peine sortis de l'enfance pour s'être moqués indiscretement de la *santa casa* dont on rit d'un rire de mépris dans le monde entier , excepté dans la marche d'Ancône ? Non , dit le juge , la sagesse de notre jurisprudence laisse tout à notre discrétion. --- Fort bien ; vous deviez donc avoir la discrétion de songer que l'un de ces enfans est le petit-fils d'un général qui a versé son sang pour la patrie , & le neveu d'une abbaye aimable & respectable : cet enfant & ses camarades sont des étourdis qui méritent une correction paternelle. Vous arrachez à l'état des citoyens qui pourraient un jour le servir , vous vous souillez du sang innocent , & vous êtes plus cruels que les Cannibales. Vous vous rendez exécration à la dernière postérité. Quel motif a été assez puissant pour éteindre ainsi en vous la raison , la justice , l'humanité , & pour vous changer en bêtes féroces ? --- Le malheureux juge répondit enfin ,

nous avons eu des querelles avec le clergé d'Ancône : il nous accusait d'être trop zélés pour les libertés de l'église Lombarde, & par conséquent de n'avoir point de religion. J'entends, dit le Milanais, vous avez été assassins pour paraître chrétiens ; à ces mots le juge tomba par terre comme frappé de la foudre : ses confrères perdirent depuis leurs emplois, ils crièrent qu'on faisait injustice, ils oubliaient celle qu'ils avaient faite ; & ne s'apercevaient pas que la main de DIEU était sur eux.

Pour que sept personnes se donnent légalement l'amusement d'en faire périr une huitième en public à coups de barre de fer sur un théâtre ; pour qu'ils jouissent du plaisir secret & mal démêlé dans leur cœur, de voir comment cet homme souffrira son supplice, & d'en parler ensuite à table avec leurs femmes & leurs voisins ; pour que des exécuteurs qui font gaie-ment ce métier, comptent d'avance l'argent qu'ils vont gagner ; pour que le public courre à ce spectacle comme à la foire &c. ; il faut que le crime mérite évidemment ce supplice du consentement de toutes les nations policées, & qu'il soit nécessaire au bien de la société : car il s'agit ici de l'humanité entière. Il faut surtout que l'acte du délit soit démontré comme une proposition de géométrie.

Si contre cent probabilités que l'accusé est coupable, il y en a une seule qu'il est innocent, cette seule peut balancer toutes les autres.

QUESTION SI DEUX TÉMOINS SUFFISENT POUR
FAIRE PENDRE UN HOMME ?

On s'est imaginé long-tems, & le proverbe en est resté, qu'il suffit de deux témoins pour faire pendre un homme en sûreté de conscience. Encor une équivoque ! Les équivoques gouvernent donc le monde ? Il est dit dans

St. Matthieu , (ainsi que nous l'avons déjà remarqué) *Il suffira de deux ou trois témoins pour réconcilier deux amis brouillés* ; & d'après ce texte , on a réglé la jurisprudence criminelle , au point de statuer que c'est une loi divine de tuer un citoyen sur la déposition uniforme de deux témoins qui peuvent être des scélérats ! Une foule de témoins uniformes ne peut constater une chose improbable , niée par l'accusé ; on l'a déjà dit. Que faut-il donc faire en ce cas ? Attendre , remettre le jugement à cent ans , comme faisaient les Athéniens.

Rapportons ici un exemple frappant de ce qui vient de se passer sous nos yeux à Lyon. Une femme ne voit pas revenir sa fille chez elle vers les onze heures du soir ; elle court partout ; elle soupçonne sa voisine d'avoir caché sa fille ; elle la redemande ; elle l'accuse de l'avoir prostituée. Quelques semaines après , des pêcheurs trouvent dans le Rhône à Condrieux une fille noyée & toute en pourriture. La femme dont nous avons parlé croit que c'est sa fille. Elle est persuadée par les ennemis de sa voisine qu'on a déshonoré sa fille chez cette voisine même , qu'on l'a étranglée , qu'on l'a jetée dans le Rhône. Elle le dit ; elle le crie ; la populace le répète. Il se trouve bientôt des gens qui savent parfaitement les moindres détails de ce crime. Toute la ville est en rumeur ; toutes les bouches crient vengeance. Il n'y a rien jusques-là que d'assez commun dans une populace sans jugement. Mais voici le rare , le prodigieux. Le propre fils de cette voisine , un enfant de cinq ans & demi accuse sa mère d'avoir fait violer sous ses yeux cette malheureuse fille retrouvée dans le Rhône , de l'avoir fait tenir par cinq hommes pendant que le sixième jouissait d'elle. Il a entendu les paroles que prononçait la violée , il peint ses attitudes ; il a vu sa mère & ces scélérats étrangler cette infortunée immédiatement après la

consommation. Il a vu sa mère & les assassins la jeter dans un puits , l'en retirer , l'envelopper dans un drap ; il a vu ces monstres la porter en triomphe dans les places publiques , danser autour du cadavre & le jeter enfin dans le Rhône. Les juges sont obligés de mettre aux fers tous les prétendus complices , des témoins déposent contre eux. L'enfant est d'abord entendu , & il soutient avec la naïveté de son âge tout ce qu'il a dit d'eux & de sa mère. Comment imaginer que cet enfant n'ait pas dit la pure vérité ? Le crime n'est pas vraisemblable ; mais il l'est encor moins qu'à cinq ans & demi on calomnie ainsi sa mère ; qu'un enfant répète avec uniformité toutes les circonstances d'un crime abominable & inoui , s'il n'en a pas été le témoin oculaire , s'il n'en a point été vivement frappé , si la force de la vérité ne les arrache à sa bouche.

Tout le peuple s'attend à repaître ses yeux du supplice des accusés.

Quelle est la fin de cet étrange procès criminel ? Il n'y avait pas un mot de vrai dans l'accusation. Point de fille violée , point de jeunes gens assemblés chez la femme accusée , point de meurtre , pas la moindre aventure , pas le moindre bruit. L'enfant avait été suborné , & par qui ? chose étrange , mais vraie ! par deux autres enfans qui étaient fils des accusateurs. Il avait été sur le point de faire brûler sa mère pour avoir des confitures.

Tous les chefs d'accusation réunis étaient impossibles. Le présidial de Lyon sage & éclairé , après avoir déferé à la fureur publique au point de rechercher les preuves les plus surabondantes pour & contre les accusés , les absout pleinement & d'une voix unanime.

Peut-être autrefois aurait-on fait rouer & brûler tous ces accusés innocens , à l'aide d'un monitoire , pour avoir le plaisir de faire ce qu'on appelle *une justice* , qui est la tragédie de la canaille.

CRIMINALISTE.

DANS les antres de la chicane , on appelle *grand criminaliste* , un barbare en robe qui fait faire tomber les accusés dans le piège , qui ment impudemment pour découvrir la vérité , qui intimide des témoins , & qui les force , sans qu'ils s'en apperçoivent , à déposer contre le prévenu : s'il y a une loi antique & oubliée , portée dans un tems de guerres civiles , il la fait revivre , il la réclame dans un tems de paix. Il écarte , il affaiblit tout ce qui peut servir à justifier un malheureux ; il amplifie , il aggrave tout ce qui peut servir à le condamner ; son rapport n'est pas d'un juge , mais d'un ennemi. Il mérite d'être pendu à la place du citoyen qu'il fait pendre.

CRIMINEL.

PROCÈS CRIMINEL.

ON a puni souvent par la mort des actions très-innocentes : c'est ainsi qu'en Angleterre *Richard III & Edouard IV* firent condamner par des juges ceux qu'ils soupçonnaient de ne leur être pas attachés. Ce ne sont pas là des procès criminels , ce sont des assassinats commis par des meurtriers privilégiés. Le dernier degré de la perversité est de faire servir les loix à l'injustice.

On a dit que les Athéniens punissaient de mort tout étranger qui entrait dans l'église , c'est-à-dire , dans l'assemblée du peuple. Mais si cet étranger n'était qu'un

curieux, rien n'était plus barbare que de le faire mourir. Il est dit dans l'*Esprit des loix* qu'on usait de cette rigueur, parce que cet homme usurpait les droits de la souveraineté. Mais un Français qui entre à Londres dans la chambre des communes pour entendre ce qu'on y dit, ne prétend point faire le souverain. On le reçoit avec bonté. Si quelque membre de mauvaise humeur demande le *Clear the house*, éclairez la chambre, mon voyageur l'éclaircit en s'en allant; il n'est point pendu. Il est croyable que si les Athéniens ont porté cette loi passagère, c'était dans un tems où l'on craignait qu'un étranger ne fût un espion, & non parce qu'il s'arrogeait les droits de souverain. Chaque Athénien opinait dans sa tribu; tous ceux de la tribu se connaissaient; un étranger n'aurait pu aller porter sa fève.

Nous ne parlons ici que des vrais procès criminels. Chez les Romains tout procès criminel était public. Le citoyen accusé des plus énormes crimes avait un avocat qui plaidait en sa présence, qui faisait même des interrogations à la partie adverse, qui discutait tout devant ses juges. On produisait à portes ouvertes tous les témoins pour ou contre, rien n'était secret. *Cicéron* plaida pour *Milon* qui avait assassiné *Clodius* en plein jour à la vue de mille citoyens. Le même *Cicéron* prit en main la cause de *Roscius Amérinus* accusé de parricide. Un seul juge n'interrogeait pas en secret des témoins, qui sont d'ordinaire des gens de la lie du peuple, auxquels on fait dire ce qu'on veut.

Un citoyen romain n'était pas appliqué à la torture sur l'ordre arbitraire d'un autre citoyen romain qu'un contrat eût revêtu de ce droit cruel. On ne faisait pas cet horrible outrage à la nature humaine dans la personne de ceux qui étaient regardés comme les premiers des hommes, mais seulement dans celle des esclaves regardés à peine comme des hommes. Il eût mieux valu

ne point employer la torture contre les esclaves mêmes. (Voyez *Torture.*)

L'instruction d'un procès criminel se ressentait à Rome de la magnanimité & de la franchise de la nation.

Il en est ainsi à-peu-près à Londres. Le secours d'un avocat n'y est refusé à personne en aucun cas ; tout le monde est jugé par ses pairs. Tout citoyen peut, de trente-six bourgeois jurés , en récuser douze sans cause , douze en alléguant des raisons , & par conséquent choisir lui-même les douze autres pour ses juges. Ces juges ne peuvent aller ni en-deçà , ni en-delà de la loi ; nulle peine n'est arbitraire , nul jugement ne peut être exécuté que l'on n'en ait rendu compte au roi qui peut & qui doit faire grace à ceux qui en sont dignes , & à qui la loi ne la peut faire ; ce cas arrive assez souvent. Un homme violemment outragé aura tué l'offenseur dans un mouvement de colère pardonnable ; il est condamné par la rigueur de la loi , & sauvé par la miséricorde qui doit être le partage du souverain.

Remarquons bien attentivement que dans ce pays où les loix sont aussi favorables à l'accusé que terribles pour le coupable , non-seulement un emprisonnement fait sur la dénonciation fautive d'un accusateur est puni par les plus grandes réparations & les plus fortes amendes ; mais que si un emprisonnement illégal a été ordonné par un ministre d'état à l'ombre de l'autorité royale , le ministre est condamné à payer deux guinées par heure pour tout le tems que le citoyen a demeuré en prison.

PROCÉDURE CRIMINELLE CHEZ CERTAINES NATIONS.

Il y a des pays où la jurisprudence criminelle fut fondée sur le droit canon , & même sur les procédures de l'inquisition , quoique ce nom y soit détesté depuis

depuis long-tems. Le peuple dans ces pays est demeuré encor dans une espèce d'esclavage. Un citoyen poursuivi par l'homme du roi est d'abord plongé dans un cachot , ce qui est déjà un véritable supplice pour un homme qui peut être innocent. Un seul juge , avec son greffier , entend secrètement chaque témoin assigné l'un après l'autre.

Comparons seulement ici en quelques points la procédure criminelle des Romains avec celle d'un pays de l'Occident qui fut autrefois une province romaine.

Chez les Romains les témoins étaient entendus publiquement en présence de l'accusé , qui pouvait leur répondre , les interroger lui-même , ou leur mettre en tête un avocat. Cette procédure était noble & franche : elle respirait la magnanimité romaine.

En France , en plusieurs endroits de l'Allemagne , tout se fait secrètement. Cette pratique établie sous François I. fut autorisée par les commissaires qui rédigèrent l'ordonnance de Louis XIV en 1670 : une méprise seule en fut la cause.

On s'était imaginé en lisant le code de *Testibus* , que ces mots , *testes intrare judicii secretum* , signifiaient que les témoins étaient interrogés en secret. Mais *secretum* signifie ici le cabinet du juge. *Intrare secretum* , pour dire , parler secrètement , ne ferait pas latin. Ce fut un solécisme qui fit cette partie de notre jurisprudence.

Les déposans sont pour l'ordinaire des gens de la lie du peuple , & à qui le juge enfermé avec eux peut faire dire tout ce qu'il voudra. Ces témoins sont entendus une seconde fois toujours en secret , ce qui s'appelle *récolement* ; & si après le récolement ils se rétractent dans leurs dépositions , ou s'ils les changent dans des circonstances essentielles , ils sont punis comme faux témoins. De sorte que lorsqu'un homme d'un esprit simple , & ne sachant pas s'exprimer , mais ayant le

cœur droit , & se souvenant qu'il en a dit trop ou trop peu , qu'il a mal entendu le juge , ou que le juge l'a mal entendu , révoque par esprit de justice ce qu'il a dit par imprudence , il est puni comme un scélérat : ainsi il est forcé souvent de soutenir un faux témoignage par la seule crainte d'être traité en faux témoin.

L'accusé en fuyant s'expose à être condamné , soit que le crime ait été prouvé , soit qu'il ne l'ait pas été. Quelques jurisconsultes , à la vérité , ont assuré que le contumace ne devait pas être condamné , si le crime n'était pas clairement prouvé. Mais d'autres jurisconsultes , moins éclairés & peut-être plus suivis , ont eu une opinion contraire ; ils ont osé dire que la fuite de l'accusé était une preuve du crime ; que le mépris qu'il marquait pour la justice , en refusant de comparaître , méritait le même châtiment que s'il était convaincu. Ainsi , suivant la secte des jurisconsultes que le juge aura embrassée , l'innocent sera absous ou condamné.

C'est un grand abus dans la jurisprudence , que l'on prenne souvent pour loi les rêveries & les erreurs , quelquefois cruelles , d'hommes sans aveu qui ont donné leurs sentimens pour des loix.

Sous le règne de *Louis XIV* on a fait en France deux ordonnances , qui sont uniformes dans tout le royaume. Dans la première , qui a pour objet la procédure civile , il est défendu aux juges de condamner , en matière civile , par défaut , quand la demande n'est pas prouvée ; mais dans la seconde , qui règle la procédure criminelle , il n'est point dit que , faute de preuves , l'accusé sera renvoyé. Chose étrange ! La loi dit qu'un homme , à qui l'on demande quelque argent , ne sera condamné par défaut qu'au cas que la dette soit avérée ; mais s'il s'agit de la vie , c'est une controverse au barreau , de savoir si l'on doit condamner le contumace , quand le crime n'est pas prouvé ; & la loi ne résout pas la difficulté.

EXEMPLE TIRÉ DE LA CONDAMNATION
D'UNE FAMILLE ENTIÈRE.

Voici ce qui arriva à cette famille infortunée dans le tems que des confréries insensées de prétendus pénitens , le corps enveloppé dans une robe blanche , & le visage masqué , avaient élevé dans une des principales églises de Toulouse un catafalque superbe à un jeune protestant homicide de lui-même , qu'ils prétendaient avoir été assassiné par son père & sa mère pour avoir abjuré la religion réformée ; dans ce tems même où toute la famille de ce protestant révééré en martyr , était dans les fers , & que tout un peuple enivré d'une superstition également folle & barbare , attendait avec une dévote impatience le plaisir de voir expirer sur la roue ou dans les flammes cinq ou six personnes de la probité la plus reconnue.

Dans ce tems funeste , dis-je , il y avait auprès de Castres un honnête homme de cette même religion protestante , nommé *Sirven* , exerçant dans cette province la profession de feudiste. Ce père de famille avait trois filles. Une femme qui gouvernait la maison de l'évêque de Castres , lui propose de lui amener la seconde fille de *Sirven* nommée *Elizabeth* , pour la faire catholique , apostolique & romaine : elle l'amène en effet : l'évêque la fait enfermer chez les jésuiteuses qu'on nomme *les dames régentes* , ou *les dames noires*. Ces dames lui enseignent ce qu'elles savent ; elles lui trouvèrent la tête un peu dure , & lui imposèrent des pénitences rigoureuses pour lui inculquer des vérités qu'on pouvait lui apprendre avec douceur ; elle devint folle ; les dames noires la chassent ; elle retourne chez ses parens ; sa mère en la faisant changer de chemise trouve tout son corps couvert de meurtrissures : la folie augmente , elle se change

en fureur mélancolique ; elle s'échappe un jour de la maison , tandis que le père était à quelques milles de là occupé publiquement de ses fonctions dans le château d'un seigneur voisin. Enfin vingt jours après l'évasion d'*Elizabeth* , des enfans la trouvent noyée dans un puits , le 4 Janvier 1761.

C'était précisément le tems où l'on se préparait à rouer *Calas* dans Toulouse. Le mot de *parricide* , & qui pis est de *huguenot* , volait de bouche en bouche dans toute la province. On ne douta pas que *Sirven* , sa femme & ses deux filles n'eussent noyé la troisième par principe de religion. C'était une opinion universelle que la religion protestante ordonne positivement aux pères & aux mères de tuer leurs enfans , s'ils veulent être catholiques. Cette opinion avait jeté de si profondes racines dans les têtes mêmes des magistrats , entraînés malheureusement alors par la clameur publique , que le conseil & l'église de Genève furent obligés de démentir cette fatale erreur , & d'envoyer au parlement de Toulouse une attestation juridique , que non-seulement les protestans ne tuent point leurs enfans , mais qu'on les laisse maîtres de tous leurs biens quand ils quittent leur secte pour une autre. On fait que *Calas* fut roué malgré cette attestation.

Un nommé *Landes* , juge de village , assisté de quelques gradués aussi savans que lui , s'empressa de faire toutes les dispositions pour bien suivre l'exemple qu'on venait de donner dans Toulouse. Un médecin de village , aussi éclairé que les juges , ne manqua pas d'assurer à l'inspection du corps , au bout de vingt jours , que cette fille avait été étranglée & jetée ensuite dans le puits. Sur cette déposition le juge décrète de prise de corps le père , la mère & les deux filles.

La famille justement effrayée par la catastrophe des *Calas* & par les conseils de ses amis , prend incontinent la fuite ; ils marchent au milieu des neiges pen-

dant un hiver rigoureux ; & de montagnes en montagnes ils arrivent jusqu'à celles des Suisses. Celle des deux filles , qui était mariée & grosse , accouche avant terme parmi les glaces.

La première nouvelle que cette famille apprend quand elle est en lieu de sûreté , c'est que le père & la mère sont condamnés à être pendus ; les deux filles à demeurer sous la potence pendant l'exécution de leur mère , & à être reconduites par le bourreau hors du territoire , sous peine d'être pendues si elle reviennent. C'est ainsi qu'on instruit *la contumace*.

Ce jugement était également absurde & abominable. Si le père , de concert avec sa femme , avait étranglé sa fille , il fallait le rouer comme *Calas* ; & brûler la mère , au moins après qu'elle aurait été étranglée ; parce que ce n'est pas encor l'usage de rouer les femmes dans le pays de ce juge. Se contenter de pendre en pareille occasion , c'était avouer que le crime n'était pas avéré , & que dans le doute la corde était un parti mitoyen qu'on prenait faute d'être instruit. Cette sentence blessait également la loi & la raison.

La mère mourut de désespoir ; & toute la famille , dont le bien était confisqué , allait mourir de misère , si elle n'avait pas trouvé des secours.

On s'arrête ici pour demander s'il y a quelque loi & quelque raison qui puisse justifier une telle sentence ? On peut dire au juge : Quelle rage vous a porté à condamner à la mort un père & une mère ? C'est qu'ils se sont enfuis , répond le juge. Eh misérable ! voulais-tu qu'ils restassent pour assouvir ton imbécille fureur ? Qu'importe qu'ils paraissent devant toi chargés de fers pour te répondre , où qu'ils lèvent les mains au ciel contre toi loin de ta face ! Ne peux-tu pas voir sans eux la vérité qui doit te frapper ? Ne peux-tu pas voir que le père était à une lieue de sa fille au milieu de vingt personnes , quand cette

malheureuse fille s'échappa des bras de sa mère ? Peux-tu ignorer que toute la famille l'a cherchée pendant vingt jours & vingt nuits ? Tu ne réponds à cela que ces mots, *contumace, contumace*. Quoi ! parce qu'un homme est absent, il faut qu'on le condamne à être pendu, quand son innocence est évidente ! C'est la jurisprudence d'un sot & d'un monstre. Et la vie, les biens, l'honneur des citoyens dépendront de ce code d'Iroquois.

La famille *Sirven* traîna son malheur loin de sa patrie pendant plus de huit années. Enfin, la superstition sanguinaire qui déshonorait le Languedoc, ayant été un peu adoucie, & les esprits étant devenus plus éclairés, ceux qui avaient consolé les *Sirven* pendant leur exil, leur conseillèrent de venir demander justice au parlement de Toulouse même, lorsque le sang des *Calas* ne fumait plus, & que plusieurs se repentaient de l'avoir répandu. Les *Sirven* furent justifiés.

Erudimini qui judicatis terram.

C R I T I Q U E.

L'ARTICLE *Critique* fait par M. de *Marmontel* dans l'Encyclopédie, est si bon qu'il ne serait pas pardonnable d'en donner ici un nouveau, si on n'y traitait pas une matière toute différente sous le même titre. Nous entendons ici cette critique née de l'envie, aussi ancienne que le genre humain. Il y a environ trois mille ans qu'*Hésiode* a dit, le potier porte envie au potier, le forgeron au forgeron, le musicien au musicien.

Le duc de *Sulli* dans ses mémoires , trouve le cardinal d'*Offat*, & le secrétaire d'état *Villeroi*, de mauvais ministres ; *Louvois* faisait ce qu'il pouvait pour ne pas estimer le grand *Colbert* ; mais ils n'imprimaient rien l'un contre l'autre : le duc de *Marlborough* ne fit rien imprimer contre le comte *Péterbourg* : c'est une sottise qui n'est d'ordinaire attachée qu'à la littérature, à la chicane, & à la théologie. C'est dommage que les œconomies politiques & royales soient tachées quelquefois de ce défaut.

La Motte Houdart était un homme de mérite en plus d'un genre ; il a fait de très-belles stances.

Quelquefois au feu qui la charme
Résiste une jeune beauré,
Et contre elle-même elle s'arme
D'une pénible fermeté.
Hélas ! cette contrainte extrême
La prive du vice qu'elle aime,
Pour fuir la honte qu'elle hait.
Sa sévérité n'est que faste,
Et l'honneur de passer pour chaste
La résolut à l'être en effet.



En vain ce sévère stoïque
Sous mille défauts abattu,
Se vante d'une ame héroïque
Toute vouée à la vertu ;
Ce n'est point la vertu qu'il aime,
Mais son cœur ivre de lui-même
Voudrait usurper les autels ;
Et par sa sagesse frivole

Il ne veut que parer l'idole
Qu'il offre au culte des mortels.



Les champs de Pharfale & d'Arbelle
Ont vu triompher deux vainqueurs ,
L'un & l'autre digne modèle
Que se proposent les grands cœurs.
Mais le succès a fait leur gloire ;
Et si le sceau de la victoire
N'eût consacré ces demi-dieux ,
Alexandre aux yeux du vulgaire ,
N'aurait été qu'un téméraire ,
Et César qu'un séditieux.

Cet auteur , dis-je , était un sage qui prêta plus
d'une fois le charme des vers à la philosophie. S'il
avait toujours écrit de pareilles stances , il serait le
premier des poètes lyriques ; cependant c'est alors
qu'il donnait ces beaux morceaux , que l'un de ses
contemporains l'appellait

Certain oïson , gibier de basse-cour.

Il dit de *La Motte* en un autre endroit :

De ses discours l'ennuyeuse beauté.

Il dit dans un autre :

..... *Je n'y vois qu'un défaut ,
C'est que l'auteur les devait faire en prose.
Ces odes-là sentent bien le Quinault.*

Il le poursuit partout ; il lui reproche partout la
sècheresse , & le défaut d'harmonie.

Seriez-vous curieux de voir les odes que fit quelques années après ce même censeur qui jugeait *La Motte* en maître, & qui le décriait en ennemi ? Lisez.

Cette influence souveraine
N'est pour lui qu'une illustre chaîne
Qui l'attache au bonheur d'autrui ;
Tous les brillans qui l'embellissent ,
Tous les talens qui l'ennoblissent
Sont en lui, mais non pas à lui.

Il n'est rien que le tems n'absorbe , ne dévore ;
Et les faits qu'on ignore
Sont bien peu différens des faits non venus
La bonté qui brille en elle
De ses charmes les plus doux ,
Est une image de celle
Qu'elle voit briller en vous.
Et par vous seule enrichie ,
Sa politesse affranchie
Des moindres obscurités ,
Est la lueur réfléchie
De vos sublimes clartés.



Ils ont vu par ta bonne foi
De leurs peuples troublés d'effroi
La crainte heureusement déçue ,
Et déracinée à jamais
La haine si souvent reçue
En survivance de la paix.



Dévoilé à ma vue empressée
Ces déités d'adoption ,

Synonymes de la pensée,
Symboles de l'abstraction.



N'est-ce pas une fortune,
Quand d'une charge commune
Deux moitiés portent le faix ?
Que la moindre le réclame,
Et que du bonheur de l'ame,
Le corps seul fasse les frais ?

Il ne fallait pas, sans doute, donner de si détestables ouvrages pour modèles à celui qu'on critiquait avec tant d'amertume ; il eût mieux valu laisser jouir en paix son adversaire de son mérite, & conserver celui qu'on avait. Mais que voulez-vous le *genus irritabile vatum*, est malade de la même bile qui le tourmentait autrefois. Le public pardonne ces pauvretés aux gens à talent, parce que le public ne songe qu'à s'amuser.

On est accoutumé chez toutes les nations, aux mauvaises critiques de tous les ouvrages qui ont du succès. Le *Cid* trouva son *Scudéri* ; & *Corneille* fut long-tems après vexé par l'abbé d'*Aubignac* prédicateur du roi, soi-disant législateur du théâtre, & auteur de la plus ridicule tragédie, toute conforme aux règles qu'il avait données. Il n'y a fortes d'injures qu'il ne dise à l'auteur de *Cinna* & des *Horaces*. L'abbé d'*Aubignac* prédicateur du roi aurait bien dû prêcher contre d'*Aubignac*.

On a vu chez les nations modernes qui cultivent les lettres, des gens qui se sont établis critiques de profession, comme on a créé des languageurs de porcs, pour examiner si ces animaux qu'on amène au marché ne sont pas malades. Les languageurs de la littérature ne trouvent aucun auteur bien sain ; ils rendent compte deux ou trois fois par mois de toutes les

maladies régnantes, des mauvais vers faits dans la capitale & dans les provinces, des romans insipides dont l'Europe est inondée, des systèmes de physique nouveaux, des secrets pour faire mourir les punaises. Ils gagnent quelque argent à ce métier, surtout quand ils disent du mal des bons ouvrages, & du bien des mauvais. On peut les comparer aux crapauds qui passent pour sucer le venin de la terre, & pour le communiquer à ceux qui les touchent. Il y eut un nommé *Denni*, qui fit ce métier pendant soixante ans à Londres, -- & qui ne laissa pas d'y gagner sa vie. L'auteur qui a cru être un nouvel *Arétin* & s'enrichir en Italie par sa *frusta letteraria*, n'y a pas fait fortune.

L'ex-jésuite *Giot Desfontaines* qui embrassa cette profession au sortir de Biffêtre, y amassa quelque argent. C'est lui qui lorsque le lieutenant de police le menaçait de le renvoyer à Biffêtre, & lui demandait pourquoi il s'occupait d'un travail si odieux, répondit, *il faut que je vive*. Il attaquait les hommes les plus estimables à tort & à travers sans avoir seulement lu, ni pu lire les ouvrages de mathématiques & de physique dont il rendait compte.

Il prit un jour l'*Alcifron* de Berklay évêque de Cloine pour un livre contre la religion. Voici comme il s'exprime.

« J'en ai trop dit pour vous faire mépriser un livre » qui dégrade également l'esprit & la probité de l'auteur ; c'est un tissu de sophismes libertins forgés à » plaisir pour détruire les principes de la religion, » de la politique & de la morale. »

Dans un autre endroit il prend le mot anglais *kake* qui signifie gâteau en anglais, pour le géant *Cacus*. Il dit à propos de la tragédie de la *Mort de César*, que *Brutus* était un fanatique barbare, un quakre. Il ignorait que les quakres sont les plus pacifiques des hommes, & ne versent jamais le sang. C'est avec

ce fonds de science qu'il cherchait à rendre ridicules les deux écrivains le plus estimables de leur tems, *Fontenelle & La Motte*.

Il fut remplacé dans cette charge de *Zoïle* subalterne par un autre ex-jésuite nommé *Fréron*, dont le nom seul est devenu un opprobre. On nous fit lire, il n'y a pas long-tems, une de ses feuilles dont il infecte la basse littérature. *Le tems de Mahomet II*, dit-il, *est le tems de l'entrée des Arabes en Europe*. Quelle foule de bévues en peu de paroles !

Quiconque a reçu une éducation tolérable, fait que les Arabes assiégèrent Constantinople sous le calife *Moavia* dès notre septième siècle, qu'ils conquièrent l'Espagne dans l'année de notre ère 713, & bientôt après une partie de la France, environ sept cents ans avant *Mahomet II*.

Ce *Mahomet II*, fils d'*Amurath II*, n'était point Arabe, mais Turc.

Il s'en fallait beaucoup qu'il fût le premier prince Turc qui eût passé en Europe ; *Orcan*, plus de cent ans avant lui, avait subjugué la Thrace, la Bulgarie & une partie de la Grèce.

On voit que ce folliculaire parlait à tort & à travers des choses les plus aisées à savoir, & dont il ne savait rien. Cependant il insultait l'académie, les plus honnêtes gens, les meilleurs ouvrages, avec une insolence égale à son absurdité ; mais son excuse était celle de *Giot Desfontaines*, *Il faut que je vive*. C'est aussi l'excuse de tous les malfaïcteurs dont on fait justice.

On ne doit pas donner le nom de *critiques* à ces gens-là. Ce mot vient de *krites*, juge, estimateur, arbitre. Critique, signifie bon juge. Il faut être un *Quintilien* pour oser juger les ouvrages d'autrui ; il faut du moins écrire comme *Bayle* écrivit sa *République des lettres* ; il a eu quelques imitateurs, mais en petit nombre. Les journaux de *Trévoux* ont été décriés par leur partialité

pouffée jusqu'au ridicule , & pour leur mauvais goût.

Quelquefois les journaux se négligent , ou le public s'en dégoûte par pure lassitude , ou les auteurs ne fournissent pas des matières assez agréables : alors les journaux , pour réveiller le public , ont recours à un peu de satire. C'est ce qui a fait dire à *La Fontaine* :

Tout faiseur de journal doit tribut au malin.

Mais il vaut mieux ne payer son tribut qu'à la raison & à l'équité.

Il y a d'autres critiques qui attendent qu'un bon ouvrage paraisse pour faire vite un livre contre lui. Plus le libelliste attaque un homme accrédité , plus il est sûr de gagner quelque argent ; il vit quelques mois de la réputation de son adversaire. Tel était un nommé *Faidit* qui tantôt écrivait contre *Bossuet* , tantôt contre *Tillemont* , tantôt contre *Fénelon*. Tel a été un polisson qui s'intitule *Pierre de Chinac de la Bastide Duclaux* , avocat au parlement. Cicéron avait trois noms comme lui. Puis viennent les critiques contre *Pierre de Chinac* , puis les réponses de *Pierre de Chinac* à ses critiques. Ces beaux livres sont accompagnés de brochures sans nombre , dans lesquelles les auteurs font le public juge entr'eux & leurs adversaires ; mais le juge qui n'a jamais entendu parler de leur procès , est fort en peine de prononcer. L'un veut qu'on s'en rapporte à sa dissertation insérée dans le journal littéraire , l'autre à ses éclaircissemens donnés dans le mercure. Celui-ci crie qu'il a donné une version exacte d'une demi-ligne de *Zoroastre* , & qu'on ne l'a pas plus entendu qu'il n'entend le persan. Il duplique à la contre-critique qu'on a faite de sa critique d'un passage de *Chaufepié*.

Enfin , il n'y a pas un seul de ces critiques qui ne se croie juge de l'univers , & écouté de l'univers.

eh l'ami , qui te savait là !

C R O I R E.

Nous avons vu à l'article *Certitude* qu'on doit être souvent très-incertain quand on est certain , & qu'on peut manquer de bon sens quand on juge suivant ce qu'on appelle *le sens commun*. Mais qu'appellez-vous croire ?

Voici un Turc qui me dit , « Je crois que l'ange » *Gabriel* descendait souvent de l'empirée pour apporter à *Mahomet* des feuillets de l'alcoran , écrits » en lettres d'or sur du velin bleu. »

Eh bien , *Moustapha* , sur quoi ta tête rasée croit-elle cette chose incroyable ?

« Sur ce que j'ai les plus grandes probabilités qu'on » ne m'a point trompé dans le récit de ces prodiges » improbables ; sur ce qu'*Abubekre* le beau-père , *Ali* » le gendre , *Aisha* ou *Aïssè* la fille , *Omar* , *Otman* , » certifièrent la vérité du fait en présence de cinquante » mille hommes , recueillirent tous les feuillets , les » lurent devant les fideles , & attestèrent qu'il n'y » avait pas un mot de changé.

» Sur ce que nous n'avons jamais eu qu'un alcoran » qui n'a jamais été contredit par un autre alcoran. Sur » ce que DIEU n'a jamais permis qu'on ait fait la moindre altération dans ce livre.

» Sur ce que les préceptes & les dogmes sont la » perfection de la raison. Le dogme consiste dans l'unité » d'un DIEU pour lequel il faut vivre & mourir , dans » l'immortalité de l'ame , dans les récompenses éternelles des justes , & la punition des méchants , & dans » la mission de notre grand prophète *Mahomet* , prouvée par des victoires.

» Les préceptes sont d'être juste & vaillant , de faire
» l'aumône aux pauvres , de nous abstenir de cette
» énorme quantité de femmes que les princes orientaux
» & surtout les roitelets Juifs épousaient sans scrupule.
» De renoncer au bon vin d'Engaldi & de Talmor , que
» ces ivrognes d'Hébreux ont tant vantés dans leurs li-
» vres , de prier DIEU cinq fois par jour , &c.

» Cette sublime religion a été confirmée par le plus
» beau & le plus constant des miracles , & le plus
» avéré dans l'histoire du monde ; c'est que *Mahomet*
» persécuté par les grossiers & absurdes magistrats scho-
» lastiques qui le décrétèrent de prise de corps , *Maho-*
» *met* obligé de quitter sa patrie n'y revint qu'en vic-
» torieux ; qu'il fit de ses juges imbécilles & sanguinaires
» l'escabeau de ses pieds ; qu'il combattit toute sa vie
» les combats du Seigneur ; qu'avec un petit nombre il
» triompha toujours du grand nombre ; que lui & ses
» successeurs convertirent la moitié de la terre , & que
» DIEU aidant nous convertirons un jour l'autre
» moitié. »

Rien n'est plus éblouissant. Cependant *Moustapha* en croyant si fermement , sent toujours quelques petits nuages de doute s'élever dans son ame , quand on lui fait quelques difficultés sur les visites de l'ange *Gabriel* , sur le sura ou le chapitre apporté du ciel , pour déclarer que le grand prophète n'est point cocu ; sur la jument *Borak* qui le transporte en une nuit de la Mecque à Jérusalem. *Moustapha* bégaie , il fait de très-mauvaises réponses , il en rougit ; & cependant non-seulement il dit qu'il croit , mais il veut aussi vous engager à croire. Vous pressez *Moustapha* , il reste la bouche béante , les yeux égarés , & va se laver en l'honneur d'*Alla* , en commençant son ablution par le coude , & en finissant par le doigt index.

Moustapha est-il en effet persuadé , convaincu de tout ce qu'il nous a dit ? est-il parfaitement sûr que

Mahomet fut envoyé de DIEU , comme il est sûr que la ville de Stamboul existe, comme il est sûr que l'impératrice *Catherine II* a fait aborder une flotte du fond de la mer hyperborée dans le Péloponèse , chose aussi étonnante que le voyage de la Mecque à Jérusalem en une nuit , & que cette flotte a détruit celle des Otomans auprès des Dardanelles ?

Le fonds de *Mouftapha* est qu'il croit ce qu'il ne croit pas. Il s'est accoutumé à prononcer comme son molla , certaines paroles qu'il prend pour des idées. Croire , c'est très-souvent douter.

Sur quoi crois-tu cela ? dit *Harpagan*. Je le crois sur ce que je le crois , répond maître *Jacques*. La plupart des hommes , pourraient répondre de même.

Croyez-moi pleinement , mon cher lecteur ; il ne faut pas croire de léger.

Mais que dirons-nous de ceux qui veulent persuader aux autres ce qu'ils ne croient point ? Et que dirons-nous des monstres qui persécutent leurs confrères dans l'humble & raisonnable doctrine du doute & de la défiance de soi-même ?

C R O M W E L L.

OLIVIER *Cromwell* fut regardé avec admiration par les puritains & les indépendans d'Angleterre ; il est encor leur héros. Mais *Richard Cromwell* son fils est mon homme.

Le premier est un fanatique qui serait sifflé aujourd'hui dans la chambre des communes , s'il y prononçait une seule des inintelligibles absurdités qu'il débitait avec tant de confiance devant d'autres fanatiques ,

ques, qui l'écoutaient la bouche béante, & les yeux égarés au nom du Seigneur. S'il disait qu'il faut chercher le Seigneur, & combattre les combats du Seigneur; s'il introduisait le jargon juif dans le parlement d'Angleterre à la honte éternelle de l'esprit humain, il serait bien plus prêt d'être conduit à Bedlam, que d'être choisi pour commander des armées.

Il était brave sans doute, les loups le font aussi : il y a même des singes aussi furieux que des tigres. De fanatique il devint politique habile, c'est-à-dire; que de loup il devint renard, monta par la fourberie des premiers degrés où l'enthousiasme enragé du tems l'avait placé, jusqu'au faite de la grandeur; & le fourbe marcha sur les têtes des fanatiques prosternés. Il régna, mais il vécut dans les horreurs de l'inquiétude. Il n'eut ni des jours sereins, ni des nuits tranquilles. Les consolations de l'amitié & de la société n'approchèrent jamais de lui; il mourut avant le tems, plus digne sans doute du dernier supplice, que le roi qu'il fit conduire d'une fenêtre de son palais même à l'échaffaut.

Richard Cromwell au contraire, né avec un esprit doux & sage, refuse de garder la couronne de son père aux dépens du sang de trois ou quatre factieux qu'il pouvait sacrifier à son ambition. Il aime mieux être réduit à la vie privée que d'être un assassin tout-puissant. Il quitte le protectorat sans regret pour vivre en citoyen. Libre & tranquille à la campagne, il y jouit de la santé; il y possède son âme en paix pendant quatre-vingt-dix années, aimé de ses voisins, dont il est l'arbitre & le père.

Lecteurs, prononcez. Si vous aviez à choisir entre le destin du père & celui du fils, lequel prendriez-vous ?

C U.

ON répétera ici ce qu'on a déjà dit ailleurs , & ce qu'il faut répéter toujours , jusqu'au tems où les Français se feront corrigés ; c'est qu'il est indigne d'une langue aussi polie & aussi universelle que la leur , d'employer si souvent un mot déshonnête & ridicule pour signifier des choses communes, qu'on pourrait exprimer autrement sans le moindre embarras.

Pourquoi nommer *cu-d'âne* & *cu-de-cheval* des orties de mer ? Pourquoi donner le nom de *cu-blanc* à l'anante , & de *cu-rouge* à l'épeiche ? Cette épeiche est une espèce de pi-vert , & l'anante une espèce de moineau cendré. Il y a un oiseau qu'on nomme *fétu-en-cu* , ou *paille-en-cu* On avait cent manières de le désigner d'une expression beaucoup plus précise. N'est-il pas impertinent d'appeller *cu-de-vaisseau* le fond de la poupe ?

Plusieurs auteurs nomment encor *à-cu* un petit mouillage , un ancrage , une grève , un sable , une anse où les barques se mettent à l'abri des corsaires. Il y a un petit *à-cu* à Palo comme à Ste. Marintée. (Voyage d'Italie.)

On se sert continuellement du mot *cu-de-lampe* pour exprimer un fleuron , un petit cartouche , un pendantif , un encorbellement , une base de pyramide , un placard , une vignette.

Un graveur se sera imaginé que cet ornement ressemble à la base d'une lampe ; il l'aura nommé *cu-de-lampe* pour avoir plutôt fait ; & les acheteurs auront répété ce mot après lui. C'est ainsi que les langues se forment. Ce sont les artisans qui ont nommé leurs ouvrages & leurs instrumens.

Certainement il n'y avait nulle nécessité de donner le nom de *cu-de-four* aux voûtes sphériques , d'autant plus que ces voûtes n'ont rien de celle d'un four qui est toujours surbaissée.

Le fond d'un artichaud est formé & creusé en ligne courbe , & le nom de *cu* ne lui convient en aucune manière. Les chevaux ont quelquefois une tache verdâtre dans les yeux , on l'appelle *cu-de-verre*. Une autre maladie des chevaux , qui est une espèce d'érysipèle , est appelée le *cu-de-poule*. Le haut d'un chapeau est un *cu-de-chapeau*. Il y a des boutons à compartimens qu'on appelle *boutons-à-cu-de-dé*.

Comment a-t-on pu donner le nom du *cu-de-sac* à l'*angiportus* des Romains ? Les Italiens ont pris le nom d'*angiporto* , pour signifier *strada senza uscita*. On lui donnait autrefois chez nous le nom d'*impasse* , qui est expressif & sonore. C'est une grossièreté énorme que le mot de *cu-de-sac* ait prévalu.

Le terme de *culage* a été aboli. Pourquoi tous ceux que nous venons d'indiquer , ne le sont-ils pas ? Ce terme infame de *culage* signifiait le droit que s'étaient donnés plusieurs seigneurs dans les tems de la tyrannie féodale , d'avoir à leur choix les prémices de tous les mariages dans l'étendue de leurs terres. On substitua ensuite le mot de *cuissage* à celui de *culage*. Le tems seul peut corriger toutes les façons vicieuses de parler. Voyez *Cuissage*.

Il est triste qu'en fait de langue , comme en d'autres usages plus importans , ce soit la populace qui dirige les premiers d'une nation.

CUISSAGE ou CULAGE ,

DROIT DE PRÉLIBATION , DE
MARQUETTE , &c.

DION *Cassius* ce flatteur d'*Auguste* , ce détracteur de *Cicéron* , (parce que *Cicéron* avait défendu la cause de la liberté) cet écrivain sec & diffus , ce gazetier des bruits populaires ; ce *Dion Cassius* rapporte que des sénateurs opinèrent pour récompenser *César* de tout le mal qu'il avait fait à la république , de lui donner le droit de coucher à l'âge de cinquante-sept ans avec toutes les dames qu'il daignerait honorer de ses faveurs. Et il se trouve encore parmi nous des gens assez bons pour croire cette ineptie. L'auteur même de l'*Esprit des loix* la prend pour une vérité ; & en parle comme d'un décret qui aurait passé dans le sénat romain sans l'extrême modestie du dictateur , qui se sentit peu propre à remplir les vœux du sénat. Mais si les empereurs Romains n'eurent pas ce droit par un sénatus consulte appuyé d'un plébiscite , il est très-vraisemblable qu'ils l'obtinrent par la courtoisie des dames. Les *Marc-Aurèles* , les *Juliens* n'usèrent point de ce droit ; mais tous les autres l'eurent autant qu'ils le purent.

Il est étonnant que dans l'Europe chrétienne on ait fait très-long-tems une espèce de loi féodale , & que du moins on ait regardé comme un droit coutumier , l'usage d'avoir le pucelage de sa vassale. La première nuit des noces de la fille au villain appartenait sans contredit au seigneur.

Ce droit s'établit comme celui de marcher avec un oiseau sur le poing , & de se faire encenser à la

messe. Les seigneurs , il est vrai , ne statuèrent pas que les femmes de leurs vassaux leur appartiendraient , ils se bornèrent aux filles ; la raison en est plausible. Les filles sont honteuses , il faut un peu de tems pour les apprivoiser. La majesté des loix les subjugué tout-d'un-coup ; les jeunes fiancées donnaient donc sans résistance la première nuit de leurs noces au seigneur châtelain , ou au baron , quand il les jugeait dignes de cet honneur.

On prétend que cette jurisprudence commença en Ecosse ; je le croirais volontiers : les seigneurs Ecossois avaient un pouvoir encor plus absolu sur leurs clans , que les barons Allemands & Français sur leurs sujets.

Il est indubitable que des abbés , des évêques s'attribuèrent cette prérogative en qualité de seigneurs temporels : & il n'y a pas bien long-tems que des prélats se sont défaits de cet ancien privilège pour des redevances en argent , auxquelles ils avaient autant de droit qu'aux pucelages des filles.

Mais remarquons bien que cet excès de tyrannie ne fut jamais approuvé par aucune loi publique. Si un seigneur ou un prélat avait assigné pardevant un tribunal réglé une fille fiancée à un de ses vassaux , pour venir lui payer sa redevance , il eût perdu , sans doute sa cause avec dépens.

Saisissons cette occasion d'affurer qu'il n'y a jamais eu de peuple un peu civilisé qui ait établi des loix formelles contre les mœurs ; je ne crois pas qu'il y en ait un seul exemple. Des abus s'établissent ; on les tolère ; ils passent en coutume ; les voyageurs les prennent pour des loix fondamentales. Ils ont vu , disent-ils , dans l'Asie des saints mahométans bien crasseux marcher tout nus , & de bonnes dévotes venir leur baiser ce qui ne mérite pas de l'être ; mais je les défie de trouver dans l'Alcoran une permission à

dés gueux de courir tout nuds & de faire baisser leur vilénie par des dames.

On me citera pour me confondre le *Phallum* que les Egyptiens portaient en procession, & l'idole *Jaganat* des Indiens. Je répondrai que cela n'est pas plus contre les mœurs que de s'aller faire couper le prépuce en cérémonie à l'âge de huit ans. On a porté dans quelques unes de nos villes le saint prépuce en procession ; on le garde encor dans quelques sacrifices , sans que cette facétie ait causé le moindre trouble dans les familles. Je puis encor assurer qu'aucun concile, aucun arrêt de parlement n'a jamais ordonné qu'on fêterait le saint prépuce.

J'appelle *loi contre les mœurs* une loi publique , qui me prive de mon bien , qui m'ôte ma femme pour la donner à un autre ; & je dis que la chose est impossible.

Quelques voyageurs prétendent qu'en Laponie des maris sont venus leur offrir leurs femmes par politesse ; c'est une plus grande politesse à moi de les croire. Mais je leur soutiens qu'ils n'ont jamais trouvé cette loi dans le code de la Laponie ; de même que vous ne trouverez ni dans les constitutions de l'Allemagne , ni dans les ordonnances des rois de France , ni dans les registres du parlement d'Angleterre , aucune loi positive qui adjuge le droit de cuissage aux barons.

Des loix absurdes , ridicules , barbares , vous en trouverez partout ; des loix contre les mœurs nulle part.



LE CURÉ DE CAMPAGNE.

SECTION PREMIÈRE.

UN curé, que dis-je, un curé ? un iman même, un talapoin, un brame doit avoir honnêtement de quoi vivre. Le prêtre en tout pays doit être nourri de l'autel, puisqu'il sert la république. Qu'un fanatique fripon ne s'avise pas de dire ici que je mets au niveau un curé & un brame, que j'associe la vérité avec l'imposture. Je ne compare que les services rendus à la société ; je ne compare que la peine & le salaire.

Je dis que quiconque exerce une fonction pénible doit être bien payé de ses concitoyens ; je ne dis pas qu'il doive régorgier de richesses, souper comme *Lucullus*, être insolent comme *Clodius*. Je plains le sort d'un curé de campagne obligé de disputer une gerbe de blé à son malheureux paroissien, de plaider contre lui, d'exiger la dixme des lentilles, & des pois, d'être haï, & de haïr, de consumer sa misérable vie dans des querelles continuelles, qui avilissent l'ame autant qu'elles l'aigrissent.

Je plains encor davantage le curé à portion congrue, à qui des moines, nommés *gros décimateurs*, osent donner un salaire de quarante ducats, pour aller faire, pendant toute l'année, à deux ou trois milles de sa maison, le jour, la nuit, au soleil, à la pluie, dans les neiges, au milieu des glaces, les fonctions les plus désagréables, & souvent les plus inutiles. Cependant l'abbé, gros décimateur, boit son vin de Volney, de Baune, de Chambertin, de Silleri, mange

ses perdrix & ses faisans , dort sur le duvet avec sa voisine , & fait bâtir un palais. La disproportion est trop grande.

On imagina du tems de *Charlemagne* que le clergé , outre ses terres , devait posséder la dixme des terres d'autrui : & cette dixme est au moins le quart en comptant les frais de culture. Pour assurer ce paiement , on stipula qu'il étoit de droit divin. Et comment étoit-il de droit divin ? DIEU étoit-il descendu sur la terre pour donner le quart de mon bien à l'abbé du Mont-Cassin , à l'abbé de St. Denis , à l'abbé de Foulde ? non pas , que je sache. Mais on trouva qu'autrefois dans le désert d'Ethan , d'Oreb , de Cadés-Barné , on avait donné aux lévites quarante-huit villes , & la dixme de tout ce que la terre produisait.

Eh bien , gros décimateurs , allez à Cadés-Barné , habitez les quarante-huit villes qui sont dans ce désert inhabitable ; prenez la dixme des cailloux que la terre y produit ; & grand bien vous fasse.

Mais *Abraham* ayant combattu pour Sodome donna la dixme à *Melchisedec* prêtre & roi de Salem. Eh bien combattez pour Sodome , mais que *Melchisedec* ne me prenne pas le blé que j'ai semé.

Dans un pays chrétien de douze cent mille lieues carrées , dans tout le Nord , dans la moitié de l'Allemagne , dans la Hollande , dans la Suisse , on paie le clergé de l'argent du trésor royal. Les tribunaux n'y ressentissent point des procès mûs entre les seigneurs & les curés , entre le gros & le petit décimateur , entre le pasteur demandeur , & l'ouaille intimée , en conséquence du troisième concile de Latran dont l'ouaille n'a jamais entendu parler.

Le roi de Naples cette année 1772 , vient d'abolir la dixme dans une de ses provinces ; les curés sont mieux payés , & la province le bénit.

Les prêtres Egyptiens , dit-on , ne prenaient point

la dixme. Non ; mais on nous assure qu'ils avaient le tiers de toute l'Egypte en propre. O miracle ! ô chose du moins difficile à croire ! ils avaient le tiers du pays , & ils n'eurent pas bientôt les deux autres !

Ne croyez pas ; mon cher lecteur , que les Juifs ; qui étaient un peuple de col roide ; ne se soient jamais plaints de l'impôt de la dixme.

Donnez-vous la peine de lire le *tal'mud* de Babylone ; & si vous n'entendez pas le caldaïque , lisez la traduction faite par *Gilbert Gaumin* , avec les notes , le tout imprimé par les soins de *Fabricius*. Vous y verrez l'aventure d'une pauvre veuve avec le grand-prêtre *Aaron* , & comment le malheur de cette veuve fut la cause de la querelle entre *Dathan* , *Coré* & *Abiron* , d'un côté , & *Aaron* de l'autre.

« Une veuve n'avait qu'une seule brebis , (a) elle » voulut la tondre : *Aaron* vient qui prend la laine » pour lui ; elle m'appartient , dit-il , selon la loi , *Tu » donneras les prémices de la laine à DIEU*. La veuve » implore en pleurant la protection de *Coré*. *Coré* » va trouver *Aaron*. Ses prières sont inutiles ; *Aaron* » répond que par la loi la laine est à lui. *Coré* donne » quelque argent à la femme & s'en retourne plein » d'indignation.

» Quelque-tems après la brebis fait un agneau , » *Aaron* revient & s'empare de l'agneau. La veuve » vient encor pleurer auprès de *Coré* qui veut en vain » fléchir *Aaron*. Le grand-prêtre lui répond , il est écrit » dans la loi , *Tout mâle premier né de ton troupeau » appartiendra à ton DIEU* ; il mangea l'agneau , & » *Coré* s'en alla en fureur.

» La veuve au désespoir tue sa brebis. *Aaron* arrive » encor , il en prend l'épaule & le ventre ; *Coré* vient

(a) Pag. 165. N°. 297.

» encor se plaindre. *Aaron* lui répond , il est écrit ,
 » *Tu donneras le ventre & l'épaule aux prêtres.*

» La veuve ne pouvant plus contenir sa douleur ,
 » dit *anathème* à sa brebis. *Aaron* alors dit à la veuve ,
 » il est écrit ; *Tout ce qui sera anathème dans*
 » *Israël sera à toi* , & il emporta la brebis toute
 » entière. »

Ce qui n'est pas si plaisant , mais qui est fort singulier , c'est que dans un procès entre le clergé de Rheims & les bourgeois , cet exemple tiré du Talmud fut cité par l'avocat des citoyens. *Gaumin* assure qu'il en fut témoin. Cependant , on peut lui répondre que les décimateurs ne prennent pas tout au peuple ; les commis des fermes ne le souffriraient pas. Chacun partage , comme il est bien juste.

Au reste, nous pensons que ni *Aaron* , ni aucun de nos curés ne se sont appropriés les brebis & les agneaux des veuves de notre pauvre pays.

Nous ne pouvons mieux finir cet article honnête du *Curé de campagne* que par ce dialogue , dont une partie a déjà été imprimée.

SECTION SECONDE.

DIALOGUE.

ARISTON.

Eh bien , mon cher *Téotime* , vous allez donc être curé de campagne ?

TEOTIME.

Oui ; on me donne une petite paroisse , & je l'aime mieux qu'une grande, Je n'ai qu'une portion limitée d'intelligence & d'activité ; je ne pourrais certainement pas diriger soixante & dix mille âmes , attendu que je n'en

ai qu'une ; un grand troupeau m'effraie , mais je pourrai faire quelque bien à un petit. J'ai étudié assez de jurisprudence pour empêcher , autant que je le pourrai , mes pauvres paroissiens de se ruiner en procès. J'ai assez de connaissance de l'agriculture pour leur donner quelquefois des conseils utiles. Le seigneur du lieu & sa femme sont d'honnêtes gens qui ne sont point dévots , & qui m'aideront à faire du bien. Je me flatte que je vivrai assez heureux , & qu'on ne fera pas malheureux avec moi.

A R I S T O N .

N'êtes-vous pas fâché de n'avoir point de femme ? ce seroit une grande consolation ; il ferait doux après avoir prôné , chanté , confessé , communiqué , baptisé , enterré , consolé des malades , apaisé des querelles , consumé votre journée au service du prochain , de trouver dans votre logis une femme douce , agréable & honnête , qui aurait soin de votre linge & de votre personne , qui vous égalerait dans la santé , qui vous soignerait dans la maladie , qui vous ferait de jolis enfans , dont la bonne éducation serait utile à l'état. Je vous plains vous qui servez les hommes , d'être privé d'une consolation si nécessaire aux hommes.

T E O T I M E .

L'église grecque a grand soin d'encourager les curés au mariage ; l'église anglicane & les protestans ont la même sagesse ; l'église latine a une sagesse contraire ; il faut m'y soumettre. Peut-être aujourd'hui que l'esprit philosophique a fait tant de progrès , un concile ferait des loix plus favorables à l'humanité. Mais en attendant , je dois me conformer aux loix présentes ; il en coûte beaucoup , je le fais ; mais tant de gens qui valaient mieux que moi s'y sont soumis , que je ne dois pas murmurer.

A R I S T O N .

Vous êtes savant , & vous avez une éloquence sage ; comment comptez-vous prêcher devant des gens de campagne ?

T E O T I M E .

Comme je prêcherais devant les rois. Je parlerai toujours de morale , & jamais de controverse ; DIEU me préserve d'approfondir la grace concomitante , la grace efficace , à laquelle on résiste , la suffisante qui ne suffit pas ; d'examiner si les anges qui mangèrent avec *Abraham* & avec *Loth* avaient un corps , ou s'ils firent semblant de manger , si le diable *Asmodée* était effectivement amoureux de la femme du jeune *Tobie* ; quelle est la montagne sur laquelle JESUS-CHRIST fut emporté par un autre diable ; & si JESUS-CHRIST envoya deux mille diables , ou deux diables seulement dans le corps de deux mille cochons , &c. &c. Il y a bien des choses que mon auditoire n'entendrait pas , ni moi non plus. Je tâcherai de faire des gens de bien , & de l'être ; mais je ne ferai point de théologiens , & je le ferai le moins que je pourrai.

A R I S T O N .

Oh le bon curé ! Je veux acheter une maison de campagne dans votre paroisse. Dites-moi , je vous prie , comment vous en userez dans la confession ?

T E O T I M E .

La confession est une chose excellente , un frein aux crimes , inventé dans l'antiquité la plus reculée ; on se confessait dans la célébration de tous les anciens mystères ; nous avons imité & sanctifié cette sage pratique ; elle est très-bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner , & pour faire rendre par les petits voleurs ce qu'ils peuvent avoir dérobé à leur prochain. Elle a quelques inconvénients. Il y a beaucoup de confesseurs

indiscrets , surtout parmi les moines , qui apprennent quelquefois plus de sottises aux filles que tous les garçons d'un village ne pourraient leur en faire. Point de détails dans la confession ; ce n'est point un interrogatoire juridique , c'est l'aveu de ses fautes qu'un pécheur fait à l'Etre-suprême entre les mains d'un autre pécheur qui va s'accuser à son tour. Cet aveu salutaire n'est point fait pour contenter la curiosité d'un homme.

A R I S T O N .

Et des excommunications , en userez-vous ?

T E O T I M E .

Non ; il y a des rituels où l'on excommunie les fauterelles , les forciers & les comédiens. Je n'interdirai point l'entrée de l'église aux fauterelles , attendu qu'elles n'y vont jamais. Je n'excommunierai point les forciers , parce qu'il n'y a point de forciers : & à l'égard des comédiens , comme ils sont pensionnés par le roi , & autorisés par le magistrat , je me garderai bien de les diffamer. Je vous avouerai même comme à mon ami , que j'ai du goût pour la comédie , quand elle ne choque point les mœurs. J'aime passionnément le *Misanthrope* , & toutes les tragédies où il y a des mœurs. Le Seigneur de mon village fait jouer dans son château quelques-unes de ces pièces , par de jeunes personnes qui ont du talent : ces représentations inspirent la vertu par l'attrait de plaisir ; elles forment le goût , elles apprennent à bien parler & à bien prononcer. Je ne vois rien là que de très-innocent , & même de très-utile ; je compte bien assister quelquefois à ces spectacles pour mon instruction , mais dans une loge grillée , pour ne point scandaliser les faibles.

A R I S T O N .

Plus vous me découvrez vos sentimens , & plus j'ai envie de devenir votre paroissien. Il y a un point bien

important qui m'embarrasse. Comment ferez-vous pour empêcher les payfans de s'enivrer les jours de fêtes ? c'est-là leur grande manière de les célébrer. Vous voyez les uns accablés d'un poison liquide , la tête penchée vers les genoux, les mains pendantes, ne voyant point, n'entendant rien, réduits à un état fort au-dessous de celui des brutes, reconduits chez eux en chancelant par leurs femmes éplorées, incapables de travail le lendemain, souvent malades & abrutis pour le reste de leur vie. Vous en voyez d'autres devenus furieux par le vin, exciter des querelles sanglantes, frapper & être frappés, & quelquefois finir par le meurtre ces scènes affreuses, qui sont la honte de l'espèce humaine. Il le faut avouer, l'état perd plus de sujets par les fêtes que par batailles ; comment pourrez-vous diminuer dans votre paroisse un abus si exécrationnel ?

T E O T I M E.

Mon parti est pris ; je leur permettrai , je les préférerai même de cultiver leurs champs les jours de fêtes après le service divin que je ferai de très-bonne heure. C'est l'oisiveté de la férie qui les conduit au cabaret. Les jours ouvrables ne sont point les jours de la débauche & du meurtre. Le travail modéré contribue à la santé du corps & à celle de l'ame : de plus, ce travail est nécessaire à l'état. Supposons cinq millions d'hommes qui font par jour pour dix sous d'ouvrage l'un portant l'autre, & ce compte est bien modéré ; vous rendez ces cinq millions d'hommes inutiles trente jours de l'année. C'est donc trente fois cinq millions de pièces de dix sous que l'état perd en main d'œuvre. Or certainement, DIEU n'a jamais ordonné, ni cette perte, ni l'ivrognerie.

A R I S T O N.

Ainsi vous concilierez la prière & le travail ; DIEU ordonne l'un & l'autre. Vous servirez DIEU & le pro-

chain ; mais dans les disputes ecclésiastiques , quel parti prendrez-vous ?

T E O T I M E .

Aucun. On ne dispute jamais sur la vertu , parce qu'elle vient de DIEU : on se querelle sur des opinions qui viennent des hommes.

A R I S T O N .

Oh le bon curé ! le bon curé !

C U R I O S I T É .

*S*UAVE mari magno turbantibus æquora ventis ,
 E terra magnum alterius spectare laborem ;
 Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas ,
 Sed quibus ipse malis careas , quia cernere suave est ;
 Suave etiam belli certamina magna tueri
 Per campos instructa tuâ sine parte pericli ;
 Sed nil dulcius est , bene quam munita tenere
 Editâ doctrinâ sapientum templa serenâ ,
 Despicere undè queas alios , passimque videre
 Errare atque viam palantes quærere vitæ
 Certare ingenio , contendere nobilitate ,
 Noctes atque dies niti præstante labore
 Ad summas emergere opes rerumque potiri.
 O miseras hominum mentes ! ô pectora cæca !

On voit avec plaisir dans le sein du repos ,
 Des mortels malheureux lutter contre les flots ;

On aime à voir de loin deux terribles armées
Dans les champs de la mort au combat animées ;
Non que le mal d'autrui soit un plaisir si doux ;
Mais son danger nous plaît quand il est loin de nous.
Heureux qui retiré dans le temple des sages
Voit en paix sous ses pieds se former les orages ,
Qui rit en contemplant les mortels insensés.
De leur joug volontaire esclaves empressés ,
Inquiets , incertains du chemin qu'il faut suivre ,
Sans penser , sans jouir , ignorans l'art de vivre ,
Dans l'agitation consumant leurs beaux jours ,
Poursuivant la fortune , & rempant dans les cours.
O vanité de l'homme ! ô faiblesse ! ô misère !

Pardon , *Lucrèce* , je soupçonne que vous vous trompez ici en morale comme vous vous trompez toujours en physique. C'est , à mon avis , la curiosité seule qui fait courir sur le rivage pour voir un vaisseau que la tempête va submerger. Cela m'est arrivé ; & je vous jure que mon plaisir mêlé d'inquiétude & de mal-aise , n'était point du tout le fruit de ma réflexion ; il ne venait point d'une comparaison secrète entre ma sécurité & le danger de ces infortunés ; j'étais curieux & sensible.

A la bataille de Fontenoy les petits garçons & les petites filles montaient sur les arbres d'alentour pour voir tuer du monde.

Les dames se firent apporter des sièges sur un bastion de la ville de Liège , pour jouir du spectacle à la bataille de Rocou.

Quand j'ai dit , *heureux qui voit en paix se former les orages* , mon bonheur était d'être tranquille & de chercher le vrai ; & non pas de voir souffrir des êtres pensans
persecutés

persécutés pour l'avoir cherché, opprimés par des fanatiques, ou par des hypocrites.

Si l'on pouvait supposer un ange volant sur six belles ailes du haut de l'empirée, s'en allant regarder par un soupirail de l'enfer les tourmens & les contorsions des damnés, & se réjouissant de ne rien sentir de leurs inconcevables douleurs, cet ange tiendrait beaucoup du caractère de *Belzebuth*.

Je ne connais point la nature des anges parce que je ne suis qu'homme; il n'y a que les théologiens qui la connaissent. Mais en qualité d'homme, je pense par ma propre expérience & par celle de tous les badauds mes confrères, qu'on ne court à aucun spectacle de quelque genre qu'il puisse être, que par pure curiosité.

Cela me semble si vrai, que le spectacle a beau être admirable, on s'en lasse à la fin. Le public de Paris ne va plus guère au *Tartuffe* qui est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre de *Molière*; pourquoi? c'est qu'il y est allé souvent; c'est qu'il le fait par cœur. Il en est ainsi d'*Andromaque*.

Perrin Dandin a bien malheureusement raison quand il propose à la jeune *Isabelle* de la mener voir comment on donne la question; cela fait, dit-il, passer une heure ou deux. Si cette anticipation du dernier supplice, plus cruelle souvent que le supplice même, était un spectacle public, toute la ville de Toulouse aurait volé en foule pour contempler le vénérable *Calas* souffrant à deux reprises ces tourmens abominables sur les conclusions du procureur-général. Pénitens blancs, pénitens gris & noirs, femmes, filles, maîtres des jeux floraux, étudiants, laquais, servantes, filles de joie, docteurs en droit-canon, tout se ferait pressé. On se ferait étouffé à Paris pour voir passer dans un tombereau le malheureux général *Lalli* avec un bâillon de six doigts dans la bouche.

Mais si ces tragédies de Cannibales qu'on représente
Quest. sur l'Encycl. Tome III.

quelquefois chez la plus frivole des nations & la plus ignorante en général dans les principes de la jurisprudence & de l'équité ; si les spectacles donnés par quelques tigres à des singes , comme ceux de la St. Barthelemi & ses diminutifs , se renouvellaient tous les jours ; on désertait bientôt un tel pays ; on le fuyait avec horreur ; on abandonnerait sans retour la terre infernale où ces barbaries seraient fréquentes.

Quand les petits garçons & les petites filles déplument leurs moineaux , c'est purement par esprit de curiosité , comme lorsqu'elles mettent en pièces les jupes de leurs poupées. C'est cette passion seule qui conduit tant de monde aux exécutions publiques , comme nous l'avons vu. *Etrange empressement de voir des misérables !* a dit l'auteur d'une tragédie.

Je me souviens , qu'étant à Paris lorsqu'on fit souffrir à *Damiens* une mort des plus recherchées & des plus affreuses qu'on puisse imaginer , toutes les fenêtres qui donnaient sur la place furent louées chèrement par les dames ; aucune d'elles assurément ne faisait la réflexion consolante qu'on ne la tenaillerait point aux mammelles , qu'on ne verserait point du plomb fondu & de la poix résine bouillante dans ses plaies , & que quatre chevaux ne tireraient point ses membres disloqués & sanglans. Un des bourreaux jugea plus sagement que *Lucrèce* ; car lorsqu'un des académiciens de Paris voulut entrer dans l'enceinte pour examiner la chose de plus près , & qu'il fut repoussé par les archers ; *laissez entrer , Monsieur* , dit-il , *c'est un amateur*. C'est-à-dire , c'est un curieux ; ce n'est pas par méchanceté qu'il vient ici , ce n'est pas par un retour sur soi-même , pour goûter le plaisir de n'être pas écartelé : c'est uniquement par curiosité comme on va voir des expériences de physique.

La curiosité est naturelle à l'homme , aux singes & aux petits chiens. Menez avec vous un petit chien dans votre carrosse , il mettra continuellement ses pattes à la por-

tière pour voir ce qui se passe. Un singe fouille partout, il a l'air de tout considérer. Pour l'homme, vous savez comme il est fait ; Rome, Londres, Paris, passent leur tems à demander ce qu'il y a de nouveau.

D A V I D.

Nous devons révéler *David* comme un prophète, comme un roi, comme un ancêtre du saint époux de *Marie*, comme un homme qui a mérité la miséricorde de DIEU par sa pénitence.

Je dirai hardiment que l'article *David* qui suscita tant d'ennemis à *Bayle*, premier auteur d'un dictionnaire de faits & de raisonnemens, ne méritait pas le bruit étrange que l'on fit alors. Ce n'était pas *David* qu'on voulait défendre, c'était *Bayle* qu'on voulait perdre. Quelques prédicans de Hollande ses ennemis mortels, furent aveuglés par leur haine, au point de le reprendre d'avoir donné des louanges à des papes qu'il en croyait dignes, & d'avoir réfuté les calomnies débitées contr'eux.

Cette ridicule & honteuse injustice fut signée de douze théologiens le 20 Décembre 1698, dans le même consistoire où ils seignaient de prendre la défense du roi *David*. Comment osaient-ils manifester hautement une passion lâche que le reste des hommes s'efforce toujours de cacher ? Ce n'était pas seulement le comble de l'injustice & du mépris de toutes les sciences ; c'était le comble du ridicule que de défendre à un historien d'être impartial, & à un philosophe d'être raisonnable. Un homme seul n'oserait être insolent & injuste à ce point : mais dix ou douze personnes rassemblées avec quelque espèce

d'autorité, sont capables des injustices les plus absurdes. C'est qu'elles sont soutenues les unes par les autres, & qu'aucune n'est chargée en son propre nom de la honte de la compagnie.

Une grande preuve que cette condamnation de *Bayle* fut personnelle ; est ce qui arriva en 1761 à *M. Hutte* membre du parlement d'Angleterre. Les docteurs *Chandler* & *Palmer* avaient prononcé l'oraison funèbre du roi *George II*, & l'avaient, dans leurs discours, comparé au roi *David*, selon l'usage de la plupart des prédicateurs qui croient flatter les rois.

M. Hutte ne regarda point cette comparaison comme une louange ; il publia la fameuse dissertation *The Man after God's own heart*. Dans cet écrit il veut faire voir que *George II*. roi beaucoup plus puissant que *David*, n'étant pas tombé dans les fautes du melk Juif & n'ayant pu par conséquent faire la même pénitence, ne pouvait lui être comparé.

Il suit pas-à-pas les livres des Rois. Il examine toute la conduite de *David* beaucoup plus sévèrement que *Bayle* ; & il fonde son opinion sur ce que le St. Esprit ne donne aucune louange aux actions qu'on peut reprocher à *David*. L'auteur Anglais juge le roi de Judée uniquement sur les notions que nous avons aujourd'hui du juste & de l'injuste.

Il ne peut approuver que *David* rassemble une bande de voleurs au nombre de quatre cents, qu'il se fasse armer par le grand-prêtre *Abimelec* de l'épée de *Goliath*, & qu'il en reçoive les pains consacrés. Livre I. des Rois, chap. XXI & XXII.

Qu'il descende chez l'agriculteur *Nabal* pour mettre chez lui tour à feu & à sang, parce que *Nabal* a refusé des contributions à sa troupe de brigands ; que *Nabal* meure peu de jours après, & que *David* épouse la veuve. Chap. XXV.

Il réproouve sa conduite avec le roi *Achis*, posses-

leur de cinq ou six villages dans le canton de Geth. *David* était alors à la tête de six cents bandits, allait faire des courses chez les alliés de son bienfaiteur *Achis* ; il pillait tout, il égorgeait tout, vieillards, femmes, enfans à la mammelle. Et pourquoi massacrait-il les enfans à la mammelle ? *C'est*, dit le texte, de peur que ces enfans n'en portassent la nouvelle au roi *Achis*. Chap XXVII.

Cependant *Saül* perd une bataille contre les Philistins, & il se fait tuer par son écuyer. Un juif en apporte la nouvelle à *David* qui lui donne la mort pour sa récompense. Livre II. des Rois, chap. I.

Isboseth succède à son père *Saül*. *David* est assez fort pour lui faire la guerre. Enfin, *Isboseth* est assassiné.

David s'empare de tout le royaume ; il surprend la petite ville ou le village de Raba, & il fait mourir tous les habitans par des supplices assez extraordinaires ; on les scie en deux, on les déchire avec des herfes de fer, on les brûle dans des fours à briques. Livre II. des Rois, chap. XII.

Après ces expéditions, il y a une famine de trois ans dans le pays. En effet, à la manière dont on faisait la guerre, les terres devaient être mal ensemencées.

On consulte le Seigneur, & on lui demande pourquoi il y a famine ? La réponse était fort aisée ; c'était assurément parce que dans un pays qui à peine produit du blé, quand on a fait cuire les laboureurs dans des fours à briques, & qu'on les a sciés en deux, il reste peu de gens pour cultiver la terre : mais le Seigneur répond que c'est parce que *Saül* avait tué autrefois des Gabaonites.

Que fait aussi-tôt *David* ? il assemble les Gabaonites, il leur dit que *Saül* a eu grand tort de leur faire la guerre ; que *Saül* n'était point comme lui, selon le cœur de DIEU, qu'il est juste de punir sa race, & il leur donne sept petits fils de *Saül* à pendre, lesquels

furent pendus , parce qu'il y avait eu famine. Livre II. des Rois , chap. XXI.

M. Hutte a la justice de ne point insister sur l'adultère avec *Betzabé* & sur le meurtre d'*Urie* , puisque ce crime fut pardonné à *David* lorsqu'il se repentit. Le crime est horrible , abominable : mais enfin le Seigneur transféra son péché ; l'auteur Anglais le transfère aussi.

Personne ne murmura en Angleterre contre l'auteur ; son livre fut réimprimé avec l'approbation publique : la voix de l'équité se fait entendre tôt ou tard chez les hommes. Ce qui paraissait téméraire il y a quatre-vingts ans , ne paraît aujourd'hui que simple & raisonnable , pourvu qu'on se tienne dans les bornes d'une critique sage & du respect qu'on doit aux livres divins.

D'ailleurs il n'en va pas en Angleterre aujourd'hui comme autrefois. Ce n'est plus le tems où un verset d'un livre hébreu , mal traduit d'un jargon barbare en un jargon plus barbare encore , mettait en feu trois royaumes. Le parlement prend peu d'intérêt à un roi-telel d'un petit canton de la Syrie.

Rendons justice à *Dom Calmet* ; il n'a point passé les bornes dans son dictionnaire de la Bible à l'article *David*. Nous ne prétendons point , dit-il , approuver la conduite de *David* ; il est croyable qu'il ne tomba dans ces excès de cruauté qu'avant qu'il eût reconnu le crime qu'il avait commis avec *Betzabé*. Nous ajouterons que probablement il les reconnut tous ; car ils sont assez nombreux.

Faisons ici une question qui nous paraît très-importante. Ne s'est-on pas souvent mépris sur l'article *David* ? S'agit-il de sa personne , de sa gloire , du respect dû aux livres canoniques ? Ce qui intéresse le genre humain n'est-ce pas que l'on ne consacre jamais le crime ? Qu'importe le nom de celui qui égorgeait les femmes & les enfans de ses alliés , qui faisait pendre les petits fils de son roi , qui faisait scier en deux ,

brûler dans des fours, déchirer sous des herbes des citoyens malheureux ? Ce sont ces actions que nous jugeons ; & non les lettres qui composent le nom du coupable ; le nom n'augmente ni ne diminue le crime.

Plus on révère *David* comme réconcilié avec DIEU par son repentir , & plus on condamne les cruautés dont il s'est rendu coupable.

D É F L O R A T I O N .

L semble que le Dictionnaire encyclopédique , à l'article *Défloration* , fasse entendre qu'il n'était pas permis par les loix romaines de faire mourir une fille , à moins qu'auparavant on ne lui ôtât sa virginité. On donne pour exemple la fille de *Séjan* , que le bourreau viola dans la prison avant de l'étrangler , pour n'avoir pas à se reprocher d'avoir étranglé une pucelle ? & pour satisfaire à la loi.

Premièrement , *Tacite* ne dit point que la loi ordonnât qu'on ne fit jamais mourir les pucelles. Une telle loi n'a jamais existé ; & si une fille de vingt ans , vierge ou non , avait commis un crime capital , elle aurait été punie comme une vieille mariée ; mais la loi portait qu'on ne punirait pas de mort les enfans , parce qu'on les croyait incapables de crimes.

La fille de *Séjan* était enfant aussi bien que son frère ; & si la barbarie de *Tibère* , & la lâcheté du sénat les abandonnèrent au bourreau , ce fut contre toutes les loix. De telles horreurs ne se feraient pas commises du tems des *Scipions* & de *Caton* le censeur. *Cicéron* n'aurait pas fait mourir une fille de *Catiline* âgée de sept à huit ans. Il n'y avait que *Tibère* & le sénat de

Tibère qui pussent outrager ainsi la nature. Le bourreau qui commit les deux crimes abominables de déflorer une fille de huit ans, & de l'étrangler ensuite, méritait d'être un des favoris de *Tibère*.

Heureusement *Tacite* ne dit point que cette exécrationnable exécution soit vraie ; il dit qu'on l'a rapportée, *tradunt* ; & ce qu'il faut bien observer, c'est qu'il ne dit point que la loi défendit d'infliger le dernier supplice à une vierge ; il dit seulement que la chose était inouïe, *inauditum*. Quel livre immense on composerait de tous les faits qu'on a crus, & dont il fallait douter !

D É J E C T I O N.

EXCRÉMENTS, LEUR RAPPORT AVEC LE CORPS DE L'HOMME, AVEC SES IDÉES ET SES PASSIONS.

L'HOMME n'a jamais pu produire par l'art, rien de ce que fait la nature. Il a cru faire de l'or, & il n'a jamais pu faire seulement de la boue, quoiqu'il en soit pétri. On nous a fait voir un canard artificiel qui marchait, qui béquetait, mais on n'a pu réussir à le faire digérer, & à former des vraies déjections.

Quel art pourrait produire une matière qui ayant été préparée par les glandes salivaires, ensuite par le suc gastrique, puis par la bile hépatique, & par le suc pancréatique, ayant fourni dans sa route un chile qui s'est changé en sang, devient enfin ce composé fétide & putride, qui sort de l'intestin rectum par la force étonnante des muscles.

Il y a sans doute autant d'industrie & de puissance à

former ainsi cette déjection qui rebute la vue , & à lui préparer les conduits qui servent à sa sortie , qu'à produire la semence qui fit naître *Alexandre* , *Virgile* & *Newton* , & les yeux avec lesquels *Galilée* vit de nouveaux cieux. La décharge de ces excréments est nécessaire à la vie comme la nourriture.

Le même artifice les prépare, les pousse, & les évacue chez l'homme & chez les animaux.

Ne nous étonnons pas que l'homme avec tout son orgueil, naisse entre la matière fécale & l'urine, puisque ces parties de lui-même plus ou moins élaborées, plus souvent, ou plus rarement expulsées, plus ou moins putrides, décident de son caractère & de la plupart des actions de sa vie.

Sa merde commence à se former dans le duodenum quand ses alimens sortent de son estomac & s'impreignent de la bile de son foie. Qu'il ait une diarrhée, il est languissant & doux, la force lui manque pour être méchant. Qu'il soit constipé, alors les sels & les sulfures de sa merde entrent dans son chile, portent l'acrimonie dans son sang, fournissent souvent à son cerveau des idées atroces. Tel homme (& le nombre en est grand) n'a commis de crimes qu'à cause de l'acrimonie de son sang, qui ne venait que de ses excréments par lesquels ce sang était altéré.

O homme ! qui oses te dire l'image de DIEU, dis-moi si DIEU mange, & s'il a un boyau rectum !

Toi l'image de DIEU ! & ton cœur & ton esprit dépend d'une selle !

Toi l'image de DIEU sur ta chaise percée ! Le premier qui dit cette impertinence, la proféra-t-il par une extrême bêtise, ou par un extrême orgueil ?

Plus d'un penseur (comme vous le verrez ailleurs) a douté qu'une ame immatérielle & immortelle, pût venir je ne fais d'où, se loger pour si peu de tems entre de la matière fécale & de l'urine.

Qu'avons-nous, disent-ils, au-dessus des animaux ? plus d'idées, plus de mémoire, la parole, & deux mains adroites. Qui nous les a données ? celui qui donne des ailes aux oiseaux & des écailles aux poissons. Si nous sommes ses créatures, comment pouvons-nous être son image ?

Nous répondons à ces philosophes que nous ne sommes l'image de DIEU que par la pensée. Il nous réplique que la pensée est un don de DIEU, qui n'est point du tout sa peinture ; & que nous ne sommes images de DIEU en aucune façon. Nous les laissons dire, & nous le renvoyons à messieurs de Sorbonne.

Plusieurs animaux mangent nos excréments ; & nous mangeons ceux de plusieurs animaux, ceux des grives, des bécasses, des ortolans, des alouettes.

Voyez à l'article *Ezéchiel* pourquoi le Seigneur lui ordonna de manger de la merde sur son pain, & se borna ensuite à la fiente de vache.

Nous avons connu le trésorier *Paparel* qui mangeait les déjections des laitières ; mais ce cas est rare, & c'est celui de ne pas disputer des goûts.

DÉLUGE UNIVERSEL.

NOUS commençons par déclarer que nous croyons le déluge universel, parce qu'il est rapporté dans les saintes écritures hébraïques transmises aux chrétiens.

Nous le regardons comme un miracle, 1^o Parce que tous les faits où DIEU daigne intervenir dans les sacrés cahiers sont autant de miracles.

2^o. Parce que l'Océan n'aurait pu s'élever de quinze coudées, ou vingt & un pieds & demi de roi au-dessus

des plus hautes montagnes, sans laisser son lit à sec, & sans violer en même tems toutes les loix de la pesanteur & de l'équilibre des liqueurs; ce qui exigeait évidemment un miracle.

3^o Parce que quand même il aurait pu parvenir à la hauteur proposée, l'arche n'aurait pu contenir, selon les loix de la physique, toutes les bêtes de l'univers & leur nourriture pendant si long-tems, attendu que les lions, les tigres, les panthères, les léopards, les onces, les rhinoceros, les ours, les loups, les hiennes, les aigles, les éperviers, les milans, les vautours, les faucons, & tous les animaux carnassiers, qui ne se nourrissent que de chair, seraient morts de faim même après avoir mangé toutes les autres espèces.

On imprima autrefois à la suite des *Pensées de Pascal* une dissertation d'un marchand de Rouen nommé *Pelletier*, dans laquelle il propose la manière de bâtir un vaisseau où l'on puisse faire entrer tous les animaux, & les nourrir pendant un an. On voit bien que ce marchand n'avait jamais gouverné de basse-cour. Nous sommes obligés d'envisager M. *le Pelletier* architecte de l'arche, comme un visionnaire qui ne se connaissait pas en ménagerie, & le déluge comme un miracle adorable terrible, & incompréhensible à la faible raison du Sr. *le Pelletier*, tout comme à la nôtre.

4^o Parce que l'impossibilité physique d'un déluge universel par des voies naturelles, est démontrée en rigueur; en voici la démonstration.

Toutes les mers couvrent la moitié du globe; en prenant une mesure commune de leur profondeur vers les rivages & en haute mer, on compte cinq cents pieds.

Pour qu'elles couvrirent les deux hémisphères seulement de cinq cents pieds, il faudrait non-seulement un Océan de cinq cents pieds de profondeur sur toute la terre habitable; mais il faudrait encor une nouvelle mer pour envelopper notre Océan actuel; sans quoi les

loix de la pesanteur & des fluides feraient écouler ce nouvel amas d'eau profond de cinq cents pieds , que la terre supporterait.

Voilà donc deux nouveaux Océans pour couvrir seulement de cinq cents pieds le globe terraquée.

En ne donnant aux montagnes que vingt mille pieds de hauteur , ce serait donc quarante Océans de cinq cents pieds de hauteur chacun , qu'il serait nécessaire d'établir les uns sur les autres pour égaler seulement la cime des hautes montagnes. Chaque Océan supérieur contiendrait tous les autres , & le dernier de tous ces Océans serait d'une circonférence qui contiendrait quarante fois celle du premier.

Pour former cette masse d'eau, il aurait fallu la créer du néant. Pour la retirer , il aurait fallu l'anéantir.

Donc l'événement du déluge est un double miracle , & le plus grand qui ait jamais manifesté la puissance de l'Eternel souverain de tous les globes.

Nous sommes très-surpris que des savans aient attribué à ce déluge quelques coquilles répandues çà & là sur notre continent ; & que d'autres savans aient prétendu que des couches régulières de coquilles (qui n'existent point) sont des marques certaines du séjour de la mer pendant des millions de siècles sur la terre que nous habitons. (Voyez *Coquilles.*)

Nous sommes encore plus surpris de ce que nous lisons à l'article *Déluge* du grand Dictionnaire encyclopédique ; on y cite un auteur qui dit des choses si profondes , (*a*) qu'on les prendrait pour creuses. C'est toujours *Pluche* ; il prouve du déluge par l'histoire des géans qui firent la guerre aux Dieux.

Briarée, selon lui , est visiblement le déluge , car il signifie la perte de la sérénité ; & en quelle langue

(*a*) *Hist. du ciel* , tom. I. depuis la page 105.

signifie-t-il cette perte ? En hébreu. Mais *Briarée* est un mot grec qui veut dire *robuste*. Ce n'est point un mot hébreu. Quand par hasard il le serait, gardons-nous d'imiter *Bochart* qui fait dériver tant de mots grecs, latins, français même, de l'idiome hébraïque. Il est certain que les Grecs ne connaissaient pas plus l'idiome juif que la langue chinoise.

Le géant *Othus* est aussi en hébreu, selon *Pluche*, le *dérangement des saisons*. Mais c'est encor un mot grec qui ne signifie rien, du moins que je sache ; & quand il signifierait quelque chose, quel rapport s'il vous plaît avec l'hébreu.

Porphirion est un *tremblement de terre* en hébreu ; mais en grec c'est du *porphyre*. Le déluge n'a que faire là.

Mimas, c'est une *grande pluie* ; pour le coup en voilà une qui peut avoir quelque rapport au déluge. Mais en grec *Mimas* veut dire *imitateur*, *comédien* ; & il n'y a pas moyen de donner au déluge une telle origine.

Encelade, autre preuve du déluge en hébreu ; car, selon *Pluche*, c'est la *fontaine du tems* ; mais malheureusement en grec c'est du *bruit*.

Ephialtes, autre démonstration du déluge en hébreu ; car *éphialtes* qui signifie *sauteur*, *oppresseur*, *incube* en grec est, selon *Pluche*, un *grand amas de nuées*.

Or les Grecs ayant tout pris chez les Hébreux qu'ils ne connaissaient pas, ont évidemment donné à leurs géans tous ces mots que *Pluche* tire de l'hébreu comme il peut ; le tout en mémoire du déluge.

Deucalion, selon lui, signifie *l'affaiblissement du soleil*. Cela n'est pas vrai ; mais n'importe.

C'est ainsi que raisonne *Pluche* ; c'est lui qui cite l'auteur de l'article *Déluge* sans le réfuter. Parle-t-il sérieusement ? se moque-t-il ? je n'en fais rien. Tout ce que je fais, c'est qu'il n'y a guère de système dont on puisse parler sans rire.

J'ai peur que cet article du grand Dictionnaire, at-

tribué à M. *Boulanger* ne soit sérieux ; en ce cas nous demandons si ce morceau est philosophique ? La philosophie se trompe si souvent , que nous n'osons prononcer contre M. *Boulanger*.

Nous osons encor moins demander ce que c'est que l'abyme qui se rompit , & les cataractes du ciel qui s'ouvrirent. *Isaac Vossius* nie l'universalité du déluge ; (a) *hoc est pie nugari*. *Calmet* la soutient en assurant que les corps ne pèsent dans l'air que par la raison que l'air les comprime. *Calmet* n'était pas physicien , & la pesanteur de l'air n'a rien à faire avec le déluge. Contentons-nous de lire & de respecter tout ce qui est dans la Bible sans en comprendre un mot.

Je ne comprend pas comment DIEU créa une race pour la noyer & pour lui substituer une race plus méchante encore.

Comment sept paires de toutes les espèces d'animaux inondés vinrent des quatre quarts du globe , avec deux paires des immondes , sans que les loups mangeassent les brebis en chemin ; & sans que les éperviers mangeassent les pigeons , &c. &c.

Comment huit personnes purent gouverner , nourrir , abreuver tant d'embarqués pendant près de deux ans ; car il fallut encor un an après la cessation du déluge pour alimenter tous ces passagers , vu que l'herbe était courte.

Je ne suis pas comme M. *Pelletier*. J'admire tout ; & je n'explique rien.

(a) *Commentaire sur la Genèse* , page 197. &c.



D É M O C R A T I E.

LE pire des états c'est l'état populaire.

Cinna s'en explique ainsi à *Auguste*. Mais aussi *Maxime* soutient que

Le pire des états c'est l'état monarchique.

Bayle ayant plus d'une fois, dans son Dictionnaire soutenu le pour & le contre, fait à l'article de *Périclès* un portrait fort hideux de la démocratie, & surtout de celle d'Athènes.

Un républicain, grand amateur de la démocratie, qui est l'un de nos faiseurs de questions, nous envoie sa réfutation de *Bayle* & son apologie d'Athènes. Nous exposerons ses raisons. C'est le privilège de quiconque écrit de juger les vivans & les morts? mais on est jugé soi-même par d'autres, qui le feront à leur tour; & de siècle en siècle toutes les sentences sont réformées.

Bayle donc, après quelques lieux communs, dit ces propres mots; *Qu'on chercherait envain, dans l'histoire de Macédoine, autant de tyrannie que l'histoire d'Athènes nous en présente.*

Peut-être *Bayle* était-il mécontent de la Hollande quand il écrivait ainsi, & probablement mon républicain qui le réfute est content de sa petite ville démocratique, *quant à présent.*

Il est difficile de peser dans une balance bien juste les iniquités de la république d'Athènes, & celles de la cour de Macédoine. Nous reprochons encor aujourd'hui aux Athéniens le bannissement de *Cimon*, d'*Aristide*, de *Thémistocle*, d'*Alcibiade*, les jugemens à morts portés contre *Phocion* & contre *Socrate*, jugemens qui ressemblent à ceux de quelques-uns de nos tribunaux absurdes & cruels.

Enfin, ce qu'on ne pardonne point aux Athéniens, c'est la mort de leurs fix généraux victorieux, condamnés pour n'avoir pas eu le tems d'enterrer leurs morts après la victoire, & pour en avoir été empêchés par une tempête. Cet arrêt est à la fois si ridicule & si barbare, il porte un tel caractère de superstition & d'ingratitude, que ceux de l'inquisition, ceux qui furent rendus contre *Urbain Grandier*, & contre la maréchale d'*Ancre*, contre *Morin*, contre tant de forciers, &c. ne sont pas des ineptes plus atroces.

On a beau dire pour excuser les Athéniens, qu'ils croyaient d'après *Homère*, que les ames des morts étaient toujours errantes, à moins qu'elles n'eussent reçu les honneurs de la sépulture ou du bûcher. Une sottise n'excuse point une barbarie.

Le grand mal que les ames de quelques Grecs se fussent promenés une semaine ou deux au bord de la mer. Le mal est de livrer des vivans aux bourreaux, & des vivans qui vous ont gagné une bataille, & des vivans que vous deviez remercier à genoux.

Voilà donc les Athéniens convaincus d'avoir été les plus fots & les plus barbares juges de la terre.

Mais il faut mettre à présent dans la balance les crimes de la cour de Macédoine; on verra que cette cour l'emporte prodigieusement sur Athènes en fait de tyrannie & de scélératesse.

Il n'y a d'ordinaire nulle comparaison à faire entre les crimes des grands qui sont toujours ambitieux, & les crimes du peuple qui ne veut jamais, & qui ne peut vouloir que la liberté & l'égalité. Ces deux sentimens *liberté & égalité*, ne conduisent point droit à la calomnie, à la rapine, à l'assassinat, à l'empoisonnement, à la dévastation des terres des voisins, &c.; mais la grandeur ambitieuse, & la rage du pouvoir précipitent dans tous ces crimes en tout tems & en tous lieux.

On ne voit dans cette Macédoine, dont *Bayle* oppo-

se

se la vertu à celle d'Athènes , qu'un tissu de crimes épouvantables , pendant deux cents années de suite.

C'est *Ptolomée* oncle d'*Alexandre le grand* , qui assassine son frère *Alexandre* , pour usurper le royaume.

C'est *Philippe* son frère , qui passe sa vie à tromper & à violer , & qui finit par être poignardé par *Pausanias*.

Olympias fait jeter la reine *Cléopatre* & son fils dans une cuve d'airain brûlante. Elle assassine *Aridée*.

Antigone assassine *Eumènes*.

Antigone Gonathas son fils empoisonne le gouverneur de la citadelle de Corinthe ; épouse sa veuve , la chasse , & s'empare de la citadelle.

Philippe son petit - fils empoisonne *Démétrius* , & fouille toute la Macédoine de meurtres.

Perfée tue sa femme de sa propre main , & empoisonne son frère.

Ces perfidies & ces barbaries sont fameuses dans l'histoire.

Ainsi donc pendant deux siècles la fureur du despotisme fait de la Macédoine le théâtre de tous les crimes ; & dans le même espace de tems vous ne voyez le gouvernement populaire d'Athènes souillé que de cinq ou six iniquités judiciaires , de cinq ou six jugemens atroces , dont le peuple s'est toujours repenti , & dont il a fait amende honorable. Il demanda pardon à *Socrate* après sa mort , & lui érigea le petit temple du *Socrateion*. Il demanda pardon à *Phocion* , & lui éleva une statue. Il demanda pardon aux six généraux condamnés avec tant de ridicule , & si indignement exécutés. Ils mirent aux fers le principal accusateur , qui n'échappa qu'à peine à la vengeance publique. Le peuple Athénien était donc naturellement aussi bon que léger. Dans quel état despotique a-t-on jamais pleuré ainsi l'injustice de ses arrêts précipités ?

Bayle a donc tort cette fois ; mon républicain a donc raison. Le gouvernement populaire est donc par

Quest. sur l'Encycl. Tome III. R

lui-même moins inique , moins abominable que le pouvoir tyrannique.

Le grand vice de la démocratie n'est certainement pas la tyrannie & la cruauté ; il y eut des républicains montagnards , sauvages & féroces ; mais ce n'est pas l'esprit républicain qui les fit tels , c'est la nature. L'Amérique septentrionale était toute en républiques. C'étaient des ours.

Le véritable vice d'une république civilisée est dans la fable turque du dragon à plusieurs têtes , & du dragon à plusieurs queues. La multitude des têtes se nuit , & la multitude des queues obéit à une seule tête qui veut tout dévorer.

La démocratie ne semble convenir qu'à un très-petit pays , encor faut-il qu'il soit heureusement situé. Tout petit qu'il sera il fera beaucoup de fautes , parce qu'il sera composé d'hommes. La discorde y régnera comme dans un couvent de moines ; mais il n'y aura ni St. Barthelemi , ni massacres d'Irlande , ni vèpres siciliennes , ni inquisition , ni condamnation aux galères , pour avoir pris de l'eau dans la mer sans payer , à moins qu'on ne suppose cette république composée de diables dans un coin de l'enfer.

Après avoir pris le parti de mon Suisse contre l'ambidextre *Bayle* ; j'ajouterai.

Que les Athéniens furent guerriers comme les Suisses , & polis comme les Parisiens l'ont été sous *Louis XIV.*

Qu'ils ont réussi dans tous les arts qui demandent le génie & la main , comme les Florentins du tems de *Médicis*.

Qu'ils ont été les maîtres des Romains dans les sciences & dans l'éloquence , du tems même de *Cicéron*.

Que ce petit peuple qui avait à peine un territoire , & qui n'est aujourd'hui qu'une troupe d'esclaves ignorans , cent fois moins nombreux que les Juifs , & ayant perdu son nom , l'emporte pourtant sur l'empire romain

par son antique réputation qui triomphe des siècles & de l'esclavage.

L'Europe a vu une république dix fois plus petite encore qu'Athènes, attirer pendant cent cinquante ans les regards de l'Europe, & son nom placé à côté du nom de Rome, dans le tems que Rome commandait encore aux rois; qu'elle condamnait un *Henri* souverain de la France, & qu'elle absolvait & fouettait un autre *Henri* le premier homme de son siècle, dans le tems même que Venise conservait son ancienne splendeur, & que la nouvelle république des sept Provinces-Unies étonnait l'Europe & les Indes par son établissement & par son commerce.

Cette fourmillière imperceptible ne put être écrasée par le roi démon du Midi & dominateur des deux mondes, ni par les intrigues du vatican qui faisaient mouvoir les ressorts de la moitié de l'Europe. Elle résista par la parole & par les armes; & à l'aide d'un Picard qui écrivait, & d'un petit nombre de Suisses qui combattit, elle s'affermir, elle triompha; elle put dire, *Rome & moi*. Elle tint tous les esprits partagés entre les riches pontifes successeurs des Scipions, *Romanos rerum dominos*, & les pauvres habitans d'un coin de terre long-tems ignoré dans le pays de la pauvreté & des goîtres.

Il s'agissait alors de savoir comment l'Europe penserait sur des questions que personne n'entendait. C'était la guerre de l'esprit humain. On eut des *Calvin*, des *Bèze*, des *Turretins* pour ses *Démotènes*, ses *Platons* & ses *Aristotes*.

L'absurdité de la plupart des questions de controverse qui tenaient l'Europe attentive ayant été enfin reconnue, la petite république se tourna vers ce qui paraît solide, l'acquisition des richesses. Le système de *Lass* plus chimérique & non moins funeste que ceux des supralapfaires, & des infralapfaires, engagea dans l'arithmétique ceux qui ne pouvaient plus se faire un nom en théo-

morienne. Ils devinrent riches , & ne furent plus rien.

On croit qu'il n'y a aujourd'hui de républiques qu'en Europe. Ou je me trompe , ou je l'ai dit aussi quelque part ; mais c'eût été une très-grande inadvertence. Les Espagnols trouvèrent en Amérique la république de Tlascala très-bien établie. Tout ce qui n'a pas été subjugué dans cette partie du monde est encor république. Il n'y avait dans tout ce continent que deux royaumes lorsqu'il fut découvert ; & cela pourrait bien prouver que le gouvernement républicain est le plus naturel. Il faut s'être bien raffiné , & avoir passé par bien des épreuves pour se soumettre au gouvernement d'un seul.

En Afrique les Hottentots , les Cafres & plusieurs peuplades de Nègres sont des démocraties. On prétend que les pays où l'on vend le plus de Nègres sont gouvernés par des rois. Tripoli , Tunis , Alger sont des républiques de soldats & de pirates. Il y en a aujourd'hui de pareilles dans l'Inde : les Marates , plusieurs hordes de Patanes , les Seiks n'ont point des chefs quand ils vont piller.

Telles sont encor plusieurs sociétés de Tartares. L'empire turc même a été très-long-tems une république de janissaires qui étranglaient souvent leur sultan , quand leur sultan ne les faisait pas décimer.

On demande tous les jours si un gouvernement républicain est préférable à celui d'un roi ? La dispute finit toujours par convenir qu'il est fort difficile de gouverner les hommes. Les Juifs eurent pour maître DIEU même ; voyez ce qui leur en est arrivé : ils ont été presque toujours battus & esclaves ; & aujourd'hui ne trouvez-vous pas qu'ils font une belle figure ?



DÉMONIAQUES ,

POSSÉDÉS DU DÉMON , ENERGUMÈNES ,
EXORCISÉS ,

ou plutôt ,

MALADES DE LA MATRICE , DES PALES COULEURS , HYPOCONDRIAQUES , EPILEPTIQUES , CATALEPTIQUES , GUÉRIS PAR LES ÉMOLLIENS DE M. POMME GRAND EXORCISTE.

LES vaporeux , les épileptiques , les femmes travaillées de l'uterus , passèrent toujours pour être les victimes des esprits malins , des démons malfaisans , des vengeances des dieux. Nous avons vu que ce mal s'appellait le *mal sacré* , & que les prêtres de l'antiquité s'emparèrent partout de ces maladies , attendu que les médecins étaient de grans ignorans.

Quand les symptomes étaient fort compliqués , c'est qu'on avait plusieurs démons dans le corps ; un démon de fureur , un de luxure , un de contradiction , un de roideur , un d'éblouissement , un de *surdité* ; & l'exorciseur avait à coup sûr un démon d'*absurdité* joint à un de friponnerie.

Nous avons vu que les Juifs chassaient les diables du corps des possédés avec la racine barath & des paroles , que notre Sauveur les chassait par une vertu divine , qu'il communiqua cette vertu à ses apôtres , mais que cette vertu est aujourd'hui fort affaiblie.

On a voulu renouveler depuis peu l'histoire de *St.*

Paulin. Ce saint vit à la voûte d'une église un pauvre démoniaque qui marchait sous cette voûte ou sur cette voûte, la tête en bas & les pieds en haut, à-peu-près comme une mouche. *St. Paulin* vit bien que cet homme était possédé ; il envoya vite chercher à quelques lieues delà des reliques de *St. Felix* de Nole : on les appliqua au patient comme des vessicatoires. Le démon qui soutenait cet homme contre la voûte s'enfuit aussi-tôt, & le démoniaque tomba sur le pavé.

Nous pouvons douter de cette histoire en conservant le plus profond respect pour les vrais miracles ; & il nous sera permis de dire que ce n'est pas ainsi que nous guérissions aujourd'hui les démoniaques. Nous les saignons, nous les baignons, nous les purgeons doucement, nous leur donnons des émolliens ; voilà comme M. *Pomme* les traite ; & il a opéré plus de cures que les prêtres d'*Isis* & de *Diane* ou autres, n'ont jamais fait de miracles.

Quant aux démoniaques qui se disent possédés pour gagner de l'argent, au lieu de les baigner on les fouette.

Il arrivait souvent que des épileptiques ayant les fibres & les muscles desséchés, pesaient moins qu'un pareil volume d'eau, & furnageaient quand on les mettait dans le bain. On criait miracle ; on disait c'est un possédé ou un forcier ; on allait chercher de l'eau bénite ou un bourreau. C'était une preuve indubitable, ou que le démon s'était rendu maître du corps de la personne furnageante, ou qu'elle s'était donnée à lui. Dans le premier cas elle était exorcisée ; dans le second elle était brûlée.

C'est ainsi que nous avons raisonné & agi pendant quinze ou seize cents ans ; & nous avons osé nous moquer des Cafres ! c'est une exclamation qui peut souvent échapper.

En 1603, dans une petite ville de la Franche-Comté, une femme de qualité faisait lire les vies des saints à sa

belle-fille devant ses parens ; cette jeune personne un peu trop instruite , mais ne sachant pas l'orthographe , substitua le mot d'*histoires* à celui de *vies*. Sa marâtre qui la haïssait , lui dit aigrement , *pourquoi ne lisez-vous pas comme il y a ?* la petite fille rougit , trembla , n'osa répondre ; elle ne voulut pas décéler celle de ses compagnes qui lui avait appris le mot propre mal orthographié , qu'elle avait eu la pudeur de ne pas prononcer. Un moine confesseur de la maison prétendit que c'était le diable qui lui avait enseigné ce mot. La fille aimait mieux se taire que se justifier : son silence fut regardé comme un aveu. L'inquisition la convainquit d'avoir fait un pacte avec le diable. Elle fut condamnée à être brûlée , parce qu'elle avait beaucoup de bien de sa mère ; & que la confiscation appartenait de droit aux inquisiteurs : elle fut la cent milliême victime de la doctrine des démoniaques , des possédés , des exorcismes , & des véritables diables qui ont régné sur la terre.

DE ST. DENIS L'ARÉOPAGITE ,

ET DE LA FAMEUSE ÉCLIPSE.

L'AUTEUR de l'article *Apocryphe* a négligé une centaine d'ouvrages reconnus pour tels , & qui étant entièrement oubliés , semblaient ne pas mériter d'entrer dans sa liste. Nous avons cru devoir ne pas omettre *St. Denis* surnommé l'*aréopagite* , qu'on a prétendu longtemps avoir été disciple de *St. Paul* & d'un *Hierothée* compagnon de *St. Paul* , qu'on n'a jamais connu. Il fut , dit-on , sacré évêque d'Athènes par *St. Paul* lui-même. Il est dit dans sa vie , qu'il alla rendre une visite dans Jé-

rusalem à la Ste. Vierge , & qu'il la trouva si belle & si majestueuse , qu'il fut tenté de l'adorer.

Après avoir long-tems gouverné l'église d'Athènes , il alla conférer avec *St. Jean* l'évangéliste à Ephèse , ensuite à Rome avec le pape *Clément* ; delà il alla exercer son apostolat en France ; & sachant , dit l'histoire , que *Paris était une ville riche , peuplée , abondante , & comme la capitale des autres , il vint y planter une citadelle pour battre l'enfer & l'infidélité en ruine.*

On le regarda très-long-tems comme le premier évêque de Paris. *Harduinus* , l'un de ses historiens , ajoute qu'à Paris on l'exposa aux bêtes ; mais qu'ayant fait le signe de la croix sur elles , les bêtes se prosternèrent à ses pieds. Les payens Parisiens le jetèrent alors dans un four chaud ; il en sortit frais & en parfaite santé. On le crucifia ; quand il fut crucifié , il se mit à prêcher du haut de la potence.

On le ramena en prison avec *Rustique* & *Eleuthère* ses compagnons. Il y dit la messe ; *St. Rustique* servit de diacre , & *Eleuthère* de sous-diacre. Enfin on les mena tous trois à Montmartre , & on leur trancha la tête , après quoi ils ne dirent plus de messe.

Mais , selon *Harduinus* , il arriva un bien plus grand miracle ; le corps de *St. Denis* se leva debout , prit sa tête entre ses mains , les anges l'accompagnaient en chantant : *Gloria tibi Domine , alleluia.* Il porta sa tête jusqu'à l'endroit où on lui bâtit une église , qui est la fameuse église de *St. Denis*.

Metaphraste , *Harduinus* , *Hincmar* évêque de Rheims , disent qu'il fut martyrisé à l'âge de quatre-vingt-onze ans ; mais le cardinal *Baronius* prouve qu'il en avait cent dix , (a) en quoi il est suivi par *Ribadeneira* savant auteur de la *Fleur des saints*. C'est sur quoi nous ne prenons point de parti.

(a) *Baron.* tom. II. pag. 37.

On lui attribue dix-sept ouvrages , dont malheureusement nous avons perdu six. Les onze qui nous restent ; ont été traduits du grec par *Jean Scot*, *Hugues de St. Victor*. *Albert dit le grand*, & plusieurs autres savans illustres.

Il est vrai que depuis que la saine critique s'est introduite dans le monde, on est convenu que tous les livres qu'on attribue à *Denis* furent écrits par un imposteur (a) l'an 362 de notre ère , & il ne reste plus sur cela de difficultés.

DE LA GRANDE ÉCLIPSE OBSERVÉE PAR DENIS.

Ce qui a surtout excité une grande querelle entre les savans , c'est ce que rapporte un des auteurs inconnus de la vie de *St. Denis*. On a prétendu que ce premier évêque de Paris étant en Egypte dans la ville de Diospolis ou No-Ammon , à l'âge de vingt-cinq ans , & n'étant pas encor chrétien , il y fut témoin avec un de ses amis de la fameuse éclipse du soleil arrivée dans la pleine lune à la mort de JESUS-CHRIST , & qu'il s'écria en grec ; *Ou DIEU pátit , ou il s'afflige avec le patient*.

Ces paroles ont été diversement rapportées par divers auteurs ; mais dès le tems d'*Eusèbe* de Césarée on prétendait que deux historiens , l'un nommé *Phlegon* & l'autre *Thallus* , avaient fait mention de cette éclipse miraculeuse. *Eusèbe* de Césarée cite *Phlegon* , mais nous n'avons plus ses ouvrages. Il disait , à ce qu'on prétend , que cette éclipse arriva la quatrième année de la deux centième olympiade , qui serait la dix-huitième année de *Tibère*. Il y a sur cette anecdote plusieurs leçons , & on peut se défier de toutes , d'autant plus qu'il reste à savoir si on comptait encor par olympiades du tems de *Phlegon* ; ce qui est fort douteux.

(a) Voyez *Cave*.

Ce calcul important intéressa tous les astronomes ; *Hodgson*, *Wiston*, *Gale*, *Maurice* & le fameux *Halley* ont démontré qu'il n'y avait point eu d'éclipse de soleil cette année ; mais que dans la première année de la deux cent deuxième olympiade , le 24 Novembre , il en arriva une qui obscurcit le soleil pendant deux minutes à une heure & un quart à Jérusalem.

On a été encor plus loin ; un jésuite nommé *Greslon* prétendit que les Chinois avaient conservé dans leurs annales la mémoire d'une éclipse arrivée à-peu-près dans ce tems-là , contre l'ordre de la nature. On pria les mathématiciens d'Europe d'en faire le calcul. Il était assez plaisant de prier des astronomes de calculer une éclipse qui n'était pas naturelle. Enfin , il fut avéré que les annales de la Chine ne parlent en aucune manière de cette éclipse.

Il résulte de l'histoire de *St. Denis* l'aréopagite , & du passage de *Phlegon*, & de la lettre du jésuite *Greslon*, que les hommes aiment fort à en imposer. Mais cette prodigieuse multitude de mensonges , loin de faire tort à la religion chrétienne , ne sert au contraire qu'à en prouver la divinité , puisqu'elle s'est affermie de jour en jour malgré eux.

D É N O M B R E M E N T.

LES plus anciens dénombrements que l'histoire nous ait laissés , sont ceux des Israélites. Ceux-là sont indubitables puisqu'ils sont tirés des livres juifs.

On ne croit pas qu'il faille compter pour un dénombrement la fuite des Israélites au nombre de six cent mille hommes de pied , parce que le texte ne les spé-

cifie pas tribu ; (a) il ajoute qu'une troupe innombrable de gens ramassés se joignit à eux ; ce n'est qu'un récit.

Le premier dénombrement circonstancié est celui qu'on voit dans le livre du Vaiedaber, & que nous nommons les *Nombres*. Par le recensement que *Moyse* & *Aaron* firent du peuple dans le désert, (b) on trouva en comptant toutes les tribus, excepté celle de Lévi, six cent trois mille cinq cent cinquante hommes en état de porter les armes ; & si vous joignez la tribu de Lévi supposée égale en nombre aux autres tribus, le fort portant le faible, vous aurez six cent cinquante-trois mille neuf cent trente-cinq hommes, auxquels il faut ajouter un nombre égal de vieillards, de femmes & d'enfans, ce qui composera deux millions six cent quinze mille sept cent quarante-deux personnes parties de l'Egypte.

Lorsque *David*, à l'exemple de *Moyse*, ordonna le recensement de tout le peuple, (c) il se trouva huit cent mille guerriers des tribus d'Israël, & cinq cent mille de celle de Juda, selon le livre des Rois ; mais, selon les Paralipomènes, (d) on compta onze cent mille guerriers dans Israël, & moins de cinq cent mille dans Juda.

Le livre des Rois exclut formellement Lévi & Benjamin ; & les Paralipomènes ne les comptent pas. Si donc on joint ces deux tribus aux autres, proportion gardée, le total des guerriers sera de dix-neuf cent vingt mille. C'est beaucoup pour le petit pays de la Judée, dont la moitié est composée des rochers affreux & de cavernes. Mais c'était un miracle.

(a) Exord. ch. XII. v. 37 XXIV.

& 38.

(b) Nomb. ch. I.

(c) Liv. II. des Rois, ch.

(d) Livre I. des Paralip. ch. XXI. v. 5.

Ce n'est pas à nous d'entrer dans les raisons pour lesquelles le souverain arbitre des rois & des peuples punit *David* de cette opération qu'il avait commandée lui-même à *Moyse*. Il nous appartient encor moins de rechercher pourquoi DIEU étant irrité contre *David*, c'est le peuple qui fut puni pour avoir été dénombré. Le prophète *Gad* ordonna au roi de la part de DIEU de choisir la guerre, la famine ou la peste; *David* accepta la peste, & il en mourut soixante & dix mille juifs en trois jours.

St. Ambroise dans son livre de la pénitence, & *St. Augustin* dans son livre contre *Fausse*, reconnaissent que l'orgueil & l'ambition avaient déterminé *David* à faire cette revue. Leur opinion est d'un grand poids, & nous ne pouvons que nous soumettre à leur décision, en éteignant toutes les lumières trompeuses de notre esprit.

L'Ecriture rapporte un nouveau dénombrement du tems d'*Esdra*s, (a) lorsque la nation juive revint de la captivité. Toute cette multitude, disent également *Esdra*s & *Néhémie*, (b) étant comme un seul homme; se montait à quarante-deux mille trois cent soixante personnes. Ils les nomment toutes par familles, & ils comptent le nombre des Juifs de chaque famille & le nombre des prêtres. Mais non-seulement il y a dans ces deux auteurs des différences entre les nombres & les noms des familles; on voit encor une erreur de calcul dans l'un & dans l'autre. Par le calcul d'*Esdra*s, au lieu de quarante-deux mille hommes, on n'en trouve, après voir tout additionné, que vingt-neuf mille huit cent dix-huit; & par celui des *Néhémie* on en trouve trente & un mille quatre-vingt-neuf.

Il faut sur cette méprise apparente, consulter les

(a) Liv. I. d'*Esdra*s. ch. II. v. 64.

(b) Liv. II. d'*Esdra*s, qui est l'hist. de *Néhémie*, ch. VII. v. 66.

commentateurs, & surtout *Dom Calmet*, qui ajoutant à un de ces deux comptes ce qui manque à l'autre, & ajoutant encore ce qui leur manque à tous deux, résout toute la difficulté. Il manque à la supputation d'*Esdras* & de *Néhémie*, rapprochées par *Calmet*, dix mille sept cent soixante & dix-sept personnes ; mais on les retrouve dans les familles qui n'ont pu donner leur généalogie : d'ailleurs s'il y avait quelque faute de copie, elle ne pourrait nuire à la véracité du texte divinement inspiré.

Il est à croire que les grands rois voisins de la Palestine, avaient les dénombrements de leurs peuples autant qu'il est possible. *Hérodote* nous donne le calcul de tous ceux qui suivirent *Xerxès*, (a) sans y faire entrer son armée navale. Il compte dix-sept cent mille hommes, & il prétend que pour parvenir à cette supputation, on les faisait passer en divisions de dix mille dans une enceinte qui ne pouvait tenir que ce nombre d'hommes très-pressés. Cette méthode est bien fautive ; car se pressant un peu moins, il se pouvait aisément que chaque division de dix mille ne fût en effet que de huit à neuf. De plus, cette méthode n'est nullement guerrière ; & il eût été beaucoup plus aisé de voir le complet, en faisant marcher les soldats par rang & par files.

Il faut encore observer combien il était difficile de nourrir dix-sept cent mille hommes dans le pays de la Grèce qu'il allait conquérir. On pourrait bien douter de ce nombre & de la manière de le compter, & du fouet donné à l'Hellespont, & du sacrifice de mille bœufs fait à *Minerve* par un roi Persan qui ne la connaissait pas, & qui ne vénérât que le soleil comme l'unique symbole de la Divinité.

Le dénombrement des dix-sept cent mille hommes

(a) *Hérodote*, liv. VII. ou *Polimnie*.

n'est pas d'ailleurs complet, de l'aveu même d'*Hérodote*, puisque *Xerxès* mena encor avec lui tous les peuples de la Thrace & de la Macédoine, qu'il força, dit-il, chemin faisant de le suivre, apparemment pour affamer plus vite son armée. On doit donc faire ici ce que les hommes sages font à la lecture de toutes les histoires anciennes, & même modernes, suspendre son jugement & douter beaucoup.

Le premier dénombrement que nous ayons d'une nation profane, est celui que fit *Servius Tullius* sixième roi de Rome. Il se trouva, dit *Tite-Live*, quatre-vingt mille combattans, tous citoyens Romains. Cela suppose trois cent quarante mille citoyens au moins, tant vieillards que femmes & enfans; à quoi il faut ajouter au moins vingt mille domestiques tant esclaves que libres.

Or on peut raisonnablement douter que le petit état Romain contint cette multitude. *Romulus* n'avait régné (supposé qu'on puisse l'appeller *roi*) que sur environ trois mille bandits rassemblés dans un petit bourg entre des montagnes. Ce bourg était le plus mauvais terrain de l'Italie. Tout son pays n'avait pas trois mille de circuit. *Servius* était le sixième chef ou roi de cette peuplade naissante. La règle de *Newton*, qui est indubitable pour les royaumes électifs, donne à chaque roi vingt & un ans de règne, & contredit par-là tous les anciens historiens qui n'ont jamais observé l'ordre des tems, & qui n'ont donné aucune date précise. Les cinq rois de Rome doivent avoir régné environ cent ans.

Il n'est certainement pas dans l'ordre de la nature qu'un terrain ingrat qui n'avait pas cinq lieues en long & trois en large, & qui devait avoir perdu beaucoup d'habitans dans ses petites guerres presque continuelles, pût être peuplé de trois cent quarante mille ames. Il n'y en a pas la moitié dans le même territoire où Rome aujourd'hui est la métropole du monde chrétien, où l'affluence des étrangers & des ambassadeurs de tant

de nations doit servir à peupler la ville , où l'or coule de la Pologne , de la Hongrie , de la moitié de l'Allemagne , de l'Espagne , & de la France , par mille canaux dans la bourse de la daterie , & doit faciliter encor la population , si d'autres causes ne l'interceptent.

L'histoire de Rome ne fut écrite que plus de cinq cents ans après sa fondation. Il ne serait point du tout surprenant que les historiens eussent donné libéralement quatre-vingt mille guerriers à *Servius Tullius* au lieu de huit mille , par un faux zèle pour la patrie. Le zèle eût été plus grand & plus vrai , s'ils avaient avoué les faibles commencemens de leur république. Il est plus beau de s'être élevé d'une si petite origine à tant de grandeur , que d'avoir eu le double des soldats d'*Alexandre* pour conquérir environ quinze lieues de pays en quatre cents années.

Le cens ne s'est jamais fait que des citoyens romains. On prétend que sous *Auguste* il était de quatre millions soixante-trois mille , l'an 29 avant notre ère vulgaire , selon *Tillemont* qui est assez exact ; mais il cite *Dion Cassius* qui ne l'est guère.

Laurent Echard n'admet qu'un dénombrement de quatre millions cent trente-sept mille hommes l'an 14 de notre ère. Le même *Echard* parle d'un dénombrement général de l'empire pour la première année de la même ère ; mais il ne cite aucun auteur romain , & ne spécifie aucun calcul du nombre des citoyens. *Tillemont* ne parle en aucune manière de ce dénombrement.

On a cité *Tacite* & *Suétone* ; mais c'est très-mal-à-propos. Le cens dont parle *Suétone* n'est point un dénombrement de citoyens , ce n'est qu'une liste de ceux auxquels le public fournissait du blé.

Tacite ne parle au livre II. que d'un cens établi dans les seules Gaules pour y lever plus de tributs par têtes. Jamais *Auguste* ne fit un dénombrement des autres fu-

jets de son empire, parce que l'on ne payait point ailleurs la capitation qu'il voulut établir en Gaule.

Tacite dit (a) qu'*Auguste* avait un mémoire écrit de sa main, qui contenait les revenus de l'empire, les flottes, les royaumes tributaires. Il ne parle point d'un dénombrement.

Dion Cassius spécifie un cens, (b) mais il n'articule aucun nombre.

Joseph, dans ses *Antiquités*, dit (c) que l'an 759 de Rome (tems qui répond à l'onzième année de notre ère) *Cirénus* établi alors gouverneur de Syrie, se fit donner une liste de tous les biens des Juifs, ce qui causa une révolte. Cela n'a aucun rapport à un dénombrement général, & prouve seulement que ce *Cirénus* ne fut gouverneur de la Judée (qui était alors une petite province de Syrie) que dix ans après la naissance de notre Sauveur, & non pas au tems de sa naissance.

Voilà, ce me semble, ce qu'on peut recueillir de principal dans les profanes touchant les dénombremens attribués à *Auguste*. Si nous nous en rapportons à eux, JESUS-CHRIST serait né sous le gouvernement de *Varus* & non sous celui de *Cirénus*; il n'y aurait point eû de dénombrement universel. Mais *saint Luc* dont l'autorité doit prévaloir sur *Joseph*, *Suétone*, *Tacite*, *Dion Cassius* & tous les écrivains de Rome, *saint Luc* affirme positivement qu'il y eut un dénombrement universel de toute la terre, & que *Cirénus* était gouverneur de Judée. Il faut donc s'en rapporter uniquement à lui, sans même chercher à le concilier avec *Flavien Joseph*, ni avec aucun autre historien.

Au reste, ni le nouveau testament, ni l'ancien ne nous ont été donnés pour éclaircir des points d'histoire, mais pour nous annoncer des vérités salutaires, devant lesquelles

(a) Annales, liv. I.

(b) Liv. XLIII.

(c) *Joseph*, liv. XVIII. ch.

I.

lesquelles tous les événemens & toutes les opinions doivent disparaître. C'est toujours ce que nous répondons aux faux calculs , aux contradictions , aux absurdités , aux fautes énormes de géographie , de chronologie , de physique ; & même de sens commun , dont les philosophes nous disent sans cesse que la sainte écriture est remplie : nous ne cessons de leur dire , qu'il n'est point ici question de raison , mais de foi & de piété.

D É N O M B R E M E N T .

Section seconde.

A l'égard du dénombrement des peuples modernes , les rois n'ont point à craindre aujourd'hui qu'un docteur *Gad* vienne leur proposer de la part de DIEU , la famine , la guerre ou la peste , pour les punir d'avoir voulu savoir leur compte. Aucun d'eux ne le fait.

On conjecture , on devine , & toujours à quelques millions d'hommes près.

J'ai porté le nombre d'habitans qui composent l'empire de Russie , à vingt-quatre millions , sur les mémoires qui m'ont été envoyés ; mais je n'ai point garanti cette évaluation , car je connais très-peu de choses que je voulusse garantir.

J'ai cru que l'Allemagne possède autant de monde en comptant les Hongrois. Si je me suis trompé d'un million ou deux , on sait que c'est une bagatelle en pareil cas.

Je demande pardon au roi d'Espagne si je ne lui accorde que sept millions de sujets dans notre continent. C'est bien peu de chose ; mais *Dom Ustaris* employé dans le ministère , ne lui en donne pas davantage.

On compte environ neuf à dix millions d'êtres libres dans les trois royaumes de la Grande-Bretagne.

Quest. sur l'Encycl. Tome III.

S

On balance en France entre seize & vingt millions. C'est une preuve que le docteur *Gad* n'a rien à reprocher au ministère de France. Quand aux villes capitales, les opinions sont encor partagées. Paris, selon quelques calculateurs, a sept cent mille habitans; &, selon d'autres, cinq cents. Il en est ainsi de Londres, de Constantinople, du grand Caire.

Pour les sujets du pape, ils feront la foule en paradis; mais la foule est médiocre sur terre. Pourquoi cela? C'est qu'ils sont sujets du pape. *Caton* le censeur aurait-il jamais cru que les Romains en viendraient là? Voyez *Population*.

D E S T I N.

DE tous les livres de l'Occident qui sont parvenus jusqu'à nous, le plus ancien est *Homère*; c'est-là qu'on trouve les mœurs de l'antiquité profane, des héros grossiers, des dieux grossiers, faits à l'image de l'homme. Mais c'est-là que parmi les rêveries & les inconséquences on trouve aussi les semences de la philosophie, & surtout l'idée du destin qui est maître des dieux, comme les dieux sont les maîtres du monde.

Quand le magnanime *Hector* veut absolument combattre le magnanime *Achille*, & que pour cet effet il se met à fuir de toutes ses forces, & fait trois fois le tour de la ville avant de combattre, afin d'avoir plus de vigueur; quand *Homère* compare *Achille* aux pieds-légers qui le poursuit à un homme qui dort; quand madame *Dacier* s'extasie d'admiration sur l'art & le grand sens de ce passage; alors *Jupiter* veut sauver le grand *Hector* qui lui a fait tant de sacrifices: & il consulte les destinées; il pèse dans une balance les des-

tiens d'*Hector* & d'*Achille* ; (a) il trouve que le Troyen doit absolument être tué par le Grec ; il ne peut s'y opposer , & dès ce moment *Apollon* , le génie gardien d'*Hector* , est obligé de l'abandonner. Ce n'est pas qu'*Homère* ne prodigue souvent , & surtout en ce même endroit , des idées toutes contraires , suivant le privilège de l'antiquité : mais enfin , il est le premier chez qui on trouve la notion du destin. Elle était donc très en vogue de son tems.

Les pharisiens , chez le petit peuple Juif , n'adoptèrent le destin que plusieurs siècles après. Car ces pharisiens eux-mêmes , qui furent les premiers lettrés d'entre les Juifs , étaient très-nouveaux. Ils mêlèrent dans *Alexandrie* une partie des dogmes des stoïciens , aux anciennes idées juives. *St. Jérôme* prétend même que leur secte n'est pas de beaucoup antérieure à notre ère vulgaire.

Les philosophes n'eurent jamais besoin ni d'*Homère* , ni des pharisiens , pour se persuader que tout se fait par des loix immuables , que tout est arrangé , que tout est un effet nécessaire. Voici comme ils raisonnaient.

Où le monde subsiste par sa propre nature , par ses loix physiques , ou un Etre suprême l'a formé selon ses loix suprêmes : dans l'un & l'autre cas ces loix sont immuables ; dans l'un & l'autre cas , tout est nécessaire ; les corps graves tendent vers le centre de la terre , sans pouvoir tendre à se reposer en l'air. Les poiriers ne peuvent jamais porter d'ananas. L'instinct d'un épagneul ne peut être l'instinct d'une autruche ; tout est arrangé , engrené & limité.

L'homme ne peut avoir qu'un certain nombre de dents , de cheveux & d'idées ; il vient un tems où il perd nécessairement ses dents , ses cheveux & ses idées.

Il est contradictoire que ce qui fut hier n'ait pas été , que ce qui est aujourd'hui ne soit pas ; il est aussi con-

(a) *Iliade* , liv. XXII.

tradictoire que ce qui doit être , puisse ne pas devoir être.

Si tu pouvais déranger la destinée d'une mouche , il n'y aurait nulle raison qui pût t'empêcher de faire le destin de toutes les autres mouches , de tous les autres animaux , de tous les hommes , de toute la nature ; tu te trouverais au bout du compte plus puissant que DIEU.

Des imbécilles disent : mon médecin a tiré ma tante d'une maladie mortelle, il a fait vivre ma tante dix ans de plus qu'elle ne devait vivre : d'autres qui font les capables disent : l'homme prudent fait lui-même son destin.

*Nullum numen abest si sit prudentia , sed nos
Te facimus fortuna Deam cæloque locamus.*

La fortune n'est rien ; c'est en vain qu'on l'adore.
La prudence est le Dieu qu'on doit seul implorer.

Mais souvent le prudent succombe sous sa destinée , loin de la faire ; c'est le destin qui fait les prudens.

De profonds politiques assurent que si on avait assassiné *Cromwell*, *Ludlow*, *Ireton*, & une douzaine d'autres parlementaires , huit jours avant qu'on coupât la tête à *Charles I*, ce roi aurait pu vivre encor & mourir dans son lit ; ils ont raison ; ils peuvent ajouter encor que si toute l'Angleterre avait été engloutie dans la mer , ce monarque n'aurait pas péri sur un échaffaut auprès de *Whitehall la salle blanche* : mais les choses étaient arrangées de façon que *Charles* devait avoir le cou coupé.

Le cardinal d'*Offat* était sans doute plus prudent qu'un fou des petites-maisons ; mais n'est-il pas évident que les organes du sage d'*Offat* étaient autrement faits que ceux de cet écervelé ? de même que les organes d'un renard sont différens de ceux d'une grue & d'une alouette ?

Ton médecin a sauvé ta tante ; mais certainement il

n'a pas en cela contredit l'ordre de la nature , il l'a suivi
Il est clair que ta tante ne pouvait pas s'empêcher de naître
dans une telle ville , qu'elle ne pouvait pas s'empêcher
d'avoir dans un tel tems une certaine maladie , que le
médecin ne pouvait pas être ailleurs que dans la ville où
il était , que ta tante devait l'appeller , qu'il devait lui pres-
crire les drogues qui l'ont guérie , ou qu'on a cru l'avoir
guérie , lorsque la nature était le seul médecin.

Un paysan croit qu'il a grêlé par hasard sur son champ ,
mais le philosophe fait qu'il n'y a point de hasard , & qu'il
était impossible , dans la constitution de ce monde , qu'il
ne grêlât pas ce jour-là en cet endroit.

Il y a des gens qui étant effrayés de cette vérité en accor-
dent la moitié , comme des débiteurs qui offrent moitié à
leurs créanciers , & demandent répit pour le reste. Il y a ,
disent-ils , des événemens nécessaires , & d'autres qui ne
le sont pas. Il serait plaisant qu'une partie de ce monde fût
arrangée , & que l'autre ne le fût point ; qu'une partie de
ce qui arrive dût arriver , & qu'une autre partie de ce qui
arrive ne dût pas arriver. Quand on y regarde de près ,
on voit que la doctrine contraire à celle du destin est ab-
surde ; mais il y a beaucoup de gens destinés à raisonner
mal , d'autres à ne point raisonner du tout , d'autres à per-
secuter ceux qui raisonnent.

Quelques - uns vous disent : ne croyez pas au fata-
lisme ; car alors tout vous paraissant inévitable , vous ne
travaillerez à rien , vous croupirez dans l'indifférence ,
vous n'aimerez ni les richesses , ni les honneurs , ni les
louanges ; vous ne voudrez rien acquérir , vous vous
croirez sans mérite comme sans pouvoir : aucun talent
ne sera cultivé , tout périra par l'apathie.

Ne craignez rien , messieurs , nous aurons toujours des
passions & des préjugés , puisque c'est notre destinée
d'être soumis aux préjugés & aux passions : nous saurons
bien qu'il ne dépend pas plus de nous d'avoir beaucoup
de mérite & de grands talens , que d'avoir les cheveux

bien plantés & la main belle : nous ferons convaincus qu'il ne faut tirer vanité de rien , & cependant nous aurons toujours de la vanité.

J'ai nécessairement la passion d'écrire ceci , & toi , tu as la passion de me condamner ; nous sommes tous deux également fots , également les jouets de la destinée. Ta nature est de faire du mal , la mienne est d'aimer la vérité , & de la publier malgré toi.

Le hibou qui se nourrit de souris dans sa mesure a dit au rossignol : cesse de chanter sous tes beaux ombrages , viens dans mon trou , afin que je t'y dévore ; & le rossignol a répondu : Je suis né pour chanter ici , & pour me moquer de toi.

Vous me demandez ce que deviendra la liberté ? Je ne vous entends pas. Je ne fais ce que c'est que cette liberté dont vous parlez ; il y a si long-tems que vous disputez sur sa nature , qu'assurément vous ne la connaissez pas. Si vous voulez , ou plutôt si vous pouvez examiner paisiblement avec moi ce que c'est , passez à la lettre L.

D É V O T.

L'évangile au chrétien ne dit en aucun lieu :

Sois dévot : elle dit ; sois doux , simple , équitable ;

Car d'un dévot souvent au chrétien véritable

La distance est cent fois plus grande , à mon avis ,

Que du pôle antarctique au détroit de Davis.

BOILEAU , *satyre* XI.

IL est bon de remarquer dans nos Questions , que Boileau est le seul poëte qui ait jamais fait *évangile* féminin. On ne dit point la *sainte évangile* , mais le saint

évangile. Ces inadvertences échappent aux meilleurs écrivains ; il n'y a que des pédans qui en triomphent. Il est aisé de mettre à la place :

L'évangile au chrétien ne dit en aucun lieu ;
Sois dévot ; mais il dit : sois doux , simple , équitable.

A l'égard de *Davis* , il n'y a point de détroit de *Davis* , mais un détroit de *David*. Les Anglais mettent un *s* au singulier , & c'est la source de la méprise. Car au tems de *Boileau* personne en France n'apprenait l'anglais , qui est aujourd'hui l'objet de l'étude des gens de lettres. C'est un habitant du mont Krapac qui a inspiré aux Français le goût de cette langue , & qui leur ayant fait connaître la philosophie & la poésie anglaise , a été pour cela persécuté par des Welches.

Venons à présent au mot *dévo*t , il signifie *dévo*ué , & dans le sens rigoureux du terme ; cette qualification ne devrait appartenir qu'aux moines & aux religieuses qui font des vœux. Mais comme il n'est pas plus parlé de vœux que de dévots dans l'évangile , ce titre ne doit en effet appartenir à personne. Tout le monde doit être également juste. Un homme qui se dit dévot ressemble à un roturier qui se dit marquis ; il s'arroe une qualité qu'il n'a pas. Il croit valoir mieux que son prochain. On pardonne cette sottise à des femmes ; leur faiblesse & leur frivolité les rendent excusables ; les pauvres créatures passent d'un amant à un directeur avec bonne foi ; mais on ne pardonne pas aux fripons qui les dirigent , qui abusent de leur ignorance , qui fondent le trône de leur orgueil sur la crédulité du sexe. Ils se forment un petit serrail mystique , composé de sept ou huit vieilles beautés , subjuguées par le poids de leur désœuvrement ; & presque toujours ces sujettes paient des tributs à leur nouveau maître. Point de jeune femme sans amant : point de vieilles dévotes sans un

directeur. Oh ! que les Orientaux sont plus sensés que nous ! Jamais un pacha n'a dit : nous soupâmes hier avec l'aga des janissaires qui est l'amant de ma sœur , & le vicaire de la mosquée, qui est le directeur de ma femme.

D I C T I O N N A I R E .

LA méthode des dictionnaires inconnue à l'antiquité , est d'une utilité qu'on ne peut contester ; & l'Encyclopédie imaginée par Mrs. d'Alembert & Diderot , achevée par eux & par leurs associés avec tant de succès malgré ses défauts , en est un assez bon témoignage. Ce qu'on y trouve à l'article *Dictionnaire* doit suffire ; il est fait de main de maître.

Je ne veux parler ici que d'une nouvelle espèce de dictionnaires historiques qui renferment des mensonges & des satyres par ordre alphabétique ; tel est le *Dictionnaire historique, littéraire & critique, contenant une idée abrégée de la vie des hommes illustres en tout genre* , & imprimé en 1758 en six volumes 8°. sans nom d'auteur.

Les compilateurs de cet ouvrage commencent par déclarer qu'il a été entrepris *sur les avis de l'auteur de la gazette ecclésiastique, écrivain redoutable*, disent-ils, dont la flèche déjà comparée à celle de Jonathas , n'est jamais retournée en arrière , & est toujours teinte du sang des morts, du carnage des plus vaillans : *A sanguine intersectorum, ab adipe fortium sagitta Jonathæ nunquam rediit retrorsum.*

On conviendra sans peine que Jonathas fils de Saül , tué à la bataille de Gelboé , a un rapport immédiat avec un convulsionnaire de Paris qui barbouillait

les nouvelles ecclésiastiques dans un grenier en 1758.

L'auteur de cette préface y parle du grand *Colbert*. On croit d'abord que c'est du ministre d'état qui a rendu de si grands services à la France ; point du tout, c'est d'un évêque de Montpellier. Il se plaint qu'un autre dictionnaire n'ait pas assez loué le célèbre abbé d'*Asfeld*, l'illustre *Bourfier*, le fameux *Gennes*, l'immortel *la Borde*, & qu'on n'ait pas dit assez d'injures à l'archevêque de Sens *Languet*, & à un nommé *Fillot*, tous gens connus, à ce qu'il prétend, des colonnes d'Hercule à la mer glaciale. Il promet qu'il sera *vis*, *fort* & *piquant par principe de religion* ; qu'il rendra son visage plus ferme que le visage de ses ennemis, & son front plus dur que leur front, selon la parole d'*Ezéchiel*.

Il déclare qu'il a mis à contribution tous les journaux & tous les ana, & il finit par espérer que le ciel répandra ses bénédictions sur son travail.

Dans ces espèces de dictionnaires qui ne sont que des ouvrages de parti, on trouve rarement ce qu'on cherche, & souvent ce qu'on ne cherche pas. Au mot *Adonis*, par exemple, on apprend que *Vénus* fut amoureuse de lui ; mais pas un mot du culte d'*Adonis*, ou *Adonai* chez les Phéniciens ; rien sur ces fêtes si antiques & si célèbres, sur les lamentations suivies de réjouissances qui étaient des allégories manifestes, ainsi que les fêtes de *Cérès*, celles d'*Isis* & tous les mystères de l'antiquité. Mais en récompense on trouve la religieuse *Adkichomia* qui traduit en vers les psaumes de *David* au seizième siècle, & *Adkichomius* qui était apparemment son parent, & qui fit la *Vie de JESUS-CHRIST* en bas-allemand.

On peut bien penser que tous ceux de la faction dont était le rédacteur sont accablés de louanges, & les autres d'injures. L'auteur, ou la petite horde d'auteurs qui ont broché ce vocabulaire d'inepties, dit de *Nicolas Boindin*, procureur-général des trésoriers de

France, de l'académie des belles-lettres, qu'il était poète & athée.

Ce magistrat n'a pourtant jamais fait imprimer de vers ; & n'a rien écrit sur la métaphysique ni sur la religion.

Il ajoute que *Boindin* sera mis par la postérité au rang des *Vanini*, des *Spinosa* & des *Hobbes*. Il ignore qu'*Hobbes* n'a jamais professé l'athéisme, qu'il a seulement soumis la religion à la puissance souveraine, qu'il appelle le *Léviathan*. Il ignore que *Vanini* ne fut point athée. Que le mot d'*athée* même ne se trouve pas dans l'arrêt qui le condamna ; qu'il fut accusé d'impiété pour s'être élevé fortement contre la philosophie d'*Aristote*, & pour avoir disputé aigrement & sans retenue contre un conseiller au parlement de Toulouse nommé *Francon* ou *Franconi*, qui eut le crédit de le faire brûler, parce qu'on fait brûler qui on veut, témoin la *Pucelle d'Orléans*, *Michel Servet*, le conseiller *Du bourg*, la maréchale d'*Ancre*, *Urbain Grandier*, *Morin* & les livres des jansénistes. Voyez d'ailleurs l'apologie de *Vanini* par le savant *La Crose* ; & à l'article *Athéisme*.

Le vocabuliste traite *Boindin* de scélérat ; ses parens voulaient attaquer en justice & faire punir un auteur qui mérite si bien le nom qu'il ose donner à un magistrat, à un savant estimable. Mais le calomniateur se cachait sous un nom supposé comme la plupart des libellistes.

Immédiatement après avoir parlé si indignement d'un homme respectable pour lui, il le regarde comme un témoin irréfragable, parce que *Boindin* dont la mauvaise humeur était connue, a laissé un mémoire très-mal fait & très-téméraire, dans lequel il accuse *La Motte* le plus honnête homme du monde, un géomètre & un marchand quincaillier d'avoir fait les vers infames qui firent condamner *Jean-Baptiste Rousseau*. Enfin, dans la liste des ouvrages de *Boindin*, il omet exprès ses

excellentes dissertations imprimées dans le *Recueil de l'académie des belles-lettres*, dont il était un membre très-distingué.

L'article *Fontenelle* n'est qu'une satire de cet ingénieux & savant académicien dont l'Europe littéraire estime la science & les talens. L'auteur a l'impudence de dire que *son Histoire des oracles ne fait pas honneur à sa religion*. Si Vandale auteur de l'*Histoire des oracles*, & son rédacteur Fontenelle avaient vécu du tems des Grecs & de la république romaine, on pourrait dire avec raison, qu'ils étaient plutôt de bons philosophes que de bons payens; mais, en bonne foi, quel tort font-ils à la religion chrétienne en faisant voir que les prêtres payens étaient des fripons? Ne voit-on pas que les auteurs de ce libelle intitulé *Dictionnaire*, plaident leur propre cause? *Jam. proximus ardet Ucalegon*. Mais serait-ce insulter à la religion chrétienne que de prouver la friponnerie des convulsionnaires? Le gouvernement a fait plus; il les a punis sans être accusé d'irrégion.

Le libelliste ajoute, qu'il soupçonne *Fontenelle* de n'avoir rempli ses devoirs de chrétien que par mépris pour le christianisme même. C'est une étrange démençe dans ces fanatiques de crier toujours qu'un philosophe ne peut être chrétien; il faudrait les excommunier & les punir pour cela seul: car c'est assurément vouloir détruire le christianisme, que d'assurer qu'il est impossible de bien raisonner & de croire une religion si raisonnable & si sainte.

Des-Ivetaux précepteur de *Louis XIII*, est accusé d'avoir vécu & d'être mort sans religion. Il semble que les compilateurs n'en aient aucune, ou du moins qu'en violant tous les préceptes de la véritable, ils cherchent partout des complices.

Le galant homme auteur de ces articles, se complait à rapporter tous les mauvais vers contre l'académie française, & des anecdotes aussi ridicules que fausses.

C'est apparemment encor par zèle de religion.

Je ne dois pas perdre une occasion de réfuter le conte absurde qui a tant couru, & qu'il répète fort mal-à-propos à l'article de l'abbé *Gédouin*, sur lequel il se fait un plaisir de tomber, parce qu'il avait été jésuite dans sa jeunesse; faiblesse passagère dont je l'ai vu se repentir toute sa vie.

Le dévot & scandaleux rédacteur du dictionnaire, prétend que l'abbé *Gédouin* coucha avec la célèbre *Ninon l'Enclos*, le jour même quelle eut quatre-vingts ans accomplis. Ce n'était pas assurément à un prêtre de conter cette aventure dans un prétendu *Dictionnaire des hommes illustres*. Une telle sottise n'est nullement vraisemblable; & je puis certifier que rien n'est plus faux. On mettait autrefois cette anecdote sur le compte de l'abbé de *Châteauneuf*, qui n'était pas difficile en amour, & qui, disait-on, avait eu les faveurs de *Ninon* âgée de soixante ans, ou plutôt lui avait donné les siennes. J'ai beaucoup vu dans mon enfance l'abbé de *Gédouin*, l'abbé de *Châteauneuf* & M^{lle}. *l'Enclos*; je puis assurer qu'à l'âge de quatre-vingts ans son visage portait les marques les plus hideuses de la vieillesse; que son corps en avait toutes les infirmités, & qu'elle avait dans l'esprit les maximes d'un philosophe austère.

A l'article *Deshoulières*, le rédacteur prétend que c'est elle qui est désignée sous le nom de *précieuse* dans la satire de *Boileau* contre les femmes. Jamais personne n'eut moins ce défaut que madame *Deshoulières*; elle passa toujours pour la femme du meilleur commerce; elle était très-simple & très-agréable dans la conversation.

L'article *La Motte* est plein d'injures atroces contre cet académicien; homme très-aimable, poète-philosophe, qui a fait des ouvrages estimables dans tous les genres. Enfin l'auteur, pour vendre son livre en six volumes, en a fait un libelle diffamatoire.

Son héros est *Carré de Montgeron* qui présenta au roi

un recueil des miracles opérés par les convulsionnaires dans le cimetière de St. Médard ; & son héros était un sot qui est mort fou.

L'intérêt du public , de la littérature & de la raison , exigeait qu'on livrât à l'indignation publique ces libellistes à qui l'avidité d'un gain sordide pourrait susciter des imitateurs ; d'autant plus que rien n'est si aisé que de copier des livres par ordre alphabétique , & d'y ajouter des platitudes , des calomnies & des injures.

EXTRAIT DES RÉFLEXIONS D'UN ACADEMICIEN ,
SUR LE DICTIONNAIRE DE L'ACADEMIE.

J'aurais voulu rapporter l'étymologie naturelle & incontestable de chaque mot , comparer l'emploi , les diverses significations , l'énergie de ce mot avec l'emploi , les acceptions diverses , la force ou la faiblesse du terme qui répond à ce mot dans les langues étrangères ; enfin , citer les meilleurs auteurs qui ont fait usage de ce mot ; faire voir le plus ou moins d'étendue qu'ils lui ont donné , remarquer s'il est plus propre à la poésie qu'à la prose.

Par exemple , j'observois que l'*inclémence* des airs est ridicule dans une histoire , parce que ce terme d'*inclémence* a son origine dans la colère du ciel qu'on suppose manifestée par l'intempérie , les dérangemens , les rigueurs des saisons , la violence du froid , la corruption de l'air , les tempêtes , les orages , les vapeurs pestilentiellelles , &c. Ainsi donc *inclémence* étant une métaphore , est consacrée à la poésie.

Je donnois au mot *impuissance* toutes les acceptions qu'il reçoit. Je faisois voir dans quelle faute est tombé un historien qui parle de l'impuissance du roi *Alphonse* , en n'exprimant pas si c'était celle de résister à son frère , ou celle dont sa femme l'accusait.

Je tâchois de faire voir que les épithètes *irrésistible* , *incurable* , exigeaient un grand ménagement. Le premier

qui a dit , *l'impulsion irrésistible du génie* , a très-bien rencontré , parce qu'en effet il s'agissait d'un grand génie qui s'était livré à son talent malgré tous les obstacles. Les imitateurs qui ont employé cette expression pour des hommes médiocres , sont des plagiaires qui ne savent pas placer ce qu'ils dérobent.

Le mot *incurable* n'a été encor enchassé dans un vers que par l'industriel Racine.

D'un incurable amour remède impuissans.

Voilà ce que Boileau appelle *des mots trouvés*.

Dès qu'un homme de génie a fait un usage nouveau d'un terme de la langue , les copistes ne manquent pas d'employer cette même expression mal-à-propos en vingt endroits , & n'en font jamais honneur à l'inventeur.

Je ne crois pas qu'il y ait un seul de ces mots trouvés , une seule expression neuve de génie dans aucun auteur tragique depuis *Racine*, excepté ces années dernières. Ce sont pour l'ordinaire des termes lâches , oiseux , rebatus , si mal mis en place qu'il en résulte un style barbare ; & à la honte de la nation , ces ouvrages visigots & vandales , furent quelque-tems prônés , célébrés , admirés dans les journaux , dans les mercures surtout quand ils furent protégés par je ne fais quelle dame qui ne s'y connaissait point du tout. On en est revenu aujourd'hui ; & à un ou deux près , ils sont pour jamais anéantis.

Je ne prétendais pas faire toutes ces réflexions , mais mettre le lecteur en état de les faire.

Je faisais voir à la lettre E que nos *e* muets qui nous sont reprochés par un Italien , sont précisément ce qui forme la délicieuse harmonie de notre langue. *Empire* , *couronne* , *diadème* , *épouvantable* , *sensible* ; cet *e* muet qu'on fait sentir , sans l'articuler , laisse dans l'oreille un son mélodieux , comme celui d'un timbre qui résonne

encor quand il n'est plus frappé. C'est ce que nous avons déjà répondu à un Italien homme de lettres , qui était venu à Paris pour enseigner sa langue , & qui ne devait pas y décrier la nôtre.

Il ne sentait pas la beauté & la nécessité de nos rimes féminines ; elles ne font que des *e* muets. Cet entrelassement de rimes masculines & féminines fait le charme de nos vers.

De semblables observations sur l'alphabet & sur les mots , auraient pu être de quelque utilité ; mais l'ouvrage eût été trop long.

DIEU. DIEUX

SECTION PREMIÈRE.

JE crains toujours de me tromper ; mais tous les monumens me font voir avec évidence que les anciens peuples policés reconnaissaient un DIEU suprême. Il n'y a pas un seul livre , une médaille , un bas relief , une inscription où il soit parlé de *Junon* , de *Minerve* , de *Neptune* , de *Mars* & des autres dieux , comme d'un Etre formateur , souverain de toute la nature. Au contraire , les plus anciens livres profanes que nous ayons , *Hésiode* & *Homère* , représentent leur *Zeus* comme seul lançant la foudre , comme seul maître des dieux & des hommes ; il punit même les autres dieux ; il attache *Junon* à une chaîne , il chasse *Apollon* du ciel.

L'ancienne religion des bracmanes , la première qui admit des créatures célestes , la première qui parla de leur rebellion , s'explique d'une manière sublime sur l'unité & la puissance de DIEU , comme nous l'avons vu à l'article *Ange*.

Les Chinois , tout anciens qu'ils sont , ne viennent qu'après les Indiens ; ils ont reconnu un seul DIEU de tems immémorial , point de dieux subalternes , point de génies ou démons médiateurs entre DIEU & les hommes , point d'oracles , point de dogmes abstraits , point de disputes théologiques chez les lettrés ; l'empereur fut toujours le premier pontife , la religion fut toujours auguste & simple : c'est ainsi que ce vaste empire , quoique subjugué deux fois , s'est toujours conservé dans son intégrité , qu'il a soumis ses vainqueurs à ses loix , & que malgré les crimes & les malheurs attachés à la race humaine , il est encor l'état le plus florissant de la terre.

Les mages de Caldée , les Sabéens ne reconnaissaient qu'un seul DIEU suprême , & l'adoraient dans les étoiles qui sont son ouvrage.

Les Persans l'adoraient dans le soleil. La sphère posée sur le frontispice du temple de Memphis , était l'emblème d'un DIEU unique & parfait , nommé *Knef* par les Egyptiens.

Le titre de *Deus optimus maximus* , n'a jamais été donné par les Romains qu'au seul Jupiter , *Hominum sator atque Deorum*. On ne peut trop répéter cette grande vérité que nous indiquons ailleurs. (a).

Cette adoration d'un DIEU suprême est confirmée depuis *Romulus* jusqu'à la destruction entière de l'empire , & à celle de sa religion. Malgré toutes les folies du peuple qui vénérât des dieux secondaires & ridicules , & malgré les épicuriens qui au fond n'en reconnaissaient aucun , il est avéré que les magistrats & les sages adorèrent dans tous les tems un DIEU souverain.

Dans le grand nombre de témoignages qui nous restent

(a) Le prétendu *Jupiter* né en Crète , n'était qu'une fable historique ou poétique , comme celles des autres dieux. *Jovis* ,

depuis *Jupiter* , était la traduction du mot grec *Zeus* ; & *Zeus* était la traduction du mot phénicien *Jeova*.

tent de cette vérité , je choisirai d'abord celui de *Maxime* de Tyr qui florissait sous les *Antonins* , ces modèles de la vraie piété , puisqu'ils l'étaient de l'humanité. Voici ses paroles dans son discours intitulé , *De DIEU selon platon*. Le lecteur qui veut s'instruire est prié de les bien peser.

Les hommes ont eu la faiblesse de donner à DIEU une figure humaine , parce qu'ils n'avaient rien vu au-dessus de l'homme. Mais il est ridicule de s'imaginer avec Homère , que Jupiter , ou la suprême Divinité , a les sourcils noirs & les cheveux d'or , & qu'il ne peut les secouer sans ébranler le ciel.

Quand on interroge les hommes sur la nature de la Divinité , toutes leurs réponses sont différentes. Cependant , au milieu de cette prodigieuse variété d'opinions , vous trouverez un même sentiment par toute la terre , c'est qu'il n'y a qu'un seul DIEU qui est le père de tous , &c.

Que deviendront après cet aveu formel & après les discours immortels des *Cicérons* , des *Antonins* , des *Epictètes* , que deviendront , dis-je , les déclamations que tant de pédans ignorans répètent encor aujourd'hui ? A quoi serviront ces éternels reproches d'un polytéisme grossier & d'une idolâtrie puérile , qu'à nous convaincre que ceux qui les font n'ont pas la plus légère connaissance de la saine antiquité ? Ils ont pris les rêveries d'*Homère* pour la doctrine des sages.

Faut-il un témoignage encor plus fort & plus expressif ? vous le trouverez dans la lettre de *Maxime* de Madaure à *St. Augustin* ; tous deux étaient philosophes & orateurs ; du moins ils s'en piquaient , ils s'écrivaient librement ; ils étaient amis autant que peuvent l'être un homme de l'ancienne religion & un de la nouvelle.

Lisez la lettre de *Maxime* de Madaure , & la réponse de l'évêque d'Hippone.

LETTRE DE MAXIME DE MADAURE.

« Or qu'il y ait un DIEU souverain qui soit sans commencement, & qui sans avoir rien engendré de semblable à lui, soit néanmoins le père & le formateur de toutes choses, quel homme est assez grossier, assez stupide pour en douter ? C'est celui dont nous adorons sous des noms divers l'éternelle puissance, répandue dans toutes les parties du monde ; ainsi honorant séparément par diverses sortes de cultes, ce qui est comme ses divers membres, nous l'adorons tout entier. . . . qu'ils vous conservent ces dieux *subalternes*, sous le nom desquels, & par lesquels tout autant de mortels que nous sommes sur la terre, nous adorons le *Père commun des dieux & des hommes*, par différentes sortes de cultes, à la vérité, mais qui s'accordent tous dans leur variété même, & ne tendent qu'à la même fin. »

Qui écrivait cette lettre ? Un Numide, un homme du pays d'Alger.

RÉPONSE D'AUGUSTIN.

« Il y a dans votre place publique deux statues de *Mars*, nud dans l'une & armé dans l'autre, & tout auprès la figure d'un homme qui avec trois doigts qu'il avance vers *Mars*, tient en bride cette divinité dangereuse à toute la ville. Sur ce que vous me dites que de pareils dieux sont comme les membres du seul véritable DIEU, je vous avertis avec toute la liberté que vous me donnez, de ne pas tomber dans de pareils sacrilèges, car ce seul DIEU dont vous parlez, est sans doute celui qui est reconnu de tout le monde, & sur lequel les ignorans conviennent avec les savans, comme quelques anciens ont dit.

» Or , direz-vous que celui dont la force , pour ne
» pas dire la cruauté , est réprimée par un homme
» mort soit un membre de celui-là ? Il me serait aisé
» de vous pousser sur ce sujet ; car vous voyez bien ce
» qu'on pourrait dire sur cela ; mais je me retiens de
» peur que vous ne disiez que ce sont les armes de la
» rhétorique que j'emploie contre vous plutôt que celles
» de la vérité. » (a)

Nous ne savons pas ce que signifiaient ces deux statues dont il ne reste aucun vestige ; mais toutes les statues dont Rome était remplie , le Panthéon & tous les temples consacrés à tous les dieux subalternes , & même aux douze grands dieux , n'empêchèrent jamais que *Deus optimus maximus*, DIEU très-bon & très-grand , ne fût reconnu dans tout l'empire.

Le malheur des Romains était donc d'avoir ignoré la loi mosaïque , & ensuite d'ignorer la loi des disciples de notre Sauveur JESUS-CHRIST , de n'avoir pas eu la foi , d'avoir mêlé au culte d'un DIEU suprême le culte de *Mars* , de *Vénus* , de *Minerve* , d'*Apollon* qui n'existaient pas , & d'avoir conservé cette religion jusqu'au tems des *Théodoses*. Heureusement les Gots , les Huns , les Vandales , les Hérules , les Lombards , les Francs qui détruisirent cet empire , se soumirent à la vérité , & jouirent d'un bonheur qui fut refusé aux *Scipions* , aux *Catons* , aux *Metellus* , aux *Emiles* , aux *Cicerons* , aux *Varrons* , aux *Virgiles* & aux *Horaces*. (Voyez l'article *Idolâtrie*.)

Tous ces grands hommes ont ignoré JESUS-CHRIST qu'ils ne pouvaient connaître ; mais ils n'ont point adoré le diable, comme le répètent tous les jours tant de pédants. Comment auraient-ils adoré le diable puisqu'ils n'en avaient jamais entendu parler ?

(a) Traduct. de *Dubois* , précepteur du dernier duc de *Guise*.

D'UNE CALOMNIE DE WARBURTON CONTRE CICERON , AU SUJET D'UN DIEU SUPRÊME.

Warburton a calomnié *Cicéron* & l'ancienne Rome , (a) ainsi que ses contemporains. Il suppose hardiment que *Cicéron* a prononcé ces paroles dans son oraison pour *Flaccus* : IL EST INDIGNE DE LA MAJESTÉ DE L'EMPIRE D'ADORER UN SEUL DIEU. *Majestatem imperii non decuit ut unus tantum DEUS colatur.*

Qui le croirait ? il n'y a pas un mot de cela dans l'oraison pour *Flaccus* , ni dans aucun ouvrage de *Cicéron*. Il s'agit de quelques vexations dont on accusait *Flaccus* , qui avait exercé la prêture dans l'Asie mineure. Il était secrètement poursuivi par les Juifs , dont Rome était alors inondée ; car ils avaient obtenu à force d'argent des privilèges à Rome , dans le tems même que *Pompée* après *Crassus* ayant pris Jérusalem , avait fait pendre leur roitelet *Alexandre* fils d'*Aristobule*. *Flaccus* avait défendu qu'on fit passer des espèces d'or & d'argent à Jérusalem , parce que ces monnoies en revenaient altérées & que le commerce en souffrait ; il avait fait saisir l'or qu'on y portait en fraude. Cet or , dit *Cicéron* , est encor dans le trésor ; *Flaccus* s'est conduit avec autant de désintéressement que *Pompée*.

Ensuite *Cicéron* avec son ironie ordinaire prononce ces paroles. « Chaque pays a sa religion , nous avons » la nôtre. Lorsque Jérusalem était encor libre , & que » les Juifs étaient en paix , ces Juifs n'avaient pas moins » en horreur la splendeur de cet empire , la dignité » du nom romain , les institutions de nos ancêtres. Aujourd'hui cette nation a fait voir plus que jamais par » la force de ses armes ce qu'elle doit penser de l'empire

(a) Préface de la II partie du *Moyse* , p. 19.
tome II de la légation de

» romain. Elle nous a montré par sa valeur combien elle
» est chère aux dieux immortels ; elle nous l'a prouvé
» en étant vaincue , dispersée , tributaire. »

Stantibus Hierosolimis , pacatisque Judæis , tamen istorum religio sacrorum à splendore hujus imperii , gravitate nominis nostri , majorum institutis abhorrebat : nunc verò hoc magis , quid illa gens , quid de imperio nostro sentiret , ostendit armis : quam cara Diis immortalibus esset , docuit , quòd est victa , quòd elocata , quòd servata.

Il est donc très-faux que jamais ni Ciceron , ni aucun Romain ait dit , qu'il ne convenait pas à la majesté de l'empire de reconnaître un DIEU suprême. Leur Jupiter ce Zeus des Grecs , ce Jehova des Phéniciens , fut toujours regardé comme le maître des dieux secondaires. On ne peut trop inculquer cette grande vérité.

LES ROMAINS ONT-ILS PRIS TOUS LEURS DIEUX DES GRECS ?

Les Romains n'auraient-ils pas eu plusieurs dieux qu'ils ne tenaient pas des Grecs ?

Par exemple , ils ne pouvaient avoir été plagiaires en adorant *Cælum* , quand les Grecs adoraient *Ouranon* ; en s'adressant à *Saturnus* & à *Tellus* quand les Grecs s'adressaient à *Gé* & à *Cronos*.

Ils appelaient *Cérès* celle que les Grecs nommaient *Deo* & *Demeter*.

Leur Neptune était *Poseidon* ; leur Vénus était *Aphrodite* ; leur Junon s'appelait en grec *Era* ; leur Proserpine *Coré* ; enfin , leur favori Mars , *Arès* ; & leur favorite Bellone *Enio*. Il n'y a pas là un nom qui se ressemble.

Les beaux esprits grecs & romains s'étaient-ils rencontrés , ou les uns avaient-ils pris des autres , la chose dont ils déguisaient le nom ?

Il est assez naturel que les Romains , sans consulter

les Grecs , se soient faits des dieux du ciel , du tems , d'un être qui préside à la guerre , à la génération , aux moissons , sans aller demander des dieux de la Grèce , comme ensuite ils allèrent leur demander des loix. Quand vous trouvez un nom qui ne ressemble à rien , il paraît juste de le croire originaire du pays.

Mais *Jupiter* le maître de tous les dieux , n'est-il pas un mot appartenant à toutes les nations , depuis l'Euphrate jusqu'au Tibre ? C'était *Jov* , *Jovis* chez les premiers Romains , *Zeus* chez les Grecs , *Jehova* chez les Phéniciens , les Syriens , les Egyptiens.

Cette ressemblance ne paraît-elle pas servir à confirmer que tous ces peuples avaient la connaissance de l'Etre suprême ? connaissance confuse à la vérité ; mais quel homme peut l'avoir distincte ?

SECTION SECONDE.

Examen de Spinoza.

Spinoza ne put s'empêcher d'admettre une intelligence agissante dans la matière , & faisant un tout avec elle.

Je dois conclure , dit-il , (a) *que l'être absolu n'est ni pensée , ni étendue exclusivement l'un de l'autre , mais que l'étendue & la pensée sont les attributs nécessaires de l'être absolu.*

C'est en quoi il paraît différer de tous les athées de l'antiquité , *Ocellus Lucanus* , *Héraclite* , *Démocrite* , *Leucipe* , *Straton* , *Epicure* , *Pythagore* , *Diagore* , *Zénon d'Elée* , *Anaximandre* & tant d'autres. Il en diffère surtout par sa méthode qu'il avait entièrement puisée dans la lecture de *Descartes* , dont il a imité jusqu'au style.

(a) Page 13 édition de *Foppens*.

Ce qui étonnera surtout la foule de ceux qui crient *Spinoza*, (a) *Spinoza*, & qui ne l'ont jamais lu, c'est sa déclaration suivante. Il ne l'a pas fait pour éblouir les hommes, pour appaiser des théologiens, pour se donner des protecteurs, pour désarmer un parti; il parle en philosophe sans se nommer, sans s'afficher; il s'exprime en latin pour être entendu d'un très-petit nombre. Voici sa profession de foi.

PROFESSION DE FOI DE SPINOSA.

« Si je conclusais aussi que l'idée de DIEU comprise
» sous celle de l'infinité de l'univers, (b) me dispense
» de l'obéissance, de l'amour & du culte, je ferais en-
» cor un plus pernicieux usage de ma raison; car il m'est
» évident que les loix que j'ai reçues, non par le rap-
» port ou l'entremise des autres hommes, mais immé-
» diatement de lui, sont celles que la lumière natu-
» relle me fait connaître pour véritables guides d'une
» conduite raisonnable. Si je manquais d'obéissance à cet
» égard, je pécherais non-seulement contre le principe
» de mon être & contre la société de mes pareils, mais
» contre moi-même, en me privant du plus solide avan-
» tage de mon existence. Il est vrai que cette obéissance
» ne m'engage qu'aux devoirs de mon état, & qu'elle
» me fait envisager tout le reste comme des pratiques
» frivoles, inventées superstitieusement, ou par l'u-
» tilité de ceux qui les ont instituées.

» A l'égard de l'amour de DIEU, loin que cette idée
» le puisse affaiblir, j'estime qu'aucun autre n'est plus
» propre à l'augmenter, puisqu'elle me fait connaître
» que DIEU est intime à mon être; qu'il me donne
» l'existence & toutes mes propriétés; mais qu'il me
» les donne libéralement sans reproche, sans intérêt,

(a) *Spinoza* dit qu'il aime DIEU. (b) Page 44.

» sans m'affujettir à autre chose qu'à ma propre nature.
 » Elle bannit la crainte, l'inquiétude, la défiance, &
 » tous les défauts d'un amour vulgaire ou intéressé. Elle
 » me fait sentir que c'est un bien que je ne puis perdre,
 » & que je possède d'autant mieux que je le connais &
 » que je l'aime. »

Est-ce le vertueux & tendre *Fénélon*, est-ce *Spinoza* qui a écrit ces pensées ? Comment deux hommes si opposés l'un à l'autre ont-ils pu se rencontrer dans l'idée d'aimer DIEU pour lui-même, avec des notions de DIEU si différentes ? (Voyez *Amour de DIEU*.)

Il le faut avouer ; ils allaient tous deux au même but , l'un en chrétien , l'autre en homme qui avait le malheur de ne le pas être. Le saint archevêque en philosophe persuadé que DIEU est distingué de la nature, l'autre en disciple très-égaré de *Descartes* , qui s'imaginait que DIEU est la nature entière.

Le premier était orthodoxe ; le second se trompait , j'en dois convenir : mais tous deux étaient dans la bonne foi ; tous deux estimables dans leur sincérité comme dans leurs mœurs douces & simples ; quoiqu'il n'y ait eu d'ailleurs nul rapport entre l'imitateur de l'*Odyssée* & un cartésien sec , hérissé d'argumens ; entre un très-bel esprit de la cour de *Louis XIV*, revêtu de ce qu'on nomme une *grande dignité*, & un pauvre Juif déjà-dâsé , vivant avec trois cents florins de rente (a) dans l'obscurité la plus profonde.

S'il est entr'eux quelque ressemblance , c'est que *Fénélon* fut accusé devant le sanhédrin de la nouvelle loi , & l'autre devant une synagogue sans pouvoir comme sans raison ; mais l'un se foudroya & l'autre se révolta.

(a) On vit après sa mort , par ses comptes , qu'il n'avait quelquefois dépensé que quatre sous & demi en un jour pour sa nourriture. Ce n'est pas-là un repas de moines assemblés en chapitre.

DU FONDEMENT DE LA PHILOSOPHIE DE SPINOSA.

Le grand dialecticien *Bayle* a réfuté *Spinoza*. (a) Ce système n'est donc pas démontré comme une proposition d'*Euclide*. S'il l'était, on ne saurait le combattre. Il est donc au moins obscur.

J'ai toujours eu quelque soupçon que *Spinoza* avec sa substance universelle, ses modes & ses accidens, avait entendu autre chose que ce que *Bayle* entend; & que par conséquent *Bayle* peut avoir eu raison, sans avoir confondu *Spinoza*. J'ai toujours cru surtout que *Spinoza* ne s'entendait pas souvent lui-même, & que c'est la principale raison pour laquelle on ne l'a pas entendu.

Il me semble qu'on pourrait battre les remparts du spinosisme par un côté que *Bayle* a négligé. *Spinoza* pense qu'il ne peut exister qu'une seule substance; (b) & il paraît partout son livre qu'il se fonde sur la méprise de Descartes que tout est plein. Or, il est aussi faux que tout soit plein, qu'il est faux que tout soit vide. Il est démontré aujourd'hui que le mouvement est aussi impossible dans le plein absolu, qu'il est impossible que dans une balance égale un poids de deux livres élève un poids de quatre.

Or si tous les mouvemens exigent absolument des espaces vides, que deviendra la substance unique de *Spinoza*? Comment la substance d'une étoile entre laquelle & nous est une espace vide si immense, sera-t-elle précisément la substance de notre terre, la substance de moi-même, (c) la substance d'une mouche mangée par une araignée?

(a) Voyez l'article *Spinoza*, Dictionnaire de *Bayle*.

(b) *Spinoza* croit que DIEU est tout, & qu'il n'y a qu'une seule substance.

(c) Ce qui fait que *Bayle*

n'a pas pressé cet argument, c'est qu'il n'était pas instruit des démonstrations de *Newton*, de *Keil*, de *Grégori*, de *Halley*, que le vide est nécessaire pour le mouvement.

Je me trompe peut-être ; mais je n'ai jamais conçu comment *Spinoza* admettant une substance infinie dont la pensée & la matière sont les deux modalités , admettant la substance qu'il appelle *Dieu* , & dont tout ce que nous voyons est mode ou accident , a pu cependant rejeter les causes finales ? Si cet être infini , universel , pense , comment n'aurait-il pas des desseins ? s'il a des desseins , comment n'aurait-il pas une volonté ? Nous sommes , dit *Spinoza* , des modes de cet Être absolu , nécessaire , infini. Je dis à *Spinoza* , nous avons des desseins , nous qui ne sommes que des modes ; donc cet Être infini , nécessaire , absolu ne peut en être privé ; donc il a volonté , desseins , puissance.

Je fais bien que plusieurs philosophes , & surtout *Lucrèce* , ont nié les causes finales ; (a) & je fais que *Lucrèce* , quoique peu châtié , est un très-grand poète dans ses descriptions & dans sa morale ; mais en philosophie il me paraît , je l'avoue , fort au-dessous d'un portier de collège & d'un bedaut de paroisse. Affirmer que ni l'œil n'est fait pour voir , ni l'oreille pour entendre , ni l'estomac pour digérer , n'est-ce pas là la plus énorme absurdité , la plus révoltante folie qui soit jamais tombée dans l'esprit humain ? Tout douteur que je suis , cette démençe me paraît évidente , & je le dis.

Pour moi je ne vois dans la nature comme dans les arts , que des causes finales ; & je crois un pommier fait pour porter des pommes comme je crois une montre faite pour marquer l'heure.

Je dois avertir ici que si *Spinoza* dans plusieurs endroits de ses ouvrages se moque des causes finales , il les reconnaît plus expressément que personne dans sa première partie de l'*Être en général & en particulier*.

Voici ses paroles.

(a) Causes finales.

« Qu'il me soit permis de m'arrêter ici quelque instant , (a) pour admirer la merveille dispensation de la nature , laquelle ayant enrichi la constitution de l'homme de tous les ressorts nécessaires pour prolonger jusqu'à certain terme la durée de sa fragile existence , & pour animer la connaissance qu'il a de lui-même par celle d'une infinité de choses éloignées , semble avoir exprès négligé de lui donner des moyens pour bien connaître celle dont il est obligé de faire un usage plus ordinaire , & même les individus de sa propre espèce. Cependant , à le bien prendre , c'est moins l'effet d'un refus que celui d'une extrême libéralité ; puisque s'il y avait quelque être intelligent qui en pût pénétrer un autre contre son gré , il jouirait d'un tel avantage au-dessus de lui , que par cela même il serait exclu de sa société , au lieu que dans l'état présent , chaque individu jouissant de lui-même avec une pleine indépendance , ne sa communique qu'autant qu'il lui convient. »

Que conclurai-je de là ? que *Spinoza* se contredisait souvent , (b) qu'il n'avait pas toujours des idées nettes , que dans le grand naufrage des systèmes il se sauvait tantôt sur une planche , tantôt sur une autre ; qu'il ressemblait par cette faiblesse à *Mallebranche* , à *Arnaud* , à *Bossuet* , à *Claude* , qui se sont contredits quelquefois dans leurs disputes ; qu'il était comme tant de métaphysiciens & de théologiens. Je conclurai que je dois me défier à plus forte raison de toutes mes idées en métaphysique , que je suis un animal très-faible , marchant sur des sables mouvans qui se dérobent continuellement sous moi , & qu'il n'y a peut-être rien de si fou que de croire avoir toujours raison.

(a) Causes finales admises par *Spinoza* , pag. 14.

(b) *Spinoza* se contredit.

Vous êtes très - confus , *Baruc* (a) *Spinoza* ; mais êtes-vous aussi dangereux qu'on le dit ? je soutiens que non ; & ma raison , c'est que vous êtes confus , que vous avez écrit en mauvais latin , & qu'il n'y pas dix personnes en Europe qui vous lisent d'un bout à l'autre , quoiqu'on vous ait traduit en français. Quel est l'auteur dangereux ? c'est celui qui est lu par les oisifs de la cour & par les dames.

SECTION TROISIÈME.

Du Système de la nature.

L'auteur du *Système de la nature* a eu l'avantage de se faire lire des savans , des ignorans , des femmes ; il a donc dans le style des mérites que n'avait pas *Spinoza*. Souvent de la clarté , quelquefois de l'éloquence , quoi qu'on puisse lui reprocher de répéter , de déclamer , & se contredire comme tous les autres. Pour le fonds des choses , il faut s'en défier très-souvent en physique & en morale. Il s'agit ici de l'intérêt du genre humain. Examinons donc si sa doctrine est vraie & utile , & soyons courts si nous pouvons.

(b) *L'ordre & le désordre n'existent point , &c.*

Quoi ! en physique un enfant né aveugle ou privé de ses jambes , un monstre n'est pas contraire à la nature de l'espèce ? N'est-ce pas la régularité ordinaire de la nature qui fait l'ordre , & l'irrégularité qui est le désordre ? N'est-ce pas un très-grand dérangement , un désordre funeste qu'un enfant à qui la nature a donné la faim , & a bouché l'œsophage ? Les évacuations de toute

(a) Il s'appellait *Baruc* & baptisé.
non *Benoît* , car il ne fut jamais

(b) Ire. parte , page 60.

espèce sont nécessaires , & souvent les conduits manquent d'orifices ; on est obligé d'y remédier : ce désordre a sa cause sans doute. Point d'effet sans cause ; mais c'est un effet très-désordonné.

L'assassinat de son ami , de son frère , n'est-il pas un désordre horrible en morale ? Les calomnies d'un *Garrasse* , d'un *le Tellier* , d'un *Doucine* contre des jansénistes , & celle des jansénistes contre des jésuites , les impostures des *Patouillet* & *Paulian* ne sont-elles pas de petits désordres ? La St. Barthelemy , les massacres d'Irlande , &c. &c. , ne sont-ils pas des désordres exécrables ? Ce crime a sa cause dans des passions , mais l'effet est exécration ; la cause est fatale ; ce désordre fait frémir. Reste à découvrir , si l'on peut , l'origine de ce désordre ; mais il existe.

(a) *L'expérience prouve que les matières que nous regardons comme inertes & mortes , prennent de l'action , de l'intelligence , de la vie , quand elles sont combinées d'une certaine façon.*

C'est-là précisément la difficulté. Comment un germe parvient-il à la vie ? l'auteur & le lecteur n'en savent rien. Dès-là les deux volumes du *Système* , & tous les systèmes du monde , ne sont-ils pas des rêves ?

(b) *Il faudrait définir la vie , & c'est ce que j'estime impossible.*

Cette définition n'est-elle pas très-aisée , très-commune ? la vie n'est-elle pas organisation avec sentiment ? Mais que vous teniez ces deux propriétés du mouvement seul de la matière , c'est ce dont il est impossible de donner une preuve : & si on ne peut le prouver , pourquoi l'affirmer ? pourquoi dire tout haut , *je sais* , quand on se dit tout bas , *j'ignore* ?

(c) *L'on demandera ce que c'est que l'homme , &c.*

(a) Page 69.

(b) Page 78.

(c) Page 80.

Cet article n'est pas assurément plus clair que les plus obscurs de *Spinoza*, & bien des lecteurs s'indigneront de ce ton si décisif que l'on prend sans rien expliquer.

(a) *La matière est éternelle & nécessaire, mais ses formes & ses combinaisons sont passagères & contingentes, &c.*

Il est difficile de comprendre comment la matière étant nécessaire, & aucun être libre n'existant, selon l'auteur, il y aurait quelque chose de contingent. On entend par contingence ce qui peut être & ne pas être. Mais tout devant être d'une nécessité absolue, toute manière d'être qu'il appelle ici mal-à-propos *contingent*, est d'une nécessité aussi absolue que l'être même. C'est-là où l'on se trouve encor plongé dans un labyrinthe où l'on ne voit point d'issue.

Lorsqu'on ose assurer qu'il n'y a point de DIEU, que la matière agit par elle-même par une nécessité éternelle, il faut le démontrer comme une proposition d'*Euclide*; sans quoi vous n'appuyez votre système que sur un peut-être. Quel fondement pour la chose qui intéresse le plus le genre-humain!

(b) *Si l'homme d'après sa nature est forcé d'aimer son bien-être, il est forcé d'en aimer les moyens. Il serait inutile & peut-être injuste de demander à un homme d'être vertueux s'il ne peut l'être sans se rendre malheureux. Dès que le vice le rend heureux, il doit aimer le vice.*

Cette maxime est encor plus exécrationnable en morale que les autres ne sont fausses en physique. Quand il serait vrai qu'un homme ne pourrait être vertueux sans souffrir, il faudrait l'encourager à l'être. La proposition de l'auteur serait visiblement la ruine de la société. D'ailleurs, comment saura-t-il qu'on ne peut être heureux

sans avoir des vices ? n'est-il pas au contraire prouvé par l'expérience , que la satisfaction de les avoir domptés est cent fois plus grande que le plaisir d'y avoir succombé ; plaisir toujours empoisonné , plaisir qui mène au malheur. On acquiert en domptant ses vices la tranquillité , le témoignage consolant de sa conscience ; on perd en s'y livrant son repos , sa santé ; on risque tout. L'auteur lui-même en vingt endroits veut qu'on sacrifie tout à la vertu. Qu'est-ce donc qu'un système rempli de ces contradictions ?

(a) Ceux qui rejettent avec tant de raison les idées innées , auraient dû sentir que cette intelligence ineffable que l'on place au gouvernail du monde , & dont nos sens ne peuvent constater ni l'existence , ni les qualités , est un être de raison.

En vérité, de ce que nous n'avons point d'idées innées, comment s'ensuit-il qu'il n'y a point de DIEU ? cette conséquence n'est-elle pas absurde ? y a-t-il quelque contradiction à dire que DIEU nous donne des idées par nos sens ? n'est-il pas au contraire de la plus grande évidence que s'il est un Etre tout-puissant dont nous tenons la vie , nous lui devons nos idées & nos sens comme tout le reste ? Il faudrait avoir prouvé auparavant que DIEU n'existe pas ; & c'est ce que l'auteur n'a point fait ; c'est même ce qu'il n'a pas encor tenté de faire jusqu'à cette page du chapitre X.

Dans la crainte de fatiguer les lecteurs par l'examen de tous ces morceaux détachés , je viens au fondement du livre , & l'erreur étonnante sur laquelle il a élevé son système. Je dois absolument répéter ici ce qu'on a dit ailleurs.

(a) Page 167.

(a) HISTOIRE DES ANGUILES SUR LESQUELLES
EST FONDÉ LE SYSTÈME.

Il y avait en France vers l'an 1750 un jésuite Anglais nommé *Néedham*, déguisé en séculier, qui servait alors de précepteur au neveu de M. *Dillon* archevêque de Toulouse. Cet homme faisait des expériences de physique, & surtout de chymie.

Après avoir mis de la farine de seigle ergoté dans des bouteilles bien bouchées, & du jus de mouton bouilli dans d'autres bouteilles, il crut que son jus de mouton & son seigle avaient fait naître des anguilles, lesquelles même en reproduisaient bientôt d'autres; & qu'ainsi une race d'anguilles, se formait indifféremment d'un jus de viande, ou d'un grain de seigle.

(b) Un physicien qui avait de la réputation, ne douta pas que ce *Néedham* ne fût un profond athée. Il conclut que puisque l'on faisait des anguilles avec de la farine de seigle, on pouvait faire des hommes avec de la farine de froment, que la nature & la chymie produisaient tout; & qu'il était démontré qu'on peut se passer d'un DIEU formateur de toutes choses.

Cette propriété de la farine trompa aisément un homme malheureusement égaré alors dans des idées qui doivent faire trembler pour la faiblesse de l'esprit humain. Il voulait creuser un trou jusqu'au centre de la terre pour voir le feu central, disséquer des Patagons pour connaître la nature de l'ame; enduire les malades de poix résine pour les empêcher de transpirer; exalter son ame pour prédire l'avenir. Si on ajoutait qu'il fut encor plus malheureux en cherchant à opprimer deux de ses confrères, cela ne ferait pas d'honneur à l'athéisme,

(a) Voyez l'article *Anguilles*.

(b) Page 7.

me, & servirait seulement à nous faire rentrer en nous-mêmes avec confusion.

Il est bien étrange que des hommes en niant un créateur, se soient attribués le pouvoir de créer des anguilles.

Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que des physiciens plus instruits adoptèrent le ridicule système du jésuite *Néedham*, & le joignirent à celui de *Maillet*, qui prétendait que l'Océan avait formé les Pyrénées & les Alpes, & que les hommes étaient originairement des marsouins, dont la queue fourchue se changea en cuisses & en jambes dans la suite des tems, ainsi que nous l'avons dit. De telles imaginations peuvent être mises avec les anguilles formées par de la farine.

Il n'y a pas long-tems qu'on assura qu'à Bruxelles un lapin avait fait une demi-douzaine de lapreaux à une poule.

Cette transmutation de farine & de jus de mouton en anguilles fut démontrée aussi fautive & aussi ridicule qu'elle l'est en effet, par M. *Spalanzani*, un peu meilleur observateur que *Néedham*.

On n'avait pas besoin même de ces observations pour démontrer l'extravagance d'une illusion si palpable. Bientôt les anguilles de *Néedham* allèrent trouver la poule de Bruxelles.

Cependant en 1768 le traducteur exact, élégant & judicieux de *Lucrèce*, se laissa surprendre au point que non-seulement il rapporte dans ses notes du livre VIII, pag. 361, les prétendues expériences de *Néedham*, mais qu'il fait ce qu'il peut pour en constater la validité.

Voilà donc le nouveau fondement du *Système de la Nature*. L'auteur dès le second chapitre s'exprime ainsi.

(a) *En humectant de la farine avec de l'eau, & en renfermant ce mélange, on trouve au bout de quelque tems, à l'aide du microscope qu'il a produit, des êtres*

(a) Ire. partie, pag. 23.

organisés dont on croyait la farine & l'eau incapables. C'est ainsi que la nature inanimée peut passer à la vie , qui n'est elle-même qu'un assemblage de mouvemens.

Quand cette sottise inouïe serait vraie , je ne vois pas , à raisonner rigoureusement , qu'elle prouvât qu'il n'y a point de DIEU , car il se pourrait très-bien qu'il y eût un Etre suprême , intelligent & puissant , qui ayant formé le soleil & tous les astres , daigna former aussi des animalcules sans germe. Il n'y a point là de contradiction dans les termes. Il faudrait chercher ailleurs une preuve démonstrative que DIEU n'existe pas , & c'est ce qu'assurément personne n'a trouvé ni ne trouvera.

L'auteur traite avec mépris les causes finales , parce que c'est un argument rebattu. Mais cet argument si méprisé est de *Cicéron* & de *Newton*. Il pourrait par cela seul faire entrer les athées en quelque défiance d'eux-mêmes. Le nombre est assez grand des sages qui en observant le cours des astres , & l'art prodigieux qui règne dans la structure des animaux & des végétaux , reconnaissent une main puissante qui opère ces continuelles merveilles.

L'auteur prétend que la matière aveugle & sans choix produit des animaux intelligens. Produire sans intelligence des êtres qui en ont ! cela est-il concevable ? ce système est-il appuyé sur la moindre vraisemblance ? Une opinion si contradictoire exigerait des preuves aussi étonnantes qu'elle-même. L'auteur n'en donne aucune ; il ne prouve jamais rien , & il affirme tout ce qu'il avance. Quel chaos , quelle confusion , mais quelle témérité !

Spinoza du moins avouait une intelligence agissante dans ce grand tout , qui constituait la nature ; il y avait là de la philosophie. Mais je suis forcé de dire que je n'en trouve aucune dans le nouveau système.

La matière est étendue , solide , gravitante , divisi-

ble ; j'ai tout cela aussi bien que cette pierre. Mais a-t-on jamais vu une pierre sentante & pesante ? Si je suis étendu , solide , divisible , je le dois à la matière. Mais j'ai sensations & pensées ; à qui le dois-je ? ce n'est pas à de l'eau , à de la fange ; il est vraisemblable que c'est à quelque chose de plus puissant que moi. C'est à la combinaison seule des élémens , me dites-vous. Prouvez-le-moi donc ; faites - moi donc voir nettement qu'une cause intelligente ne peut m'avoir donné l'intelligence. Voilà où vous êtes réduit.

L'auteur combat avec succès le dieu des scholastiques , un dieu composé de qualités discordantes , un dieu auquel on donne , comme à ceux d'*Homère* , les passions des hommes ; un dieu capricieux , inconstant , vindicatif , inconséquent , absurde ; mais il ne peut combattre le DIEU des sages. Les sages en contemplant la nature admettent un pouvoir intelligent & suprême. Il est peut-être impossible à la raison humaine destitué du secours divin de faire un pas plus avant.

L'auteur demande où réside cet Etre ? & de ce que personne sans être infini ne peut dire où il réside , il conclut qu'il n'existe pas. Cela n'est pas philosophique ; car de ce que nous ne pouvons dire où est la cause d'un effet , nous ne devons pas conclure qu'il n'y a point de cause. Si vous n'aviez jamais vu de canonnier , & que vous vissiez l'effet d'une batterie de canon , vous ne devriez pas dire : elle agit toute seule par sa propre vertu.

Ne tient-il donc qu'à dire , il n'y a point de DIEU , pour qu'on vous en croie sur votre parole ?

Enfin , sa grande objection est dans les malheurs & dans les crimes du genre humain , objection aussi ancienne que philosophique ; objection commune , mais fatale & terrible , à laquelle on ne trouve de réponse que dans l'espérance d'une vie meilleure. Et quelle est encor cette espérance ? nous n'en pouvons

avoir aucune certitude par la raison. Mais j'ose dire que quand il nous est prouvé qu'un vaste édifice construit avec le plus grand art est bâti par un architecte quel qu'il soit, nous devons croire à cet architecte, quand même l'édifice serait teint de notre sang, souillé de nos crimes, & qu'il nous écraserait par sa chute. Je n'examine pas encor si l'architecte est bon, si je dois être satisfait de son édifice, si je dois en sortir plutôt que d'y demeurer; si ceux qui sont logés comme moi dans cette maison pour quelques jours, en sont contents. J'examine seulement s'il est vrai qu'il y ait un architecte, ou si cette maison remplie de tant de beaux appartemens & de vilains galetas, s'est bâtie toute seule.

SECTION QUATRIÈME.

De la nécessité de croire un Etre suprême.

Le grand objet, le grand intérêt, ce me semble, n'est pas d'argumenter en métaphysique, mais de peser s'il faut pour le bien commun de nous autres animaux misérables & pensans, admettre un DIEU rémunérateur & vengeur, qui nous serve à la fois de frein & de consolation, ou rejeter cette idée en nous abandonnant à nos calamités sans espérances, & à nos crimes sans remords?

Hobbes dit, que si dans une république où l'on ne reconnaîtrait point de DIEU, quelque citoyen en proposait un, il le ferait pendre.

Il entendait apparemment par cette étrange exagération, un citoyen qui voudrait dominer au nom de DIEU; un charlatan qui voudrait se faire tyran. Nous entendons des citoyens qui sentant la faiblesse humaine, la perversité & sa misère, cherchent un point fixe pour assurer leur morale, & un appui qui les soutienne

dans les langueurs & dans les horreurs de cette vie.

Depuis *Job* jusqu'à nous , un très-grand nombre d'hommes a maudit son existence ; nous avons donc un besoin perpétuel de consolation & d'espoir. Votre philosophie nous en prive. La fable de *Pandore* valait mieux , elle nous laissait l'espérance , & vous nous la ravissez ! La philosophie , selon vous , ne fournit aucune preuve d'un bonheur à venir. Non ; mais vous n'avez aucune démonstration du contraire. Il se peut qu'il y ait en nous une monade indestructible qui sente & qui pense , sans que nous sachions le moins du monde comment cette monade est faite. La raison ne s'oppose point absolument à cette idée , quoique la raison seule ne la prouve pas. Cette opinion n'a-t-elle pas un prodigieux avantage sur la vôtre ? La mienne est utile au genre humain , la vôtre est funeste ; elle peut (quoique vous en disiez) encourager les *Néron* , les *Alexandre VI* & les *Cartouche* ; la mienne peut les réprimer.

Marc-Antonin, *Epictète* , croyaient que leur monade (de quelque espèce qu'elle fût) se rejoindrait à la monade du grand Être ; & ils furent les plus vertueux des hommes.

Dans le doute où nous sommes tous deux , je ne vous dis pas avec Pascal , *prenez le plus sûr*. Il n'y a rien de sûr dans l'incertitude. Il ne s'agit pas ici de parier , mais d'examiner ; il faut juger , & notre volonté ne détermine pas notre jugement. Je ne vous propose pas de croire des choses extravagantes pour vous tirer d'embarras ; je ne vous dis pas : allez à la Mecque baiser la pierre noire pour vous instruire ; tenez une queue de vache à la main ; affublez-vous d'un scapulaire , soyez imbécille & fanatique pour acquérir la faveur de l'Être des êtres. Je vous dis : continuez à cultiver la vertu , à être bienfaisant , à regarder toute superstition avec horreur ou avec pitié ; mais adorez avec moi le dessein

qui se manifeste dans toute la nature , & par conséquent l'auteur de ce dessein , la cause primordiale & finale de tout ; espérez avec moi que notre monade qui raisonne sur le grand Etre éternel , pourra être heureuse par ce grand Etre même. Il n'y a point là de contradiction. Vous ne m'en démontrerez pas l'impossibilité ; de même que je ne puis vous démontrer mathématiquement que la chose est ainsi. Nous ne raisonnons guère en métaphysique que sur des probabilités : nous nageons tous dans une mer dont nous n'avons jamais vu le rivage. Malheur à ceux qui se battent en nageant. Abordera qui pourra , mais celui qui me crie : vous nagez en vain , il n'y a point de port , me décourage & m'ôte toutes mes forces.

De quoi s'agit-il dans notre dispute ? de consoler notre malheureuse existence. Qui la console ? vous ou moi ?

Vous avouez vous-même dans quelques endroits de votre ouvrage , que la croyance d'un DIEU a retenu quelques hommes sur le bord du crime : cet aveu me suffit. Quand cette opinion n'aurait prévenu que dix assassinats , dix calomnies , dix jugemens iniques sur la terre , je tiens que la terre entière doit l'embrasser.

La religion , dites-vous , a produit des milliaffes de forfaits ; dites la superstition , qui règne sur notre triste globe ; elle est la plus cruelle ennemie de l'adoration pure qu'on doit à l'Etre suprême. Détestons ce monstre qui a toujours déchiré le sein de sa mère : ceux qui le combattent sont les bienfaiteurs du genre humain , c'est un serpent qui entoure la religion de ses replis , il faut lui écraser la tête sans blesser celle qu'il infecte & qu'il dévore.

Vous craignez qu'en adorant DIEU on ne revienne bientôt superstitieux & fanatique. Mais n'est-il pas à craindre qu'en le niant on ne s'abandonne aux passions

les plus atroces, & aux crimes les plus affreux ? Entre ces deux excès, n'y a-t-il pas un milieu très-raisonnable ? Où est l'asyle entre ces deux écueils ? le voici. DIEU & des loix sages.

Vous affirmez qu'il n'y a qu'un pas de l'adoration à la superstition. Il y a l'infini pour les esprits bien faits, & ils sont aujourd'hui en grand nombre ; ils sont à la tête des nations, ils influent sur les mœurs publiques, & d'année en année le fanatisme qui couvrait la terre se voit enlever ses détestables usurpations.

Je répondrai encor un mot à vos paroles de la page 223. *Si l'on présume des rapports entre l'homme & cet Etre incroyable, il faudra lui élever des autels, lui faire des présens, &c. ; si l'on ne conçoit rien à cet Etre, il faudra s'en rapporter à des prêtres qui..... &c. &c. &c.* Le grand mal de s'assembler aux tems des moissons pour remercier DIEU du pain qu'il nous a donné ! qui vous dit de faire des présens à DIEU ! l'idée en est ridicule : mais où est le mal de charger un citoyen qu'on appellera *vieillard* ou *prêtre*, de rendre des actions de grace à la divinité au nom des autres citoyens, pourvu que ce prêtre ne soit pas un *Grégoire VII* qui marche sur la tête des rois, ou un *Alexandre VI* souillant par un inceste le sein de sa fille qu'il a engendré par un stupre, & assassinant, empoisonnant, à l'aide de son bâtard, presque tous les princes ses voisins, pourvu que dans une paroisse ce prêtre ne soit pas un fripon volant dans la poche des pénitens qu'il confesse, & employant cet argent à séduire les petites-filles qu'il catéchise ; pourvu que ce prêtre ne soit pas un *le Tellier*, qui met tout un royaume en combustion par des fourberies dignes du pilori ; un *Warburton* qui viole les loix de la société en manifestant les papiers secrets d'un membre du parlement pour le perdre, & qui calomnie quiconque n'est pas de son

avis ? Ces derniers cas sont rares. L'état du sacerdoce est un frein qui force à la bienséance.

Un bon prêtre excite le mépris ; un mauvais prêtre inspire l'horreur : un bon prêtre , doux , pieux , sans superstition , charitable , tolérant , est un homme qu'on doit chérir & respecter. Vous craignez l'abus , & moi aussi. Unissons-nous pour le prévenir , mais ne condamnons pas l'usage quand il est utile à la société , quand il n'est pas perverti par le fanatisme ou par la méchanceté frauduleuse.

J'ai une chose très-importante à vous dire. Je suis persuadé que vous êtes dans une grande erreur : mais je suis également convaincu que vous vous trompez en honnête homme. Vous voulez qu'on soit vertueux , même sans DIEU , quoique vous ayez dit malheureusement que *dès que le vice rend l'homme heureux , il doit aimer le vice*. Proposition affreuse que vos amis auraient dû vous faire effacer. Partout ailleurs vous inspirez la probité. Cette dispute philosophique ne sera qu'entre vous & quelques philosophes répandus dans l'Europe : le reste de la terre n'en entendra pas parler. Le peuple ne nous lit point. Si quelque théologien voulait vous persécuter , il serait un méchant , il serait un imprudent qui ne servirait qu'à vous affermir , & à faire de nouveaux athées.

Vous avez tort ; mais les Grecs n'ont point persécuté *Epicure* , les Romains n'ont point persécuté *Lucrece*. Vous avez tort ; mais il faut respecter votre génie & votre vertu en vous réfutant de toutes ses forces.

Le plus bel hommage , à mon gré , qu'on puisse rendre à DIEU , c'est de prendre sa défense sans colère ; comme le plus indigne portrait qu'on puisse faire de lui est de le peindre vindicatif & furieux. Il est la vérité même : la vérité est sans passion. C'est être disciple de DIEU que de l'annoncer d'un cœur doux , & d'un esprit inaltérable.

Je pense avec vous que le fanatisme est un monstre mille fois plus dangereux que l'athéisme philosophique. *Spinoza* n'a pas commis une seule mauvaise action. *Châtel & Ravaillac*, tous deux dévots, assassinèrent *Henri IV.*

L'athée de cabinet est presque toujours un philosophe tranquille ; le fanatique est toujours turbulent ; mais l'athée de cour, le prince athée pourrait être le fléau du genre humain. *Borgia* & ses semblables ont fait presque autant de mal que les fanatiques de *Munster* & des *Cevennes* : je dis les fanatiques des deux partis. Le malheur des athées de cabinet est de faire des athées de cour. C'est *Chiron* qui élève *Achille* : il le nourrit de moëlle de lion. Un jour *Achille* traînera le corps d'*Hector* autour des murailles de *Troye*, & immolera douze captifs innocens à sa vengeance.

DIEU nous garde d'un abominable prêtre qui hâche un roi en morceaux avec son couperet sacré, ou de celui qui, le casque en tête & la cuirasse sur le dos, à l'âge de soixante & dix ans, ose signer de ses trois doigts ensanglantés la ridicule excommunication d'un roi de France, ou de ... ou de ... ou de

Mais que DIEU nous préserve aussi d'un despote colère & barbare, qui ne croyant point un DIEU, ferait son Dieu à lui-même ; qui se rendrait indigne de sa place sacrée en foulant aux pieds les devoirs que cette place impose, qui sacrifierait sans remords ses amis, ses parens, ses serviteurs, son peuple à ses passions. Ces deux tigres, l'un tondu, l'autre couronné, sont également à craindre. Par quel frein pourrions-nous les retenir ? &c. &c.

Si l'idée d'un DIEU, auquel nos ames peuvent se rejoindre, a fait des *Titus*, des *Traians*, des *Antonins*, des *Marc-Aurèles*, & ces grands empereurs Chinois, dont la mémoire est si précieuse dans le second des plus anciens & des plus vastes empires du monde ; ces exem-

ples fussent pour ma cause. Et ma cause est celle de tous les hommes.

Je ne crois pas que dans toute l'Europe il y ait un seul homme d'état, un seul homme un peu versé dans les affaires du monde, qui n'ait le plus profond mépris pour toutes les légendes dont nous avons été inondés plus que nous le sommes aujourd'hui de brochures. Si la religion n'enfante plus de guerres civiles, c'est à la philosophie seule qu'on en est redevable; les disputes théologiques commencent à être regardées du même œil que les querelles de *Gilles* & de *Pierrot* à la foire. Une usurpation également odieuse & ridicule, fondée d'un côté sur la fraude & de l'autre sur la bêtise, & minée chaque instant par la raison qui établit son règne. La bulle *in Cœna Domini*, le chef-d'œuvre de l'insolence & de la folie, n'ose plus paraître dans Rome même. Si un régiment de moines fait la moindre évolution contre les loix de l'état, il est cassé sur le champ. Mais quoi! parce qu'on a chassé les jésuites, faut-il chasser DIEU? au contraire, il faut l'en aimer davantage.

AMOUR DE DIEU.

LES disputes sur l'amour de DIEU ont allumé autant de haines qu'aucune querelle théologique. Les jésuites & les jansénistes se sont battus pendant cent ans, à qui aimerait DIEU d'une façon plus convenable, & à qui défolerait plus son prochain.

Dès que l'auteur du *Télémaque* qui commençait à jouir d'un grand crédit à la cour de *Louis XIV*, voulut qu'on aimât DIEU d'une manière qui n'était pas celle de l'auteur des *Oraisons funèbres*; celui-ci qui était un

grand ferrailleur , lui déclara la guerre , & le fit condamner dans l'ancienne ville de *Romulus* , où DIEU était ce qu'on aimait le mieux après la domination , les richesses , l'oïfiveté , le plaisir & l'argent.

Si madame *Guion* avait su le conte de la bonne vieille qui apportait un réchaut pour brûler le paradis , & une cruche d'eau pour éteindre l'enfer , afin qu'on n'aimât DIEU que pour lui-même , elle n'aurait peut-être pas tant écrit. Elle eût dû sentir qu'elle ne pouvait rien dire de mieux. Mais elle aimait DIEU & le galimatias si cordialement , qu'elle fut quatre fois en prison pour sa tendresse : traitement rigoureux & injuste. Pourquoi punir comme une criminelle une femme qui n'avait d'autre crime que celui de faire des vers dans le style de l'abbé *Cotin* , & de la prose dans le goût de *Polichinelle* ? Il est étrange que l'auteur de *Télémaque* & des froides amours d'*Eucharis* ait dit , dans ses *Maximes des saints* , d'après le bienheureux François de Sales , *Je n'ai presque point de desirs ; mais si j'étais à naître je n'en aurais point du tout. Si DIEU venait à moi , j'irais aussi à lui ; s'il ne voulait pas venir à moi , je me tiendrais là & n'irais pas à lui.*

C'est sur cette proposition que roule tout son livre ; on ne condamna point *saint François de Sales* ; mais on condamna *Fénélon*. Pourquoi ? c'est que *François de Sales* n'avait point un violent ennemi à la cour de Turin , & que *Fénélon* en avait un à Versailles.

Ce qu'on a écrit de plus sensé sur cette controverse mystique , se trouve peut-être dans la satire de *Boileau* , sur l'amour de DIEU , quoique ce ne ne soit pas assurément son meilleur ouvrage.

Qui fait exactement ce que ma loi commande ,
A pour moi , dit ce DIEU , l'amour que je demande.

S'il faut passer des épines de la théologie , à celles de

la philosophie qui sont moins longues & moins piquantes, il paraît clair qu'on peut aimer un objet sans aucun retour sur soi-même, sans aucun mélange d'amour-propre, intéressé. Nous ne pouvons comparer les choses divines aux terrestres, l'amour de DIEU à un autre amour. Il manque précisément un infini d'échellons pour nous élever de nos inclinations humaines à cette amour sublime. Cependant, puisqu'il n'y a pour nous d'autre point d'appui que la terre, tirons nos comparaisons de la terre. Nous voyons un chef-d'œuvre de l'art en peinture, en sculpture, en architecture, en poésie, en éloquence, nous entendons une musique qui enchante nos oreilles & notre ame, nous l'admirons, nous l'aimons sans qu'il nous en revienne le plus léger avantage, c'est un sentiment pur; nous allons même jusqu'à sentir quelquefois de la vénération, de l'amitié pour l'auteur; & s'il était là nous l'embrasserions.

C'est à-peu-près la seule manière dont nous puissions expliquer notre profonde admiration & les élans de notre cœur envers l'éternel architecte du monde. Nous voyons l'ouvrage avec un étonnement de respect, & d'anéantissement; & notre cœur, s'élève autant qu'il le peut vers l'ouvrier.

Mais quel est ce sentiment? je ne fais quoi de vaste & d'interminé, un saisissement qui ne tient rien de nos affections ordinaires; une ame plus sensible qu'une autre, plus désoccupée, peut-être si touchée du spectacle de la nature, qu'elle voudrait s'élancer jusqu'au maître éternel qui l'a formée. Une telle affection de l'esprit, un si puissant attrait peut-il encourir la censure? A-t-on pu condamner le tendre archevêque de Cambrai? Malgré les expressions de *saint François de Sales* que nous avons rapportées, il s'en tenait à cette assertion, qu'on peut aimer l'auteur uniquement pour la beauté de ses ouvrages. Quelle hérésie avait-on à lui reprocher? les extravagances du style d'une dame de Montargis, &

quelques expressions peu mesurées de sa part , lui nuisirent.

Où était le mal ? on n'en fait plus rien aujourd'hui. Cette querelle est anéantie comme tant d'autres. Si chaque ergoteur voulait bien se dire à soi-même , Dans quelques années personne ne se souciera de mes ergotismes , on ergoterait beaucoup moins. Ah , *Louis XIV!* *Louis XIV!* il fallait laisser deux hommes de génie sortir de la sphère de leurs talens , au point d'écrire ce qu'on a jamais écrit de plus obscur & de plus ennuyeux dans votre royaume.

Pour finir tous ces débats là ,
Tu n'avais qu'à les laisser faire.

Remarquons à tous les articles de morale & d'histoire par quelle chaîne invisible , par quels ressorts inconnus toutes les idées qui troublent nos têtes & tous les événemens qui empoisonnent nos jours sont liés ensemble , se heurtent & forment nos destinées. *Fénelon* meurt dans l'exil pour avoir eu deux ou trois conversations mystiques avec une femme un peu extravagante. Le cardinal de *Bouillon* , le neveu du grand *Turenne* , est persécuté pour n'avoir pas lui-même persécuté à Rome l'archevêque de Cambrai son ami : il est contraint de sortir de France , & il perd toute sa fortune.

C'est par ce même enchaînement que le fils d'un procureur de Vire trouve, dans une douzaine de phrases obscures d'un livre imprimé dans Amsterdam , de quoi remplir de victimes tous les cachots de la France ; & à la fin , il sort de ces cachots mêmes un cri dont le retentissement fait tomber par terre toute une société habile & tyrannique fondée par un fou ignorant.



DE DIODORE DE SICILE ET D'HÉRODOTE.

IL est juste de commencer par *Hérodote* comme le plus ancien.

Quand *Henri Etienne* intitula sa comique rapsodie , *Apologie d'Hérodote* , on sait assez que son dessein n'é-
tait pas de justifier les contes de ce père de l'histoire ;
il ne voulait que se moquer de nous , & faire voir que
les turpitudes de son tems étaient pires que celles des
Egyptiens & des Perses. Il usa de la liberté que se don-
nait tout protestant contre ceux de l'église catholique
apostolique & romaine. Il leur reproche aigrement leurs
débauches , leur avarice , leurs crimes expiés à prix d'ar-
gent , leurs indulgences publiquement vendues dans les
cabarets , les fausses reliques supposées par leurs moi-
nes ; il les appelle *idolâtres*. Il ose dire que si les Eryp-
tiens adoraient , à ce qu'on dit , des chats & des oignons ,
les catholiques adoraient des os de morts. Il ose les ap-
peller dans son discours préliminaire , *théophages* , &
même *théokeses*. (a) Nous avons quatorze éditions de
ce livre ; car nous aimons les injures qu'on nous dit
en commun , autant que nous regimbons contre celles
qui s'adressent à nos personnes en notre propre &
privé nom.

Henri Etienne ne se servit donc d'*Hérodote* que pour

(a) *Théokeses* signifie qui rend
Dieu à la selle , proprement ch...
Dieu : ce reproche affreux , cette
injure avilissante n'a pas cepen-
dant effrayé le commun des ca-

tholiques : preuve évidente que
les livres n'étant point lus par le
peuple , n'ont point d'influence
sur le peuple.

nous rendre exécration & ridicules. Nous avons un dessein tout contraire ; nous prétendons montrer que les histoires modernes de nos bons auteurs depuis *Guichardin*, sont en général aussi sages, aussi vraies que celles de *Diodore* & d'*Hérodote* sont folles & fabuleuses.

1°. Que veut dire le père de l'histoire dès le commencement de son ouvrage : *Les historiens Perses rapportent que les Phéniciens furent les auteurs de toutes les guerres. De la mer Rouge ils entrèrent dans la nôtre ?* &c. Il semblerait que les Phéniciens se fussent embarqués au golphe de Suez, qu'arrivés au détroit de Babel-Mandel ils eussent côtoyé l'Ethiopie, passé la ligne, doublé le cap des Tempêtes, appelé depuis le cap de Bonne-Espérance, remonté au loin entre l'Afrique & l'Amérique qui est le seul chemin, repassé la ligne, entré de l'Océan dans la Méditerranée par les colonnes d'Hercule ; ce qui aurait été un voyage de plus de quatre mille de nos grandes lieues marines, dans un tems où la navigation était dans son enfance.

2°. La première chose que font les Phéniciens c'est d'aller vers Argos enlever la fille du roi *Inachus*, après quoi les Grecs à leur tour vont enlever *Europe* fille du roi de Tyr.

3°. Immédiatement après vint *Candale* roi de Lydie, qui rencontrant un de ses soldats aux gardes nommé *Gigès*, lui dit : Il faut que je te montre ma femme toute nue ; il n'y manque pas. La reine l'ayant su, dit au soldat, comme de raison, Il faut que tu meures, ou que tu assassines mon mari, & que tu règues avec moi ; ce qui fut fait sans difficulté.

4°. Suit l'histoire d'*Orion* porté par un marsouin sur la mer du fond de la Calabre jusqu'au cap de Matapan, ce qui fait un voyage assez extraordinaire d'environ cent lieues.

5°. De conte en conte (& qui n'aime pas les contes ?) on arrive à l'oracle infallible de Delphe, qui tantôt de-

vine que *Crésus* fait cuire un quartier d'agneau & une tortue dans une tourtière de cuivre , & tantôt lui prédit qu'il sera détrôné par un mulet.

6°. Parmi les inconcevables fadaïses dont toute l'histoire ancienne regorge , en est-il beaucoup qui approchent de la famine qui tourmenta pendant vingt-huit ans les Lydiens ? Ce peuple qu'*Hérodote* nous peint plus riche en or que les Péruviens , au lieu d'acheter des vivres chez l'étranger , ne trouva d'autre secret que celui de jouer aux dames de deux jours l'un , sans manger pendant vingt-huit années de suite.

7°. Connaissez-vous rien de plus merveilleux que l'histoire de *Cyrus* ? son grand-père le Mède *Astiage* qui , comme vous voyez avait un nom grec , rêve une fois que sa fille *Mandane* (autre nom grec) inonde toute l'Asie en pissant ; une autre fois , que de sa matrice il sort une vigne dont toute l'Asie mange les raisins. Et là-dessus , le bon homme *Astiage* ordonne à un *Harpage* , autre Grec , de faire tuer son petit-fils *Cyrus* ; car il n'y a certainement point de grand-père qui n'égorge toute sa race après de tels rêves. *Harpage* n'obéit point. Le bon *Astiage* qui était prudent & juste fait mettre en capilotade le fils d'*Harpage* , & le fait manger à son père , selon l'usage des anciens héros.

8°. *Hérodote* , non moins bon naturaliste qu'historien exact , ne manque pas de vous dire que la terre à froment devers Babylone , rapporte trois cents pour un. Je connais un petit pays qui rapporte trois pour un. J'ai envie d'aller me transporter dans le Diabek quand les Turcs en seront chassés par *Catherine II* , qui a de très-beaux blés aussi , mais non pas trois cents pour un.

9°. Ce qui m'a toujours semblé très-honnête & très-édifiant chez *Hérodote* , c'est la belle coutume religieuse établie dans Babylone , & dont nous avons parlé , que toutes les femmes mariées allassent se prostituer dans le temple

temple de *Milita* pour de l'argent au premier étranger qui se présentait. On comptait deux millions d'habitans dans cette ville. Il devait y avoir de la presse aux dévotions. Cette loi est surtout très-vraisemblable chez les Orientaux qui ont toujours renfermé leurs femmes, & qui plus de dix siècles avant *Hérodote* imaginèrent de faire des eunuques qui leur répondissent de la chasteté de leurs femmes. (a) Je m'arrête ; si quelqu'un veut suivre l'ordre de ces numéros, il sera bientôt à cent.

Tout ce que dit *Diodore* de Sicile, sept siècles après *Hérodote*, est de la même force dans tout ce qui regarde les antiquités & la physique. L'abbé *Terrasson* nous disait : Je traduis le texte de *Diodore* dans toute sa turpitude. Il nous en lisait quelquefois des morceaux chez M. de la Faye ; & quand on riait, il disait, vous verrez bien autre chose. Il était tout le contraire de *Dacier*.

Le plus beau morceau de *Diodore* est la charmante description de l'isle Pancaie, *Panchaica tellus*, célébrée par *Virgile*. Ce sont des allées d'arbres odoriférans, à perte de vue, de la myrrhe & de l'encens pour en fournir au monde entier sans s'épuiser ; des fontaines qui forment une infinité de canaux bordés de fleurs ; des oiseaux ailleurs inconnus qui chantent sous d'éternels ombrages ; un temple de marbre de quatre mille pieds de longueur, orné de colonnes & de statues colossales, &c. &c.

(a) Remarquez qu'*Hérodote* vivait du tems de *Xerxès*, lorsque Babylone était dans sa plus grande splendeur : les Grecs ignoraient la langue caldéenne. Quelque interprète se moqua de lui, ou *Hérodote* se moqua des Grecs. Lorsque les *Musicos* d'Amsterdam étaient dans leur plus grande vogue, on aurait

bien pu faire accroire à un étranger que les premières dames de la ville venaient se prostituer aux matelots qui revenaient de l'Inde, pour les récompenser de leurs peines. Le plus plaisant de tout ceci, c'est que des pédans *Welches* ont trouvé la coutume de Babylone très-vraisemblable & très-honnête.

Cela fait souvenir du duc de *la Ferté* qui , pour flatter le goût de l'abbé *Servien* , lui disait un jour , Ah ! si vous aviez vu mon fils qui est mort à l'âge de quinze ans ! quels yeux ! quelle fraîcheur de teint ! quelle taille admirable ! l'Antinoüs du Belvédère n'était auprès de lui qu'un magot de la Chine. Et puis , quelle douceur de mœurs ! faut-il que ce qu'il y a jamais eu de plus beau m'ait été enlevé ! L'abbé *Servien* s'attendrit ; le duc de *la Ferté* s'échauffant par ses propres paroles , s'attendrit aussi. Tous deux enfin se mirent à pleurer ; après quoi il avoua qu'il n'avait jamais eu de fils.

Un certain abbé *Bazin* avait relevé avec sa discrétion ordinaire un autre conte de *Diodore*. C'était à propos du roi d'Egypte *Sésostris* , qui probablement n'a pas plus existé que l'isle Pancaie. Le père de *Sésostris* qu'on ne nomme point , imagina , le jour que son fils naquit , de lui faire conquérir toute la terre dès qu'il serait majeur. C'est un beau projet. Pour cet effet , il fit élever auprès de lui tous les garçons qui étaient nés le même jour en Egypte ; & pour en faire des conquérans , on ne leur donnait à déjeuner qu'après leur avoir fait courir cent quatre-vingt stades , qui font environ huit de nos grandes lieues.

Quand *Sésostris* fut majeur , il partit avec ses coureurs pour aller conquérir le monde. Ils étaient encor au nombre de dix-sept cents ; & probablement la moitié était morte , selon le train ordinaire de la nature , & surtout de la nature de l'Egypte , qui de tout tems fut désolée par une peste destructive , au moins une fois en dix ans.

Il fallait donc qu'il fût né trois mille quatre cents garçons en Egypte le même jour que *Sésostris*. Et comme la nature produit presque autant de filles que de garçons , il nâquit ce jour-là environ six mille personnes au moins ; mais on accouche tous les jours : & six mille naissances par jour produisent au bout de l'année deux

millions cent quatre-vingt dix mille enfans. Si vous les multipliez par trente-quatre , selon la règle de *Kersebourn* , vous aurez en Egypte plus de soixante & quatorze millions d'habitans , dans un pays qui n'est pas si grand que l'Espagne ou que la France.

Tout cela parut énorme à l'abbé *Bazin* qui avait un peu vu le monde , & qui savait comme il va.

Mais un *Larcher* qui n'était jamais sorti du collège Mazarin , prit violemment le parti de *Sésostris* & de ses coureurs. Il prétendit qu'*Hérodote* en parlant aux Grecs , ne comptait pas par stades de la Grèce , & que les héros de *Sésostris* ne couraient que quatre grandes lieues pour avoir à déjeuner. Il accabla ce pauvre abbé *Bazin* d'injures telles que jamais savant en *us* , ou en *es* n'en avait pas encor dites. Il ne s'en tint pas même aux dix-sept cents petits garçons ; il alla jusqu'à prouver par les prophètes que les femmes, les filles , les niées des rois de Babylone , toutes les femmes des satrapes & des mages , allaient par dévotion coucher dans les allées du temple de Babylone pour de l'argent , avec tous les chameliers & tous les muletiers de l'Asie. Il traita de mauvais chrétien , de damné , & d'ennemi de l'état , quiconque osait défendre l'honneur des dames de Babylone.

Il prit aussi le parti des boucs qui avaient communément les faveurs des jeunes Egyptiennes. Sa grande raison , disait-il , c'est qu'il était allié pour les femmes à un parent de l'évêque de Meaux *Bossuet* , auteur d'un discours éloquent sur l'*Histoire non-universelle* ; mais ce n'est pas là une raison péremptoire.

Gardez-vous des contes bleus en tout genre.

Diodore de Sicile fut le plus grand compilateur de ces contes. Ce Sicilien n'avait pas un esprit de la trempe de son compatriote *Archimède* qui chercha & trouva tant de vérités mathématiques.

Diodore examine sérieusement l'histoire des Amazo-

nes & de leur reine *Mirine* , l'histoire des Gorgones qui combattirent contre les Amazones , celle des Titans , celle de tous les dieux. Il approfondit l'histoire de *Friape* & d'*Hermaphrodite*. On ne peut donner plus de détails sur *Hercule* : ce héros parcourt tout l'hémisphère , tantôt à pied & tout seul comme un pèlerin , tantôt comme un général d'une grande armée. Tous ses travaux y sont fidèlement discutés ; mais ce n'est rien en comparaison de l'histoire des dieux de Crète.

Diodore justifie *Jupiter* du reproche que d'autres graves historiens lui ont fait d'avoir détrôné & mutilé son père. On voit comment ce *Jupiter* alla combattre des géans , les uns dans son île , les autres en Phrygie , & ensuite en Macédoine & en Italie.

Aucun des enfans qu'il eut de sa sœur *Junon* & de ses favorites n'est omis.

On voit ensuite comment il devint dieu , & dieu suprême.

C'est ainsi que toutes les histoires anciennes ont été écrites. Ce qu'il y a de plus fort , c'est qu'elles étaient sacrées ; & en effet , si elles n'avaient pas été sacrées , elles n'auraient jamais été lues.

Il n'est pas mal d'observer que , quoiqu'elles fussent sacrées , elles étaient toutes différentes , & de province en province , d'île en île , chacune avait une histoire des dieux , des demi-dieux & des héros contradictoire avec celle de ses voisins. Mais aussi , ce qu'il faut bien observer , c'est que les peuples ne se battirent jamais pour cette mythologie.

L'histoire honnête de *Thucydide* , & qui a quelques lueurs de vérité , commence à *Xerxès* : mais avant cette époque que de tems perdu !



D I R E C T E U R.

C E n'est ni d'un directeur de finances , ni d'un directeur d'hôpitaux , ni d'un directeur des bâtimens du roi , &c. &c. que je prétends parler , mais d'un directeur de conscience ; car celui-là dirige tous les autres , il est le précepteur du genre humain. Il fait & enseigne ce qu'on doit faire & ce qu'on doit omettre dans tous les cas possibles.

Il est clair qu'il serait utile que dans toutes les cours il y eut un homme *conscientieux* , que le monarque consultât en secret dans plus d'une occasion , & qui lui dît hardiment , *non licet*. Louis le juste n'aurait pas commencé son triste & malheureux règne par assassiner son premier ministre & par emprisonner sa mère. Que de guerres aussi funestes qu'injustes de bons directeurs nous auraient épargnés ! que de cruautés ils auraient prévenues !

Mais souvent on croit consulter un agneau & on consulte un renard. *Tartuffe* était le directeur d'*Orgon*. Je voudrais bien savoir quel fut le directeur de conscience qui conseilla la St. Barthelemi.

Il n'est pas plus parlé de directeurs que de confesseurs dans l'évangile. Chez les peuples que notre courtoisie ordinaire nomme *payens* , nous ne voyons pas que *Scipion* , *Fabricius* , *Caton* , *Titus* , *Trajan* , les *Antonins* eussent des directeurs. Il est bon d'avoir un ami scrupuleux qui vous rappelle à vos devoirs. Mais votre conscience doit être le chef de votre conseil.

Un huguenot fut bien étonné quand une dame catholique lui apprit qu'elle avait un confesseur pour l'absoudre de ses péchés , & un directeur pour l'empêcher d'en commettre. Comment votre vaisseau , lui

dit-il, madame, a-t-il pu faire eau si souvent, ayant deux si bons pilotes ?

Les doctes observent qu'il n'appartient pas à tout le monde d'avoir un directeur. Il en est de cette charge dans une maison comme de celle d'écuyer ; cela n'appartient qu'aux grandes dames. L'abbé *Gobelin*, homme processif & avide, ne dirigeait que madame de *Main-tenon*. Les directeurs à la ville servent souvent quatre ou cinq dévotes à la fois ; ils les brouillent tantôt avec leurs maris, tantôt avec leurs amans, & remplissent quelquefois les places vacantes.

Pourquoi les femmes ont-elles des directeurs, & les hommes n'en ont-ils point ? c'est par la raison que madame de *la Valière* se fit carmélite quand elle fut quittée par *Louis XIV* ; & que M. de *Turenne* étant trahi par madame de *Coetquen* ne se fit pas moine.

St. Jérôme & *Rufin* son antagoniste étaient grands directeurs de femmes & de filles ; ils ne trouvèrent pas un sénateur romain, pas un tribun militaire à gouverner. Il faut à tous ces gens-là du *devoto femineo sexu*. Les hommes ont pour eux trop de barbe au menton, & souvent trop de force dans l'esprit. *Boileau* a fait dans la satire des femmes le portrait d'un directeur.

Nul n'est si bien soigné qu'un directeur de femmes ;
 Quelque léger dégoût vient-il le travailler ,
 Une froide vapeur le fait-elle bailler ,
 Un escadron coëffé d'abord court à son aide :
 L'une chauffe un bouillon, l'autre apprête un remède ;
 Chez lui sirops exquis , ratafias vantés ,
 Confitures , surtout , volent de tous côtés. &c.

Ces vers sont bons pour *Brossette*. Il y avait, ce me semble, quelque chose de mieux à nous dire.

D I S P U T E.

O N a toujours disputé , & sur tous les sujets. *Mundum tradidit disputationi eorum.* Il y a eu de violentes querelles pour savoir si le tout est plus grand que sa partie ; si un corps peut être en plusieurs endroits à la fois ; si la matiere est toujours impénétrable ; si la blancheur de la neige peut subsister sans neige ; si la douceur du sucre peut se faire sentir sans sucre ; si on peut penser sans tête.

Je ne fais aucun doute que dès qu'un janséniste aura fait un livre pour démontrer que deux & un font trois , il ne se trouve un moliniste qui démontre que deux & un font cinq.

Nous avons cru instruire le lecteur , & lui plaire en mettant sous ses yeux cette pièce de vers sur les disputes. Elle est fort connue de tous les gens de goût de Paris ; mais elle ne l'est point des savans qui disputent encor sur la prédestination gratuite , & sur la grace concomitante , & sur la question si la mer a produit les montagnes.

Lisez les vers suivans sur les disputes ; voilà comme on en faisait dans le bon tems.

DISCOURS EN VERS, SUR LES DISPUTES.

Vingt têtes , vingt avis , nouvel an , nouveau goût ,
Autre ville , autres mœurs , tout change , on détruit tout.
Examine pour toi ce que ton voisin pense ;
Le plus beau droit de l'homme est cette indépendance.
Mais ne dispute point ; les desseins éternels
Cachés au sein de Dieu sont trop loin des mortels ;

Le peu que nous savons d'une façon certaine ,
Frivole comme nous ne vaut pas tant de peine.
Le monde est plein d'erreurs , mais delà je conclus
Que prêcher la raison n'est qu'une erreur de plus.

En parcourant au loin la planète où nous sommes ,
Que verrons-nous ? Les torts & les travers des hommes.
Ici c'est un synode , & là c'est un divan ,
Nous verrons le muphti , le derviche , l'iman ,
Le bonze , le lama , le talapoin , le pope ,
Les antiques rabbins , & les abbés d'Europe ,
Nos moines , nos prélats , nos docteurs agrégés ;
Etes-vous disputeurs , mes amis ? Voyagez.

Qu'un jeune ambitieux ait ravagé la terre ,
Qu'un regard de Vénus ait allumé la guerre ,
Qu'à Paris , au palais l'honnête citoyen
Plaide pendant vingt ans pour un mur mitoyen ,
Qu'au fond d'un diocèse un vieux prêtre gémissé ,
Quand un abbé de cour enlève un bénéfice ,
Et que dans le parterre un poète envieux
Ait en battant des mains un feu noir dans les yeux ,
Tel est le cœur humain : mais l'ardeur insensée
D'affervir ses voisins à sa propre pensée ,
Comment la concevoir ? Pourquoi , par quel moyen
Veux-tu que ton esprit soit la règle du mien ?

Je hais surtout , je hais tout causeur incommode ,
Tous ces demi-savans gouvernés par la mode ,
Ces gens qui pleins de feu , peut-être pleins d'esprit ,
Soutiendront contre vous ce que vous aurez dit.
Un peu musiciens , philosophes , poètes ,
Et grands-hommes d'état formés par les gazettes ;

Sachant tout , lisant tout , prompts à parler de tout ,
Et qui contrediraient *Voltaire* sur le goût ,
Montesquieu sur les loix , de *Broglie* sur la guerre ,
Ou la jeune d'*Egmont* sur le talent de plaire.

Voyez-les s'emporter sur les moindres sujets ,
Sans cesse repliquant sans répondre jamais ,

» Je ne céderais pas au prix d'une couronne.....

» Je sens... le sentiment ne consulte personne.....

» Et le roi ferait là..... je verrais là le feu.....

» Messieurs , la vérité mise une fois en jeu ,

» Doit-il nous importer de plaire ou de déplaire ?

C'est bien dit ; mais pourquoi cette roideur austère ?

Hélas ! c'est pour juger de quelques nouveaux airs

Ou des deux Poinfinet lequel fait mieux des vers.

Auriez-vous par hasard connu feu monsieur d'Aube, (a)

Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube ?

Contiez-vous un combat de votre régiment ,

Il savait mieux que vous , où , contre qui , comment.

Veus seul en auriez eu toute la renommée ,

N'importe , il vous citait ses lettres de l'armée ;

Et Richelieu présent il aurait raconté

Ou Gènes défendue , ou Mahon emporté.

D'ailleurs homme de sens , d'esprit & de mérite ,

Mais son meilleur ami redoutait sa visite.

L'un bientôt rebuté d'une vaine clameur

Gardait en l'écoutant un silence d'humeur.

J'en ai vus dans le feu d'une dispute aigrie ,

(a) Oui je l'ai connu ; il était
précisément tel que le dépeint
M. de *Ruliere* , auteur de cette
épître. Ce fut sa rage de disputer

contre tout venant sur les plus
petites choses , qui lui fit ôter
l'intendance dont il était revêtu.

Prêts de l'injurier le quitter de furie ;
Et rejetant la porte à son double battant ,
Ouvrir à leur colère un champ libre en sortant.
Ses neveux qu'à sa fuite attachait l'espérance
Avaient vu dérouter toute leur complaisance.
Un voisin astmatique en l'embrassant un soir ,
Lui dit : mon médecin me défend de vous voir.
Et parmi cent vertus cette unique faiblesse
Dans un triste abandon réduisit sa vieillesse.
Au sortir d'un sermon la fièvre le saisit ,
Las d'avoir écouté sans avoir contredit.
Et tout prêt d'expirer , gardant son caractère ,
Il faisait disputer le prêtre & le notaire.

Que la bonté divine arbitre de son sort
Lui donne le repos que nous rendit sa mort !
Si du moins il s'est rû devant ce grand arbitre.

Un jeune bachelier docteur en titre ,
Doit , suivant une affiche , un tel jour , en tel lieu ,
Répondre à tout venant sur l'essence de Dieu.
Venez-y , venez voir comme sur un théâtre ,
Une dispute en règle , un choc opiniâtre ,
L'entimême ferré , les dilemmes pressans ,
Poignards à double lame , & frappant en deux sens ,
Et le grand syllogisme en forme régulière ,
Et le sophisme vain de sa fausse lumière ,
Des moines échauffés vrai fléau de docteurs ,
De pauvres Hibernois complaisans disputeurs ,
Qui fuyant leur pays pour les saintes promesses ,
Viennent vivre à Paris d'argumens & de messes ,
Et l'honnête public qui même écoutant bien ,

A la saine raison de n'y comprendre rien.
Voilà donc les leçons qu'on prend dans vos écoles!

Mais tous les argumens sont-ils faux ou frivoles?
Socrate disputait jusques dans les festins,
Et tout nud quelquefois argumentait aux bains.
Etait-ce dans un sage une folle manie?
La contrariété fait sortir le génie.
La veine d'un caillou recèle un feu qui dort,
Image de ces gens, froids au premier abord,
Et qui dans la dispute, à chaque répartie
Sont pleins d'une chaleur qu'on n'avait point sentie.

C'est un bien, j'y consens. Quant au mal le voici.
Plus on a disputé, moins on s'est éclairci.
On ne redresse point l'esprit faux ni l'œil louche,
Ce mot *j'ai tort*, ce mot nous déchire la bouche.
Nos cris & nos efforts ne frappent que le vent,
Chacun dans son avis demeure comme avant.
C'est mêler seulement aux opinions vaines
Le tumulte insensé des passions humaines.
Le vrai peut quelquefois n'être point de saison;
Et c'est un très-grand tort que d'avoir trop raison.

Autrefois la justice & la vérité nues,
Chez les premiers humains furent long-tems connues;
Elles régnaient en sœurs : mais on fait que depuis
L'une a fui dans le ciel & l'autre dans un puits.
La vaine opinion règne sur tous les âges,
Son temple est dans les airs porté sur les nuages,
Une foule de dieux, de démons, de lutins
Sont au pied de son trône, & tenant dans leurs mains
Mille riens enfantés par un pouvoir magique,

Nous les montrent de loin sous des verres d'optique.
Autour d'eux nos vertus, nos biens, nos maux divers
En boules de savon sont épars dans les airs ;
Et le souffle des vents y promène sans cesse
De climats en climats le temple & la déesse.
Elle fuit & revient. Elle place un mortel
Hier sur un bûcher, demain sur un autel.
Le jeune Antinoïs eut autrefois des prêtres.
Nous rions maintenant des mœurs de nos ancêtres,
Et qui rit de nos mœurs ne fait que prévenir
Ce qu'en doivent penser les siècles à venir.
Une beauté frappante & dont l'éclat étonne,
Les Français la peindront sous les traits de *Brionne*,
Sans croire qu'autrefois un petit front ferré,
Un front à cheveux d'or fut toujours adoré :
Ainsi l'opinion changeante & vagabonde
Soumet la beauté même autre reine du monde.
Ainsi dans l'univers ses magiques effets
Des grands événemens sont les ressorts secrets.
Comment donc espérer qu'un jour aux pieds d'un sage
Nous la voyons tomber du haut de son nuage,
Et que la vérité se montrant aussi-tôt,
Vienne au bord de son puits voir ce qu'on fait en-haut.

Il est pour les savans & pour les sages même
Une autre illusion : cet esprit de système,
Qui bâtit en rêvant des mondes enchantés,
Et fonde mille erreurs sur quelques vérités.
C'est par lui qu'égarés après de vaines ombres,
L'inventeur du calcul chercha Dieu dans les nombres,
L'auteur du *mécanisme* attacha follement

La liberté de l'homme aux loix du mouvement ;
L'un du soleil éteint veut composer la terre ,
» La terre , dit un autre , est un globe de verre. » (a)
Delà ces différends soutenus à grands cris ,
Et sur un tas poudreux d'inutiles écrits ,
La dispute s'affied dans l'asile du sage.

La contrariété tient souvent au langage ;
On peut s'entendre moins , formant un même son ,
Que si l'un parlait basque & l'autre bas-breton.
C'est-là , qui le croirait ? un fléau redoutable ;
Et la pâle famine , & la peste effroyable
N'égalent point les maux & les troubles divers
Que les mal-entendus sèment dans l'univers.

Peindrai-je des dévots les discordes funestes ,
Les saints emportemens de ces ames célestes ,
Le fanatisme au meurtre excitant les humains ,
Des poisons , des poignards , des flambeaux dans les mains ,
Nos villages déserts , nos villes embrasées ,
Sous nos foyers détruits nos mères écrasées ,
Dans nos temples sanglans abandonnés du ciel ,
Les ministres rivaux égorgés sur l'autel ,
Tous les crimes unis , meurtre , inceste , pillage ,
Les fureurs du plaisir se mêlant au carnage ,
Sur des corps expirans d'infames ravisseurs
Dans leurs embrassemens reconnoissant leurs sœurs ,
L'étranger dévorant le sein de ma patrie ,
Et sous la piété déguisant sa furie ,
Les pères conduisant leurs enfans aux bourreaux ,
Et les vaincus toujours traînés aux échaffauts ?

(a) C'est une des rêveries de *Buffon*.

Dieu puissant ! permettez que ces tems déplorables ,
Un jour par nos neveux soient mis au rang des fables.

Mais je vois s'avancer un fâcheux disputeur ,
Son air d'humilité couvre mal sa hauteur ,
Et son austérité , pleine de l'évangile ,
Paraît offrir à Dieu le venin qu'il distille.

« Monsieur , tout ceci cache un dangereux poison ;
» Personne , selon vous , n'a ni tort ni raison ,
» Et sur la vérité n'ayant point de mesure ,
» Il faut suivre pour loi l'instinct de la nature ! »

Monsieur , je n'ai pas dit un mot de tout cela....
» Eh ! quoique vous ayez déguisé ce sens-là ,
» En vous interprétant la chose devient claire. »

Mais en termes précis j'ai dit tout le contraire.
Cherchons la vérité ; mais d'un commun accord ,
Qui discute a raison , & qui dispute a tort.
Voilà ce que j'ai dit ; & d'ailleurs qu'à la guerre ,
A la ville , à la cour souvent il faut se taire.....

» Mon cher monsieur , ceci cache toujours deux sens ;
» Je distingue.... » Monsieur , distinguez , j'y consens.
J'ai dit mon sentiment , je vous laisse les vôtres ,
En demandant pour moi ce que j'accorde aux autres.....
» Mon fils , nous vous avons défendu de penser ,
» Et pour vous convertir je cours vous dénoncer. »

Heureux ! ô trop heureux qui loin des fanatiques ,
Des causeurs importuns & des jaloux critiques ,
En paix sur l'hélicon pourrait cueillir des fleurs !
Tels on voit dans les champs de sages laboureurs ,
D'une ruche irritée évitant les blessures ,
En dérober le miel à l'abri des piquures.

DE LA DISTANCE.

UN homme qui connaît combien on compte de pas d'un bout de sa maison à l'autre , s'imagine que la nature lui a enseigné tout-d'un-coup cette distance , & qu'il n'a eu besoin que d'un coup d'œil , comme lorsqu'il a vu des couleurs. Il se trompe ; on ne peut connaître les différens éloignemens des objets que par expérience , par comparaison , par habitude. C'est ce qui fait qu'un matelot , en voyant sur mer un vaisseau voguer loin du sien , vous dira sans hésiter à quelle distance on est à-peu-près de ce vaisseau ; & le passager n'en pourra former qu'un doute très-confus.

La distance n'est qu'une ligne de l'objet à nous. Cette ligne se termine à un point ; nous ne sentons donc que ce point ; & soit que l'objet existe à mille lieues , ou qu'il soit à un pied , ce point est toujours le même dans nos yeux.

Nous n'avons donc aucun moyen immédiat pour apercevoir tout-d'un-coup la distance , comme nous en avons pour sentir par l'attouchement , si un corps est dur ou mou ; par le goût , s'il est doux ou amer ; par l'ouïe , si de deux sons l'un est grave & l'autre aigu. Car , qu'on y prenne bien garde , les parties d'un corps qui cèdent à mon doigt , sont la plus prochaine cause de ma sensation du son. Or si je ne puis avoir ainsi immédiatement une idée de distance , il faut donc que je connaisse cette distance par le moyen d'une autre idée intermédiaire ; mais il faut au moins que j'apperçoive cette idée intermédiaire ; car une idée que je n'aurai point , ne servira certainement pas à m'en faire avoir une autre.

On dit , qu'une telle maison est à un mille d'une telle rivière ; mais si je ne fais pas où est cette rivière , je ne fais certainement pas où est cette maison. Un corps cède aisément à l'impression de ma main ; je conclus immédiatement sa mollesse. Un autre résiste ; je sens immédiatement sa dureté. Il faudrait donc que je sentisse les angles formés dans mon œil , pour en conclure immédiatement les distances des objets. Mais la plupart des hommes ne savent pas même si ces angles existent : donc il est évident que ces angles ne peuvent être la cause immédiate de ce que vous connaissez les distances.

Celui qui , pour la première fois de sa vie , entendrait le bruit du canon , ou le son d'un concert , ne pourrait juger , si on tire ce canon , ou si on exécute ce concert , à une lieue ou à trente pas. Il n'y a que l'expérience qui puisse l'accoutumer à juger de la distance qui est entre lui & l'endroit d'où part ce bruit. Les vibrations , les ondulations de l'air portent un son à ses oreilles , ou plutôt à son *sensorium* ; mais ce bruit n'avertit pas plus son *sensorium* de l'endroit où le bruit commence , qu'il ne lui apprend la forme du canon ou des instrumens de musique. C'est la même chose précisément par rapport aux rayons de lumière qui partent d'un objet ; ils ne nous apprennent point du tout où est cet objet.

Ils ne nous font pas connaître davantage les grandeurs , ni même les figures. Je vois de loin une petite tour ronde. J'avance , j'apperçois , & je touche un grand bâtiment quadrangulaire. Certainement ce que je vois , & ce que je touche , n'est pas ce que je voyais. Ce petit objet rond , qui était dans mes yeux , n'est point ce grand bâtiment quarré. Autre chose est donc , par rapport à nous , l'objet mesurable & tangible , autre chose est l'objet visible. J'entends de ma chambre le bruit d'un carrosse : j'ouvre la fenêtre , & je le vois ; je descends ,

cends, & j'entre dedans. Or ce carrosse que j'ai vu, ce carrosse que j'ai touché, sont trois objets absolument divers de trois de mes sens, qui n'ont aucun rapport immédiat les uns avec les autres.

Il y a bien plus : il est démontré qu'il se forme dans mon œil un angle une fois plus grand, à très-peu de chose près, quand je vois un homme à quatre pieds de moi, que quand je vois le même homme à huit pieds de moi. Cependant je vois toujours cet homme de la même grandeur. Comment mon sentiment contredit-il ainsi le mécanisme de mes organes ? l'objet est réellement une fois plus petit dans mes yeux, & je vois une fois plus grand. C'est en vain qu'on veut expliquer ce mystère par le chemin, ou par la forme que prend le crySTALLIN dans nos yeux. Quelque supposition que l'on fasse, l'angle sous lequel je vois un homme à quatre pieds de moi, est toujours à-peu-près double de l'angle sous lequel je le vois à huit pieds. La géométrie ne résoudra jamais ce problème : la physique y est également impuissante ; car vous avez beau supposer que l'œil prend une nouvelle conformation, que le crySTALLIN s'avance, que l'angle s'agrandit ; tout cela s'opérera également pour l'objet qui est à huit pas, & pour l'objet qui est à quatre. La proportion sera toujours la même ; si vous voyez l'objet à huit pas sous un angle de moitié plus grand, vous voyez aussi l'objet à quatre pas sous un angle de moitié plus grand ou environ. Donc ni la géométrie, ni la physique ne peuvent expliquer cette difficulté.

Ces lignes & ces angles géométriques ne sont pas plus réellement la cause de ce que nous voyons les objets à leur place, que de ce que nous les voyons de telles grandeurs, & à telle distance. L'ame ne considère pas si telle partie va se peindre au bas de l'œil ; elle ne rapporte rien à des lignes qu'elle ne voit point. L'œil se baisse seulement, pour voir ce qui est près de

la terre, & se relève pour voir ce qui est au-dessus de la terre. Tout cela ne pouvait être éclairci, & mis hors de toute contestation, que par quelque aveugle-né à qui on aurait donné le sens de la vue. Car si cet aveugle, au moment qu'il eût ouvert les yeux, eût jugé des distances, des grandeurs & des situations, il eût été vrai que les angles optiques, formés tout-d'un-coup dans sa rétine, eussent été les causes immédiates de ses sentimens. Aussi le docteur *Berclay* assurait, après M. *Locke*, (& allant même en cela plus loin que *Locke*) que ni situation, ni grandeur, ni distance, ni figure, ne serait aucunement discernée par cet aveugle, dont les yeux recevraient tout-d'un-coup la lumière.

On trouva enfin en 1729 l'aveugle-né, dont dépendait la décision indubitable de cette question. Le célèbre *Chefelden*, un de ces fameux chirurgiens qui joignent l'adresse de la main aux plus grandes lumières de l'esprit, ayant imaginé qu'on pouvait donner la vue à cet aveugle-né, en lui abaissant ce qu'on appelle des *cataractes*, qu'il soupçonnait formées dans ses yeux presqu'au moment de sa naissance, il proposa l'opération. L'aveugle eut de la peine à y consentir. Il ne concevait pas trop, que le sens de la vue pût beaucoup augmenter ses plaisirs. Sans l'envie qu'on lui inspira d'apprendre à lire & à écrire, il n'eût point désiré de voir. Il vérifiait par cette indifférence, *qu'il est impossible d'être malheureux, par la privation des biens dont on n'a pas d'idée*; vérité bien importante. Quoiqu'il en soit, l'opération fut faite & réussit. Ce jeune homme d'environ quatorze ans vit la lumière pour la première fois. Son expérience confirma tout ce que *Locke* & *Berclay* avaient si bien prévu. Il ne distingua de long-tems ni grandeur, ni situation, ni même figure. Un objet d'un pouce, mis devant son œil, & qui lui cachait une maison, lui paraissait aussi grand que la maison. Tout ce qu'il voyait lui semblait d'abord être sur ses yeux, & les toucher comme les ob-

jets du tact touchent la peau. Il ne pouvait distinguer d'abord ce qu'il avait jugé rond à l'aide de ses mains , d'avec ce qu'il avait jugé angulaire ; ni discerner avec ses yeux , si ce que ses mains avaient senti être en haut ou en bas , était en effet en haut ou en bas. Il était si loin de connaître les grandeurs , qu'après avoir enfin conçu par la vue , que sa maison était plus grande que sa chambre , il ne concevait pas comment la vue pouvait donner cette idée. Ce ne fut qu'au bout de deux mois d'expérience , qu'il put appercevoir que les tableaux représentaient des corps saillans. Et lorsqu'après ce long tâtonnement d'un sens nouveau en lui , il eut senti que des corps , & non des surfaces seules , étaient peints dans les tableaux , il y porta la main , & fut étonné de ne point trouver avec ses mains ces corps solides , dont il commençait à appercevoir les représentations. Il demandait quel était le trompeur , du sens du toucher , ou du sens de la vue.

Ce fut donc une décision irrévocable , que la manière dont nous voyons les choses , n'est point du tout la suite immédiate des angles formés dans nos yeux. Car ces angles mathématiques étaient dans les yeux de cet homme , comme dans les nôtres ; & ne lui servaient de rien sans le secours de l'expérience & des autres sens.

L'aventure de l'aveugle-né fut connue en France vers l'an 1735. L'auteur des *Elémens de Newton* , qui avait beaucoup vu *Cheselden* , fit mention de cette découverte importante ; mais à peine y prit-on garde. Et même lorsqu'on fit ensuite à Paris la même opération de la cataracte sur un jeune homme qu'on prétendait privé de la vue dès son berceau , on négligea de suivre le développement journalier du sens de la vue en lui , & la marche de la nature. Le fruit de cette opération fut perdu pour les philosophes.

Comment nous représentons-nous les grandeurs , & les distances ? De la même façon dont nous imaginons

les passions des hommes , par les couleurs qu'elles peignent sur leurs visages , & par l'altération qu'elles portent dans leurs traits. Il n'y a personne , qui ne lise tout-d'un-coup sur le front d'un autre , la douleur , ou la colère. C'est la langue que la nature parle à tous les yeux ; mais l'expérience seule apprend ce langage. Aussi l'expérience seule nous apprend , que quand un objet est trop loin , nous le voyons confusément & faiblement. Delà nous formons des idées , qui ensuite accompagnent toujours la sensation de la vue. Ainsi tout homme qui , à dix pas , aura vu son cheval haut de cinq pieds , s'il voit , quelques minutes après , ce cheval gros comme un mouton , son ame , par un jugement involontaire , conclut à l'instant que ce cheval est très-loin.

Il est bien vrai , que quand je vois mon cheval de la grosseur d'un mouton , il se forme alors dans mon œil une peinture plus petite , un angle plus aigu ; mais c'est-là ce qui accompagne , non ce qui cause mon sentiment. De même il se fait un autre ébranlement dans mon cerveau , quand je vois un homme rougir de honte , que quand je le vois rougir de colère ; mais ces différentes impressions ne m'apprendraient rien de ce qui se passe dans l'ame de cet homme , sans l'expérience , dont la voix seule se fait entendre.

Loin que cet angle soit la cause immédiate de ce que je juge qu'un grand cheval est très-loin , quand je vois ce cheval fort petit ; il arrive , au contraire , à tous les momens , que je vois ce même cheval également grand , à dix pas , à vingt , à trente , à quarante pas , quoique l'angle à dix pas soit double , triple , quadruple. Je regarde de fort loin , par un petit trou , un homme posté sur un toit ; le lointain & le peu de rayons m'empêchent d'abord de distinguer si c'est un homme : l'objet me parût très-petit , je crois voir une statue de deux pieds tout au plus : l'objet se remue , je juge que c'est un homme : & dès ce même instant cet homme me paraît

de la grandeur ordinaire. D'où viennent ces deux jugemens si différens ? Quand j'ai cru voir une statue , je l'ai imaginée de deux pieds , parce que je la voyais sous un tel angle : nulle expérience ne pliait mon ame à démentir les traits imprimés dans ma rétine ; mais dès que j'ai jugé que c'était un homme , la liaison mise par l'expérience dans mon cerveau , entre l'idée d'un homme & l'idée de la hauteur de cinq à six pieds , me force , sans que j'y pense , à imaginer , par un jugement soudain , que je vois un homme de telle hauteur , & à voir une telle hauteur en effet.

Il faut absolument conclure de tout ceci , que les distances , les grandeurs , les situations ne sont pas , à proprement parler , des choses visibles , c'est-à-dire , ne sont pas les objets propres & immédiats de la vue. L'objet propre & immédiat de la vue n'est autre chose que la lumière colorée ; tout le reste nous ne le sentons qu'à la longue & par expérience. Nous apprenons à voir , précisément comme nous apprenons à parler & à lire. La différence est , que l'art de voir est plus facile , & que la nature est également à tous notre maître.

Les jugemens soudains , presque uniformes , que toutes nos ames , à un certain âge , portent des distances , des grandeurs , des situations , nous font penser , qu'il n'y a qu'à ouvrir les yeux , pour voir de la manière dont nous voyons. On se trompe ; il y faut le secours des autres sens. Si les hommes n'avaient que le sens de la vue , ils n'auraient aucun moyen pour connaître l'étendue en longueur , largeur & profondeur ; & un pur esprit ne la connaîtrait pas peut-être , à moins que DIEU ne la lui révélât. Il est très-difficile de séparer dans notre entendement l'extension d'un objet d'avec les couleurs de cet objet. Nous ne voyons jamais rien que d'étendu , & delà nous sommes tous portés à croire , que nous voyons en effet l'étendue. Nous ne pouvons guère distinguer dans notre ame ce jaune , que nous

voyons dans un louis-d'or , d'avec ce louis-d'or dont nous voyons le jaune. C'est comme , lorsque nous entendons prononcer ce mot *louis-d'or* , nous ne pouvons nous empêcher d'attacher malgré nous l'idée de cette monnoie au son que nous entendons prononcer.

Si tous les hommes parlaient la même langue , nous serions toujours prêts à croire qu'il y aurait une connexion nécessaire entre les mots & les idées. Or tous les hommes ont ici le même langage , en fait d'imagination. La nature leur dit à tous : Quand vous aurez vu des couleurs pendant un certain tems , votre imagination vous représentera à tous , de la même façon , les corps auxquels ces couleurs semblent attachées. Ce jugement prompt & involontaire que vous formerez , vous sera utile dans le cours de votre vie ; car s'il fallait attendre , pour estimer les distances , les grandeurs , les situations , de tout ce qui vous environne , que vous eussiez examiné des angles & des rayons visuels , vous seriez morts avant que de savoir si les choses dont vous avez besoin sont à dix pas de vous , ou à cent millions de lieues , & si elles sont de la grosseur d'un ciron , ou d'une montagne. Il vaudrait beaucoup mieux pour vous être nés aveugles.

Nous avons donc peut-être grand tort , quand nous disons que nos sens nous trompent. Chacun de nos sens fait la fonction à laquelle la nature l'a destiné. Ils s'aident mutuellement , pour envoyer à notre ame , par les mains de l'expérience , la mesure des connaissances que notre être comporte. Nous demandons à nos sens ce qu'ils ne sont point faits pour nous donner. Nous voudrions que nos yeux nous fissent connaître la solidité , la grandeur , la distance , &c. ; mais il faut que le toucher s'accorde en cela avec la vue , & que l'expérience les seconde. Si le père *Mallebranche* avait envisagé la nature par ce côté , il eût attribué peut-être moins d'erreurs à nos sens , qui sont les seules sources de toutes nos idées.

Il ne faut pas, sans doute, étendre à tous les cas cette espèce de métaphysique que nous venons de voir. Nous ne devons l'appeller au secours, que quand les mathématiques nous sont insuffisantes.

D I V O R C E.

IL est dit dans l'Encyclopédie à l'article *Divorce* que l'usage du divorce ayant été porté dans les Gaules par les Romains, ce fut ainsi que *Bissine* ou *Bazine* quitta le roi de *Thuringe* son mari, pour suivre *Childéric* qui l'épousa. C'est comme si on disait que les Troyens ayant établi le divorce à Sparte, *Hélène* répudia *Menelas* suivant la loi, pour s'en aller avec *Pâris* en Phrygie.

La fable agréable de *Pâris*, & la fable ridicule de *Childéric* qui n'a jamais été roi de France, & qu'on prétend avoir enlevé *Bazine* femme de *Bazin*, n'ont rien de commun avec la loi du divorce.

On cite encor *Cherèbert*, régule de la petite ville de Lutèce près d'Issy, *Lutetia Parisiorum*, qui répudia sa femme. L'abbé *Velly*, dans son *Histoire de France*, dit que ce *Cheribert*, ou *Caribert*, répudia sa femme *Ingoberge* pour épouser *Mirefleur* fille d'un artisan, & ensuite *Theudegilde* fille d'un berger, qui fut élevée sur le premier trône de l'empire français.

Il n'y avait alors ni premier, ni second chez ces barbares, que l'empire romain ne reconnut jamais pour rois. Il n'y avait point d'empire français.

L'empire des Francs ne commença que par *Charlemagne*. Il est fort douteux que le mot *Mirefleur* fût en usage dans la langue welche ou gauloise, qui était un patois du jargon celte. Ce patois n'avait pas des expressions si douces.

Il est dit encore que le réga , ou régule *Chilpéric* , seigneur de la province du Soissonnais , & qu'on appelle *roi de France* , fit un divorce avec la reine *Andove* ou *Andovère* ; & voici la raison de ce divorce.

Cette *Andovère* après avoir donné au seigneur de Soissons trois enfans mâles , accoucha d'une fille. Les Francs étaient en quelque façon chrétiens depuis *Clovis*. *Andovère* étant relevée de chouché présenta sa fille au baptême. *Chilpéric* de Soissons , qui apparemment était fort las d'elle , lui déclara que c'était un crime irrémissible d'être marraine de son enfant , qu'elle ne pouvait plus être sa femme par les loix de l'église , & il épousa *Fredgonde* ; après quoi il chassa *Fredgonde* , épousa une Visigote , & puis reprit *Fredgonde*.

Tout cela n'a rien de bien légal , & ne doit pas plus être cité que ce qui se passait en Irlande & dans les isles Orcades.

Le code justinien que nous avons adopté en plusieurs points , autorise le divorce. Mais le droit canonique que les catholiques ont encore plus adopté , ne le permet pas.

L'auteur de l'article dit , que le divorce se pratique dans les états d'Allemagne de la confession d'Ausbourg.

On peut ajouter que cet usage est établi dans tous les pays du Nord , chez tous les réformés de toutes les confessions possibles , & dans toute l'église grecque.

Le divorce est probablement de la même date à-peu-près que le mariage. Je crois pourtant que le mariage est de quelques semaines plus ancien , c'est-à-dire , qu'on se querella avec sa femme au bout de quinze jours , qu'on la battit au bout d'un mois , & qu'on s'en sépara après six semaines de cohabitation.

Justinien qui rassembla toutes les loix faites avant lui , auxquelles il ajouta les siennes , non-seulement confirme celle du divorce , mais il lui donne encore plus d'étendue , au point que toute femme dont le mari était

non pas esclave, mais simplement prisonnier de guerre pendant cinq ans, pouvait après les cinq ans révolus contracter un autre mariage.

Justinien était chrétien, & même théologien ; comment donc arriva-t-il que l'église dérogeât à ses loix ? ce fut quand l'église devint souveraine & législatrice. Les papes n'eurent pas de peine à substituer leurs décrétales au code dans l'Occident, plongé dans l'ignorance & dans la barbarie. Ils profitèrent tellement de la stupidité des hommes, qu'*Honorius III*, *Grégoire IX*, *Innocent III*, défendirent par leurs bulles qu'on enseignât le droit civil. On peut dire de cette hardiesse ; Cela n'est pas croyable, mais cela est vrai.

Comme l'église jugea seule du mariage, elle jugea seule du divorce. Point de prince qui ait fait un divorce, & qui ait épousé une seconde femme sans l'ordre du pape, avant *Henri VIII* roi d'Angleterre, qui ne se passa du pape qu'après avoir long-tems sollicité son procès en cour de Rome.

Cette coutume établie dans des tems d'ignorance, se perpétua dans les tems éclairés, par la seule raison qu'elle existait. Tout abus s'éternise de lui-même ; c'est l'écurie d'*Augias* ; il faut un *Hercule* pour la nettoyer.

Henri IV ne put être père d'un roi de France que par une sentence du pape : encore fallut-il, comme on l'a déjà remarqué, non pas prononcer un divorce, mais mentir en prononçant qu'il n'y avait point eu de mariage.



D O G M E S.

ON fait que toute croyance enseignée par l'église, est un dogme qu'il faut embrasser. Il est triste qu'il y ait des dogmes reçus par l'église latine & rejetés par l'église grecque. Mais si l'unanimité manque, la charité la remplace. C'est surtout entre les cœurs qu'il faudrait de la réunion.

Je crois que nous pouvons à ce propos rapporter un songe qui a déjà trouvé grâce devant quelques personnes pacifiques.

Le 18 Février de l'an 1763, de l'ère vulgaire, le soleil entrant dans le signe des poissons, je fus transporté au ciel, comme le savent tous mes amis. Ce ne fut point la jument *Borac* de *Mahomet* qui fut ma monture; ce ne fut point le char enflammé d'*Elie* qui fut ma voiture; je ne fus porté ni sur l'éléphant de *Sam-monocodom* le Siamois, ni sur le cheval de *St. George* patron de l'Angleterre, ni sur le cochon de *St. Antoine*: j'avoue avec ingénuité que mon voyage se fit je ne sais comment.

On croira bien que je fus ébloui; mais ce qu'on ne croira pas, c'est que je vis juger tous les morts. Et qui étaient les juges? c'étaient, ne vous en déplaise, tous ceux qui ont fait du bien aux hommes, *Confucius*, *Solon*, *Socrate*, *Titus*, les *Antonins*, *Epiclète*, *Charon*, de *Thou*, le chancelier de l'Hôpital, tous les grands hommes qui ayant enseigné & pratiqué les vertus que DIEU exige, semblaient seuls être en droit de prononcer ses arrêts.

Je ne dirai point sur quels trônes ils étaient assis, ni combien de millions d'êtres célestes étaient prosternés devant l'éternel architecte de tous les globes, ni

quelle foule d'habitans de ces globes innombrables comparut devant les juges. Je ne rendrai compte ici que de quelques petites particularités tout-à-fait intéressantes dont je fus frappé.

Je remarquai que chaque mort qui plaider sa cause & qui étalait ses beaux sentimens, avait à côté de lui tous les témoins de ses actions. Par exemple, quand le cardinal de *Lorraine* se vantait d'avoir fait adopter quelques-unes de ses opinions par le concile de Trente, & que pour prix de son orthodoxie il demandait la vie éternelle, tout aussitôt paraissaient autour de lui vingt courtisannes ou dames de la cour, portant toutes sur le front le nombre de leurs rendez-vous avec le cardinal. On voyait ceux qui avaient jeté avec lui les fondemens de la ligue; tous les complices de ses desseins pervers venaient l'environner.

Vis-à-vis du cardinal de *Lorraine* était *Jean Chauvin*, qui se vantait dans son patois grossier d'avoir donné des coups de pied à l'idole papale, après que d'autres l'avaient abattue. J'ai écrit contre la peinture & la sculpture, disait-il; j'ai fait voir évidemment que les bonnes œuvres ne servent à rien du tout, & j'ai prouvé qu'il est diabolique de danser le menuet; chassez vite d'ici le cardinal de *Lorraine*, & placez-moi à côté de *St. Paul*.

Comme il parlait, on vit auprès de lui un bûcher enflammé; un spectre épouvantable portant au cou une fraise espagnole à moitié brûlée, sortait du milieu des flammes avec des cris affreux: monstre, s'écriait-il, monstre exécration, tremble, reconnais ce *Servet* que tu as fait périr par le plus cruel des supplices, parce qu'il avait disputé contre toi sur la manière dont trois personnes peuvent faire une seule substance. Alors tous les juges ordonnèrent que le cardinal de *Lorraine* serait précipité dans l'abyme, mais que *Calvin* serait puni plus rigoureusement.

Je vis une foule prodigieuse de morts qui disaient : j'ai cru , j'ai cru ; mais sur leur front il était écrit : j'ai fait , & ils étaient condamnés.

Le jésuite *le Tellier* paraissait fièrement la bulle *Unigenitus* à la main. Mais à ses côtés s'éleva tout-d'un-coup un monceau de deux mille lettres de cachet. Un janséniste y mit le feu , *le Tellier* fut brûlé jusqu'aux os , & le janséniste , qui n'avait pas moins cabalé que le jésuite , eut sa part de la brûlure.

Je voyais arriver à droite & à gauche des troupes de faquirs , de talapoins , de bonzes , de moines blancs , noirs & gris , qui s'étaient tous imaginés que pour faire leur cour à l'Etre suprême il fallait ou chanter , ou se fouetter , ou marcher tout nus. J'entendis une voix terrible qui leur demanda : quel bien avez-vous fait aux hommes ? A cette voix succéda un morne silence , aucun n'osa répondre , & ils furent tous conduits aux petites-maisons de l'univers ; c'est un des plus grands bâtimens qu'on puisse imaginer.

L'un criait , c'est aux métamorphoses de *Xaca* qu'il faut croire ; l'autre , c'est à celles de *Sammonocodom* ; *Bacchus* arrêta le soleil & la lune , disait celui-ci ; les dieux ressuscitèrent *Pelops* , disait celui-là. Voici la bulle *in Cæna Domini* , disait un nouveau venu , & l'huissier des juges criait : au petites-maisons , aux petites-maisons.

Quand tous ces procès furent vuidés , j'entendis alors promulguer cet arrêt.

De par l'éternel créateur ,
Conservateur , rémunérateur ,
Vengeur , pardonneur , &c. &c.

Soit notoire à tous les habitans de cent mille millions de milliards de mondes qu'il nous a plu de former , que que nous ne jugerons jamais aucun desdits habitans sur

leurs idées creuses , mais uniquement sur leurs actions , car telle est notre justice.

J'avoue que ce fut la première fois que j'entendis un tel édit ; tous ceux que j'avais lus sur le petit grain de fable où je suis né , finissaient par ces mots ; *car tel est notre plaisir.*

D O N A T I O N S.

LA république romaine qui s'empara de tant d'états , en donna aussi quelques-uns.

Scipion fit Massinisse , roi de Numidie.

Lucullus , Sylla , Pompée donnèrent une demi-douzaine de royaumes.

Cléopatre reçut l'Egypte de *César. Antoine* , & ensuite *Oclave* , donnèrent le petit royaume de Judée à *Hérode.*

Sous *Trajan* on frappa la fameuse médaille *Regna assignata* ; les royaumes accordés.

Des villes , des provinces données en souveraineté à des prêtres , à des collèges pour la plus grande gloire de DIEU , ou des dieux : c'est ce qu'on ne voit dans aucun pays.

Mahomet & les califes ses vicaires , prirent beaucoup d'états pour la propagation de leur foi ; mais on ne leur fit aucune donation. Ils ne tenaient rien que de leur alcoran & de leur fabre.

La religion chrétienne qui fut d'abord une société de pauvres , ne vécut long-tems que d'aumônes. La première donation est celle d'*Anania* & de *Saphira* sa femme. Elle fut en argent comptant , & ne réussit pas aux donateurs.

DONATION DE CONSTANTIN.

La célèbre donation de Rome & de toute l'Italie au pape *Sylvestre* par l'empereur *Constantin*, fut soutenue comme une partie du symbole jusqu'au seizième siècle. Il fallait croire que *Constantin* étant à Nicomédie, fut guéri de la lèpre à Rome, par le baptême qu'il reçut de l'évêque *Sylvestre*, (quoi qu'il ne fut point baptisé) & que pour récompense il donna sur le champ sa ville de Rome & toutes ses provinces occidentales à ce *Sylvestre*. Si l'acte de cette donation avait été dressé par le docteur de la comédie italienne, il n'aurait pas été plus plaisamment conçu. On ajoute que *Constantin* déclara tous les chanoines de Rome consuls & patrices, *patricios & consules effici*; qu'il tint lui-même la bride de la haquenée sur laquelle monta le nouvel empereur évêque, *tenentes frenum equi illius*.

Quand on fait réflexion que cette belle histoire a été en Italie une espèce d'article de foi, & une opinion révéérée du reste de l'Europe pendant huit siècles, qu'on a poursuivi comme des hérétiques ceux qui en doutaient, il ne faut plus s'étonner de rien.

DONATION DE PEPIN.

Aujourd'hui on n'excommunie plus personne pour avoir douté que *Pepin* l'usurpateur ait donné & pu donner au pape l'exarcate de Ravenne. C'est tout au plus une mauvaise pensée, un péché véniel qui n'entraîne point la perte du corps & de l'ame.

Voici ce qui pourrait excuser les jurisconsultes Allemands qui ont des scrupules sur cette donation.

1°. Le bibliothécaire *Anastase*, dont le témoignage

est toujours cité, écrivait cent quarante ans après l'événement.

2°. Il n'était point vraisemblable que *Pepin* mal affermi en France, & à qui l'Aquitaine faisait la guerre, allât donner en Italie des états qu'il avouait appartenir à l'empereur résidant à Constantinople.

3°. Le pape *Zacharie* reconnaissait l'empereur romain-grec pour souverain de ces terres disputées par les Lombards, & lui en avait prêté serment, comme il se voit par les lettres de cet évêque de Rome *Zacharie* à l'évêque de Mayence *Boniface*. Donc *Pepin* ne pouvait donner au pape les terres impériales.

4°. Quand le pape *Etienne II* fit venir une lettre du ciel, écrite de la propre main de *Saint Pierre* à *Pepin*, pour se plaindre des vexations du roi des Lombards *Astolphe*, *saint Pierre* ne dit point du tout dans sa lettre que *Pepin* eût fait présent de l'exarcate de Ravenne au pape ; & certainement *saint Pierre* n'y aurait pas manqué, pour peu que la chose eût été seulement équivoque ; il entend trop bien ses intérêts.

5°. Enfin, on ne vit jamais l'acte de cette donation ; & ce qui est plus fort, on n'osa pas même en fabriquer un faux. Il n'est pour toute preuve que des récits vagues mêlés de fables. On n'a donc au lieu de certitude que des écrits de moines absurdes, copiés de siècle en siècle.

L'avocat Italien qui écrivit en 1722, pour faire voir qu'originellement Parme & Plaisance avaient été concédés au St. Siège comme une dépendance de l'exarcate, (a) assure que *les empereurs grecs furent justement dépouillés de leurs droits, parce qu'ils avaient soulevé les peuples contre DIEU*. C'est de nos jours qu'on écrit ainsi ! mais c'est à Rome. Le cardinal *Bellarmin* va plus loin ; *Les premiers chrétiens*, dit-il, ne

(a) Page 120. seconde partie.

supportaient les empereurs que parce qu'ils n'étaient pas les plus forts. L'aveu est franc ; & je suis persuadé que Bellarmin a raison.

DONATION DE CHARLEMAGNE.

Dans le tems que la cour de Rome croyait avoir besoin de titres , elle prétendit que *Charlemagne* avait confirmé la donation de l'exarcate , & qu'il y avait ajouté la Sicile , Venise , Bénévent , la Corse , la Sardaigne. Mais comme *Charlemagne* ne possédait aucun de ces états , il ne pouvait les donner ; & quant à la ville de Ravenne , il est bien clair qu'il la garda , puisque dans son testament il fait un legs à *sa ville de Ravenne* , ainsi qu'à *sa ville de Rome*. C'est beaucoup que les papes aient eu Ravenne & la Romagne avec le tems. Mais pour Venise , il n'y a pas d'apparence qu'ils fassent valoir dans la place St. Marc le diplôme qui leur en accorde la souveraineté.

On a disputé pendant des siècles sur tous ces actes , instrumens , diplômes. Mais c'est une opinion constante , dit *Giannone* ce martyr de la vérité , que toutes ces pièces furent forgées du tems de Grégoire VII. (a). *E costante opinione presso i piu gravi scrittori che tutti questi instrumenti e diplomi furono supposti ne' tempi d'Ildebrando.*

DONATION DE BÉNÉVENT PAR L'EMPEREUR HENRI III.

La première donation bien avérée qu'on ait faite au siège de Rome , fut celle de Bénévent ; & ce fut un échange de l'empereur *Henri III* avec le pape *Léon IX* ;
il

(a) Lib. IX. cap. III.

il n'y manqua qu'une formalité , c'est qu'il eût fallu que l'empereur qui donnait Bénévent , en fût le maître. Elle appartenait aux ducs de Bénévent ; & les empereurs Romains - grecs réclamaient leurs droits sur ce duché. Mais l'histoire n'est autre chose que la liste de ceux qui se sont accommodés du bien d'autrui.

DONATION DE LA COMTESSE MATHILDE.

La plus considérable des donations & la plus authentique , fut celle de tous les biens de la fameuse comtesse *Mathilde* à *Grégoire VIII*. C'était une jeune veuve qui donnait tout à son directeur. Il passe pour constant que l'acte en fut réitéré deux fois , & ensuite confirmé par son testament.

Cependant , il reste encore quelque difficulté. On a toujours cru à Rome que *Mathilde* avait donné tous ses états , tous ses biens présents & à venir à son ami *Grégoire VII* , par un acte solennel dans son château de Canossa en 1077 , pour le remède de son ame & de l'ame de ses parens. Et pour corroborer ce saint instrument , on nous en montre un second de l'an 1102 , par lequel il est dit , que c'est à Rome qu'elle a fait cette donation , laquelle s'est égarée , & qu'elle la renouvelle , & toujours pour le remède de son ame.

Comment un acte si important était-il égaré ? la cour romaine est-elle négligente ? comment cet instrument écrit à Canossa avait-il été écrit à Rome ? que signifient ces contradictions ? Tout ce qui est bien clair , c'est que l'ame des donataires se portait mieux que l'ame de la donatrice , qui avait besoin pour se guérir de se dépouiller de tout en faveur de ses médecins.

Enfin , voilà donc en 1102 une souveraine réduite par un acte en forme à ne pouvoir pas disposer d'un arpent de terre ; & depuis cet acte jusqu'à sa mort en 1115 , on trouve encore des donations de terres

Quest. sur l'Encycl. Tome III.

Z

considérables faites par cette même *Mathilde* à des chanoines & à des moines. Elle n'avait donc pas tout donné. Et enfin, cet acte de 1102 pourrait bien avoir été fait après sa mort par quelque habile homme.

La cour de Rome ajouta encore à tous ses droits le testament de *Mathilde* qui confirmait ses donations. Les papes ne produisirent jamais ce testament.

Il fallait encore savoir si cette riche comtesse avait pu disposer de ses biens, qui étaient la plupart des fiefs de l'empire.

L'empereur *Henri V* son héritier s'empara de tout, ne reconnut ni testament, ni donations, ni fait, ni droit. Les papes en temporisant gagnèrent plus que les empereurs en usant de leur autorité, & avec le tems ces césars devinrent si faibles, qu'enfin les papes ont obtenu de la succession de *Mathilde* ce qu'on appelle aujourd'hui le *patrimoine de saint Pierre*.

DONATION DE LA SUZERAINETÉ DE NAPLES AUX PAPES.

Les gentilshommes Normands qui furent les premiers instrumens de la conquête de Naples & de Sicile, firent le plus bel exploit de chevalerie dont on ait jamais entendu parler. Quarante à cinquante hommes seulement délivrent Salerne au moment qu'elle est prise par une armée de Sarrafins. Sept autres gentilshommes Normands, tous frères, suffirent pour chasser ces mêmes Sarrafins de toute la contrée, & pour l'ôter à l'empereur Grec qui les avait payés d'ingratitude. Il est bien naturel que les peuples dont ces héros avaient ranimé la valeur, s'accoutumassent à leur obéir par admiration & par reconnaissance.

Voilà les premiers droits à la couronne des deux Siciles. Les évêques de Rome ne pouvaient pas don-

ner ces états en fief plus que le royaume de Boutan ou de Cachemire.

Ils ne pouvaient même en accorder l'investiture quand on la leur aurait demandée ; car dans le tems de l'anarchie des fiefs , quand un seigneur voulait tenir son bien allodial en fief pour avoir une protection , il ne pouvait s'adresser qu'à son seigneur suzerain. Or certainement le pape n'était pas seigneur suzerain de Naples , de la Pouille , & de la Calabre.

On a beaucoup écrit sur cette vassalité prétendue , mais on n'a jamais remonté à la source. J'ose dire que c'est le défaut de presque tous les jurisconsultes , comme de tous les théologiens. Chacun tire bien ou mal , d'un principe reçu , les conséquences les plus favorables à son parti. Mais ce principe est-il vrai ? Ce premier fait sur lesquels ils s'appuient , est-il incontestable ? C'est ce qu'ils se donnent bien de garde d'examiner. Ils ressemblent à nos anciens romanciers qui supposaient tous que *Francus* avait apporté en France le casque d'*Hector*. Ce casque était impénétrable sans doute : mais *Hector* en effet l'avait-il porté ? Le lait de la vierge est aussi très-respectable ; mais vingt sacrifices qui se vantent d'en posséder une roquille , la possèdent-ils en effet ?

Les hommes de ce tems-là aussi méchans qu'imbécilles , ne s'effrayaient pas des plus grands crimes , & redoutaient une excommunication qui les rendait exécrales aux peuples encore plus méchans qu'eux , & beaucoup plus fots.

Robert Guiscard & *Richard* vainqueurs de la Pouille & de la Calabre , furent , d'abord excommuniés par le pape *Léon IX*. Ils s'étaient déclarés vassaux de l'empire : mais l'empereur *Henri III* mécontent de ces feudataires conquérans , avait engagé *Léon IX* à lancer l'excommunication à la tête d'une armée d'Allemands. Les Normands qui ne craignaient point ces

foudres comme les princes d'Italie les craignaient, battirent les Allemands & prirent le pape prisonnier. Mais pour empêcher désormais les empereurs & les papes de venir les troubler dans leurs possessions, ils offrirent leurs conquêtes à l'église sous le nom d'*Oblata*. C'est ainsi que l'Angleterre avait payé le *denier de saint Pierre*, c'est ainsi que les premiers rois d'Espagne & de Portugal, en recouvrant leurs états contre les Sarrafins, promirent à l'église de Rome deux livres d'or par an. Ni l'Angleterre, ni l'Espagne, ni le Portugal ne regardèrent jamais le pape comme leur seigneur suzerain.

Le duc Robert, *oblat* de l'église, ne fut pas non plus feudataire du pape; il ne pouvait pas l'être, puisque les papes n'étaient pas souverains de Rome. Cette ville alors était gouvernée par son sénat, & l'évêque n'avait que du crédit; le pape était à Rome précisément ce que l'électeur est à Cologne. Il y a une différence prodigieuse entre être oblat d'un saint & être feudataire d'un évêque.

Baronius, dans ses actes, rapporte l'hommage prétendu fait par *Robert*, duc de la Pouille & de la Calabre à *Nicolas II*; mais cette pièce est suspecte comme tant d'autres, on ne l'a jamais vue; elle n'a jamais été dans aucune archive. *Robert* s'intitula, *Duc par la grace de DIEU & de saint Pierre*. Mais certainement *saint Pierre* ne lui avait rien donné, & n'était point roi de Rome.

Les autres papes qui n'étaient pas plus rois que *saint Pierre*, reçurent sans difficulté l'hommage de tous les princes qui se présentèrent pour régner à Naples, surtout quand ces princes furent les plus forts.



DONATION DE L'ANGLETERRE ET DE L'IRLANDE
AUX PAPES, PAR LE ROI JEAN.

En 1213 , le roi *Jean* , vulgairement nommé *Jean sans terre* , & plus justement *sans vertu* , étant excommunié , & voyant son royaume mis en interdit , le donna au pape *Innocent III* & à ses successeurs. Non contraint par aucune crainte , mais de mon plein gré & de l'avis de mes barons , pour la rémission de mes péchés contre DIEU & l'église ; je résigne l'Angleterre & l'Irlande à DIEU , à saint Pierre , à saint Paul & à monseigneur le pape *Innocent* & à ses successeurs dans la chaire apostolique.

Il se déclara feudataire lieutenant du pape , paya d'abord huit mille livres sterling comptant au légat *Pandolphe* , promit d'en payer mille tous les ans , donna la première année d'avance au légat qui la foula aux pieds , & jura entre ses genoux qu'il se soumettrait à tout perdre faute de payer à l'échéance.

Le plaissant de cette cérémonie fut que le légat s'en alla avec son argent , & oublia de lever l'excommunication.

EXAMEN DE LA VASSALITÉ DE NAPLES ET DE
L'ANGLETERRE.

On demande laquelle vaut le mieux de la donation de *Robert Guiscard* , ou de celle de *Jean sans terre* : tous deux avaient été excommuniés ; tous deux donnaient leurs états à *saint Pierre* , & n'en étaient plus que les fermiers. Si les barons Anglais s'indignèrent du marché infame de leur roi avec le pape & le cassèrent , les barons Napolitains ont pu casser celui du duc *Robert* : & s'ils l'ont pu autrefois , ils le peuvent aujourd'hui.

De deux choses l'une ; ou l'Angleterre & la Pouille étaient données au pape selon la loi de l'église , ou selon la loi des fiefs , ou comme à un évêque , ou comme à un souverain. Comme à un évêque , c'était précisément contre la loi de JESUS-CHRIST qui défendit si souvent à ses disciples de rien prendre , & qui leur déclara que son royaume n'est point de ce monde.

Si comme à un souverain , c'était un crime de lèse - majesté impériale. Les Normands avaient déjà fait hommage à l'empereur. Ainsi nul droit ni spirituel , ni temporel , n'appartenait aux papes dans cette affaire. Quand le principe est si vicieux , tous les effets le font. Naples n'appartient donc pas plus au pape que l'Angleterre.

Il y a encore une autre façon de se pourvoir contre cet ancien marché , c'est le droit des gens plus fort que le droit des fiefs. Ce droit des gens ne veut pas qu'un souverain appartienne à un autre souverain ; & la loi la plus ancienne est qu'on soit le maître chez soi , à moins qu'on ne soit le plus faible.

DES DONATIONS FAITES PAR LES PAPES.

Si on a donné des principautés aux évêques de Rome , ils en ont donné bien davantage. Il n'y a pas un seul trône en Europe dont ils n'aient fait présent. Dès qu'un prince avait conquis un pays , ou même voulait le conquérir , les papes le lui accordaient au nom de *saint Pierre*. Quelquefois même ils firent les avances , & l'on peut dire qu'ils ont donné tous les royaumes , excepté celui des cieux.

Peu de gens en France savent que *Jules II* donna les états du roi *Louis XII* à l'empereur *Maximilien* , qui ne put s'en mettre en possession ; & l'on ne se souvient pas assez que *Sixte-Quint* , *Grégoire XIV* &

Clément VIII furent prêts de faire une libéralité de la France à quiconque *Philippe II* aurait choisi pour le mari de sa fille *Claire Eugénie*.

Quant aux empereurs , il n'y en a pas un depuis *Charlemagne* , que la cour de Rome n'ait prétendu avoir nommé. C'est pourquoi *Swift* , dans son *Conte du tonneau* , dit que mylord *Pierre* devint tout-à-fait fou , & que *Martin & Jean* ses frères voulurent le faire enfermer par avis de parens. Nous ne rapportons cette témérité que comme un blasphème plaissant d'un prêtre Anglais contre l'évêque de Rome.

Toutes ces donations disparaissent devant celle des Indes orientales & occidentales , dont *Alexandre VI* investit l'Espagne & le Portugal de sa pleine puissance & autorité divine : c'était donner presque toute la terre. Il pouvait donner de même les globes de *Jupiter* & de *Saturne* avec leurs satellites.

DONATIONS ENTRE PARTICULIERS.

Les donations des citoyens se traitent tout différemment. Les codes des nations sont convenus d'abord unanimement , que personne ne peut donner le bien d'autrui , de même que personne ne peut le prendre. C'est la loi des particuliers.

En France , la jurisprudence fut incertaine sur cet objet , comme sur presque tous les autres , jusqu'à l'année 1731 , où l'équitable chancelier d'*Aguesseau* ayant conçu le dessein de rendre enfin la loi uniforme , ébaucha très - faiblement ce grand ouvrage par l'édit sur les *donations*. Il est rédigé en quarante-sept articles. Mais en voulant rendre uniformes toutes les formalités concernant les donations , on excepta la Flandre de la loi générale ; & en exceptant la Flandre on oublia l'Artois qui devrait jouir de la mê-

me exception ; de sorte que fix ans après la loi générale , on fut obligé d'en faire pour l'Artois une particulière.

On fit surtout ces nouveaux édits concernant les donations & les testamens , pour écarter tous les commentateurs qui embrouillent les loix ; & on en a déjà fait dix commentaires.

Ce qu'on peut remarquer sur les donations , c'est qu'elles s'étendent beaucoup plus loin qu'aux particuliers à qui on fait un présent. Il faut payer pour chaque présent aux fermiers du domaine royal, droit de contrôle , droit d'insinuation , droit de centième denier , droit de deux sous pour livre , droit de huit sous pour livre.

De sorte que toutes les fois que vous donnez à un citoyen ; vous êtes bien plus libéral que vous ne pensez. Vous avez le plaisir de contribuer à enrichir les fermiers-généraux ; mais cet argent ne fort point du royaume , comme celui qu'on paie à la cour de Rome.

LES SEPT DORMANS.

LA fable imagina qu'un *Epiménide* avait dormi d'un somme pendant vingt-sept ans , & qu'à son réveil il fut tout étonné de trouver ses petits enfans mariés qui lui demandaient son nom ; ses amis morts , sa ville & les mœurs des habitans changées. C'était un beau champ à la critique , & un plaisant sujet de comédie. La légende a emprunté tous les traits de la fable , & les a grossis.

L'auteur de la *Légende dorée* ne fut pas le premier qui au treizième siècle , au lieu d'un dormeur nous

en donna sept , & en fit bravement sept martyrs. Il avait pris cette édifiante histoire chez *Grégoire de Tours*, écrivain véridique qui l'avait prise chez *Sigebert*, qui l'avait prise chez *Métaphraste*, qui l'avait prise chez *Nicéphore*. C'est ainsi que la vérité arrive aux hommes de main en main.

Le révérend *Pierre Ribadeneira* de la compagnie de JÉSUS , enchérit encore sur la *Légende dorée* dans sa célèbre *Fleur des saints*, dont il est fait mention dans le *Tartuffe* de Molière. Elle fut traduite , augmentée & enrichie de tailles-douces par le révérend père *Antoine Girard* de la même société ; rien n'y manque.

Quelque curieux feront peut-être bien aises de voir la prose du révérend père *Girard*, la voici.

« Du tems de l'empereur *Dèce*, l'église reçut une » furieuse & épouvantable bourasque ; entre les autres » chrétiens l'on prit sept frères , jeunes , bien dispos » & de bonne grace , qui étaient enfans d'un cheva- » lier d'Ephèse , & qui s'appelaient *Maximien*, *Ma-* » *rie*, *Martinien*, *Denis*, *Jean*, *Sérapion* & *Confs-* » *tantin*. L'empereur leur ôta d'abord leurs ceintures » dorées ils se cachèrent dans une caverne ; » l'empereur en fit murer l'entrée pour les faire mourir » de faim. »

Aussi-tôt ils s'endormirent tous sept , & ne se réveillèrent qu'après avoir dormi cent soixante & dix-sept ans.

Le père *Girard* loin de croire que ce soit un conte à dormir debout , en prouve l'authenticité par les argumens les plus démonstratifs : & quand on n'aurait d'autre preuve que les noms des sept assoupis , cela suffirait : on ne s'avise pas de donner des noms à des gens qui n'ont jamais existé. Les sept dormans ne pouvaient être ni trompés , ni trompeurs. Aussi ce n'est pas pour contester cette histoire que nous en parlons , mais seulement pour remarquer qu'il n'y a pas un seul événe-

ment fabuleux de l'antiquité qui n'ait été rectifié par les anciens légendaires. Toute l'histoire d'*Œdipe*, d'*Hercule*, de *Thésée* se trouve chez eux accommodée à leur manière. Ils ont peu inventé, mais ils ont beaucoup perfectionné.

J'avoue ingénument que je ne fais pas d'où *Nicéphore* avait tiré cette belle histoire. Je suppose que c'était de la tradition d'Ephèse; car la caverne des sept dormans, & la petite église qui leur est dédiée, subsistent encore. Les moins éveillés des pauvres Grecs y viennent faire leurs dévotions. Le chevalier *Ricaut* & plusieurs autres voyageurs Anglais ont vu ces deux monumens; mais pour leurs dévotions, ils ne les y ont pas faites.

Terminons ce petit article par le raisonnement d'*Abadie*. Voilà des *mémoriaux* institués pour célébrer à jamais l'aventure des sept dormans. Aucun Grec n'en a jamais douté dans Ephèse; ces Grecs n'ont pu être abusés; ils n'ont pu abuser personne; donc l'histoire des sept dormans est incontestable.



D R O I T.

DROIT DES GENS, DROIT NATUREL,
DROIT PUBLIC.

JE ne connais rien de mieux sur ce sujet que ces vers de l'*Arioste* au chant XLIV.

*Fan' lega oggi ré , papi , imperatori
Doman' saranno capitali nimici
Perche quella apparenza esteriori
Non hanno i cor' non hanno gli animi tali
Che non guardando al torto piu che a dritto
Attendon' solamente al' lor profitto.*

Rois, empereurs & successeurs de Pière
Au nom de DIEU signent un beau traité ;
Le lendemain ces gens se font la guerre.
Pourquoi cela ? C'est que la piété,
La bonne foi ne les tourmente guère.
Et que malgré St. Jacques & St. Matthieu
Leur intérêt est leur unique dieu.

S'il n'y avait que deux hommes sur la terre, comment vivraient-ils ensemble ? ils s'aideraient, se nuiraient, se caresseraient, se diraient des injures, se battraient, se réconcilieraient, ne pourraient vivre l'un sans l'autre, ni l'un avec l'autre. Ils feraient comme tous les hommes font aujourd'hui. Ils ont le don du raisonnement, oui ; mais ils ont aussi le don de l'instinct, & ils sentiront, & ils y sont destinés par la nature.

Un DIEU n'est pas venu sur notre globe pour assembler le genre humain & pour lui dire, « J'ordonne aux » Nègres & aux Cafres d'aller tout nuds & de manger » des insectes.

» J'ordonne aux Samoyèdes de se vêtir de peaux de » rangifères & d'en manger la chair toute insipide qu'elle » est, avec du poisson séché & puant, le tout sans sel. » Les Tartares du Thibet croiront tout ce que leur dira » le dalai-lama ; & les Japonois croiront tout ce que » leur dira le dairi.

» Les Arabes ne mangeront point de cochon, & les » Westphaliens ne se nourriront que de cochon.

» Je vais tirer une ligne du mont Caucafé à l'Egypte, » & de l'Egypte au mont Atlas : tous ceux qui habite- » ront à l'orient de cette ligne pourront épouser plu- » sieurs femmes, ceux qui seront à l'occident n'en au- » ront qu'une.

» Si vers le golphe Adriatique depuis Zara jusqu'à » la Polesine, ou vers les marais du Rhin & de la » Meuse, ou vers le mont Jura, ou même dans l'isle » d'Albion, ou chez les Sarmates, ou chez les Scan- » dinaviens quelqu'un s'avise de vouloir rendre un seul » homme despotique, ou de prétendre lui-même à l'être, qu'on lui coupe le cou au plus vite, en attendant que la destinée & moi nous en ayons autrement ordonné.

» Si quelqu'un a l'insolence & la démenche de vouloir » établir ou rétablir une grande assemblée d'hommes libres sur le Mananarès ou sur la Propontide, qu'il » soit ou empalé ou tiré à quatre chevaux.

» Quiconque produira ses comptes suivant une certaine règle d'arithmétique à Constantinople, au grand » Caire, à Taflet, à Deli, à Andrinople, fera sur le » champ empalé sans forme de procès ; & quiconque » osera compter suivant une autre règle à Rome, à » Lisbonne, à Madrid, en Champagne, en Picar-

» die & vers le Danube depuis Ulm jusqu'à Belgrade ,
» sera brûlé dévotement pendant qu'on lui chantera des
» *miserere*.

» Ce qui sera juste tout le long de la Loire sera in-
» juste sur les bords de la Tamise : car mes loix sont
» universelles , &c. &c. &c. »

Il faut avouer que nous n'avons pas de preuve bien claire , pas même dans le *Journal chrétien* , ni dans la *Clé du cabinet des princes* qu'un DIEU soit venu sur la terre promulguer ce droit public. Il existe cependant ; il est suivi à la lettre tel qu'on vient de l'énoncer ; on a compilé , compilé , compilé sur ce droit des nations de très-beaux commentaires , qui n'ont jamais fait rendre un écu à ceux qui ont été ruinés par la terre ou par des édits , ou par les commis des fermes.

Ces compilations ressembtent assez aux cas de conscience de *Pontas*. Voici un cas de loi à examiner : il est défendu de tuer. Tout meurtrier est puni , à moins qu'il n'ait tué en grande compagnie & au son des trompettes ; c'est la règle.

Du tems qu'il y avait encore des antropophages dans la forêt des Ardennes , un bon villageois rencontra un antropophage qui emportait un enfant pour le manger. Le villageois ému de pitié , tua le mangeur d'enfans , & délivra le petit garçon qui s'enfuit aussi-tôt. Deux passans voient de loin le bon homme , & l'accusent devant le prévôt d'avoir commis un meurtre sur le grand chemin. Le corps du délit était sous les yeux du juge , deux témoins parlaient , on devait payer cent écus au juge pour ses vacations ; la loi était précise : le villageois fut pendu sur le champ pour avoir fait ce qu'auraient fait à sa place *Hercule* , *Thésée* , *Roland* & *Ama-dis*. Fallait-il pendre le prévôt qui avait suivi la loi à la lettre ? Et que jugea-t-on à la grande audience ? Pour résoudre mille cas de cette espèce on a fait mille volumes.

Puffendorf établit d'abord des êtres moraux. Ce sont, dit-il, (a) certains modes que les êtres intelligens attachent aux choses naturelles, ou aux mouvemens physiques, en vue de diriger ou de restreindre la liberté des actions volontaires de l'homme pour mettre quelque ordre, quelque convenance & quelque beauté dans la vie humaine.

Ensuite pour donner des idées nettes aux Suédois & aux Allemands du juste & de l'injuste, il remarque (b) qu'il y a deux sortes d'espace, l'un à l'égard duquel on dit que les choses sont quelque part, par exemple ici, là ; l'autre à l'égard duquel on dit qu'elles existent en un certain tems, par exemple aujourd'hui, hier, demain. Nous concevons aussi deux sortes d'états moraux, l'un qui marque quelque situation morale, & qui a quelque conformité avec le lieu naturel ; l'autre qui désigne un certain tems en tant qu'il provient de là quelque effet moral, &c.

Ce n'est pas tout ; (c) *Puffendorf* distingue très-curieusement les modes moraux simples & les modes d'estimation, les qualités formelles & les qualités opératives. Les qualités formelles sont de simples attributs ; mais les opératives doivent soigneusement se diviser en originales & en dérivées.

Et cependant *Barbeirac* a commenté ces belles choses, & on les enseigne dans des universités. On y est partagé entre *Grotius* & *Puffendorf* sur des questions de cette importance. Croyez-moi, lisez les offices de *Cicéron*.

(a) Tom. I. page 2. traduction de *Barbeirac* avec commentaires.

(b) Page 6.
(c) Page 16.



D R O I T P U B L I C .

Seconde section.

Rien ne contribuera peut-être plus à rendre un esprit faux , obscur , confus , incertain , que la lecture de *Grotius* , de *Puffendorf* & de presque tous les commentateurs sur le droit public.

Il ne faut jamais faire un mal dans l'espérance d'un bien , dit la vertu que personne n'écoute. Il est permis de faire la guerre à une puissance qui devient trop prépondérante , dit l'*Esprit des loix*.

Quand les droits doivent-ils être constatés par la prescription ? Les publicistes appellent ici à leur secours le droit divin & le droit humain , les théologiens se mettent de la partie. *Abraham* , disent-ils , & sa semence , avait droit sur le Canaan , car il y avait voyagé , & DIEU le lui avait donné dans une apparition. Mais nos sages maîtres , il y a cinq cent quarante-sept ans , selon la Vulgate , entre *Abraham* qui acheta un caveau dans le pays & *Josué* qui en saccagea une petite partie. N'importe , son droit était clair & net. Mais la prescription ? point de prescription. Mais ce qui s'est passé autrefois en Palestine doit-il servir de règle à l'Allemagne & à l'Italie ? Oui ; car il l'a dit. Soit , messieurs , je ne dispute pas contre vous , DIEU m'en préserve.

Les descendants d'*Attila* s'établissent , à ce qu'on dit , en Hongrie. Dans quel tems les anciens habitans commencèrent-ils à être tenus en conscience d'être serfs des descendants d'*Attila* ?

Nos docteurs qui ont écrit sur la guerre & la paix sont bien profonds ; à les en croire tout appartient de droit au souverain pour lequel ils écrivent. Il n'a pu rien aliéner de son domaine. L'empereur doit posséder

Rome, l'Italie & la France, (c'était l'opinion de *Barthole*) premièrement parce que l'empereur s'intitule *roi des Romains* ; secondement parce que l'archevêque de Cologne est chancelier d'Italie, & que l'archevêque de Trèves est chancelier des Gaules. De plus, l'empereur d'Allemagne porte un globe doré à son sacre ; donc il est maître du globe de la terre.

A Rome il n'y a point de prêtre qui n'ait appris dans son cours de théologie que le pape doit être souverain du monde, attendu qu'il est écrit que *Simon* fils de *Jone* en Gallilée, ayant surnom *Pierre*, on lui dit, *Tu es Pierre & sur cette pierre je bâtirai mon assemblée*. On avait beau dire à *Grégoire VII*, Il ne s'agit que des âmes, il n'est question que du royaume céleste. Maudit damné, répondait-il, il s'agit du terrestre ; & il vous damnait ! & il vous faisait pendre, s'il pouvait.

Des esprits encore plus profonds fortifient cette raison par un argument sans réplique. Celui dont l'évêque de Rome se dit vicaire, a déclaré que son royaume n'est point de ce monde ; donc ce monde doit appartenir au vicaire quand le maître y a renoncé. Qui doit l'emporter du genre humain ou des décrétales ? Les décrétales sans difficulté.

On demande ensuite, s'il y a eu quelque justice à massacrer en Amérique dix ou douze millions d'hommes désarmés ? On répond qu'il n'y a rien de plus juste & de plus saint, puisqu'ils n'étaient pas catholiques, apostoliques & romains.

Il n'y a pas un siècle qu'il était toujours ordonné dans toutes les déclarations de guerre des princes chrétiens, de *courre-sus* à tous les sujets du prince à qui la guerre était signifiée par un héraut à cote de mailles & à manches pendantes. Ainsi la signification une fois faite, si un Auvergnac rencontrait une Allemande il était tenu de la tuer, sauf à la violer avant ou après.

Voici une question fort épineuse dans les écoles :

le

le ban & l'arrière-ban étant commandés pour aller tuer & se faire tuer sur la frontière, les Suabs étant persuadés que la guerre ordonnée était de la plus horrible injustice, devaient-ils marcher ? quelques docteurs disaient oui ; quelques justes disaient non ; que disaient les politiques ?

Quand on eut bien disputé sur ces grandes questions préliminaires, dont jamais aucun souverain ne s'est embarrassé ni ne s'embarrassera, il fallut discuter les droits respectifs de cinquante ou soixante familles, sur le comté d'Alost, sur la ville d'Orchies, sur le duché de Berg & de Juliers, sur le comté de Tournay, sur celui de Nice, sur toutes les frontières de toutes les provinces ; & le plus faible perdit toujours sa cause.

On agita pendant cent ans si les ducs d'*Orléans*, *Louis XII*, *François I*, avaient droit au duché de Milan, en vertu du contrat de mariage de *Valentine de Milan*, petite-fille du bâtard d'un brave paysan nommé *Jacob Muzio*. Le procès fut jugé par la bataille de Pavie.

Les ducs de Savoie, de Lorraine, de Toscane, prétendirent aussi au Milanais ; mais on a cru qu'il y avait dans le Frioul une famille de pauvres gentilshommes issue en droite ligne d'*Albouin* roi des Lombards, qui avait un droit bien antérieur.

Les publicistes ont fait de gros livres sur les droits au royaume de Jérusalem. Les Turcs n'en ont point fait ; mais Jérusalem leur appartient, du moins jusqu'à présent dans l'année 1770 ; & Jérusalem n'est point un royaume.



DROIT CANONIQUE.

IDÉE GÉNÉRALE DU DROIT CANONIQUE, PAR
M. BERTRAND CI-DEVANT PREMIER PASTEUR
DE L'ÉGLISE DE BERNE.

NOUS NE PRÉTENDONS, NI ADOPTER, NI CONTREDIRE SES PRINCIPES ; C'EST AU PUBLIC D'EN JUGER.

Le *droit canonique* ou *canon* est suivant les idées vulgaires, la jurisprudence ecclésiastique. C'est le recueil des canons, des règles des conciles, des décrets des papes, & des maximes des pères.

Selon la raison, selon les droits des rois & des peuples, la jurisprudence ecclésiastique n'est & ne peut être que l'exposé des privilèges accordés aux ecclésiastiques par les souverains représentans la nation.

S'il est deux autorités suprêmes, deux administrations qui aient leurs droits séparés, l'une fera sans cesse effort contre l'autre. Il en résultera nécessairement des chocs perpétuels, des guerres civiles, l'anarchie, la tyrannie, malheurs dont l'histoire nous présente l'affreux tableau.

Si un prêtre s'est fait souverain, si le dairi du Japon a été roi jusqu'à notre seizième siècle, si le dalai-lama est souverain au Thibet, si *Numa* fut roi & pontife, si les califes furent les chefs de l'état & de la religion, si les papes régnaient dans Rome, ce sont autant de preuves de ce que nous avançons ; alors l'autorité n'est point divisée, il n'y a qu'une puissance. Les souverains de Russie & d'Angleterre président à

la religion ; l'unité essentielle de puissance est conservée.

Toute religion est dans l'état , tout prêtre est dans la société civile ; & tous les ecclésiastiques sont au nombre des sujets du souverain chez lequel ils exercent leur ministère. S'il était une religion qui établit quelque indépendance en faveur des ecclésiastiques , en les soustrayant à l'autorité souveraine & légitime , cette religion ne saurait venir de DIEU auteur de la société.

Il est par-là même de toute évidence que dans une religion , dont DIEU est représenté comme l'auteur , les fonctions des ministres , leurs personnes , leurs biens , leurs prétentions , la manière d'enseigner la morale , de prêcher le dogme , de célébrer les cérémonies , les peines spirituelles , que tout en un mot ce qui intéresse l'ordre civil doit être soumis à l'autorité du prince & à l'inspection des magistrats.

Si cette jurisprudence fait une science , on en trouvera ici les élémens.

C'est aux magistrats seuls d'autoriser les livres admissibles dans les écoles , selon la nature & la forme du gouvernement. C'est ainsi que M. *Paul-Joseph Rieger* , conseiller de cour , enseigne judicieusement le droit canonique dans l'université de Vienne. Ainsi nous voyons la république de Venise examiner & réformer toutes les règles établies dans ses états , qui ne lui conviennent plus. Il est à désirer que des exemples aussi sages soient enfin suivis dans toute la terre.

SECTION PREMIÈRE.

Du ministère ecclésiastique.

La religion n'est instituée que pour maintenir les hommes dans l'ordre , & leur faire mériter les bontés

de DIEU par la vertu. Tout ce qui dans une religion ne tend pas à ce but , doit être regardé comme étranger ou dangereux.

L'instruction , les exhortations , les menaces des peines à venir , les promesses d'une béatitude immortelle , les prières , les conseils , les secours spirituels sont les seuls moyens que les ecclésiastiques puissent mettre en usage pour effayer de rendre les hommes vertueux ici-bas , & heureux pour l'éternité.

Tout autre moyen répugne à la liberté de la raison , à la nature de l'ame , aux droits inaltérables de la conscience , à l'essence de la religion , à celle du ministère ecclésiastique , à tous les droits du souverain.

La vertu suppose la liberté comme le transport d'un fardeau suppose la force active. Dans la contrainte point de vertu , & sans vertu point de religion. Rends-moi esclave , je n'en serai pas meilleur.

Le souverain même n'a aucun droit d'employer la contrainte pour amener les hommes à la religion qui suppose essentiellement choix & liberté. Ma pensée n'est pas plus soumise à l'autorité que la maladie ou la santé.

Afin de démêler toutes les contradictions dont on a rempli les livres sur le droit canonique , & de fixer nos idées sur le ministère ecclésiastique , recherchons au milieu de mille équivoques ce que c'est que l'église.

L'église est l'assemblée de tous les fideles appellés certains jours à prier en commun , & à faire en tout tems de bonnes actions.

Les prêtres sont des personnes établies sous l'autorité du souverain pour diriger ces prières & tout le culte religieux.

Une église nombreuse ne saurait être sans ecclésiastiques ; mais ces ecclésiastiques ne sont pas l'église.

Il n'est pas moins évident que si les ecclésiastiques qui sont dans la société civile avaient acquis des droits qui allassent à troubler ou à détruire la société, ces droits doivent être supprimés.

Il est encore de la plus grande évidence que si DIEU a attaché à l'église des prérogatives ou des droits, ces droits ni ces prérogatives ne sauraient appartenir privativement ni au chef de l'église, ni aux ecclésiastiques, parce qu'ils ne sont pas l'église, comme les magistrats ne sont le souverain ni dans un état démocratique, ni dans une monarchie.

Enfin, il est très-évident que ce sont nos âmes qui sont soumises aux soins du clergé, uniquement pour les choses spirituelles.

Notre âme agit intérieurement, les actes sont la pensée, les volontés, les inclinations, l'acquiescement à certaines vérités. Tous ces actes sont au-dessus de toute contrainte, & ne sont du ressort du ministère ecclésiastique qu'autant qu'il doit instruire & jamais commander.

Cette âme agit aussi extérieurement. Les actions extérieures sont soumises à la loi civile. Ici la contrainte peut avoir lieu; les peines temporelles ou corporelles maintiennent la loi en punissant les violateurs.

La docilité à l'ordre ecclésiastique doit par conséquent toujours être libre & volontaire; il ne saurait y en avoir d'autre. La soumission au contraire à l'ordre civil peut être contrainte & forcée.

Par la même raison, les peines ecclésiastiques toujours spirituelles, n'atteignent ici-bas que celui qui est intérieurement convaincu de sa faute. Les peines civiles au contraire accompagnées d'un mal physique ont leurs effets physiques, soit que le coupable en reconnaisse la justice ou non.

Delà il résulte manifestement que l'autorité du clergé n'est & ne peut être que spirituelle; qu'il ne

faurait avoir aucun pouvoir temporel ; qu'aucune force coactive ne convient à son ministère qui en serait détruit.

Il suit encore delà que le souverain attentif à ne souffrir aucun partage de son autorité, ne doit permettre aucune entreprise qui mette les membres de la société dans une dépendance extérieure & civile d'un corps ecclésiastique.

Tels sont les principes incontestables du véritable droit canonique, dont les règles & les décisions doivent en tout tems être jugés d'après ces vérités éternelles & immuables, fondées sur le droit naturel & l'ordre nécessaire de la société.

SECTION SECONDE.

Des possessions des ecclésiastiques.

Remontons toujours aux principes de la société, qui dans l'ordre civil comme dans l'ordre religieux, sont les fondemens de tous droits.

La société en général est propriétaire du territoire d'un pays, source de la richesse nationale. Une portion de ce revenu national est attribuée au souverain pour soutenir les dépenses de l'administration. Chaque particulier est possesseur de la partie du territoire & du revenu que les loix lui assurent ; & aucune possession ni aucune jouissance ne peut en aucun tems être soustraite à l'autorité de la loi.

Dans l'état de société nous ne tenons aucun bien, aucune possession de la seule nature, puisque nous avons renoncé aux droits naturels pour nous soumettre à l'ordre civil qui nous garantit & nous protège ; c'est de la loi que nous tenons toutes nos possessions.

Personne non plus ne peut rien tenir sur la terre de la religion ; ni domaine, ni possessions, puisque

ses biens sont tous spirituels. Les possessions du fidele comme véritable membre de l'église , sont dans le ciel , là est son trésor. Le royaume de JESUS-CHRIST qu'il annonça toujours comme prochain , n'était & ne pouvait être de ce monde. Aucune possession ne peut donc être de droit divin.

Les lévites sous la loi hébraïque , avaient , il est vrai , la dîme par une loi positive de DIEU ; mais c'était une théocratie qui n'existe plus , & DIEU agissait comme le souverain de la terre. Toutes ces loix ont cessé , & ne sauraient être aujourd'hui un titre de possession.

Si quelque corps aujourd'hui , comme celui des ecclésiastiques , prétend posséder la dîme ou tout autre bien , de droit divin positif , il faut qu'il produise un titre enregistré dans une révélation divine , expresse & incontestable. Ce titre miraculeux ferait , j'en conviens , exception à la loi civile , autorisée de DIEU , qui dit , *que toute personne doit être soumise aux puissances supérieures , parce qu'elles sont ordonnées de DIEU , & établies en son nom.*

Au défaut d'un titre pareil , un corps ecclésiastique quelconque ne peut donc jouir sur la terre que du consentement du souverain , & sous l'autorité des loix civiles : ce sera là le seul titre de ses possessions. Si le clergé renonçait prudemment à ce titre , il n'en aurait plus aucun , & il pourrait être dépouillé par quiconque aurait assez de puissance pour l'entreprendre. Son intérêt essentiel est donc de dépendre de la société civile qui seule lui donne du pain.

Par la même raison , puisque tous les biens du territoire d'une nation sont soumis sans exception aux charges publiques pour les dépenses du souverain & de la nation , aucune possession ne peut être exemptée que par la loi , & cette loi même est toujours révocable lorsque les circonstances viennent à changer.

Pierre ne peut être exempté que la charge de *Jean* ne soit augmentée. Ainsi l'équité réclamant sans cesse pour la proportion contre toute surcharge, le souverain est à chaque instant en droit d'examiner les exemptions, & de remettre les choses dans l'ordre naturel & proportionnel, en abolissant les immunités accordées, souffertes ou extorquées.

Toute loi qui ordonnerait que le souverain fit tout aux frais du public pour la sûreté & la conservation des biens d'un particulier ou d'un corps, sans que ce corps ou ce particulier contribuât aux charges communes, ferait une subversion des loix.

Je dis plus, la quotité quelconque de la contribution d'un particulier ou d'un corps quelconque, doit être réglée proportionnellement, non par lui, mais par le souverain ou les magistrats, selon la loi & la forme générale. Ainsi le souverain doit connaître, & peut demander un état des biens & des possessions de tout corps, comme de tout particulier.

C'est donc encore dans ces principes immuables que doivent être puisées les règles du droit canonique, par rapport aux possessions & aux revenus du clergé.

Les ecclésiastiques doivent sans doute avoir de quoi vivre honorablement; mais ce n'est ni comme membres, ni comme représentans de l'église; car l'église par elle-même n'a ni règne ni possession sur cette terre.

Mais s'il est de la justice que les ministres de l'autel vivent de l'autel, il est naturel qu'ils soient entretenus par la société, tout comme les magistrats & les soldats le sont. C'est donc à la loi civile à faire la pension proportionnelle du corps ecclésiastique.

Lors même que les possessions des ecclésiastiques leur ont été données par testament, ou de quelque autre manière, les donateurs n'ont pu dénaturer les

biens en les soustrayant aux charges publiques , ou à l'autorité des loix. C'est toujours sous la garantie des loix , sans lesquelles il ne saurait y avoir possession assurée & légitime , qu'ils en jouiront.

C'est donc encore au souverain ou aux magistrats en son nom , à examiner en tout tems si les revenus ecclésiastiques sont suffisans : s'ils ne l'étaient pas , ils doivent y pourvoir par des augmentations de pensions ; mais s'ils étaient manifestement excessifs , c'est à eux à disposer du superflu pour le bien commun de la société.

Mais , selon les principes du droit vulgairement appelé *canonique* , qui a cherché à faire un état dans l'état , un empire dans l'empire , les biens ecclésiastiques sont sacrés & intangibles , parce qu'ils appartiennent à la religion & à l'église ; ils viennent de DIEU & non des hommes.

D'abord , ils ne sauraient appartenir , ces biens terrestres , à la religion qui n'a rien de temporel. Ils ne sont pas à l'église qui est le corps universel de tous les fidèles , à l'église qui renferme les rois , les magistrats , les soldats , tous les sujets ; car nous ne devons jamais oublier que les ecclésiastiques ne sont pas plus l'église que les magistrats ne sont l'état.

Enfin , ces biens ne viennent de DIEU , que comme tous les autres biens en dérivent , parce que tout est soumis à sa providence.

Ainsi , tout ecclésiastique possesseur d'un bien ou d'une rente , en jouit comme sujet & citoyen de l'état , sous la protection unique de la loi civile.

Un bien qui est quelque chose de matériel & de temporel , ne saurait être sacré ni saint , dans aucun sens , ni au propre , ni au figuré. Si l'on dit qu'une personne , un édifice sont sacrés , cela signifie qu'ils sont consacrés , employés à des usages spirituels.

Abuser d'une métaphore pour autoriser des droits & des prétentions destructives de toute société, c'est une entreprise dont l'histoire de la religion fournit plus d'un exemple, & même des exemples bien singuliers qui ne sont pas ici de mon ressort.

SECTION TROISIÈME.

Des assemblées ecclésiastiques ou religieuses.

Il est certain qu'aucun corps ne peut former dans l'état aucune assemblée publique & régulière, que du consentement du souverain.

Les assemblées religieuses pour le culte doivent être autorisées par le souverain dans l'ordre civil, afin qu'elles soient légitimes.

En Hollande, où le souverain accorde à cet égard la plus grande liberté, de même à-peu-près qu'en Russie, en Angleterre, en Prusse, ceux qui veulent former une église doivent en obtenir la permission : dès-lors cette église est dans l'état, quoiqu'elle ne soit pas la religion de l'état. En général, dès qu'il y a un nombre suffisant de personnes ou de familles qui veulent avoir un certain culte & des assemblées, elles peuvent sans doute en demander la permission au magistrat souverain ; & c'est à ce magistrat à en juger. Ce culte une fois autorisé, on ne peut le troubler sans pécher contre l'ordre public. La facilité que le souverain a eue en Hollande d'accorder ces permissions, n'entraîne aucun désordre ; & il en serait ainsi partout, si le magistrat seul examinait, jugeait & protégeait.

Le souverain a le droit en tout tems de savoir ce qui se passe dans les assemblées, de les diriger selon l'ordre public, d'en réformer les abus ; & d'abroger les assemblées s'il en naissait des désordres. Cette inf-

pedion perpétuelle est une portion essentielle de l'administration souveraine que toute religion doit reconnaître.

S'il y a dans le culte des formulaires de prières , des cantiques , des cérémonies , tout doit être soumis de même à l'inspection du magistrat. Les ecclésiastiques peuvent composer ces formulaires ; mais c'est au souverain à les examiner , à les approuver , à les réformer au besoin. On a vu des guerres sanglantes pour des formulaires , & elles n'auraient pas eu lieu si les souverains avaient mieux connu leurs droits.

Les jours de fêtes ne peuvent pas non plus être établis sans le concours & le consentement du souverain , qui en tout tems peut les réformer , les abolir , les réunir , en régler la célébration selon que le bien public le demande. La multiplication de ces jours de fêtes fera toujours la dépravation des mœurs , & l'appauvrissement d'une nation.

L'inspection sur l'instruction publique de vive voix , ou par des livres de dévotion , appartient de droit au souverain. Ce n'est pas lui qui enseigne , mais c'est à lui à voir comment sont enseignés ses sujets. Il doit faire enseigner surtout la morale , qui est aussi nécessaire que les disputes sur le dogme ont été souvent dangereuses.

S'il y a quelque dispute entre les ecclésiastiques sur la manière d'enseigner , ou sur certains points de doctrine , le souverain peut imposer silence aux deux partis , & punir ceux qui désobéissent.

Comme les assemblées religieuses ne sont point établies sous l'autorité souveraine pour y traiter des matières politiques , les magistrats doivent réprimer les prédicateurs séditieux qui échauffent la multitude par des déclamations punissables ; ils sont la peste des états.

Tout le culte suppose une discipline pour y conserver l'ordre , l'uniformité & la décence. C'est au magistrat à maintenir cette discipline , & à y apporter les changemens que le tems & les circonstances peuvent exiger.

Pendant près de huit siècles les empereurs d'Orient assemblèrent des conciles pour appaiser des troubles qui ne firent qu'augmenter , par la trop grande attention qu'on y apporta. Le mépris aurait plus sûrement fait tomber de vaines disputes que les passions avaient allumées. Depuis le partage des états d'Occident en divers royaumes , les princes ont laissé aux papes la convocation de ces assemblées. Les droits du pontife de Rome ne sont à cet égard que conventionnels , & tous les souverains réunis peuvent en tout tems en décider autrement. Aucun d'eux en particulier n'est obligé de soumettre ses états à aucun canon , sans l'avoir examiné & approuvé. Mais comme le concile de Trente sera apparemment le dernier , il est très-inutile d'agiter toutes les questions qui pourraient regarder un concile futur & général.

Quant aux assemblées , ou synodes , ou conciles nationaux , ils ne peuvent sans contredit être convoqués que quand le souverain les juge nécessaires ; ses commissaires doivent y présider , & en diriger toutes les délibérations , & c'est à lui à donner la satisfaction aux décrets.

Il peut y avoir des assemblées périodiques du clergé pour le maintien de l'ordre & sous l'autorité du souverain ; mais la puissance civile doit toujours en déterminer les vues , en diriger les délibérations , & en faire exécuter les décisions. L'assemblée périodique du clergé de France , n'est autre chose qu'une assemblée de commissaires économiques pour tout le clergé du royaume.

Les vœux par lesquels s'obligent quelques ecclé-

fiastiques de vivre en corps selon une certaine règle , sous le nom de *moines* ou de *religieux* , si prodigieusement multipliés dans l'Europe ; ces vœux doivent aussi être toujours soumis à l'examen & à l'inspection des magistrats souverains. Ces couvens qui renferment tant de gens inutiles à la société , & tant de victimes qui regrettent la liberté qu'ils ont perdue , ces ordres qui portent tant de noms si bizarres , ne peuvent être établis valables , ou obligatoires , que quand ils ont été examinés & approuvés au nom du souverain.

En tout tems le prince est donc en droit de prendre connaissance des règles de ces maisons religieuses , de leur conduite : il peut réformer ces maisons & les abolir s'il les juge incompatibles avec les circonstances présentes , & le bien actuel de la société.

Les biens & les acquisitions de ce corps religieux sont de même soumis à l'inspection des magistrats pour en connaître la valeur & l'emploi. Si la masse de ces richesses qui ne circulent plus était trop forte , si les revenus excédaient trop les besoins raisonnables de ces réguliers , si l'emploi de ces rentes était contraire au bien général , si cette accumulation appauvriissait les autres citoyens , dans tous ces cas il ferait du devoir des magistrats , pères communs de la patrie , de diminuer ces richesses , de les partager , de les faire rentrer dans la circulation qui fait la vie d'un état , de les employer même à d'autres usages pour le bien de la société.

Par les mêmes principes le souverain doit expressément défendre qu'aucun ordre religieux ait un supérieur dans le pays étranger , c'est presque un crime de lèse-majesté.

Le souverain peut prescrire les règles pour entrer dans ces ordres ; il peut , selon les anciens usages , fixer un âge , & empêcher que l'on ne fasse des vœux que du consentement exprès des magistrats. Chaque citoyen

naît sujet de l'état , & il n'a pas le droit de rompre des engagemens naturels envers la société sans l'aveu de ceux qui la gouvernent.

Si le souverain abolit un ordre religieux , ces vœux cessent d'être obligatoires. Le premier vœu est d'être citoyen ; c'est un serment primordial & tacite , autorisé de DIEU , un vœu dans l'ordre de la providence , un vœu inaltérable & imprescriptible qui unit l'homme en société avec la patrie & avec le souverain. Si nous avons pris un engagement postérieur , le vœu primitif a été réservé ; rien n'a pu énerver ni suspendre la force de ce serment primitif. Si donc le souverain déclare ce dernier vœu , qui n'a pu être que conditionnel & dépendant du premier , incompatible avec le serment naturel ; s'il trouve ce dernier vœu dangereux dans la société , & contraire au bien public qui est la suprême loi , tous sont dès-lors déliés en conscience de ce vœu ; pourquoi ? parce que la conscience les attachait primitivement au serment naturel , & au souverain. Le souverain dans ce cas ne dissout point un vœu ; il le déclare nul , il remet l'homme dans l'état naturel.

En voilà assez pour dissiper tous les sophismes par lesquels les canonistes ont cherché à embarrasser cette question si simple pour quiconque ne veut écouter que la raison.

SECTION QUATRIÈME.

Des peines ecclésiastiques.

Puisque ni l'église qui est l'assemblée de tous les fidèles , ni les ecclésiastiques qui sont ministres dans cette église au nom du souverain & sous son autorité , n'ont aucune force coactive , aucune puissance exécutive , aucun pouvoir terrestre , il est évident que

ces ministres de la religion ne peuvent infliger que des peines uniquement spirituelles. Menacer les pécheurs de la colère du ciel, c'est la seule peine dont un pasteur peut faire usage. Si l'on ne veut pas donner le nom de *peines* à ces censures, ou à ces déclamations, les ministres de la religion n'auront aucune peine à infliger.

L'église peut-elle bannir de son sein ceux qui la déshonorent ou la troublent ? Grande question sur laquelle les canonistes n'ont point hésité de prendre l'affirmative. Observons d'abord que les ecclésiastiques ne feront pas l'église. L'église assemblée dans laquelle sont les magistrats souverains, pourrait sans doute de droit, exclure de ses congrégations un pécheur scandaleux, après des avertissemens charitables, réitérés & suffisans. Cette exclusion ne peut dans ce cas même emporter aucune peine civile, aucun mal corporel, ni la privation d'aucun avantage terrestre. Mais ce que peut l'église de droit, les ecclésiastiques qui sont dans l'église ne le peuvent qu'autant que le souverain les y autorise & le leur permet.

C'est donc encore même dans ce cas au souverain à veiller sur la manière dont ce droit sera exercé ; vigilance d'autant plus nécessaire qu'il est plus aisé d'abuser de cette discipline. C'est par conséquent à lui, en consultant les règles du support & de la charité, à prescrire les formes & les restrictions convenables : sans cela, toute déclaration du clergé, toute excommunication serait nulle & sans effet, même dans l'ordre spirituel. C'est confondre des cas entièrement différens que de conclure de la pratique des apôtres la manière de procéder aujourd'hui. Le souverain n'était pas de la religion des apôtres, l'église n'était pas encore dans l'état ; les ministres du culte ne pouvaient pas recourir au magistrat. D'ailleurs,

les apôtres étaient des ministres extraordinaires tels qu'on n'en voit plus. Si l'on me cite d'autres exemples d'excommunications lancées sans l'autorité du souverain, que dis-je, si l'on rappelle ce que l'on ne peut entendre sans frémir d'horreur, des exemples mêmes d'excommunications fulminées insolemment contre des souverains & des magistrats, je répondrai hardiment que ces attentats sont une rébellion manifeste, une violation ouverte des devoirs les plus sacrés de la religion, de la charité & du droit naturel.

On voit donc évidemment que c'est au nom de toute l'église que l'excommunication doit être prononcée contre les pécheurs publics, puisqu'il s'agit seulement de l'exclusion de ce corps; ainsi elle doit être prononcée par les ecclésiastiques sous l'autorité des magistrats & au nom de l'église, pour les seuls cas dans lesquels on peut présumer que l'église entière bien instruite la prononcerait, si elle pouvait avoir en corps cette discipline qui lui appartient privativement.

Ajoutons encore, pour donner une idée complète de l'excommunication, & des vraies règles du droit canonique à cet égard, que cette excommunication légitimement prononcée par ceux à qui le souverain au nom de l'église en a expressément laissé l'exercice, ne renferme que la privation des biens spirituels sur la terre. Elle ne saurait s'étendre à autre chose. Tout ce qui serait au-delà serait abusif, & plus ou moins tyrannique. Les ministres de l'église ne font que déclarer qu'un tel homme n'est plus membre de l'église. Il peut donc jouir malgré l'excommunication de tous les droits naturels, de tous les droits civils, de tous les biens temporels comme homme, ou comme citoyen. Si le magistrat intervient & prive outre cela un tel homme d'une charge ou d'un emploi

ploi dans la société, c'est alors une peine civile ajoutée pour quelque faute contre l'ordre civil.

Supposons encore que les ecclésiastiques qui ont prononcé l'excommunication, aient été séduits par quelque erreur ou quelque passion, (ce qui peut toujours arriver puisqu'ils sont hommes) celui qui a été ainsi exposé à une excommunication précipitée est justifié par sa conscience devant DIEU. La déclaration faite contre lui n'est & ne peut être d'aucun effet pour la vie à venir. Privé de la communion extérieure avec les vrais fideles, il peut encore jouir ici-bas de toutes les consolations de la communion intérieure. Justifié par sa conscience, il n'a rien à redouter dans la vie à venir du jugement de DIEU qui est son véritable juge.

C'est encore une grande question dans le droit canonique, si le clergé, si son chef, si un corps ecclésiastique quelconque, peut excommunier les magistrats ou le souverain, sous prétexte, ou par raison de l'abus de leur pouvoir. Cette question seule est scandaleuse, & le simple doute une rébellion manifeste. En effet, le premier devoir de l'homme en société est de respecter & de faire respecter le magistrat; & vous prétendriez avoir le droit de le diffamer & de l'avilir! qui vous aurait donné ce droit aussi absurde qu'exécrationnable? serait-ce DIEU qui gouverne le monde politique par les souverains, qui veut que la société subsiste par la subordination?

Les premiers ecclésiastiques, à la naissance du christianisme, se font-ils crus autorisés à excommunier les *Tibères*, les *Nérons*, les *Claudes*, & ensuite les *Constances* qui étaient hérétiques? Comment donc a-t-on pu souffrir si long-tems des prétentions aussi monstrueuses, des idées aussi atroces, & les attentats affreux qui en ont été la suite; attentats également réprouvés par la raison, le droit

naturel & la religion ? S'il était une religion qui enseignât de pareilles horreurs , elle devrait être proscrite de la société comme directement opposée au repos du genre humain. Le cri des nations s'est déjà fait entendre contre ces prétendues loix canoniques , dictées par l'ambition & le fanatisme. Il faut espérer que les souverains mieux instruits de leurs droits , soutenus par la fidélité des peuples , mettront enfin un terme à des abus si énormes , & qui ont causé tant de malheurs. Le philosophe inimitable qui nous a donné *l'Essai sur l'histoire générale & les mœurs des nations* , a été le premier qui a relevé avec force l'atrocité des entreprises de cette nature.

SECTION CINQUIÈME.

De l'inspection sur le dogme.

Le souverain n'est point le juge de la vérité du dogme ; il peut juger pour lui-même comme tout autre homme ; mais il doit prendre connaissance du dogme dans tout ce qui intéresse l'ordre civil , soit quant à la nature de la doctrine si elle avait quelque chose de contraire au bien public , soit quant à la manière de la proposer.

Règle générale dont les magistrats souverains n'auraient jamais dû se départir. Rien dans le dogme ne mérite l'attention de la police que ce qui peut intéresser l'ordre public ; c'est l'influence de la doctrine sur les mœurs qui décide de son importance. Toute doctrine qui n'a qu'un rapport éloigné avec la vertu , ne saurait être fondamentale. Les vérités qui sont propres à rendre les hommes doux , humains , soumis aux loix , obéissans au souverain , intéressent l'état , & viennent évidemment de DIEU.

SECTION SIXIÈME.

Inspection des magistrats sur l'administration des sacremens.

L'administration des sacremens doit être aussi soumise à l'inspection assidue du magistrat en tout ce qui intéresse l'ordre public.

On convient d'abord que le magistrat doit veiller sur la forme des registres publics des mariages, des baptêmes, des morts, sans aucun égard à la croyance des divers citoyens de l'état.

Les mêmes raisons de police & d'ordre n'exigeraient-elles pas qu'il y eût des registres exacts entre les mains du magistrat, de tous ceux qui font des vœux pour entrer dans les cloîtres, dans les pays où les cloîtres sont admis.

Dans le sacrement de la pénitence, le ministre qui refuse ou accorde l'absolution, n'est comptable de ses jugemens qu'à DIEU ; de même aussi le pénitent n'est comptable qu'à DIEU s'il communie ou non, & s'il communie bien ou mal.

Aucun pasteur pécheur ne peut avoir le droit de refuser publiquement & de son autorité privée, l'eucharistie à un autre pécheur. JESUS-CHRIST impeccable ne refusa pas la communion à Judas.

L'extrême-onction & le viatique demandés par les malades sont soumis aux mêmes règles. Le seul droit du ministre est de faire des exhortations au malade, & le devoir du magistrat est d'avoir soin que le pasteur n'abuse pas de ces circonstances pour persécuter les malades.

Autrefois c'était l'église en corps qui appelait ses pasteurs, & leur conférait le droit d'instruire & de gouverner le troupeau. Ce sont aujourd'hui des ecclé-

siaffiques qui en consacrent d'autres , mais la police publique doit y veiller.

C'est sans doute un grand abus introduit depuis long-tems , que de conférer les ordres sans fonction ; c'est enlever des membres à l'état sans en donner à l'église. Le magistrat est en droit de réformer cet abus.

Le mariage , dans l'ordre civil , est une union légitime de l'homme & de la femme pour avoir des enfans , pour les élever , & pour leur assurer les droits des propriétés sous l'autorité de la loi. Afin de constater cette union , elle est accompagnée d'une cérémonie religieuse , regardée par les uns comme un sacrement , par les autres comme une pratique du culte public ; vraie logomachie qui ne change rien à la chose. Il faut donc distinguer deux parties dans le mariage , le contrat civil ou l'engagement naturel , & le sacrement ou la cérémonie sacrée. Le mariage peut donc subsister avec tous ses effets naturels & civils , indépendamment de la cérémonie religieuse. Les cérémonies même de l'église ne sont devenues nécessaires dans l'ordre civil que parce que le magistrat les a adoptées. Il s'est même écoulé un long tems sans que les ministres de la religion aient eu aucune part à la célébration des mariages. Du tems de *Justinien* le consentement des parties en présence de témoins , sans aucune cérémonie de l'église , légitimait encore le mariage parmi les chrétiens. C'est cet empereur qui fit vers le milieu du sixième siècle , les premières loix pour que les prêtres intervinsent comme simples témoins , sans ordonner encore de bénédiction nuptiale. L'empereur *Léon* qui mourut sur le trône en 886 , semble être le premier qui ait mis la cérémonie religieuse au rang des conditions nécessaires. La loi même qu'il fit , atteste que c'était un nouvel établissement.

De l'idée juste que nous nous formons ainsi du ma-

riage , il résulte d'abord que le bon ordre & la piété même rendent aujourd'hui nécessaires les formalités religieuses , adoptées dans toutes les communions chrétiennes. Mais l'essence du mariage ne peut en être dénaturée ; & cet engagement qui est le principal dans la société est , & doit demeurer toujours soumis dans l'ordre politique à l'autorité du magistrat.

Il suit delà encore que deux époux élevés dans le culte même des infidèles & des hérétiques , ne sont point obligés de se remarier s'ils l'ont été selon la loi de leur patrie ; c'est au magistrat dans tous les cas d'examiner la chose.

Le prêtre est aujourd'hui le magistrat que la loi a désigné librement en certains pays pour recevoir la foi de mariage. Il est très-évident que la loi peut modifier ou changer , comme il lui plaît , l'étendue de cette autorité ecclésiastique.

Les testamens & les enterremens sont incontestablement du ressort de la loi civile & de celui de la police. Jamais ils n'auraient dû souffrir que le clergé usurpât l'autorité de la loi à aucun de ces égards. On peut voir encore dans le *siècle de Louis XIV* , & dans celui de *Louis XV* , des exemples frappans des entreprises de certains ecclésiastiques fanatiques sur la police des enterremens. On a vu des refus de sacremens , d'inhumation , sous prétexte d'hérésie ; barbarie dont les païens mêmes auraient eu horreur.

SECTION SEPTIÈME.

Jurisdiction des ecclésiastiques.

Le souverain peut sans doute abandonner à un corps ecclésiastique ou à un seul prêtre une jurisdiction sur certains objets & sur certaines personnes , avec une compétence convenable à l'autorité confiée. Je n'exa-

mine point s'il a été prudent de remettre ainsi une portion de l'autorité civile entre les mains d'un corps ou d'une personne, qui avait déjà une autorité sur les choses spirituelles. Livrer à ceux qui devaient seulement conduire les hommes au ciel, une autorité sur la terre, c'était réunir deux pouvoirs dont l'abus était trop facile : mais il est certain du moins qu'aucun homme en tant qu'ecclésiastique, ne peut avoir aucune sorte de juridiction. S'il la possède, elle est ou concédée par le souverain, ou usurpée, il n'y a point de milieu. Le royaume de JESUS-CHRIST n'est point de ce monde ; il a refusé d'être juge sur la terre, il a ordonné de rendre à *César* ce qui appartient à *César* ; il a interdit à ses apôtres toute domination ; il n'a prêché que l'humilité, la douceur & la dépendance. Les ecclésiastiques ne peuvent tenir de lui ni puissance, ni autorité, ni domination, ni juridiction dans le monde. Ils ne peuvent donc posséder légitimement aucune autorité que par une concession du souverain, de qui tout pouvoir doit dériver dans la société.

Puisque c'est du souverain seul que les ecclésiastiques tiennent quelque juridiction sur la terre, il suit de là que le souverain & ses magistrats doivent veiller sur l'usage que le clergé fait de son autorité, comme nous l'avons prouvé.

Il fut un tems, dans l'époque malheureuse du gouvernement féodal, où les ecclésiastiques s'étaient emparés en divers lieux des principales fonctions de la magistrature. On a borné dès-lors l'autorité des seigneurs de fiefs laïques, si redoutable au souverain, & si dure pour les peuples. Mais une partie de l'indépendance des juridictions ecclésiastiques a subsisté. Quand donc est-ce que les souverains seront assez instruits, ou assez courageux pour reprendre à eux toute autorité usurpée, & tant de droits dont on a

si souvent abusé pour vexer les sujets qu'ils doivent protéger ?

C'est de cette inadvertence des souverains que sont venues les entreprises audacieuses de quelques ecclésiastiques contre le souverain même. L'histoire scandaleuse de ces attentats énormes est consignée dans des monumens qui ne peuvent être contestés , & il est à présumer que les souverains éclairés aujourd'hui par les écrits des sages , ne permettront plus des tentatives qui ont si souvent été accompagnées ou suivies de tant d'horreurs.

La bulle *in Cœna Domini* est encore en particulier une preuve subsistante des entreprises continuelles du clergé contre l'autorité souveraine & civile , &c. (Voyez *Bulle.*) Voyez surtout l'article des *Deux puissances.*

EXTRAIT DU TARIF DES DROITS
qu'on paie en France à la cour de Rome pour les bulles , dispenses , absolutions &c. , lequel tarif fut arrêté au conseil du roi le 4 Septembre 1691 , & qui est rapporté tout entier dans l'Instruction de Jacques Le Pelletier , imprimée à Lyon en 1699 , avec approbation & privilège du roi ; à Lyon chez Antoine Boudet , huitième édition.

On en a retiré les exemplaires , & les taxes subsistent.

1^o. Pour absolution du crime d'apostasie , on paiera au pape quatre-vingts livres.

2^o. Un bâtard qui voudra prendre les ordres , paiera pour la dispense vingt-cinq livres ; s'il veut posséder un bénéfice simple , il paiera de plus cent quatre-vingts livres. S'il veut que dans la dispense on ne fasse pas mention de son illégitimité , il paiera mille cinquante livres.

3°. Pour dispense & absolution de bigamie, mille cinquante livres.

4°. Pour dispense à l'effet de juger criminellement, ou d'exercer la médecine, quatre-vingt-dix livres.

5°. Absolution d'hérésie, quatre-vingts livres.

6°. Bref de quarante heures pour sept ans, douze livres.

7°. Absolution pour avoir commis un homicide à son corps défendant ou sans mauvais dessein, quatre-vingt-quinze livres. Ceux qui étaient dans la compagnie du meurtrier doivent aussi se faire absoudre & payer pour cela quatre-vingt-cinq livres.

8°. Indulgences pour sept années, douze livres.

9°. Indulgences perpétuelles pour une confrairie, quarante livres.

10°. Dispense d'irrégularité ou d'inhabilité, vingt-cinq livres; si l'irrégularité est grande, cinquante livres.

11°. Permission de lire les livres défendus, vingt-cinq livres.

12°. Dispense de simonie, quarante livres; sauf à augmenter suivant les circonstances.

13°. Bref pour manger les viandes défendues, soixante-cinq livres.

14°. Dispense de vœux simples de chasteté ou de religion, quinze livres. Bref déclaratoire de la nullité de la profession d'un religieux ou d'une religieuse, cent

livres : si on demande ce bref dix ans après la profession , on paie le double.

DISPENSES DE MARIAGE.

Dispense du quatrième degré de parenté avec cause , soixante-cinq livres ; sans cause quatre-vingt-dix livres ; avec absolution des familiarités que les futurs ont eues ensemble cent quatre-vingts livres.

Pour les parens du troisième au quatrième degré , tant du côté de père que de celui de la mère , la dispense sans cause est de huit cent quatre-vingts livres , avec cause cent quarante-cinq livres.

Pour les parens au second degré d'un côté , & au quatrième de l'autre , les nobles paieront mille quatre cent trente livres ; pour les roturiers mille cent cinquante-cinq livres.

Celui qui voudra épouser la sœur de la fille avec laquelle il a été fiancé , paiera pour la dispense mille quatre cent trente livres.

Ceux qui sont parens au troisième degré , s'ils sont nobles , ou s'ils vivent honnêtement , paieront mille quatre cent trente livres ; si la parenté est tant du côté du père que de celui de la mère , deux mille quatre cent trente livres.

Parens au second degré paieront quatre mille cinq cent trente livres ; si la future a accordé des faveurs au futur , ils paieront de plus pour l'absolution deux mille trente livres.

Ceux qui ont tenu sur les fonts de baptême l'enfant de l'un ou de l'autre , la dispense est de deux mille sept cent trente livres. Si l'on veut se faire absoudre d'avoir pris des plaisirs prématurés , on paiera de plus mille trois cent trente livres.

Celui qui a joui des faveurs d'une veuve pendant la

vié du premier mari , paiera pour l'épouser légitimement cent quatre-vingt-dix livres.

En Espagne & en Portugal , les dispenses de mariage sont beaucoup plus chères. Les cousins-germains ne les obtiennent pas à moins de deux mille écus de dix jules de Componade.

Les pauvres ne pouvant pas payer des taxes aussi fortes , on leur fait des remises. Il vaut bien mieux tirer la moitié du droit que de ne rien avoir du tout en refusant la dispense.

On ne rapporte pas ici les sommes que l'on paie pour les bulles des évêques , des abbés , des prieurs , des curés &c. ; on les trouve dans les almanachs ; mais on ne voit pas de quelle autorité il impose des taxes sur les laïcs qui épousent leurs cousines.

DU DROIT DE LA GUERRE.

Dialogue entre un Anglais & un Allemand.

L'ALLEMAND.

Q'ENTENDEZ-VOUS par le droit de la guerre ?

L'ANGLAIS.

Votre *Grotius* en a fait un ample traité , dans lequel il cite plus de deux cents auteurs Grecs ou Latins , & même des auteurs Juifs.

L'ALLEMAND.

Croyez-vous que le prince *Eugène* , & le duc de *Marlborough* l'eussent étudié quand ils vinrent humilier

la fierté de *Louis XIV*? Le droit de la paix je le connais assez ; c'est de tenir sa parole , & de laisser tous les hommes jouir des droits de la nature ; mais pour le droit de la guerre , je ne fais ce que c'est. Le code du meurtre me semble une étrange imagination. J'espère que bientôt on nous donnera la jurisprudence des voleurs de grand chemin.

L' A N G L A I S.

Comment accorderons-nous donc cette horreur si ancienne , si universelle de la guerre , avec des idées du juste & de l'injuste ? avec cette bienveillance pour nos semblables que nous prétendons être née avec nous ? avec le *to Kalon* , le beau & l'honnête ?

L' A L L E M A N D.

N'allons pas si vite. Ce crime qui consiste à commettre un si grand nombre de crimes en front de bandière , n'est pas tout-à-fait si universel qu'on le croit. Les brames & les primitifs nommés *quakres* , n'ont jamais été coupables de cette abomination. Les nations qui sont au-delà du Gange versent très-rarement le sang ; & je n'ai point lu que la république de San-Marino ait jamais fait la guerre , quoiqu'elle ait à - peu - près autant de terrain qu'en avait *Romulus*. Les Lapons , les Somoyèdes , les peuples du Kamshatka n'ont jamais attaqué leurs voisins. Les peuples de l'Indus & de l'Hidaspe furent bien surpris de voir les premiers voleurs armés qui vinrent s'emparer de leur beau pays. Plusieurs peuples de l'Amérique n'avaient jamais entendu parler de ce péché horrible , quand les Espagnols vinrent les exterminer l'évangile à la main.

Il n'est point dit que les Cananéens eussent jamais fait la guerre à personne , lorsqu'une horde de Juifs

parut tout-d'un-coup , mit les bourgades en cendres , égorgea les femmes sur les corps de leurs maris , & les enfans sur le ventre de leurs mères. Comment expliquerons-nous cette fureur dans nos principes ?

L' A N G L A I S.

Comme les médecins rendent raison de la peste , des deux véroles & de la rage. Ce sont des maladies attachées à la constitution de nos organes. On n'est pas toujours attaqué de la rage & de la peste ; il suffit souvent qu'un prétendu politique enragé ait mordu un autre ministre pour que la rage se communique dans trois mois à quatre ou cinq cent mille hommes.

Mais quand on a ces maladies , il y a quelques remèdes. En connaissez-vous pour la guerre ?

L' A L L E M A N D.

Je n'en connais que deux dont la tragédie s'est emparée. La crainte & la pitié. La crainte nous oblige souvent à faire la paix : & la pitié que la nature a mise dans nos cœurs comme un contrepoison contre l'héroïsme carnassier , fait qu'on ne traite pas toujours les vaincus à toute rigueur. Notre intérêt même est d'user envers eux de miséricorde , afin qu'ils servent sans trop de répugnance leurs nouveaux maîtres : je fais bien qu'il y a eu des brutaux qui ont fait sentir rudement le poids de leurs chaînes aux nations subjuguées. A cela je n'ai autre chose à répondre que ce vers d'une tragédie intitulée *Spartacus* , composée par un Français qui pense profondément.

La loi de l'univers est malheur aux vaincus.

L' A N G L A I S.

J'ai dompté un cheval : si je suis sage , je le nourris

bien , je le careffe , & je le monte ; fi je fuis un fou furieux , je l'égorge.

L' A L L E M A N D.

Cela n'est pas consolant : car nous avons presque tous été subjugués. Vous autres Anglais vous l'avez été par les Romains , par les Saxons & les Danois , & ensuite par un bâtard de Normandie. Le berceau de notre religion est entre les mains des Turcs : une poignée de Franks a soumis la Gaule. Les Tyriens , les Carthaginois , les Romains , les Goths , les Arabes ont tour-à-tour subjugué l'Espagne ; des Latins vinrent des bords du Tibre voler les bestiaux des bords du Rhin & du Danube ; ils firent les cultivateurs esclaves. Enfin , de la Chine à Cadix , presque tout l'univers a toujours appartenu au plus fort. Je ne connais aucun conquérant qui soit venu l'épée dans une main & un code dans l'autre ; ils n'ont fait des loix qu'après la victoire , c'est-à-dire , après la rapine ; & ces loix , ils les ont faites précisément pour soutenir leur tyrannie. Que diriez-vous , si quelque bâtard de Normandie venait s'emparer de votre Angleterre pour venir vous donner ses loix ?

L' A N G L A I S.

Je ne dirais rien ; je tâcherais de le tuer à sa descente dans ma patrie ; s'il me tuait , je n'aurais rien à repliquer : s'il me subjuguait , je n'aurais que deux partis à prendre , celui de me tuer moi-même , ou celui de le bien servir.

L' A L L E M A N D.

Voilà de tristes alternatives. Quoi ! point de loi de la guerre , point de droit des gens ?

L' A N G L A I S.

J'en suis fâché ; mais il n'y en a point d'autres que de se tenir continuellement sur ses gardes. Tous les rois , tous les ministres pensent comme moi ; & c'est pourquoi douze cent mille mercenaires en Europe font aujourd'hui la parade tous les jours en tems de paix.

Qu'un prince licencie ses troupes dans votre continent , qu'il laisse tomber ses fortifications en ruine , & qu'il passe son tems à lire *Grotius* , vous verrez si dans un an ou deux il n'aura pas perdu son royaume.

L' A L L E M A N D.

Quoi ! votre Angleterre serait perdue si vous n'aviez pas à *standing army* une armée sur pied ?

L' A N G L A I S.

Oh ! nous sommes dans un cas différent ; c'est une *standing army* qui peut nous perdre ; il ne nous faut que des flottes. Mais de façon ou d'autre , il faut se mettre en état d'être aussi injuste que ses voisins. Alors l'ambition est contenue par l'ambition , alors les chiens d'égale force montrent les dents , & ne se déchirent que lorsqu'ils ont à disputer une proie.

L' A L L E M A N D.

Mais les Romains , les Romains ces grands législateurs !

L' A N G L A I S.

Ils faisaient des loix , comme les Algériens assujet-

tissent leurs esclaves à la règle ; mais quand ils combattaient pour réduire les nations en esclavage , leur loi était leur épée. Voyez le grand *César* , le mari de tant de femmes , & la femme de tant d'hommes , il fait mettre en croix deux mille citoyens du pays de Vannes , afin que le reste apprenne à être plus souple ; ensuite quand toute la nation est bien apprivoisée , viennent les loix & les beaux réglemens. On bâtit des cirques , des amphithéâtres ; on élève des aqueducs , on construit des bains publics ; & les peuples subjugués dansent avec leurs chaînes.

L' A L L E M A N D.

On dit pourtant que dans la guerre il y a des loix qu'on observe. Par exemple , on fait une trêve de quelques jours pour enterrer les morts. On stipule qu'on ne se battra pas dans un certain endroit. On accorde une capitulation à une ville assiégée ; on lui permet de racheter ses cloches. On n'éventre point les femmes grosses quand on prend possession d'une place qui s'est rendue. Vous faites des politesses à un officier blessé qui est tombé entre vos mains ; & s'il meurt vous le faites enterrer.

L' A N G L A I S.

Ne voyez-vous pas que ce sont-là les loix de la paix , les loix de la nature , les loix primitives qu'on exécute réciproquement ? La guerre ne les a pas dictées ; elles se font entendre malgré la guerre ; & sans cela les trois quarts du globe ne seraient qu'un désert convert d'ossements.

Si les deux plaideurs acharnés & près d'être ruinés par leurs procureurs , font entr'eux un accord qui leur laisse à chacun un peu de pain , appellerez-vous cet accord une *loi du barreau* ? Si une horde de

théologiens allant faire brûler en cérémonie quelques raisonneurs qu'ils appellent *hérétiques*, apprend que le lendemain le parti hérétique les fera brûler à son tour ; s'ils font grâce afin qu'on la leur fasse , direz-vous que c'est-là une loi théologique ? Vous avouerez qu'ils ont écouté la nature & l'intérêt malgré la théologie. Il en est de même dans la guerre. Le mal qu'elle ne fait pas , c'est le besoin & l'intérêt qui l'arrête. La guerre , vous dis-je , est une maladie affreuse qui faisit les nations l'une après l'autre , & que la nature guérit à la longue.

L'ALLEMAND.

Quoi ! vous n'admettez donc point de guerre juste ?

L'ANGLAIS.

Je n'en ai jamais connu de cette espèce ; cela me paraît contradictoire & impossible.

L'ALLEMAND.

Quoi ! lorsque le papa *Alexandre VI* & son infame fils *Borgia* pillaient la Romagne , égorgeaient , empoisonnaient tous les seigneurs de ce pays , en leur accordant des indulgences , il n'était pas permis de s'armer contre ces monstres ?

L'ANGLAIS.

Ne voyez-vous pas que c'étaient ces monstres qui faisaient la guerre ? Ceux qui se défendaient , la soutenaient. Il n'y a certainement dans ce monde que des guerres offensives , la défensive n'est autre chose que la résistance à des voleurs armés.

L'ALLEMAND.

L'ALLEMAND.

Vous vous moquez de nous. Deux princes se disputent un héritage, leur droit est litigieux, leurs raisons sont également plausibles ; il faut bien que la guerre en décide : alors cette guerre est juste des deux côtés.

L'ANGLAIS.

C'est vous qui vous moquez. Il est impossible physiquement, que l'un des deux n'ait pas tort ; & il est absurde & barbare que des nations périssent parce que l'un de ces deux princes a mal raisonné. Qu'ils se battent en champ clos s'ils veulent ; mais qu'un peuple entier soit immolé à leurs intérêts, voilà où est l'horreur. Par exemple, l'archiduc *Charles* dispute le trône d'Espagne au duc d'*Anjou*, & avant que le procès soit jugé, il en coûte la vie à plus de cinq cent mille hommes. Je vous demande si la chose est juste ?

L'ALLEMAND.

J'avoue que non. Il fallait trouver quelqu'autre biais pour accommoder le différend.

L'ANGLAIS.

Le tems amène la guérison de cette horrible épidémie ; la nation & ceux qui entrent dans la querelle sont malades de la rage. Ses horribles symptômes durent douze ans jusqu'à ce que les enragés épuisés n'en pouvant plus, soient forcés de s'accorder. Le hasard, le mélange de bons & de mauvais succès, les intrigues, la lassitude ont éteint cet incendie, que d'autres hasards, d'autres intrigues, la cupidité, la jalousie, l'espérance avaient allumé. La guerre est

Quest. sur l'Encycl. Tome III. C c

comme le mont Vésuve ; ses éruptions engloutissent des villes , & ses embrasemens s'arrêtent. Il y a des tems où les bêtes féroces descendues des montagnes dévorent une partie de vos travaux , ensuite elles se retirent dans leurs cavernes.

L' A L L E M A N D.

Quelle funeste condition que celle des hommes ?

L' A N G L A I S.

Celle des perdrix est pire ; les renards , les oiseaux de proie les dévorent , les chasseurs les tuent , les cuisiniers les rôtissent ; & cependant il y en a toujours. La nature conserve les espèces , & se soucie très-peu des individus.

L' A L L E M A N D.

Vous êtes dur , & la morale ne s'accommode pas de ces maximes.

L' A N G L A I S.

Ce n'est pas moi qui suis dur ; c'est la destinée. Vos moralistes font très-bien de crier toujours , « Mi- » sérables mortels , soyez justes & bienfaisans , culti- » vez la terre & ne l'ensanglantez pas. Princes , n'al- » lez pas dévaster l'héritage d'autrui , de peur qu'on » ne vous tue dans le vôtre ; restez chez vous , pau- » vres gentillâtres , rétablissez votre mesure ; tirez de » vos fonds le double de ce que vous en tiriez ; en- » tourez vos champs des haies vives ; plantez des » mûriers ; que vos sœurs vous fassent des bas » de soie ; améliorez vos vignes ; & si des peuples » voisins veulent venir boire votre vin malgré vous , » défendez-vous avec courage ; mais n'allez pas ven- » dre votre sang à des princes qui ne vous connais-

» sent pas , qui ne jetteront jamais sur vous un coup
» d'œil , & qui vous traitent comme des chiens de
» chasse qu'on mène contre le sanglier , & qu'on laisse
» ensuite mourir dans un chenil. »

Ces discours feront peut-être impression sur trois ou quatre têtes bien organisées , tandis que cent mille autres ne les entendront seulement pas , & brigueront l'honneur d'être lieutenants de housards.

Pour les autres moralistes à gages que l'on nomme *prédicateurs* , ils n'ont jamais seulement osé prêcher contre la guerre. Ils déclament contre les appétis sensuels après avoir pris leur chocolat. Ils anathématisent l'amour , & au sortir de la chaire où ils ont crié , gesticulé & sué , ils se font essuyer par leurs dévotes. Ils s'époumonnent à prouver des mystères dont ils n'ont pas la plus légère idée. Mais ils se gardent bien de décrier la guerre , qui réunit tout ce que la perfidie a de plus lâche dans les manifestes , tout ce que l'infame friponnerie a de plus bas dans les fournitures des armées , tout ce que le brigandage a d'affreux dans le pillage , le viol , le larcin , l'homicide , la dévastation , la destruction. Au contraire , ces bons prêtres bénissent en cérémonie les étendards du meurtre : & leurs confrères chantent pour de l'argent des chansons juives , quand la terre a été inondée de sang.

Les Français nos voisins sont de grands comédiens en chaire ; mais je ne me souviens point en effet d'avoir lu dans leur prolixie & argumentant *Bourdaloue* , le premier qui ait mis les apparences de la raison dans ses sermons ; je ne me souviens point , dis-je , d'avoir lu une seule page contre la guerre.

Leur élégant & compassé *Massillon* , en bénissant les drapeaux du régiment de *Catinat* , fait à la vérité quelques vœux pour la paix ; mais il permet l'ambition. « Ce desir , dit-il , de voir vos services ré-
» compensés : s'il est modéré , s'il ne vous porte pas

» à vous frayer des routes d'iniquité pour parvenir
» à vos fins, n'a rien dont la morale chrétienne puisse
» être blessée. » Enfin il prie DIEU d'envoyer l'ange
exterminateur au-devant du régiment de *Catinat*.
« O mon DIEU , faites-le précéder toujours de la
» victoire & de la mort ; répandez sur ses ennemis les
» esprits de terreur & de vertige. »

J'ignore si la victoire peut précéder un régiment
& si DIEU répand des esprits de vertige ; mais je fais
que les prédicateurs autrichiens en disaient autant aux
cuirassiers de l'empereur , & que l'ange exterminateur
ne savait auquel entendre.

Les prédicateurs Juifs allèrent encore plus loin.
On voit avec édification les prières humaines dont
leurs pseumes sont remplis. Il n'est question que de
mettre l'épée divine sur sa cuisse , d'éventrer les fem-
mes , d'écraser les enfans à la mamelle contre la mu-
raille. L'ange exterminateur ne fut pas heureux dans
ses campagnes ; il devint l'ange exterminé ; & les
Juifs pour prix de leurs pseumes furent toujours vain-
cus & esclaves. Ils ne réparèrent que par l'usure la mal
que leur avait fait la guerre.

De quelque côté que vous vous tourniez , vous ver-
rez que les prêtres ont toujours prêché le carnage ,
depuis un *Aaron* que *Toland* prétend avoir été pon-
tife d'une horde d'Arabes , jusqu'au prédicant *Jurieu*
prophète d'Amsterdam. Les négocians de cette ville aussi
sensés que ce pauvre garçon était fou , le laissaient dire ,
& vendaient leur gérosle & leur cannelle.

L' A L L E M A N D.

Eh bien , n'allons point à la guerre ; ne nous fai-
sons point tuer au hasard pour avoir de quoi vivre.
Contentons-nous de nous bien défendre contre les vo-
leurs appellés *conquérans*.

L' A N G L A I S.

C'est bien dit. Mais c'est cela qui est difficile.

D R U I D E S.

(*La scène est dans le Tartare.*)

LES FURIES entourées de serpens & le fouet à la main.

ALLONS, barbaroquincorix, druide Célte, & toi détestable Calchas, hiérophante Grec, voici les momens où vos justes supplices se renouvellent; l'heure des vengeances a sonné.

LE DRUIDE ET CALCHAS.

Ah ! la tête ! les flancs, les yeux, les oreilles, les fesses ; pardon, mesdames, pardon !

C A L C H A S.

Voici deux vipères qui m'arrachent les yeux.

L E D R U I D E.

Un serpent m'entre dans les entrailles par le fondement ; je suis dévoré.

C A L C H A S.

Je suis déchiré ; faut-il que mes yeux reviennent tous les jours pour m'être arrachés !

LE DRUIDE.

Faut-il que ma peau renaîsse pour tomber en lambeaux ! aie ! ouf !

TISIPHONE.

Cela t'apprendra , vilain druide , à donner une autrefois la misérable plante parasite nommée le gui de chêne pour un remède universel. Eh bien , immoleras-tu encore à ton dieu Theutatès des petites filles & des petits garçons ? les brûleras-tu encore dans des paniers d'osier au son du tambour ?

LE DRUIDE.

Jamais , jamais , madame , un peu de charité.

TISIPHONE.

Tu n'en as jamais eu. Courage , mes serpens ; encore un coup de fouet à ce sacré coquin.

ALECTON.

Qu'on m'étrille vigoureusement ce Calchas ,

Qui vers nous s'est avancé
L'œil farouche , l'air sombre , & le poil hérissé. (*)

CALCHAS.

On m'arrache le poil , on me brûle , on me berne ,
on m'écorche , on m'empale.

(*) Iphigénie de *Racine*.

A L E C T O N .

Scélérat ! égorgeras-tu encore une jeune fille au-lieu de la marier , & le tout pour avoir du vent ?

C A L C H A S E T L E D R U I D E .

Ah ! quels tourmens ! que de peines , & point mourir !

A L E C T O N E T T I S I P H O N E .

Ah ! ah ! j'entends de la musique , dieu me pardonne ; c'est Orphée ; nos serpens sont devenus doux comme des moutons.

C A L C H A S .

Je ne souffre plus du tout ; voilà qui est bien étrange !

L E D R U I D E .

Je suis tout ragaillardi. O la grande puissance de la bonne musique ! & qui es-tu , divin homme , qui guéris les bleffures , & qui réjouis l'enfer ?

O R P H É E .

Mes camarades , je suis prêtre comme vous ; mais je n'ai jamais trompé personne , & je n'ai égorgé ni garçon ni fille. Lorsque j'étais sur la terre , au-lieu de faire abhorrer les dieux , je les ai fait aimer ; j'ai adouci les mœurs des hommes que vous rendiez féroces. Je fais le même métier dans les enfers. J'ai rencontré là-bas deux barbares prêtres qu'on fessait à toute outrance ; l'un avait autrefois hâché un roi en morceaux , l'autre avait fait couper la tête à sa propre reine à la porte-aux-chevaux. J'ai fini leur pénitence , je leur ai

joué du violon ; ils m'ont promis que quand ils reviendraient au monde ils vivraient en honnêtes gens.

LE DRUIDE ET CALCHAS.

Nous vous en promettons autant , foi de prêtres.

ORPHÉE.

Oui , mais passato il pericolo gabbato il fanto.

(*La scène finit par une danse figurée d'Orphée , des damnés & des furies , & par une symphonie très-agréable.*)

Fin du tome troisième.

TABLE DES ARTICLES

contenus dans ce volume.

CESAR.	Pag. I
CHAINE DES ÊTRES CRÉÉS.	4
CHAINE, ou GÉNÉRATION DES ÉVÉNEMENS.	7
CHANGEMENS ARRIVÉS DANS LE GLOBE.	10
CHANT , MUSIQUE , MÉLOPÉE , GESTICULATION , SALTATION. <i>Questions sur ces objets.</i>	14
CHARITÉ. <i>Maisons de charité , de bienfaisance , Hôpitaux , Hôtels-Dieu , &c.</i>	18
CHARLATAN.	24
<i>De la charlatanerie des sciences , & de la littérature.</i>	27
CHARLES IX.	29
CHEMINS.	31
CHIEN.	36
CHINE (de la).	39
<i>De l'expulsion des missionnaires de la Chine.</i>	42
<i>Du prétendu athéisme de la Chine.</i>	46
CHRISTIANISME. <i>Etablissement du christianisme , dans son état civil & politique.</i>	48

CHRONOLOGIE.	Pag. 57
<i>De la vanité des systèmes , surtout en chrono-</i> <i>logie.</i>	59
CICERON.	72
CIEL MATÉRIEL.	60
CIEL DES ANCIENS (le).	69
CIRUS.	77
CLERC.	81
<i>Du célibat des clercs.</i>	82
<i>Des clercs du secret , devenus depuis secretares</i> <i>d'état & ministres.</i>	85
CLIMAT.	87
<i>Influence du climat.</i>	90
CLOU.	93
COHÉRENCE , COHÉSION , ADHÉSION.	96
COLIMAÇONS. Section première.	97
Section seconde.	100
CONCILE.	102
CONFESSION.	110
<i>De la révélation par la confession.</i>	113
<i>Si les laïques & les femmes ont été confesseurs</i> <i>& confesseuses?</i>	117
<i>Des billets de confession.</i>	119
CONFIANCE EN SOI-MÊME.	121
CONFISCATION.	127
<i>Extrait du plaidoyer de l'avocat-général Talon</i> <i>sur des biens confisqués.</i>	130
CONSCIENCE. Section première. <i>De la conscience</i> <i>du bien & du mal.</i>	131
Section seconde. <i>Conscience. Si un juge doit juger</i>	

<i>selon la conscience ou selon les preuves.</i>	Pag. 133
Section troisième. <i>De la conscience trompeuse.</i>	134
Section quatrième. <i>Conscience : Liberté de conscience.</i>	136
CONSEILLER ou JUGE.	138
CONSÉQUENCE.	140
CONSPIRATIONS CONTRE LES PEUPLES,	
ou PROSCRIPTIONS.	143
<i>Conspirations ou proscriptions juives.</i>	ibid.
<i>Celle de Mithridate.</i>	144
<i>Celle de Sylla, de Marius & des triumvirs.</i>	ibid.
<i>Celle des Juifs sous Trajan.</i>	145
<i>Celle de Théodose, &c.</i>	146
<i>Celle de l'impératrice Théodora.</i>	147
<i>Celle des croisées contre les Juifs.</i>	ibid.
<i>Celle des croisades contre les Albigeois.</i>	148
<i>Les vèpres siciliennes.</i>	ibid.
<i>Les templiers.</i>	149
<i>Massacre dans le nouveau monde.</i>	150
<i>Conspiration contre Mérindol.</i>	152
<i>Conspiration de la St. Barthelemi.</i>	154
<i>Conspiration d'Irlande.</i>	155
<i>Conspiration dans les vallées du Piémont.</i>	156
CONTRADICTION. <i>Exemples tirés de l'histoire,</i>	
<i>de la sainte écriture, de plusieurs écrivains,</i>	
<i>du fameux curé Mèlier, d'un prédicant nommé Antoine, &c.</i>	161
<i>Des contradictions dans quelques rites.</i>	164
<i>Des contradictions dans les affaires & dans les hommes.</i>	ibid.

<i>Des contradictions dans les hommes & dans les affaires.</i>	Pag. 165
<i>Des contradictions apparentes dans les livres. . .</i>	ibid.
<i>Contradictions dans les jugemens sur les ouvrages.</i>	175
CONTRASTE.	176
CONVULSIONS.	177
COQUILLES (des). & des systèmes bâtis sur des coquilles.	179
<i>Amas de coquilles.</i>	182
<i>Observation importante sur la formation des pierres & des coquillages.</i>	184
<i>De la grotte des fées.</i>	185
<i>Du fallun de Touraine & de ses coquilles. . .</i>	186
<i>Idées de Palissi sur les coquilles prétendues. . .</i>	190
<i>Du système de Maillet, qui de l'inspection des coquilles conclut que les poissons sont les premiers pères des hommes.</i>	193
CORPS.	195
COUTUME.	199
CRIMES (des) ou DÉLITS de tems & de lieu.	200
<i>Des crimes de tems & de lieu qu'on doit ignorer. . .</i>	201
<i>Question si deux témoins suffisent pour faire pendre un homme?</i>	203
CRIMINALISTE.	206
CRIMINEL, Procès criminel.	ibid.
<i>Procédure criminelle chez certaines nations. . .</i>	208
<i>Exemple tiré de la condamnation d'une famille entière.</i>	211
CRITIQUE.	214
CROIRE.	222

CROMWELL.	Pag. 224
CU.	226
CUISSAGE, ou CULAGE, <i>Droit de préli-</i> <i>bation, de marquette, &c.</i>	228
CURÉ DE CAMPAGNE (le). <i>Section première.</i>	231
<i>Section seconde.</i>	234
CURIOSITÉ.	239
DAVID.	243
DÉFLORATION.	247
DÉJECTION. <i>Excrémens, leur rapport avec le</i> <i>corps de l'homme, avec ses idées & ses passions.</i>	248
DÉLUGE UNIVERSEL.	250
DÉMOCRATIE.	255
DÉMONIAQUES, <i>Possédés du démon, Energumè-</i> <i>nes, Exorcisés, ou plutôt, Malades de la ma-</i> <i>trice, des pâles couleurs, hypocondriaques,</i> <i>épileptiques, cataleptiques, guéris par les</i> <i>émolliens de M. Pomme grand exorciste.</i>	261
DENIS L'ARÉOPAGITE, (de St.), & de la fa- <i>meuse éclipse.</i>	263
<i>De la grande éclipse observée par Denis.</i>	265
DÉNOMBREMENT.	266
<i>Dénombrement. Section seconde.</i>	273
DESTIN.	274
DÉVOT.	278
DICTIONNAIRE.	280
<i>Extrait des réflexions d'un académicien, sur le</i> <i>dictionnaire de l'académie.</i>	285
DIEU. DIEUX. <i>Section première.</i>	287
<i>Lettre de Maxime de Madaure.</i>	290

<i>Réponse d'Augustin.</i>	Pag. 290
<i>D'une calomnie de Warburton contre Cicéron , au sujet d'un DIEU suprême.</i>	292
<i>Les Romains ont-ils pris tous leurs dieux des Grecs ?</i>	293
<i>Section seconde. Examen de Spinoza.</i>	294
<i>Profession de foi de Spinoza.</i>	295
<i>Du fondement de la philosophie de Spinoza.</i>	297
<i>Section troisième. Du Système de la nature.</i>	300
<i>Histoire des anguilles sur lesquelles est fondé le Système.</i>	304
<i>Section quatrième. De la nécessité de croire un Etre suprême.</i>	308
<i>DIEU (Amour de).</i>	314
<i>DIODORE DE SICILE. (de), ET D'HÉRODOTE.</i>	318
<i>DIRECTEUR.</i>	325
<i>DISPUTE.</i>	327
<i>DISTANCE (de la).</i>	335
<i>DIVORCE.</i>	343
<i>DOGMES.</i>	346
<i>DONATIONS.</i>	349
<i>Donation de Constantin.</i>	350
<i>Donation de Pepin.</i>	ibid.
<i>Donation de Charlemagne.</i>	352
<i>Donation de Bénévent par l'empereur Henri III.</i>	ibid.
<i>Donation de la comtesse Mathilde.</i>	353
<i>Donation de la suzeraineté de Naples aux pa- pes.</i>	354
<i>Donation de l'Angleterre & de l'Irlande aux papes par le roi Jean.</i>	357

<i>Examen de la vassalité de Naples & de l'Angle-</i>	
<i>terre.</i>	Pag. 357
<i>Des donations faites par les papes.</i>	358
<i>Donations entre particuliers.</i>	359
DORMANS (les sept).	360
DROIT. Droit des gens , droit naturel , droit	
<i>public.</i>	363
<i>Droit public. Second section.</i>	367
DROIT CANONIQUE. Idée générale du	
<i>droit canonique , par M. Bertrand , ci-devant</i>	
<i>premier pasteur de l'église de Berne.</i>	370
<i>Section première. Du ministère ecclésiastique.</i>	371
<i>Section seconde. Des possessions des ecclésiastiques.</i>	374
<i>Section troisième. Des assemblées ecclésiastiques</i>	
<i>ou religieuses.</i>	378
<i>Section quatrième. Des peines ecclésiastiques.</i>	382
<i>Section cinquième. De l'inspection sur le dogme.</i>	386
<i>Section sixième. Inspection des magistrats sur</i>	
<i>l'administration des sacrements.</i>	387
<i>Section septième. Jurisdiction des ecclésiastiques.</i>	389
<i>Extrait du tarif des droits qu'on paie en France</i>	
<i>à la cour de Rome , pour les bulles , dis-</i>	
<i>pensés , absolutions , &c.</i>	391
DROIT DE LA GUERRE (du). Dialogue	
<i>entre un Anglais & un Allemand.</i>	394
DRUIDES.	405

Fin de la table du tome troisième.

ERRATA,

Pour le troisième volume des questions sur l'Encyclopédie.

PAGE 70, ligne 20, videt nubis, lisez : videt nubes.

Page 193, ligne 32, soleil écroulé, lisez : soleil encroûté.

Page 254, lignes 17 & 18, animaux inondés, lisez : animaux immondes.

Page 279, ligne 8, un s, lisez : un s génitif.

Α Τ Α Ν Π

ΠΡΟΛΟΓΟΣ

ΕΙΣΑΓΩΓΗ

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Α

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Β

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Γ

m

